

SIMPLES ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES

Évangile selon JEAN

par Samuel Prod'hom

Introduction.....	5
Chapitre 1	6
Chapitre 1 v. 1-5 — La Parole	6
Chapitre 1 v. 6-13 — Témoignage de Jean le baptiseur	7
Chapitre 1 v. 14-18 — La Parole devint chair	8
Chapitre 1 v. 19-28 — Réponse de Jean aux Juifs	10
Les lendemains	11
Premier lendemain ou premier jour.....	11
Second lendemain ou second jour	13
Chapitre 2	15
Chapitre 2 v. 1-12 — Les noces de Cana.....	15
Chapitre 2 v. 13-15 — Purification du temple	16
Chapitre 3	18
Chapitre 3 v. 1-13 — La nouvelle naissance	18
Chapitre 3 v. 14-16 — La vie éternelle	20
Chapitre 3 v. 17-21 — Conséquences de l'incrédulité.....	21
Chapitre 3 v. 22-36 — L'ami de l'époux.....	23
Chapitre 4	24
Chapitre 4 v. 1-9 — Sur le chemin de Samarie	24
Chapitre 4 v. 10-18 — La fontaine d'eau vive.....	25
Chapitre 4 v. 19-30 — Le lieu où il faut adorer.....	27
Chapitre 4 v. 31-38 — La moisson	29
Chapitre 4 v. 39-42 — Les Samaritains	30
Chapitre 4 v. 43-45 — Les Galiléens	30
Chapitre 4 v. 46-54 — Guérison du fils d'un seigneur de la cour	31
Chapitre 5	32
Chapitre 5 v. 1-9 — Au réservoir de Béthesda	32
Chapitre 5 v. 10-16 — Les Juifs et le Sabbat.....	33
Chapitre 5 v. 17-24 — Le travail du Père et du Fils.....	34
Chapitre 5 v. 25-27 — L'heure actuelle	35
Chapitre 5 v. 28, 29 — L'heure qui vient	36
Chapitre 5 v. 30-40 — Quadruple témoignage rendu à Jésus	37
Chapitre 5 v. 41-43 — Conséquences qui découlent du refus de recevoir Jésus	39
Chapitre 5 v. 44 — Ce qui empêche de croire	39
Chapitre 5 v. 45-47 — La Parole écrite	40
Chapitre 6	41

Chapitre 6 v. 1-15 — Multiplication des pains	41
Chapitre 6 v. 16-21 — Les disciples dans l'orage.....	42
Chapitre 6 v. 22-31 — Comment faire l'œuvre de Dieu	43
Chapitre 6 v. 32-47 — Le pain de Dieu	44
Chapitre 6 v. 48-57 — La vie dans la mort de Christ	46
Chapitre 6 v. 60-71 — Ceux qui se retirent de Jésus	47
Chapitre 7	48
Chapitre 7 v. 1-13 — La fête des tabernacles.....	48
Chapitre 7 v. 14-36 — Jésus à la fête.....	50
Chapitre 7 v. 37-53 — La dernière journée de la fête	52
Chapitre 8	54
Chapitre 8 v. 1-11 — Jésus et la femme adultère.....	54
Chapitre 8 v. 12-20 — Jésus la lumière du monde	56
Chapitre 8 v. 21-30 — Conséquences de l'incrédulité.....	57
Chapitre 8 v. 31, 32 — Privilège de ceux qui croient.....	58
Chapitre 8 v. 33-37 — L'homme esclave du péché	59
Chapitre 8 v. 37-50 — L'homme enfant du Diable	59
Chapitre 8 v. 51-59 — Jésus révèle la gloire de sa personne	61
Chapitre 9	62
Chapitre 9 v. 1-12 — Guérison d'un aveugle.....	62
Chapitre 9 v. 13-23 — L'aveugle guéri devant les pharisiens.....	64
Chapitre 9 v. 24-34 — Beau témoignage de l'aveugle guéri	65
Chapitre 9 v. 35-41 — L'aveugle guéri rencontre le Fils de Dieu.....	66
Chapitre 10	67
Chapitre 10 v. 1-6 — Le Berger, les brebis et le Portier	67
Chapitre 10 v. 7-10 — Jésus la porte des brebis.....	68
Chapitre 10 v. 11-15 — Le bon berger	69
Chapitre 10 v. 16 — D'autres brebis seront amenées.....	70
Chapitre 10 v. 17-21 — Jésus donne à son Père un motif pour l'aimer	70
Chapitre 10 v. 22-30 — Jésus au portique de Salomon.....	72
Chapitre 10 v. 31-42 — Les Juifs veulent encore lapider Jésus	73
Chapitre 11	74
Chapitre 11 v. 1-16 — Jésus apprend que Lazare est malade	74
Chapitre 11 v. 17-25 — Jésus rencontre Marthe.....	76
Chapitre 11 v. 29-44 — Jésus au sépulcre	76
Chapitre 11 v. 45-57 — Les chefs du peuple déclarent que Jésus doit mourir	79
Chapitre 12	80
Chapitre 12 v. 1-11 — Jésus à table à Béthanie	80
Chapitre 12 v. 12-19 — Jésus acclamé comme roi	82
Chapitre 12 v. 20-26 — Des Grecs désirent voir Jésus	83
Chapitre 12 v. 27-36 — L'heure de la mort	84
Chapitre 12 v. 34	85
Chapitre 12 v. 37-43 — Endurcissement du peuple	86
Chapitre 12 v. 44-50 — Dernier appel du Seigneur.....	87

Chapitre 13	88
Chapitre 13 v. 1-11 — Le lavage des pieds	88
Chapitre 13 v. 12-20 — Un exemple donné	90
Chapitre 13 v. 21-30 — Judas est dénoncé	91
Chapitre 13 v. 31-33 — Le fils de l’homme glorifié	92
Chapitre 13 v. 34-38 — Un commandement nouveau	94
Chapitre 14	95
Chapitre 14 v. 1-3 — «La maison de mon Père»	95
Chapitre 14 v. 4-7 — Le chemin	96
Chapitre 14 v. 8-14 — «Qui m’a vu, a vu le Père»	96
Chapitre 14 v. 15-20 — Le Consolateur	97
Chapitre 14 v. 21-24 — Aimer c’est obéir	98
Chapitre 14 v. 25-31 — Autres avantages du départ de Jésus	99
Chapitre 15	101
Chapitre 15 v. 1-8 — Le vrai cep	101
Chapitre 15 v. 7 et 8 — La prière	102
Chapitre 15 v. 9-15 — «Demeurez dans mon amour»	103
Chapitre 15 v. 16-21 — Les disciples haïs du monde	104
Chapitre 15 v. 22-25 — La cause du péché du monde	105
Chapitre 15 v. 26, 27 — Un double témoignage rendu à Christ	106
Chapitre 16	106
Chapitre 16 v. 1-4 — La religion sans Christ	106
Chapitre 16 v. 5-7 — Ce qui était avantageux pour les disciples	107
Chapitre 16 v. 8-11 — De la présence du Saint Esprit quant au monde	108
Chapitre 16 v. 12-15 — Ce que fait le Saint Esprit pour les croyants	109
Chapitre 16 v. 16-22 — Joie du monde et joie des disciples	110
Chapitre 16 v. 23-28 — Les disciples en relation avec le Père	111
Chapitre 17	112
Chapitre 17 v. 1-5 — Jésus demande d’être glorifié	112
Chapitre 17 v. 6-8 — Ceux que le Père a donnés à Jésus	113
Chapitre 17 v. 9-13 — Ceux pour lesquels Jésus prie	114
Chapitre 17 v. 14-19 — Les disciples et le monde	115
Chapitre 17 v. 20, 21 — Jésus fait des demandes pour tous ceux qui croient	116
Chapitre 17 v. 22, 23 — L’unité en gloire	117
Chapitre 17 v. 24-26 — Jésus veut que les siens voient sa gloire	118
Chapitre 18	119
Chapitre 18 v. 1-11 — Jésus se livre	119
Chapitre 18 v. 12-14 et 19-24 — Jésus devant Caïphe	121
Chapitre 18 v. 15-18 et 25-27 — Simon Pierre	122
Chapitre 18 v. 28-40 — Jésus devant Pilate	123
Chapitre 19	125
Chapitre 19 v. 1-7 — Pilate fait fouetter Jésus	125
Chapitre 19 v. 8-16 — Condamnation de Jésus par Pilate	125

Chapitre 19 v. 17-24 — Le crucifiement	126
Chapitre 19 v. 25-30 — Jésus et sa mère	127
Chapitre 19 v. 31-37 — Dernier outrage à Jésus	129
Chapitre 19 v. 38-42 — Jésus est avec le riche dans sa mort	130
Chapitre 20	131
Chapitre 20 v. 1-10 — Le Seigneur ressuscité, mais invisible	131
Chapitre 20 v. 11-13 — Marie et les anges.....	132
Chapitre 20 v. 14-18 — Marie rencontre le Seigneur.....	132
Chapitre 20 v. 19-23 — Le premier rassemblement autour du Seigneur.....	134
Chapitre 20 v. 24-31 — Le second dimanche	136
Chapitre 21	137
Chapitre 21 v. 1-14 — Troisième manifestation de Jésus	137
Chapitre 21 v. 15-19 — Relèvement de Pierre	138
Chapitre 21 v. 20-25 — Pierre et Jean	140

Introduction

Le sujet de l'évangile selon Jean est : «Dieu manifesté en chair», Dieu présenté aux hommes dans la personne de son Fils Jésus Christ, Dieu se révélant sous le caractère de Père, dont le «Fils unique qui est dans le sein du Père» a été l'expression parfaite. L'homme ne pouvait pas aller à Dieu à cause de la souillure du péché. C'est Dieu qui vient à lui en grâce et en vérité.

Nous voyons donc, dans ce merveilleux évangile, Jésus, le Fils de Dieu, au milieu des hommes, la parfaite révélation de ce que Dieu est dans sa nature : *Lumière* et *Amour*, mais sans l'éclat de cette lumière inaccessible, de cette gloire qui eût anéanti tous ceux qui en auraient aperçu le moindre rayon. Cependant tout ce qu'est Dieu, amour et lumière, a été présenté en grâce à tous les hommes, puisque Dieu vint sous une forme humaine, un homme réel, accessible à chacun, comme nous l'avons vu dans les trois premiers évangiles. Dans cette humanité parfaite, celui qui rencontrait Jésus ici-bas, rencontrait Dieu : Dieu manifesté en chair, la Parole faite chair. Dans cet abaissement, Dieu apportait aux hommes la vie. La loi l'avait promise à qui l'observait ; mais aucun ne put l'obtenir par ce moyen. Au lieu d'exercer ses justes jugements sur les hommes, Dieu, en son Fils, leur apporte la vie qu'il leur destinait de toute éternité et qu'il donne gratuitement à quiconque le reçoit. Aussi personne n'a lu les quatre évangiles avec quelque peu d'attention sans avoir remarqué la grande différence qui existe entre celui qui nous occupe et les trois premiers. Celui-ci attire le cœur par l'amour et la grâce qui s'y manifestent, car Dieu y est révélé comme Père, Dieu le Fils venu au milieu des hommes pour nous apporter la grâce et la vérité, Dieu, donnant (chap. 4:10) et n'exigeant jamais rien.

Puisque l'évangile selon Jean traite de la manifestation au monde de Dieu en grâce, Dieu le Père, il ne présente pas au peuple juif Jésus pour le recevoir comme Messie, ainsi que cela a lieu dans les trois premiers, qui se terminent par l'histoire de son rejet. Jean constate, dès le début, le rejet de Christ : «Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui ; et le monde ne l'a pas connu. Il vint chez soi (chez les Juifs) ; et les siens ne l'ont pas reçu» (chap. 1:10-11. C'est pourquoi nous voyons Dieu s'élever au-dessus de l'état de l'homme pécheur et ruiné, pour agir en grâce et en puissance envers tous, non seulement envers les Juifs, mais envers le monde entier. Le sujet de l'évangile selon Jean est donc Jésus, Fils de Dieu, Dieu le Fils, Dieu homme. En présentant une telle personne, l'évangéliste ne pouvait commencer par une généalogie comme Matthieu et Luc qui montrent Jésus descendant d'Abraham ou d'Adam. Tel qu'il est en Jean, il n'a pas de commencement ; il est éternel comme Dieu, puisqu'il est Dieu.

Comme dans les autres évangiles, nous voyons aussi que les différences dans les récits tiennent au caractère sous lequel l'Esprit de Dieu présente le Seigneur. Nous n'y trouvons pas, par exemple, l'expression : «Notre Père qui es aux cieux», puisque Dieu, comme Père, est présent sur la terre dans la personne du Fils. Nous n'y trouvons ni la transfiguration, ni l'institution de la cène, ni l'ascension.

Tous les miracles, au nombre de sept seulement, fournissent chacun l'occasion de développer les grandes vérités qui caractérisent l'évangile.

Les trois premiers chapitres servent d'introduction ou de préface. Le ministère du Seigneur ne commence proprement qu'avec le chapitre 4 et se poursuit jusqu'au douzième inclusivement. Une fois son service public accompli, Jésus donne à ses disciples, dans les chapitres 13 à 17, les instructions relatives à son départ et annonce la venue du Saint Esprit. Enfin les quatre derniers chapitres nous rapportent la mort, la résurrection et les apparitions de Jésus aux siens.

Chapitre 1

Chapitre 1 v. 1-5 — La Parole

«Au commencement était la Parole ; et la Parole était auprès de Dieu ; et la Parole était Dieu. Elle était au commencement auprès de Dieu» (v. 1, 2). Jésus est appelé «la Parole», l'expression parfaite de la pensée de Dieu. Cette parole a pris une forme : elle «devint chair» (v. 14). Elle vint dans un homme qu'on pouvait rencontrer chaque jour lorsqu'il était ici-bas et que nous verrons dans la gloire éternellement. Les évangiles de Matthieu et de Luc nous racontent comment la chose eut lieu, mystère insondable pour tout autre que Dieu lui-même. Au lieu de parler de la naissance de Jésus, Jean nous dit ce qu'il était éternellement avant sa venue dans ce monde, avant ce qui eut un commencement : anges, cieux et terre. Lorsque ce qui fut créé a commencé, la Parole était. «Au commencement *était* la Parole». Cette Parole «était auprès de Dieu», donc distincte de Dieu ; mais «elle était Dieu». «Au commencement», non seulement dans l'éternité, «elle était auprès de Dieu». Nous apprenons, par ces déclarations que, de toute éternité, la personne du Seigneur, le Fils de Dieu, existait ; il n'a jamais eu de commencement. Tout en étant Dieu, quant à sa nature, il était distinct de Dieu comme personne. Si nous pouvons parler d'un commencement quant à Jésus, cela ne concerne que son humanité ; il n'a été Homme que depuis sa naissance, alors qu'il devint chair. En voyant le petit enfant dans la crèche à Bethléhem, on voyait celui qui, de toute éternité, était auprès de Dieu, était Dieu, et par qui toutes choses furent créées. Son humanité n'a rien changé aux gloires de sa personne ; aucune n'en a été atténuée ; au contraire, c'est en Jésus que les gloires de Dieu furent manifestées dans leurs perfections et mises à la portée des hommes. Les gloires sont les perfections de Dieu manifestées dans la personne de son Fils ; l'amour, la lumière, la grâce, la bonté, la miséricorde, la patience, la justice, la sainteté, la vérité, la fidélité, et ainsi de suite. On ne peut rien concevoir de plus merveilleux que cette manifestation de Dieu en grâce dans la personne de celui qui, après s'être anéanti comme Dieu, a été trouvé en figure comme un homme afin de sauver le pécheur, Dieu venant au milieu des hommes, à leur portée, sans qu'ils fussent anéantis par sa présence, lui que nul ne peut voir et vivre (Exode 33:20). De tout temps, les incrédules se sont efforcés de nier l'inspiration de l'évangile selon Jean, parce que la divinité de Jésus le caractérise. Le croyant, au contraire, est rempli d'admiration en considérant les gloires merveilleuses de celui qui vint dans ce monde pour le sauver. Cela dépasse tout ce qui pouvait monter au cœur de l'homme et le remplit de louanges et d'adoration, ici-bas, en attendant que nous puissions louer et adorer, lorsque nous verrons face à face la glorieuse personne du Fils de Dieu, en jouissant pleinement de son amour parfait dans la lumière céleste.

«Toutes choses furent faites par elle», nous dit le verset 3, «et sans elle pas une chose ne fut faite de ce qui a été fait». En Genèse 1, nous lisons : «Au commencement Dieu créa les cieux et la terre. Là, Dieu créa. Ici, la création est attribuée à la Parole, puisque la Parole était Dieu, tout en étant distincte de Dieu, ce que prouve aussi Genèse 1:26, lorsque Dieu dit : «Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance». Au chapitre 11:7, il est aussi dit : «Allons, descendons, et confondons là leur langage». Dieu parle au pluriel, les deux personnes étant une et distinctes. L'Ancien Testament ne parle que de Dieu ou de Jéhovah en fait de divinité ; les personnes de la Trinité, bien qu'elles existassent, ne sont distinguées qu'à la venue de Jésus lorsqu'il fut scellé du Saint Esprit, au baptême de Jean. Une voix, venant du ciel, dit : «Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir». Jusqu'alors, tout ce qui est dit de Dieu peut être dit du Fils ; il est l'Éternel de l'Ancien Testament.

Le verset 4 nous révèle un autre fait merveilleux : «En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes». Les hommes, dans leur état de péché, sont privés de vie et de lumière. Ils se meuvent dans les ténèbres et sont morts moralement quant à Dieu ; mais, selon ses desseins éternels de grâce, Dieu leur destinait la vie qui était dans son Fils, vie-lumière par laquelle ils seraient en relation vitale avec lui et dans la lumière, capables d'apprécier toutes choses selon sa pensée. En elle, dans

cette Parole, était la vie, et la vie était la lumière des hommes, ou la vie des hommes, à l'intention des hommes, non des anges. Cette vie-lumière a brillé dans toute sa beauté en Christ, ici-bas : «Et la lumière luit dans les ténèbres ; et les ténèbres ne l'ont pas comprise» (v. 5). La présence de Jésus apportait la lumière de Dieu dans le chaos moral où se trouve l'homme naturel ; comme au chapitre 1 de la Genèse, la lumière a lui dans les ténèbres et a apporté la vie. Là où la lumière se trouve physiquement, il y a la vie ; la nature ne peut se développer dans les ténèbres. Il en va de même spirituellement. Mais contrairement à ce qui a lieu dans la nature, l'apparition de la lumière, dans la personne du Fils de Dieu, n'a pas fait disparaître les ténèbres morales dans lesquelles l'homme naturel se meut ; sa nature déchue trouve dans les ténèbres l'élément qui lui convient, puisqu'elle est ténèbres elle-même. La lumière demeure lumière, et les ténèbres, ténèbres. C'est une question de nature immuable. Non seulement l'homme ne *peut* changer, mais il ne *veut* pas changer. Il a vu la lumière, et il a préféré les ténèbres : «Les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises» (chapitre 3:19). L'homme a rejeté Jésus, parce qu'il lui apportait la pensée de Dieu, la lumière, sur son état de péché. L'homme se croit bon ; Dieu dit qu'il est mauvais. Il se croit capable de faire le bien ; Dieu dit le contraire. Dieu l'appelle à se repentir, il ne le veut pas. Il appelle bien ce que Dieu appelle mal. Le Saint et le Juste est venu dans la personne de Christ ; l'homme l'a appelé un pécheur, un Samaritain, un fou. Il n'a rien vu en lui qui le fît désirer ; cependant il faisait les délices de Dieu, le Père, qui trouvait en lui tout son plaisir. Il y a incompatibilité de nature entre l'homme et Dieu, comme elle existe entre la lumière et les ténèbres et entre la vie et la mort. Nous verrons, au cours de cet évangile, que celui qui recevait Jésus et croyait en lui, bénéficiait de tout ce qu'il apportait ; vie, lumière, amour, puissance. Notre passage dit simplement que les ténèbres n'ont pas été changées par le rayonnement parfait de la lumière divine.

Chapitre 1 v. 6-13 — Témoignage de Jean le baptiseur

(v. 6-13). — Dans cet évangile, nous ne voyons pas Jean annoncer que le royaume de Dieu s'était approché, puisque Jésus n'est pas présenté au peuple comme Messie ; il rend témoignage de Jésus sous divers caractères que nous énumérerons plus loin après les avoir considérés. Il n'est rien dit non plus de la naissance du prophète, mais simplement : «Il y eut un homme envoyé de Dieu ; son nom était Jean. Celui-ci vint pour rendre témoignage, pour rendre témoignage de la lumière, afin que tous crussent par lui» (v. 6, 7). Jean est «l'envoyé de Dieu», qualificatif appliqué à Jésus quarante fois environ dans cet évangile. Comme dans les autres évangiles, Dieu veilla à ce qu'un témoignage précédât l'arrivée de son Fils pour préparer son chemin dans les cœurs, afin que les hommes fussent sans excuse s'ils ne recevaient pas Jésus. On voit, dans le verset 7, que Jésus était bien la lumière, puisque, après avoir parlé de la lumière, Jean dit : «afin que tous crussent par lui».

Il y avait chez Jean une telle conformité à Christ, il portait si fidèlement ses caractères divins, qu'il est dit de lui : «Lui n'était pas la lumière, mais pour rendre témoignage de la lumière : la vraie lumière était celle qui, venant dans le monde, éclaire tout homme» (v. 8, 9). La lumière divine, qui brillait dans la personne de Jésus, a lui sur tous les hommes, comme le soleil lorsqu'il éclaire l'univers. Cela ne veut pas dire que tous en ont profité ; nous avons vu et verrons encore le contraire ; mais tous l'ont vu et tous pouvaient être éclairés, tout homme, les gentils comme les Juifs. On voit au chapitre 8 les hommes sous l'effet de cette lumière, lorsque Jésus dit à ceux qui lui avaient amené une femme adultère : «Que celui de vous qui est sans péché, jette le premier la pierre contre elle» (v. 7). La lumière leur montre qu'ils sont tous pécheurs ; mais au lieu de profiter de la présence de Jésus venu pour eux, ils se retirent «un à un, en commençant depuis les plus anciens jusqu'aux derniers» (v. 9). Après avoir constaté cela, Jésus dit : «Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie» (v. 12). Ceux qui venaient à lui avec foi, quels qu'ils fussent, possédaient cette vie-lumière.

«Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui ; et le monde ne l'a pas connu. Il vint chez soi ; et les siens ne l'ont pas reçu» (v. 10, 11). Depuis la création, le monde tomba dans un tel état moral qu'il ne put reconnaître son créateur lorsqu'il vint à lui. En outre, depuis la chute de l'homme, Dieu

s'était formé un peuple auquel il avait annoncé la venue de son Fils. Ce peuple était comme sa famille : là, peut-être, sera-t-il reçu ? Pas mieux ! Si le monde ne l'a pas connu, les Juifs, appelés «les siens», l'ont repoussé. En Orient, lorsqu'on frappe à la porte d'une maison, ceux qui sont à l'intérieur, avant d'ouvrir, constatent par une ouverture pratiquée dans ce but, qui est la personne qui heurte ; après l'avoir vue, ils ouvrent ou non, selon que cela leur convient. Il en fut de même avec Jésus ; ils l'ont vu, mais n'ont pas voulu le recevoir. «Ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père, dit le Seigneur au chapitre 15:24. Ils ont dit : «Celui-ci est l'héritier ; venez, tuons-le» (Matt. 21:38). Terrible culpabilité !

Cependant, en présence d'un tel état de choses, Dieu ne demeure pas sans ressources ; il est actif en grâce et en puissance au milieu d'une scène de révolte et de mort : «Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom ; lesquels sont nés, non pas de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu» (v. 12, 13). Quelle grâce merveilleuse ! Il suffit de recevoir Jésus, de croire, pour devenir un enfant de Dieu et sortir d'une condition de ténèbres et de mort où l'homme ne saurait avoir de rapports avec Dieu, et, pour autant qu'il le discerne dans son Fils, ne veut rien de lui. Celui qui croit en Jésus le possède comme vie : «Celui qui a le Fils a la vie» (1 Jean 5:12). Il entre en relation avec Dieu comme un enfant bien-aimé. La nature humaine, la volonté de l'homme n'y sont pour rien ; tout est de Dieu. Il est né de Dieu ; il participe à sa nature. Dès lors, il est dans la lumière ; il peut jouir de la communion avec Dieu ; il a les pensées de Dieu ; il est propre pour le ciel, le domaine glorieux de la vie-lumière et de l'amour.

Cher lecteur, êtes-vous un enfant de Dieu ? Si non, vous êtes dans les ténèbres et dans la mort, sans autre perspective que les ténèbres de dehors éternellement, loin de la présence de Dieu. Afin que vous puissiez sortir de cet état et vivre de la vie divine ici-bas déjà et dans la bienheureuse éternité, le Fils de Dieu est venu dans ce monde vous apporter la vie. Recevez-le, et, malgré toute votre culpabilité, vous aurez le droit d'être enfant de Dieu. Comment le recevoir ? Direz-vous. Croyez en lui, croyez qu'il est venu dans ce monde pour vous apporter de la part de Dieu ce que vous n'auriez jamais pu obtenir par vos propres ressources, mais ce que vous possédez en croyant.

Chapitre 1 v. 14-18 — La Parole devint chair

Il est impossible de nous laisser quelque peu pénétrer de la grandeur de Dieu, autant que notre esprit peut le faire, sans que nous soyons remplis d'admiration et d'adoration en présence du fait que ce Dieu est venu comme un homme, tout en étant toujours Dieu, apporter lui-même la grâce dont avait besoin un monde coupable et révolté contre lui. Lorsque l'homme était à l'état d'innocence, l'Éternel-Dieu descendait et pouvait avoir des rapports avec lui ; mais lorsque la Parole devint chair et habita au milieu des hommes, le péché était entré dans le monde et avait privé l'homme des rapports qu'il pouvait avoir avec Dieu dans l'état d'innocence ; en plus, il s'était écoulé quatre mille ans durant lesquels Dieu avait usé de patience en fournissant aux hommes l'occasion de prouver s'ils étaient capables de quelque bien. Ils démontrèrent, au contraire, la corruption de leur nature et leur incapacité de changer. Tout autre qu'un Dieu d'amour aurait détruit un monde pareil ; c'est pourtant ce moment-là que Dieu choisit pour venir, sous une forme humaine, se mettre en contact avec les hommes et leur apporter la grâce et la vérité, et cela dans une humilité telle qu'on vit le Seigneur assis sur la margelle d'un puits, lassé du chemin, demandant à boire à une pécheresse samaritaine, afin de lui communiquer l'eau vive de la vie éternelle. Quel sujet d'adoration et de louanges le fait merveilleux, énoncé dans ce verset 14, ne fournit-il pas dès maintenant et à toujours, à tous ceux qui ont profité de cette manifestation de Dieu en grâce ?

«Et la Parole devint chair, et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un fils unique de la part du Père) pleine de grâce et de vérité» (v. 14). Autrefois Jéhovah avait habité au milieu du peuple d'Israël dans le tabernacle ou le temple ; mais alors nul ne pouvait pénétrer dans le lieu très saint sans mourir. En son Fils, Dieu vint habiter au milieu des hommes ; on

pouvait le voir, lui parler, le toucher, et surtout l'écouter ; c'était l'homme le plus accessible de tous, caractérisé par la *grâce* et la *vérité*.

La grâce vient en premier lieu ; elle attire le cœur du pécheur et produit en lui la repentance. «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes» (2 Cor. 5:19). Cette grâce permettait à la pécheresse du chapitre 7 de Luc de s'approcher de Jésus chez Simon. La vérité vient ensuite, car, si la vérité de ce qu'est l'homme pécheur en présence du Dieu saint venait de prime abord, tous auraient fui ; mais la grâce ayant gagné le cœur, le pécheur prend confiance et peut recevoir la vérité quant à son état et quant à Dieu, pour comprendre toujours mieux la beauté et la grandeur de la grâce dont il est l'objet.

L'apôtre Jean et ceux qui, avec lui, avaient reçu Jésus, avaient pu voir quelle gloire caractérisait cet homme divin, alors que d'autres ne voyaient en lui aucune beauté : «Nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un fils unique de la part du Père». La gloire, avons-nous dit, est l'ensemble des perfections de Dieu, telles que Jésus les a manifestées ici-bas, et telles qu'il les manifestera éternellement. Ici c'est la gloire d'un fils unique de la part du Père, ou d'un Père ; ce qui caractérise cette relation d'un Père avec son fils unique, c'est l'amour dont Jésus était l'objet et dont il fut l'expression parfaite. C'est donc, d'une manière toute particulière, l'amour que voyaient ceux qui l'entouraient, et surtout l'auteur de cet évangile, amour assez connu pour lui permettre de se pencher sur le sein de Jésus le soir du dernier repas ; ce soir-là, cette attitude symbolisait celle que le bienheureux apôtre avait toujours eue vis-à-vis de son divin Maître.

Puissions-nous tous vivre dans la proximité et dans la jouissance d'un tel amour pour le reproduire à notre tour !

Au verset 15, Jean le baptiseur rend témoignage à la manifestation de Dieu en chair dans la personne de Jésus, et à l'éternité de son être, comme au verset 7, il avait rendu témoignage à sa nature qui est lumière. «Jean rend témoignage de lui, et a crié, disant : C'était celui-ci duquel je disais : Celui qui vient après moi prend place avant moi ; car il était avant moi». Quant à sa naissance, Jésus venait après Jean ; mais il prenait place avant lui, car son existence était éternelle. Plus loin, il dira : «Il faut que lui croisse, et que moi je diminue» (chap. 3:30), faisant allusion à la gloire du ministère de Jésus qui remplirait la scène tout entière, alors que celui de Jean allait se terminer.

Aux versets 16-18 qui se relie au verset 14, Jean l'évangéliste reprend la parole. Dans cette Parole qui devint chair, pleine de grâce et de vérité, dont la gloire brillait aux yeux des croyants comme celle d'un fils unique de la part du Père, il y avait une telle plénitude de ce qu'est Dieu en grâce, que ceux qui croyaient en lui avaient reçu grâce sur grâce. En effet, la grâce répandue sur les lèvres du Seigneur, selon le Psaume 45:2, préparait le cœur à recevoir la vérité quant à son triste état ; elle faisait face à toute la misère que la vérité mettait à découvert. La réponse à toutes les faiblesses, aux conséquences, aux infidélités, aux peines des siens, ainsi que toutes les bénédictions qu'ils recevaient de Jésus, n'étaient que des grâces ajoutées les unes aux autres. Chaque croyant est un objet de cette grâce dont la plénitude était en Christ ici-bas. Quelle faveur pour des pécheurs tels que nous sommes tous par nature, de pouvoir puiser à une telle plénitude de bénédictions, toujours à la disposition de chacun ! Que Dieu nous donne de le faire plus abondamment chaque jour !

Au verset 17, l'évangéliste met en contraste le service de Moïse, donnant la loi, avec ce que Jésus a apporté. «La loi a été donnée par Moïse ; la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ». Moïse avait donné la loi à Israël, de la part de Dieu ; lui n'en était pas l'expression, il n'était que médiateur, tandis que Dieu n'a pas *donné* la grâce et la vérité par le moyen de Jésus Christ ; c'est par lui quelles sont *venues* ; il en était l'expression ; elles découlaient de sa plénitude. Mais il y a encore une autre différence ; la loi ne présentait pas la vérité dans son ensemble, elle exprimait simplement ce que Dieu exigeait de l'homme afin qu'il pût vivre ; elle n'était pas l'expression de ce qu'était Dieu, ni de ce qu'était l'homme, ni du péché, ni du monde, ni de toutes choses, comme était la vérité venue par Christ.

«Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître» (v. 18). Ni la loi, ni les prophètes n'avaient fait connaître Dieu ; il ne pouvait mieux se faire connaître que par son Fils unique, celui qui, par sa nature, était toujours dans le sein du Père et jouissait sans interruption de la communion qui avait toujours existé entre le Père et le Fils, en qui «toute la plénitude de la déité s'est plue à habiter, (Col. 1:19), expression parfaite de celui que l'homme ne peut voir et vivre, «qui habite la lumière inaccessible, lequel aucun des hommes n'a vu ni ne peut voir» (1 Tim. 6:16), mais qui a bien voulu se rendre visible, en grâce, à tous les hommes, dans la personne de son propre Fils, «le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance (Héb. 1:3). Quiconque voulait contempler Jésus voyait Dieu en grâce ; aussi a-t-il pu dire : «Celui qui m'a vu a vu le Père» (14:9).

Quel fait merveilleux et insondable que celui de l'humanité de Christ, vu ici-bas, un homme réel, en même temps Dieu, et toujours dans le sein du Père, «le Fils de l'homme qui est dans le ciel». Si l'incarnation demeure un mystère, nous pouvons croire et adorer celui qui a bien voulu devenir un homme pour nous apporter la grâce et la vérité, et subir à la croix le jugement que nous avons mérité, pour nous placer dans la même relation que lui avec son Dieu et Père. Et combien est insondable l'amour de Dieu, qui s'est révélé en donnant son Fils, son unique, pour des êtres perdus et coupables, sans aucun droit au bonheur dans sa présence, puisque nous avons commis le péché qui nous séparait éternellement de lui. On comprend que l'évangile selon Jean, en exposant un sujet pareil, attire le cœur vers celui qui y est révélé.

Chapitre 1 v. 19-28 — Réponse de Jean aux Juifs

Le ministère de Jean le baptiseur captivait l'attention des Juifs, car, durant plus de quatre siècles, il ne s'était levé aucun prophète au milieu d'eux. La perfection de la vie de Jean, son témoignage divin qui répondait pleinement aux pensées de Dieu, sa séparation absolue du peuple à cause de l'état moral de celui-ci, tout cela pouvait faire supposer qu'il était le Christ, ce qui du reste est dit en Luc 3:15 : «Et comme le peuple était dans l'attente, et que tous raisonnaient dans leurs cœurs à l'égard de Jean si lui ne serait point le Christ...» Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des sacrificateurs et des lévites pour lui demander qui il était (v. 19). Cette demande donne à Jean l'occasion de rendre témoignage à la gloire de la personne de Christ, encore inconnu de lui et du peuple au milieu duquel il vivait depuis trente ans. Il leur répondit : «Moi, je ne suis pas le Christ. Et ils lui demandèrent : Quoi donc ? Es-tu Élie ? Et il dit : Je ne le suis pas. Es-tu le prophète ? Et il répondit : Non. Ils lui dirent donc : Qui es-tu, afin que nous donnions réponse à ceux qui nous ont envoyés ? Que dis-tu de toi-même ? » (v. 20-22). Dans sa grande humilité, conscient de la grandeur de celui dont il était le précurseur et le témoin, Jean dit ce qu'il n'est pas. Il ne veut rendre témoignage qu'à Jésus. Il n'est pas le Christ. Il n'est pas Élie promis en Malachie 4:5 qui doit venir avant «le grand et terrible jour de l'Éternel», jour de jugement. Il n'est pas non plus «le prophète» dont Moïse avait parlé en Deutéronome 18:18 : «Je leur susciterai un prophète comme toi, du milieu de leurs frères, et je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui commanderai». Ce prophète était le Christ. Mais, sur les instances de ses interlocuteurs, Jean leur dit qu'il est *une voix*. Il s'efface entièrement lui-même, comme tous devraient le faire et surtout ceux que le Seigneur emploie à un service quelconque en public, se contentant de n'être qu'une voix. Ésaïe (chap. 40:3) avait annoncé le ministère de Jean dans les termes employés par lui-même : «Moi, je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Faites droit le chemin du Seigneur» (v. 23). Il était la voix de Dieu, qui annonçait l'arrivée prochaine du Seigneur et prêchait ce qui convenait au peuple pour jouir du règne du Messie ; il préparait ainsi son chemin. Mais cette voix se faisait entendre dans «le désert». Effectivement Jean le baptiseur vivait dans le désert (Luc 1:80) ; figure de l'état du peuple juif — du monde — où Dieu ne pouvait rien recueillir et où personne ne répondait à cette voix. Quant à Dieu, l'homme est sourd. Triste tableau de ce monde ! Sans l'intervention de Dieu en grâce, par la venue de son Fils, il n'y avait aucun remède à cet état.

Les envoyés des pharisiens (v. 24), ne comprenant pas la réponse de Jean, lui demandent encore : «Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es ni le Christ, ni Élie, ni le prophète ? » (v. 25). Ces hommes reconnaissaient que, pour baptiser, il fallait être revêtu d'une autorité divine (*). Si les Juifs n'avaient pas été sourds à la voix de Jean, ils auraient compris sa dignité ; ils auraient vu que son baptême était d'autorité divine, lui que Jésus appelle «le plus grand des prophètes» ; ils auraient saisi que leur Messie allait enfin apparaître. Leur question donne lieu au témoignage rendu à la gloire de la personne du Seigneur. «Jean leur répondit, disant : Moi, je baptise d'eau : mais au milieu de vous il y en a un que vous ne connaissez pas, celui qui vient après moi, duquel moi je ne suis pas digne de délier la courroie de la sandale (v. 26, 27).

(*) Baptiser (mot qui signifie plonger ou baigner), c'est le fait d'introduire en général dans un état de choses nouveau ou dans un nouveau service.

Que devait être pour le cœur de Jean la pensée de la manifestation imminente de la personne du Seigneur, quand il était pénétré si profondément de sa gloire ? Aussi, lorsqu'il le vit, il put dire que sa joie était accomplie (chap. 3:29).

Les lendemains

Dès le chapitre 1, v. 29 jusqu'au v. 22 du second chapitre, les faits rapportés forment une histoire symbolique de tout ce qui se passe depuis le moment où Jean le baptiseur voit apparaître Jésus jusqu'à l'établissement du règne millénaire. Ce temps est divisé en trois parties représentées par trois jours introduits au verset 29 par «le lendemain» qui forme le premier de ces jours, auquel appartient un «lendemain encore» (v. 35). Ce premier «lendemain» est donc divisé en deux parties, parce qu'il contient deux témoignages distincts rendus à Jésus. La première partie nous présente le temps où Jésus est introduit sur la scène (v. 29-31) ; la seconde (v. 32-43), celui dans lequel il est absent, depuis sa mort, le temps de l'Église sur la terre, où les croyants le suivent et sont rassemblés autour de lui.

Le second lendemain, ou second jour (v. 44-52), symbolise le temps dans lequel Jésus sera reconnu du résidu des Juifs, représenté par Nathanaël.

Le troisième jour (chap. 2), représente le millénium où le bon vin, emblème de la joie, sera apporté au peuple par Jésus en vertu de sa mort. Le chapitre 2 se termine par la purification du temple, acte qui appartient aussi à la période du troisième jour.

Premier lendemain ou premier jour

Première partie

(v. 29-43). — Ce lendemain est celui d'un jour qui n'est pas nommé, dans lequel Jean le baptiseur annonçait la venue du Christ, comme nous l'avons vu aux versets 19-28. À ce fait succède naturellement ce lendemain où Jésus apparaît publiquement. «Le lendemain, il voit Jésus venant à lui, et il dit : Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde !» (v. 29). Quel moment solennel et glorieux, que celui dans lequel apparaissait à Jean et au monde l'Agneau de Dieu, «préconnu dès avant la fondation du monde, mais manifesté à la fin des temps» (1 Pierre 1:19-20) ; il avait pour type l'Agneau que l'Israélite en Égypte tenait en garde jusqu'au quatorzième jour, afin de le sacrifier. Jésus était l'agneau de Dieu, celui que Dieu avait choisi, sur lequel ses yeux reposaient de toute éternité pour accomplir ses conseils éternels. Il établirait un monde nouveau, après avoir réglé, à la croix, par ses souffrances, la question du péché et de la culpabilité de l'homme ruiné et corrompu, et cela selon les exigences de la majesté de Dieu. L'expression «Agneau» implique l'idée de souffrances de la part du monde et de rejet : c'est l'emblème de l'innocence sans protection, exposée à la haine des hommes.

Ce qui caractérise l'œuvre de l'Agneau de Dieu, c'est qu'il ôte le péché du monde, c'est non seulement son œuvre à la croix, mais tout ce que Christ accomplira en vertu de sa mort, soit la

réconciliation de toutes choses avec Dieu pour le millénium, soit l'établissement des cieux nouveaux et de la nouvelle terre où la justice habitera ; en effet, le péché une fois ôté, il ne reparaitra plus jamais. C'est pourquoi l'Apocalypse, où il s'agit de l'accomplissement des conseils de Dieu envers la terre, présente le Seigneur comme un *Agneau*.

Jean ajoute : «C'est de celui-ci que moi, je disais : Après moi vient un homme qui prend place avant moi, car il était avant moi. Et pour moi, je ne le connaissais pas ; mais afin qu'il fût manifesté à Israël, à cause de cela, je suis venu baptiser d'eau» (v. 30, 31). Ici, Jean l'appelle : «un homme», mais un homme qui n'était rien moins que le Fils de Dieu, possesseur de toutes les gloires divines, venu du ciel pour ôter du monde, par son sacrifice expiatoire, toute trace de l'activité du premier homme. Cette œuvre merveilleuse a été entreprise et menée à bonne fin par cet Homme glorieux, l'homme des conseils de Dieu.

Quoique venu après Jean par sa naissance comme homme, Jésus était avant lui (v. 30), en vertu de son existence éternelle. Jean ne le connaissait pas ; mais il administrait le baptême en vue de sa manifestation «à Israël», non pas «aux Juifs», ni «à Juda» ; il reconnaît le peuple dans son ensemble selon les pensées de Dieu, parce que le peuple entier, les douze tribus, sera au bénéfice de sa venue.

Jean continue le témoignage qu'il rend à Jésus et dit : «J'ai vu l'Esprit descendant du ciel comme une colombe, et il demeura sur lui. Et pour moi, je ne le connaissais pas ; mais celui qui m'a envoyé baptiser d'eau, celui-là me dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre, et demeurer sur lui, c'est celui-là qui baptise de l'Esprit Saint» (v. 32, 33). Comme nous l'avons remarqué dans les autres évangiles, le Saint Esprit pouvait venir sur Jésus homme en vertu de ses propres perfections, tandis qu'il ne peut être reçu par le croyant qu'en vertu de l'œuvre de Christ qui le purifie de tous ses péchés. Il descend sur Jésus sous la forme d'une colombe, emblème de la douceur, de la grâce, de la débounereté avec lesquelles il a accompli tout son service. Lorsqu'il vint sur les disciples (chapitre 2 des Actes), c'est sous la forme de langues divisées comme de feu, l'Esprit leur donnant la capacité d'annoncer l'évangile en diverses langues et il était la puissance de la Parole qui juge tout ce qui n'est pas selon Dieu. Le feu est toujours l'emblème du jugement. En Christ, il n'y avait rien à juger ; tout était parfait.

Jean relie à la descente du Saint Esprit sur Jésus le fait qu'il baptiserait de l'Esprit Saint. C'est la seconde partie de son œuvre ; mais auparavant il devait accomplir l'œuvre de la purification des pécheurs, afin de pouvoir les baptiser de l'Esprit Saint. Ce baptême eut lieu le jour de la Pentecôte (Actes 2:1-4), quand le Saint Esprit, comme personne, vint sur la terre et dans le croyant. Dès lors, à mesure qu'un pécheur croit à l'évangile, il reçoit le Saint Esprit qui seul le rend capable de comprendre les choses de Dieu (voir 1 Cor. 2:10-16). Le Saint Esprit venant à la suite du départ du Seigneur, le remplace auprès des siens, comme nous le voyons dans les chapitres 14, 15 et 16. Le monde qui a rejeté Christ ne peut le recevoir. Il n'est venu que pour les croyants.

Au verset 34, Jean rend témoignage que cet homme qui existait avant lui, l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, était bien le Fils de Dieu.

Seconde partie

Avec le verset 35 commence la seconde partie du premier lendemain, où nous avons encore un autre témoignage de ce qu'était Jésus et de ce qu'il ferait ici-bas. «Le lendemain encore, Jean se tint là, et deux de ses disciples ; et regardant Jésus qui marchait, il dit : Voilà l'Agneau de Dieu ! Et les deux disciples l'entendirent parler, et ils suivirent Jésus (v. 35-37). Ici, Jean ne dit pas ce que fait Jésus, comme dans les versets 29 et 33 ; il le *regarde marcher*. Une fois introduit sur la scène, Jésus attire les regards du cœur renouvelé, rendus capables de voir, dans sa marche ici-bas, les perfections divines et humaines du Fils de Dieu devenu homme. En le considérant dans son activité merveilleuse, la foi ne peut que reconnaître en lui l'Agneau de Dieu, celui que Dieu a choisi pour accomplir l'œuvre de la rédemption. Toutes les perfections de sa marche le désignaient comme l'Agneau de Dieu sans défaut et sans tache. En le contemplant ainsi, on peut en parler de manière à attirer d'autres cœurs à lui. C'est ce qui eut lieu avec Jean et ses deux disciples : «Et les deux disciples l'entendirent parler, et

ils suivirent Jésus». Chaque croyant devrait être capable de voir en Christ toutes ses beautés et d'en parler de manière à attirer à lui ceux qui l'entourent. Comme David, au Psaume 45, il devrait pouvoir dire ce qu'il a «composé su sujet du roi», avec «le style d'un écrivain habile». Jean ne retient pas ses disciples ; il est trop pénétré des gloires de son objet pour ne pas désirer qu'ils en jouissent et le suivent. On voit en Jean les véritables caractères du ministère conforme à la pensée de Dieu ayant pour but d'amener les âmes à Christ, en contraste avec l'esprit clérical qui les attire après l'homme (voir Actes 20:30). Nous avons déjà vu un de ses caractères dans les versets 19-28, où Jean n'est qu'une voix, mettant en relief celui dont il est le témoin en s'effaçant lui-même. Si le vrai ministère conduit les âmes à Christ, nous voyons Christ lui-même prendre soin de ceux qui le suivent. «Et Jésus se retournant, et voyant qu'ils le suivaient, leur dit : «Que cherchez-vous ? Et ils lui dirent : Rabbi (ce qui, interprété, signifie maître), où demeures-tu ? Il leur dit : Venez et voyez. Ils allèrent donc, et virent où il demeurait ; et ils demeurèrent auprès de lui ce jour-là : c'était environ la dixième heure» (v. 38-40). Dès que l'on connaît Jésus comme objet du cœur, on se sent entraîné à sa suite. C'est l'enseignement symbolique que nous donne la conduite des disciples de Jean. Tant que Jésus n'était pas manifesté, ils demeurèrent avec leur maître ; mais une fois manifesté, il y a en lui une attraction qui agit sur les affections renouvelées et attire vers lui. C'est une chose anormale pour un croyant que de connaître le Seigneur et de ne pas le suivre. Le suivre, cela implique la séparation de tout ce que Dieu désapprouve pour agir selon le modèle que nous avons en Jésus. Pour le connaître, il nous faut «le regarder marcher», comme le faisait Jean. En le suivant, on demeure auprès de lui. «Ils demeurèrent auprès de lui ce jour-là». Ce jour-là représente toute la période qui s'écoule depuis la manifestation de Jésus ici-bas jusqu'à son retour pour enlever les siens. Ce jour commence à la dixième heure, la neuvième heure étant l'heure de sa mort. C'est le temps où il est rejeté. Par la foi, le croyant demeure auprès de lui.

Dans les versets 41-43, nous voyons que l'un de ceux qui avaient suivi Jean, André, s'emploie à le faire connaître à son frère Simon, en lui disant : «Nous avons trouvé le Messie», et il le mena à Jésus. André représente ceux qui, après avoir trouvé Jésus pour leur propre compte, éprouvent le besoin de le révéler à d'autres. Au chapitre 11 des Actes, les Juifs n'annonçaient le Seigneur qu'à leurs frères ; mais les Cypriotes et les Cyrénéens en parlèrent aussi aux leurs, «et un grand nombre, ayant cru, se tournèrent vers le Seigneur». Quand Jésus vit Simon, il lui dit «Tu es Simon, le fils de Jonas ; tu seras appelé Céphas (qui est interprété Pierre)» (v. 43). Jésus use de l'autorité qu'il possède sur les siens pour donner à Pierre le nom qu'il savait lui convenir avec la position qu'il aurait comme pierre de l'édifice dont il ferait partie.

Les versets 37 à 40 nous présentent donc d'une manière symbolique ce qui caractérise la vie du croyant pendant l'économie de la grâce, depuis le rejet de Jésus jusqu'à son retour. Il doit le contempler dans sa marche pour apprendre à connaître ses perfections, le suivre, demeurer avec lui, le faire connaître à ceux qui l'entourent. Telle est la part du croyant en attendant d'être avec lui dans la gloire. Puissions-nous tous réaliser une vie pareille !

Second lendemain ou second jour

(v. 44-52). — La scène symbolique relatée dans ces versets nous transporte dans la période qui suit celle de l'histoire de l'Église, telle que nous venons de le voir dans les versets qui précèdent. Ce temps étant terminé, Jésus reprend ses relations avec son peuple terrestre, représenté par un faible résidu qui le reconnaît. C'est ce que l'Esprit de Dieu nous fait voir dans le récit qui caractérise le second lendemain.

«Le lendemain, il voulut s'en aller en Galilée. Et Jésus trouve Philippe, et lui dit : Suis-moi. Or Philippe était de Bethsaïda, de la ville d'André et de Pierre. Philippe trouve Nathanaël et lui dit : Nous avons trouvé celui duquel Moïse a écrit dans la loi et duquel les prophètes ont écrit, Jésus, le fils de Joseph, qui est de Nazareth» (v. 44-46).

Nous savons qu'après l'enlèvement des saints, Dieu suscitera, parmi les Juifs rentrés dans leur pays, des serviteurs pour leur prêcher l'évangile du royaume et leur annoncer que le Christ rejeté par

leurs pères doit venir établir son règne. Dans le récit que nous avons sous les yeux, Philippe est une figure des messagers que le Seigneur appellera à ce service. Il va vers Nathanaël qui représente le résidu juif trouvé sous le figuier, figure bien connue d'Israël, et lui parle du Christ sous le caractère du méprisé de Nazareth. De même, dans le jour à venir, le résidu juif apprendra que celui qu'il a méprisé était son Messie. Au lieu de voir en Christ premièrement le personnage glorieux qui doit paraître, il devra le reconnaître en celui qui, venu chez les siens, a été méprisé et rejeté. «Ils regarderont vers moi, celui qu'ils auront percé», est-il dit en Zacharie 12:10. Ces messagers trouveront au premier abord, chez ce résidu, l'incrédulité de l'ignorance, comme celle de Nathanaël : «Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? Philippe lui dit : Viens, et vois». Comme Nathanaël, ils auront tout à apprendre au sujet du Christ, puisqu'ils n'auront pas cru jusque-là en celui qu'ils ont percé. Quand Jésus vit venir à lui Nathanaël, il dit de lui : «Voici un vrai Israélite, en qui il n'y a pas de fraude. Nathanaël lui dit : D'où me connais-tu ? Jésus répondit et lui dit : Avant que Philippe t'eût appelé, quand tu étais sous le figuier, je te voyais. Nathanaël répondit et lui dit : Rabbi, tu es le Fils de Dieu ; tu es le roi d'Israël» (v. 48-50). En venant à Jésus, Nathanaël apprend à le connaître ; il voit que, sous la forme du rejeté d'Israël, il a à faire avec Dieu qui connaît tout. En effet, bien avant que l'œuvre s'accomplisse dans le résidu juif, le Seigneur le connaît. Quoique ignorant, Nathanaël porte le caractère de sincérité du résidu : «un vrai Israélite, en qui il n'y a pas de fraude». Droit de cœur, il se laisse enseigner et, immédiatement convaincu de la gloire de Jésus, il ne discute plus sur son origine ; la parole du Seigneur l'a placé devant Dieu : «Tu es le Fils de Dieu ; tu es le roi d'Israël». C'est ainsi que le résidu apprendra à connaître son roi, comme Thomas, au chapitre 20, lui aussi une figure du résidu, dit en reconnaissant Jésus ressuscité : «Mon Seigneur et mon Dieu !» Mais Jésus a d'autres titres et d'autres gloires que celle de Messie : il dit à Nathanaël : «Parce que je t'ai dit que je te voyais sous le figuier, tu crois ? tu verras de plus grandes choses que celles-ci. Et il lui dit : En vérité, en vérité, je vous dis : Désormais vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le fils de l'homme» (v. 51, 52). Christ sera vu et connu non seulement comme roi d'Israël, mais aussi dans sa gloire de fils de l'homme, titre sous lequel il dominera sur l'univers entier durant le millénium ; par son moyen, les bénédictions divines se répandront sur la terre, alors qu'il y aura par lui une relation établie entre les cieux et la terre purifiés. Comme fils de l'homme, il sera l'objet du service des anges qui monteront et descendront sur lui, de même qu'au chapitre 28 de la Genèse, l'Éternel fit voir à Jacob les agents qui le protégeraient dans son pèlerinage. Ici le Seigneur lui-même est l'objet du service des anges durant le jour millénaire. Au chapitre 2 de l'épître aux Hébreux (v. 5 et suivants), il est dit que «ce n'est point aux anges qu'il a assujetti le monde habité à venir dont nous parlons» ; il s'agit du monde du millénium. L'auteur de l'épître veut montrer aux Hébreux que tout glorieux que fussent les anges, pour lesquels les Juifs avaient une si grande considération, c'était au fils de l'homme, fait inférieur à eux, puisqu'ils ne peuvent mourir, qu'appartenait le gouvernement du règne millénaire ; que déjà maintenant, en attendant de régner en gloire, la foi le voit couronné de gloire et d'honneur (v. 6 à 9).

Dans ce merveilleux chapitre, dont nous venons à peine d'effleurer les sujets insondables, le Seigneur nous est présenté avec tous les titres qui lui appartiennent, sauf ceux qui sont relatifs à l'Église. Nous l'y trouvons comme Parole, comme Dieu, Créateur, vie, lumière, Fils unique, Agneau de Dieu, Fils de Dieu, Roi d'Israël et Fils de l'homme. On comprend qu'un chapitre présentant un objet aussi glorieux soit inépuisable : il le prend dans l'infini du passé ; il présente sa manifestation dans un homme, jusqu'à la fin du service qui lui a été confié, savoir son œuvre et toutes ses conséquences jusqu'au gouvernement du monde entier comme Fils de l'homme, jusqu'à ce qu'il remette le royaume à Dieu le Père (1 Cor. 15:24). Ce chapitre nous a aussi montré les divers témoignages rendus par Jean le baptiseur à Jésus : à sa nature, comme lumière (v. 7) ; à sa manifestation en chair (v. 12-15) ; à la gloire de sa personne (v. 19-28) ; à son œuvre (v. 29-33) ; à ce qu'il est, à savoir le Fils de Dieu (v. 34).

Dieu veuille que nous puissions avoir tous appris quelque chose de cette personne merveilleuse du Fils de Dieu, et que le peu que nous avons été capables de saisir produise en tous le désir de le

connaître mieux et de le suivre plus fidèlement en attendant le moment, qui est proche, où nous serons avec lui, semblables à lui, pour le contempler éternellement dans toutes ses gloires.

Chapitre 2

Chapitre 2 v. 1-12 — Les noces de Cana

Nous avons vu au premier chapitre deux jours symboliques : le premier représente le temps actuel, dans lequel les croyants suivent Christ après son rejet, depuis que Jean le baptiseur l'a présenté, jusqu'à ce qu'il renoue ses relations avec Israël. Dans le second nous voyons l'appel du résidu juif dans la personne de Nathanaël qui reconnaît Jésus comme le Fils de Dieu, le Roi d'Israël. Pour compléter le tableau symbolique de ce qui se passe depuis Jean le baptiseur jusqu'à l'établissement du règne de Christ, il fallait un troisième jour que notre chapitre présente par les noces de Cana, symbole de l'établissement du règne de Christ au point de vue de la joie qui caractérisera le règne millénaire.

«Et le troisième jour, il y eut une noce à Cana de Galilée, et la mère de Jésus était là. Et Jésus fut aussi convié à la noce, ainsi que ses disciples. Et le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont pas de vin. Jésus lui dit : Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme ? Mon heure n'est pas encore venue. Sa mère dit aux serviteurs : Faites tout ce qu'il vous dira» (v. 1-5).

Ce récit nous montre comment le Saint Esprit se sert d'un fait historique pour donner la pensée de Dieu. Lorsqu'on parle d'une noce, on s'attend à la description des époux, du menu du repas et de la gaieté qui régnait dans la fête. Ici, rien de pareil. Deux faits capitaux caractérisent ce récit : le vin vient à manquer, et le Seigneur en donne du meilleur. L'enseignement divin n'est pas difficile à trouver, si l'on se rappelle que, dans la Parole, le vin est l'emblème de ce qui donne la joie, soit pour Dieu, soit pour les hommes (voir Jugés 9:13).

Le Seigneur et ses disciples sont conviés à cette noce. Sa mère était aussi là, symbolisant Israël dont le Christ est issu (Romains 9:5). L'ensemble de ces personnes représente ceux qui, au milieu des Juifs, ayant reçu le Seigneur comme Messie, s'attendaient à le voir établir son règne. Dans l'état où se trouvait le peuple, le vin manquait ; il n'y avait pas de joie en Israël. Pour que la joie se produise, il faut que tout soit en rapport avec la pensée de Dieu, afin qu'il soit libre de faire jouir de sa présence et de ses bienfaits. La joie régna jadis en Israël, lors de certaines délivrances et manifestations de la grâce de Dieu, tout particulièrement sous le beau règne de Salomon ; mais tout se gâta bientôt à cause de l'infidélité du peuple, et la joie disparut — le vin vint à manquer. Elle ne pouvait subsister ni pour Dieu ni pour les hommes alors qu'elle dépendait de l'obéissance du premier homme.

Pour qu'Israël jouît d'une pleine bénédiction, il fallait que vînt le Messie promis. Précisément il était là, et ceux qui l'entouraient, ceux qui l'avaient reçu, pensaient qu'il allait donner la bénédiction et la joie qui faisaient absolument défaut chez le peuple. Aussi la mère de Jésus lui dit : «Ils n'ont pas de vin». Au lieu de se mettre à l'œuvre pour en donner, Jésus lui répond : «Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme ? Mon heure n'est pas encore venue». Pour que les bénédictions apportées par le Christ pussent s'accomplir à l'égard de son peuple terrestre, ce qui aura lieu dans son règne millénaire, il fallait sa mort. C'est ce que Jésus dit à sa mère. Son «heure n'était pas encore venue». L'expression : «Mon heure», que l'on rencontre souvent dans cet évangile, désigne sa mort (voir chap. 7:30 ; 8:20 ; 12:23, 27 ; 13:1). C'est comme si Jésus disait à sa mère : «Pourquoi me demandes-tu de donner la joie au peuple tant que je n'ai pas accompli l'œuvre en vertu de laquelle je pourrai le faire». Dans l'état de péché où se trouvait le peuple, ce n'était pas possible. Il fallait la mort de Christ pour mettre fin à l'homme en Adam et régler la question du péché selon les exigences de la justice de Dieu, afin que Dieu pût accomplir ses pensées sur le pied de la grâce, soit envers les Juifs, soit envers tous les hommes. La mère de Jésus, confiante en lui, dit aux serviteurs : «Faites tout ce qu'il vous dira». Faire

ce que dit le Seigneur est le seul principe de bénédiction dans toutes les circonstances, lors même que, comme sa mère, on ne comprendrait pas la portée de ses paroles.

«Or il y avait là six vaisseaux de pierre, pour tenir de l'eau, placés là selon l'usage de la purification des Juifs, pouvant recevoir chacun deux ou trois mesures. Jésus leur dit : Emplissez d'eau les vaisseaux. Et ils les emplirent jusqu'au haut. Et il leur dit : Puisez maintenant, et portez-en au maître d'hôtel» (v. 6-8). Pour jouir des bénédictions promises, la mort de Christ ne suffit pas. Une œuvre profonde de repentance et de purification s'accomplira chez le peuple grâce à un travail de conscience, produit par les circonstances terribles qu'il traversera aux derniers jours. Alors ils regarderont vers celui qu'ils ont percé, «ils se lamenteront comme on se lamente sur un fils unique, (Lire Zacharie 12:10-14). Ils devront juger toute leur idolâtrie passée, aussi bien que le rejet de leur Messie. Après cela se réalisera ce que dit Sophonie (chap. 3:14-17), ainsi que nombre d'autres prophéties. «Exulte, fille de Sion, pousse des cris, Israël ! Réjouis-toi et égaie-toi de tout ton cœur, fille de Jérusalem !... L'Éternel ton Dieu, au milieu de toi, est puissant ; il sauvera ; il se réjouira avec joie à ton sujet : il se reposera dans son amour, il s'égaiera en toi avec chant de triomphe». Sans un profond travail de repentance, ce que les prophètes avaient annoncé, ce que désiraient aussi la mère de Jésus et ses disciples, ne pouvait avoir lieu. Et ce travail était bien loin de s'accomplir chez les Juifs orgueilleux, remplis de propre justice et de haine pour le Seigneur. Semblables aux vases de pierre dans leur endurcissement, ils étaient vides de cette eau morale de la purification et de repentance. Il fallait que, par l'affliction et la souffrance, ils en fussent remplis jusqu'au haut. Alors leur détresse se changera en joie par la venue du Seigneur. L'eau deviendra du vin, un vin bien meilleur que le premier.

Le maître d'hôtel s'étonne de ce que ce bon vin n'a pas été servi le premier. Comme beaucoup, il ne comprenait pas que, dans ses voies parfaitement sages, Dieu commence par laisser l'homme à sa propre responsabilité, pour qu'il fasse l'expérience de son incapacité à produire quoi que ce soit qui attire sur lui la bénédiction de Dieu ; cette expérience faite, Dieu entre en scène, et sur le pied de la grâce, en vertu de la mort de Christ, il donne ce qui est meilleur et qui demeure éternellement.

L'homme agit autrement ; il sert le bon vin le premier. Il cherche à jouir d'abord de tout ce que lui offre la nature ou le monde : jeunesse, santé, famille ; mais rien ne se maintient dans cette création où le péché a tout gâté. Le moindre vient ensuite, et finalement la mort. Il n'y a que ce qui est de Dieu, une nouvelle création, qui puisse se maintenir dans son éternelle fraîcheur.

Grâces à Dieu, de ce qu'il ait gardé le bon vin pour le dernier, joie offerte à chacun par l'évangile en attendant qu'Israël en jouisse dans le règne de Christ.

«Jésus fit ce commencement de ses miracles à Cana de Galilée, et il manifesta sa gloire ; et ses disciples crurent en lui» (v. 11). La gloire du Seigneur consiste en ce qu'il est, ici, l'auteur de la bénédiction et de la joie millénaires. Quand ils le virent, ses disciples crurent en lui, comme le résidu juif, lorsqu'il verra le Seigneur.

Ce troisième jour nous présente donc l'introduction de la joie qui sera la part du peuple juif dans le millénium, en vertu de la mort et, par conséquent, de la résurrection de Christ. Il est appelé «troisième jour» au lieu de «lendemain» comme les jours précédents, la résurrection du Seigneur y étant impliquée. Le terme de «troisième jour» désigne souvent ce jour si important (voir versets 19 ; Marc 9:31 ; Luc 9:22 ; 24:21).

Après cette scène, le Seigneur descendit à Capernaüm avec sa mère, ses frères, ses disciples, figure du peuple réuni autour de lui après la manifestation de sa gloire.

Chapitre 2 v. 13-15 — Purification du temple

«La Pâque des Juifs était proche, et Jésus monta à Jérusalem» (v. 13). Nous remarquerons, ici, pour ne pas y revenir, que, dans cet évangile, les fêtes sont appelées : «Fêtes des Juifs» (chapitres

5:1 ; 6:4 ; 7:2), sauf la dernière Pâque (chapitre 13:1), parce qu'elle coïncidait avec la mort de Jésus, anti-type de cette fête. À l'origine, ces fêtes étaient des «fêtes à l'Éternel», mais elles avaient perdu leur caractère, parce que l'Éternel, présent au milieu du peuple dans la personne de Jésus, avait été rejeté. Elles devenaient donc simplement une fête des Juifs.

Jésus trouva le temple encombré par les animaux et ceux qui les vendaient aux Juifs, venus de loin pour célébrer la fête. Il renversa les tables de ceux qui changeaient les monnaies et ordonna aux vendeurs de colombes d'éloigner ces oiseaux : «Ne faites pas» dit-il, «de la maison de mon Père une maison de trafic» (v. 14-17). Cette purification du temple figure celle que le Seigneur accomplira à sa venue en gloire. C'est pourquoi elle prend place, dans cet évangile, après la noce de Cana qui préfigure l'établissement du millénium. À sa venue glorieuse, où il apportera la joie au résidu souffrant, le Seigneur trouvera le temple souillé par l'idolâtrie des apostats et il le purifiera afin qu'il devienne non seulement le saint lieu du culte rendu à l'Éternel, mais comme le dit Ésaïe 56:6, 7 : «Ma maison sera appelée une maison de prière pour tous les peuples».

Les autres évangiles racontent la purification du temple après l'entrée triomphale du Seigneur à Jérusalem (Matt. 21 ; Marc 11 ; Luc 19). En Jean, l'Esprit de Dieu ne présente pas Jésus au peuple pour être reçu comme Messie, mais il donne, dans les deux premiers chapitres, un tableau symbolique de ce qu'il accomplit sur la terre depuis son introduction par Jean le baptiseur jusqu'à l'établissement de son règne. C'est pourquoi ce tableau se termine tout naturellement par la purification du temple, qui aura lieu au commencement du règne. Malachie (chap. 3:1, 2) montre le Seigneur venant soudainement à son temple où il accomplit ses jugements. Une fois de plus, on peut admirer la beauté et la précision des écrits inspirés là où la raison humaine ne voit que des contradictions.

Témoins de ce que Jésus faisait, les disciples se souvinrent des paroles du Psaume 69:9 : «Le zèle de ta maison m'a dévoré» (v. 17). On comprend l'effet que produisait sur le Seigneur, si ardemment dévoué aux intérêts de son Père, la profanation de ce temple, qu'il reconnaissait comme la maison de son Père, par le peuple qui l'honorait de ses lèvres, mais dont le cœur était fort éloigné de lui (voir Ésaïe 29:13).

Frappés de l'autorité du Seigneur, les Juifs lui disent : «Quel miracle nous montres-tu, que tu fasses ces choses ? Jésus répondit et leur dit : Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai. Les Juifs donc dirent : On a été quarante-six ans à bâtir ce temple, et toi, tu le relèveras en trois jours ! (*) Mais lui parlait du temple de son corps» (v. 18-20). Jésus donne sa mort et sa résurrection comme signe aux Juifs pour établir par quelle autorité il agissait de la sorte, lui, le vrai temple de Dieu, celui en qui Dieu habitait au milieu de son peuple, quoiqu'il appelât le temple «la maison de son Père». Dans cet évangile tout est en rapport avec la gloire de la personne divine de Jésus. C'est lui qui relèvera le temple, son corps, que les Juifs croiront avoir détruit ; il ressuscitera le troisième jour. Au chapitre 10:17, 18, il laisse sa vie et il la reprend ; il a le pouvoir de la laisser, et le pouvoir de la reprendre. Vu sous la dépendance de Dieu, c'est Dieu qui le ressuscite. Pierre dit en Actes 2:32 : «Dieu l'a ressuscité». Mais vu dans la gloire de sa personne divine, c'est lui qui se ressuscite.

(*) Il s'agit du temps mis pour la reconstruction du temple par Hérode.

Cette scène, comme celle de la noce de Cana, est fondée sur la mort et la résurrection du Seigneur. «Lors donc qu'il fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela ; et ils crurent à l'écriture, et à la parole que Jésus avait dite» (v. 22). Ce que le Seigneur disait avait la même valeur que les écritures qu'ils possédaient alors. Les disciples ont pleine foi en la personne de Jésus, quand ils voient sa gloire manifestée dans les deux scènes de ce chapitre (v. 11 et 22), qui présentent les deux côtés de l'exercice de sa puissance, en bénédiction et en jugement, lorsqu'il viendra établir son règne.

Les versets 23-25 se rattachent plutôt au chapitre 3. Pendant la fête, Jésus fit des miracles qui ne nous sont pas rapportés ; en les voyant, plusieurs crurent en son nom, mais Jésus ne se fiait pas à eux, «parce qu'il connaissait tous les hommes, et qu'il n'avait pas besoin que quelqu'un rendit témoignage au sujet de l'homme ; car lui-même connaissait ce qui était dans l'homme». Par ces paroles la divinité de Jésus est affirmée. Il savait ce qui se passait dans les cœurs de tous autour de lui.

La vue de ses miracles produisit, en ceux qui en avaient été témoins, une certaine conviction, mais pas la foi. La puissance que Jésus manifestait leur fournissait la preuve de ce qu'il était, mais ils s'arrêtaient à cette constatation. Pour avoir la vie, il faut croire la Parole. Les miracles, les événements sensationnels, les épreuves peuvent produire des impressions, disposer le cœur à écouter la Parole de Dieu ; mais si l'on ne croit pas, ces effets ne sont que passagers sans vie, comme la semence tombée dans les lieux pierreux et les épines. Il est probable que nous retrouvons de ces gens parmi les disciples du Seigneur qui se retirèrent de lui, parce qu'ils ne pouvaient admettre sa parole (chap. 6:66). Le chapitre 6 des Hébreux mentionne des personnes de cette catégorie ; elles avaient été sous l'action de l'Esprit, de la Parole et des miracles, sans avoir la foi. On peut tromper les hommes, mais non pas Dieu.

Chapitre 3

Chapitre 3 v. 1-13 — La nouvelle naissance

«Mais il y avait un homme d'entre les pharisiens, dont le nom était Nicodème, qui était un chef des Juifs. Celui-ci vint à lui de nuit, et lui dit : Rabbi, nous savons que tu es un docteur venu de Dieu ; car personne ne peut faire ces miracles que toi tu fais, si Dieu n'est avec lui» (v. 1, 2). En contraste avec les hommes auxquels Jésus ne se fiait pas, quoiqu'ils crussent en son nom, Nicodème vient à Jésus avec de vrais besoins. Il veut en savoir davantage sur ce qu'enseignait celui qu'il reconnaissait comme «un docteur venu de Dieu». Ce qui prouve la réalité des besoins chez Nicodème, c'est qu'il vient de nuit. Le désir d'être renseigné selon la vérité se lie à la conscience de l'opposition du monde. La nature n'aime pas l'opprobre ; elle cherche instinctivement à l'éviter. Cependant il vaut mieux aller de nuit à Jésus pour écouter sa parole que de n'y pas aller du tout. Après avoir été de nuit, on recevra la force de rendre témoignage en plein jour, comme le fit Nicodème dans un moment critique (voir chap. 19:39).

Le Seigneur se plaît à répondre au désir de le connaître mieux ; mais, pour apprendre, il faut souvent mettre de côté certaines choses qui font partie de nos connaissances religieuses et ne s'accordent pas avec la pensée de Dieu. Ainsi Nicodème vient à Jésus en pensant augmenter ses connaissances comme docteur de la loi. Il ne comprenait pas que Dieu rejetait le système dans lequel il voulait encore être instruit, et qu'il lui fallait une autre nature que celle de l'homme en Adam, tout religieux et bien intentionné qu'il fût, pour être enseigné de Dieu. Aussi Jésus lui répondit : «En vérité, en vérité, je te dis : Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu» (v. 3). Les mots «en vérité, en vérité», si souvent employés dans cet évangile, équivalent à «amen, amen» et affirment absolument la vérité des paroles du Seigneur.

Jésus veut faire comprendre d'emblée à Nicodème que Dieu n'enseignait plus la vieille nature. Le royaume de Dieu était présent dans la personne du Seigneur qui en manifestait tous les caractères moraux ; mais, pour le voir et pour y entrer (v. 5), il fallait être né de nouveau ; sans cela on ne voyait en Jésus que le fils du charpentier, ou, comme Nicodème, un docteur envoyé de Dieu pour enseigner son peuple. Nicodème ignorait tout cela ; il se croyait, sans doute, comme enfant d'Israël, un fidèle sujet du royaume de Dieu, mais Israël ne présentait guère les caractères du royaume de Dieu, même

dans les plus beaux jours de son histoire ; car «le royaume de Dieu n'est pas manger et boire, mais justice, et paix, et joie dans l'Esprit Saint» (Rom. 14:17).

Nicodème ne comprend pas ce que c'est que la nouvelle naissance. Il demande : «Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? » (v. 4). Même s'il pouvait naître une seconde fois, ce ne serait qu'une seconde naissance avec la même nature, tandis qu'il faut une naissance d'une autre source, entièrement nouvelle et spirituelle (voir chap. 1:13). Jésus lui montre comment elle s'opère, lui en prouve la nécessité, non seulement pour voir le royaume dans la personne de Jésus, mais pour y entrer : «En vérité, en vérité, je te dis : Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair ; et ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne t'étonne pas de ce que je t'ai dit : Il vous faut être nés de nouveau» (v. 5-7). Pour naître de nouveau, il faut une œuvre tout autre que celle de la nature ; il faut la puissance de Dieu comme pour la création ; car c'est par sa Parole et son Esprit que Dieu tira du néant la première création. Pour la nouvelle, il faut aussi l'action de la Parole et de l'Esprit. Mais ici la Parole est appelée «l'eau» à cause de son action purificatrice. Elle apporte les pensées de Dieu à l'homme qui jusque-là y était étranger ; elle le purifie des siennes propres, car ce qui vient du cœur naturel est souillé et s'oppose à Dieu. Elle apporte la vie, tout en opérant la mort sur tout ce qui appartient au premier Adam, et cela sous l'action de l'Esprit, l'agent par lequel Dieu opère toujours.

Les deux natures ne se mélangent pas. Ce qui est né de la chair reste chair, ne s'améliore pas et ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de l'Esprit, est esprit, participe à la nature divine. Ainsi Nicodème, comme le plus grand des pécheurs, devait changer de nature pour entrer dans le royaume de Dieu ; c'est une vérité absolue : «il faut», dit le Seigneur. Le temps était passé, où Dieu s'occupait de l'homme dans la chair ; l'épreuve avait pris fin. Comme il n'aboutit à rien, Dieu mit le premier homme de côté. Le Fils de Dieu vint dans ce monde pour introduire un nouvel ordre de choses et une œuvre toute nouvelle.

Dieu opère par son Esprit ; c'est ce qui caractérise son action ; Il n'y a rien de l'homme, qui n'y comprend rien. «Le vent souffle où il veut, et tu en entends le son ; mais tu ne sais pas d'où il vient, ni où il va : il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit» (v. 8). Le souffle de l'Esprit agit dans une famille, dans une contrée ; il y a des conversions. D'où cela vient-il ? Dans le monde on attribuera le changement opéré à divers motifs ; on l'appellera changement de religion, réforme, etc. L'homme naturel y est étranger ; il constate des effets, comme avec le vent, mais il n'en connaît ni l'origine, ni le but. C'est la libre et souveraine action de Dieu dans le monde, sur «tout homme», non seulement chez les Juifs, ce qui caractérise toujours l'œuvre de Dieu dans cet évangile.

Nicodème dit : «Comment ces choses peuvent-elles se faire ? Jésus répondit et lui dit : Tu es le docteur d'Israël, et tu ne connais pas ces choses ? » Comme docteur de la loi, Nicodème aurait dû savoir que le peuple juif ne pouvait avoir part au règne millénaire sans l'œuvre de la nouvelle naissance. Ézéchiël prophétise très clairement à ce sujet. Après avoir dit que l'Éternel rassemblerait son peuple de tous les pays où il avait été transporté, pour le ramener sur la terre d'Israël, il ajoute : «Je répandrai sur vous des eaux pures, et vous serez purs : je vous purifierai de toutes vos impuretés et de toutes vos idoles. Et je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai au dedans de vous un esprit nouveau» (Lire Ézéchiël 36:24-28 ; 37:9). De même que les disciples, Nicodème pensait que le Seigneur pouvait établir son règne sur le peuple tel qu'il était ; qu'il suffisait d'être enfant d'Abraham selon la chair pour jouir des promesses ; il ne tenait pas compte de l'état de péché du Juif comme de tout homme, et surtout il n'avait aucune idée de ce qui convenait à un Dieu juste et saint, afin de pouvoir introduire son peuple terrestre dans son royaume. Celui-ci devait porter les caractères de Dieu lui-même tels qu'ils étaient manifestés en Jésus et non ceux de l'homme en Adam. En un mot, Nicodème ne se connaissait pas plus qu'il ne connaissait les pensées de Dieu.

Jésus continue en disant : « En vérité, en vérité, je te dis : Nous disons ce que nous connaissons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu, et vous ne recevez pas notre témoignage. Si je vous ai parlé des choses terrestres, et que vous ne croyiez pas, comment croirez-vous, si je vous parle

des choses célestes ? » (v. 11, 12). Jésus apportait la connaissance de Dieu, de ce qui lui convenait, de ce qui devait caractériser son royaume. Il rendait témoignage de ce qui était dans le ciel, car il était un avec son Père ; c'est pourquoi il dit : «*nous* disons ce que *nous* connaissons, *nous* rendons témoignage de ce que *nous* avons vus». Si Nicodème et tous les Juifs avaient compris la gloire de la personne qui se trouvait là, quel changement se serait opéré en eux ! Ils en eussent été émerveillés ; ils l'auraient écouté ; mais dans leur état naturel ils ne le pouvaient pas. Personne ne recevait son témoignage venu du ciel, même au sujet du royaume terrestre, pas même un docteur de la loi. Pour le recevoir il fallait croire, car Jésus dit : «Si je vous ai parlé des choses terrestres, et que vous ne *croyez* pas, comment *croirez*-vous, si je vous parle des choses célestes ? » «Les choses terrestres» sont tout ce qui concerne le règne de Christ sur la terre ; Nicodème aurait dû le comprendre, puisque c'était le grand sujet de la prophétie. «Les choses célestes», ne faisaient pas partie de la révélation de l'Ancien Testament ; elles appartiennent au domaine de la vie éternelle, vie nécessaire pour en jouir. Jésus venait en parler et accomplir l'œuvre de la croix en vertu de laquelle elles deviendraient la part des croyants. Après l'ascension du Seigneur, les apôtres, Paul surtout, les ont pleinement révélées.

De ces choses toutes nouvelles, le Seigneur en parlait, lui, le fils de l'homme qui était dans le ciel ; il rendait témoignage de ce qu'il avait vu. «Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le fils de l'homme qui est dans le ciel» (v. 13). Le ciel demeurait inaccessible à l'homme pécheur ; mais le fils de l'homme en était descendu, tout en étant toujours dans le ciel. Quoique homme ici-bas, Jésus restait Dieu, présent partout, vivant dans le ciel aussi bien que sur la terre : réalité insondable pour des êtres tels que nous, mais que nous avons le bonheur de croire. Elle remplit nos cœurs d'admiration et de reconnaissance quand nous contemplons la glorieuse personne de Jésus. Il vint révéler ce que Dieu avait dans son cœur pour de pauvres pécheurs perdus, qui ne pouvaient monter au ciel prendre connaissance de «ce que l'œil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas entendu, et qui n'est pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment» (1 Cor. 2:9).

Chapitre 3 v. 14-16 — La vie éternelle

Nous avons vu que Jésus, «Fils de l'Homme qui est dans le ciel», apportait ici-bas la connaissance des choses célestes dans lesquelles il vivait constamment ; mais pour en profiter, il fallait la vie éternelle, que l'homme ne possédait pas. En outre il était pécheur, perdu, souillé, incapable de subsister dans la présence de Dieu à cause de sa souillure, impropre pour le ciel où, selon ses conseils éternels, Dieu voulait avoir des hommes parfaits. Semblables aux Israélites, mordus par les serpents brûlants dans le désert, tous les hommes sont atteints mortellement par le péché et ses conséquences, et tous, laissés à eux-mêmes, demeureraient éternellement dans cet état. Il fallait donc un moyen qui les mît en mesure de jouir de ce que Dieu leur destinait. Ce moyen devait, avant tout, satisfaire aux exigences du Dieu juste et saint que l'homme avait offensé, car, pour que le pécheur fût sauvé, Dieu devait recevoir pleine satisfaction à l'égard du péché, ce qui ne pouvait avoir lieu que par la mort, «salaire du péché». Si le pécheur entrait en jugement devant Dieu, c'était la mort éternelle selon la justice divine ; mais que devenaient alors les pensées éternelles du Dieu qui est amour ? Le Seigneur lui-même répond à cette question : «Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi il *faut* que le fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle (v. 14). De même Jésus dit à Nicodème : «Il *faut* que le fils de l'homme soit élevé» ; nécessité absolue, vu la nature de l'homme en Adam. Et il dit ici : «Il *faut* que le fils de l'homme soit élevé», nécessité aussi absolue que la première, vu les exigences de la justice de Dieu. Il fallait une œuvre réparatrice, expiatoire, dans laquelle l'homme ne fût pour rien. Il a péché ; c'est là le résultat de toute son activité ; comment pourrait-il réparer le dommage causé à Dieu et effacer ses péchés ? Jésus, le fils de l'homme, se présente pour cela, afin de subir, à la place du coupable, le jugement qu'il a mérité, en sorte que, par la foi, il ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Le serpent d'airain, dans le désert, est un type de Christ élevé sur la croix, fait péché pour nous. Dans la Bible, l'airain représente la justice de Dieu en jugement contre le péché. Élevé sur la perche, le

serpent rappelait le jugement porté sur ce qui avait causé la mort du peuple ; le mourant n'avait donc qu'à jeter un regard de foi sur lui pour obtenir délivrance et vie. Le fils de l'homme, cloué sur la croix, fait péché pour nous, a satisfait à toutes les exigences de la justice inflexible du Dieu trois fois saint que nous avions offensé. Dieu étant pleinement satisfait, il invite le pécheur à élever un regard de foi sur la croix où son propre Fils a subi le jugement à la place du coupable, afin de le délivrer des conséquences éternelles de ses péchés. Sans la foi le pécheur périra dans ses péchés, sous la morsure du serpent ancien. Par la foi, il trouve non seulement la délivrance de sa culpabilité, et du jugement, mais la vie éternelle, nécessaire pour jouir, dès ici-bas, des biens célestes.

Le verset 16, bien connu de tous, indique la source d'un salut si merveilleux : c'est *l'amour de Dieu*. «Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle». «Dieu a tant aimé le monde», composé d'hommes pécheurs, envers lesquels il a usé de patience pendant quatre mille ans, avant la venue de Christ ; ayant employé tous les moyens possibles pour les ramener à lui, mais sans autre résultat que le péché et la révolte. Ce monde, qui réservait à Jésus l'accueil le plus haineux, le plus meurtrier, a été aimé de Dieu au point qu'il donna son Fils, afin que quiconque crût en lui ne pérît pas, mais eût la vie éternelle. C'est l'amour pur, celui de Dieu qui *est amour*. Il donne ce qu'il avait de plus cher, son Fils, son unique, celui qui faisait ses délices dans l'éternité passée, son nourrisson, toujours en joie devant lui (Prov. 8:30), comme Sauveur à un monde qui le haïssait. Dieu avait, autrefois, demandé à Abraham un grand sacrifice en faisant ressortir tout ce qu'était Isaac pour lui. «Prends ton fils», lui dit-il, «ton unique, celui que tu aimes, Isaac, et va-t-en au pays de Morija, et là offre-le en holocauste, sur une des montagnes que je te dirai» (Gen. 22:2). Abraham devait faire ce sacrifice pour Dieu, auquel il devait tout. Au moment où il allait le consommer, l'Éternel lui cria des cieux de ne point mettre la main sur l'enfant. Mais personne ne demandait le sacrifice du Fils de Dieu. Il ne le faisait pas en faveur d'amis ou de gens auxquels Dieu fût redevable ; il le consentait librement pour «des impies», «des pécheurs», «des ennemis», dit l'apôtre Paul en Romains 5:5-10. Aucune voix ne se fit entendre du ciel pour qu'il obtînt la délivrance ; c'est Jésus qui crie et personne ne lui répond ; au contraire, son Dieu l'abandonne sous le poids de nos péchés jusqu'au plein accomplissement de l'expiation. L'amour de Dieu a souffert de voir abandonné son propre Fils, son unique. Il ne l'a pas épargné, afin de délivrer ses ennemis et de leur donner la vie éternelle. Saurait-on demeurer indifférent en présence d'un tel amour, quand on sait que Dieu ne devait à l'homme rien que le jugement, mais que, pour le sauver, il a fait tomber ce jugement sur le Fils «de son amour» ? Terrible sera la part de celui qui méprise un amour pareil. Que dire au jour du jugement ? On comprend que «toute bouche sera fermée». Aujourd'hui le pécheur parle facilement contre Dieu. Il se plaint de lui. Il trouve qu'il satisfait mal les désirs de sa créature. Il le traite comme le méchant serviteur ; il l'appelle un homme dur. Il ne s'occupe que de ses avantages présents et méprise le don inexprimable du Fils unique de Dieu qui seul assure au pécheur la vie éternelle, le bonheur dans ce monde et la gloire pour l'éternité.

La vie éternelle n'est pas seulement une vie qui dure éternellement ; elle est la vie par laquelle il est possible d'être parfaitement heureux dans ce monde et dans le ciel par la connaissance du Père révélé dans le Fils. Nul n'a possédé cette part avant l'œuvre de la croix ; non qu'il n'y eût pas auparavant des hommes sauvés qui ont joui de leurs rapports avec Dieu en possédant la nature divine. Mais ils ne pouvaient connaître Dieu comme Père, révélé dans le Fils, avant la rédemption accomplie et la venue du Saint Esprit. Jésus dit «C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ» (Jean 17:3).

Chapitre 3 v. 17-21 — Conséquences de l'incrédulité

«Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde afin qu'il jugeât le monde, mais afin que le monde fût sauvé par lui», nous dit le verset 17. C'est là l'intention de Dieu, et non comme quelques personnes le pensent, que le monde soit sauvé, puisque Dieu a envoyé son Fils pour cela. Le verset

18 dit le contraire ; il applique le salut non pas au monde dans son ensemble, mais à celui qui croit : «Celui qui croit en lui n'est pas jugé».

Si Dieu avait été animé des sentiments de l'homme naturel envers ceux qui lui font tort, il aurait envoyé son Fils pour juger le monde, car qui peut avoir été offensé plus que Dieu par sa créature ? Cependant il envoya son Fils non pour juger, mais pour sauver. Nous avons vu, dans les versets précédents, que tout a été accompli à la croix, afin que quiconque croit ait la vie éternelle : il est sauvé parce qu'il croit que Christ a porté sur la croix le jugement qui devait l'atteindre. Donc «celui qui croit en lui n'est pas jugé, mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu» (v. 18). Rien de plus clair et rien de plus simple. Tout ce que Dieu demande du pécheur, c'est qu'il croie en son Fils, venu pour régler la question du péché à sa pleine satisfaction. Celui qui ne croit pas demeure sous le jugement, non qu'il soit plus pécheur que d'autres, mais parce qu'il n'a pas cru en celui que Dieu a donné pour le sauver.

Depuis que Dieu a envoyé son Fils pour sauver le monde, les hommes se sont trouvés sous une responsabilité et une culpabilité inconnues jusqu'alors. «C'est ici le jugement, que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises (v. 19). Plus que jamais la lumière a resplendi sur leur état, et cette lumière était la vie (chapitre 1:4), Jésus qui, «venant dans le monde, éclaire tout homme» (chapitre 1:9). Toute conscience a été éclairée par la lumière de la présence du Fils de Dieu. Mais dans leur nature ténébreuse et opposée à Dieu, désirant faire le mal qui est l'aliment du pécheur, les hommes ont préféré les ténèbres pour continuer à satisfaire leur mauvaise nature, plutôt que de venir à la lumière qui, tout en les reprenant, leur apportait la vie éternelle. «Car», dit le Seigneur, «quiconque fait des choses mauvaises hait la lumière, et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient reprises ; mais celui qui pratique la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, qu'elles sont faites en Dieu» (v. 20, 21).

Le monde gît dans les ténèbres, état favorable à la pratique du mal ; mais, au milieu de cette obscurité, la lumière divine a brillé dans tout l'éclat de ses perfections : tout ce que Dieu est dans sa nature a été manifesté en Christ en contraste avec l'homme. On comprend que ceux qui veulent continuer à pratiquer le mal se détournent de la lumière qui les juge, tandis que ceux qui en ont profité, désirent qu'elle contrôle toutes leurs œuvres ; ils la cherchent au lieu de la fuir, afin qu'on voie que leurs œuvres répondent à la pensée de Dieu. Le croyant désire toujours plus de lumière sur lui-même et sur tout ce qu'il fait. C'est ainsi que, pratiquement, «le sentier des justes est comme la lumière resplendissante qui va croissant jusqu'à ce que le plein jour soit établi» (Prov. 4:18). Salomon met ce chemin en contraste avec celui des méchants, qui «est comme l'obscurité, ils ne savent contre quoi ils trébucheront».

Il importe de ne pas oublier les vérités pratiques qui découlent de ces versets 20 et 21, car les épaisses ténèbres morales de ce monde nous enveloppent de tous côtés, et conviennent, malheureusement, à notre cœur naturel qui aime cette atmosphère. C'est pourquoi nous devons tous veiller pour demeurer pratiquement sous l'effet de la lumière. Le chrétien est «lumière dans le Seigneur» (Éph. 5:8), parce qu'il participe à la nature de Dieu qui est lumière. Il est «dans la lumière» comme Dieu lui-même est dans la lumière (1 Jean 1:7), l'œuvre de Christ l'ayant placé là. Il doit revêtir «les armes de la lumière» (Rom. 13:12), c'est-à-dire pratiquer dans toute sa vie ce qui ne peut se faire que dans la lumière, afin d'être protégé contre l'influence des ténèbres. Marcher selon la lumière, c'est avoir le Seigneur Jésus comme modèle, en tout ce que nous faisons. Modèle des petits et des grands, soumis à ses parents dans son enfance, et, dans tout son ministère, à la volonté de Dieu son Père, il faisait «toujours les choses qui lui plaisent». Chacun peut ainsi l'imiter facilement. Dans ce chemin-là, nous éprouverons le besoin de nous développer en toutes choses, et nous contrôlerons notre marche à la lumière de la Parole, afin de voir si nos œuvres sont réellement «faites en Dieu», si elles supportent cette lumière. Il y aura souvent quelque chose à corriger dans ce que nous aurons cru bien faire ; mais laissons-nous corriger et ainsi nous progresserons dans cette heureuse voie qui aboutira au plein éclat du jour dans la gloire éternelle où nous entrerons bientôt.

Chapitre 3 v. 22-36 — L'ami de l'époux

Jésus et ses disciples baptisaient au pays de Judée en même temps que Jean le baptiseur continuait son service un peu de temps, quoique Jésus fût là. Cela donna occasion à quelques disciples de Jean de faire remarquer à leur maître que tous venaient à Jésus et qu'ils étaient baptisés. Ils voyaient, sans doute, avec une certaine jalousie s'accroître l'importance de Jésus aux dépens de celle de leur maître. Si telle était leur pensée, Jean la corrigea bientôt en établissant la vérité concernant son ministère et celui de Jésus. Il leur répondit : «Un homme ne peut rien recevoir, à moins qu'il ne lui soit donné du ciel. Vous-mêmes, vous me rendez témoignage que j'ai dit : Ce n'est pas moi qui suis le Christ, mais je suis envoyé devant lui. Celui qui a l'épouse est l'époux ; mais l'ami de l'époux, qui assiste et l'entend, est tout réjoui à cause de la voix de l'époux ; cette joie donc, qui est la mienne, est accomplie» (v. 27-29). Jean marque ainsi devant ses disciples le contraste qui existe entre lui et Jésus, en faisant ressortir la supériorité de celui dont il n'était pas digne, disait-il, de délier la courroie de la sandale. Jean ne possédait rien qui ne lui fût donné d'en haut. Il avait reçu son ministère du ciel, tandis que Jésus venait du ciel, «le fils de l'homme qui est dans le ciel». Il avait dit au premier chapitre qu'il n'était qu'une voix. Nous verrons ce contraste établi plus fortement aux versets 31 et 32. Il rappelle à ses disciples qu'ils l'ont entendu affirmer qu'il n'était pas le Christ, mais envoyé devant lui ; ils auraient dû comprendre pourquoi tous venaient au Seigneur. Puis, au lieu de manifester un esprit de rivalité, il compare Christ à un époux, tandis que lui est l'ami de l'époux. L'épouse appartient à l'époux, et la joie qu'il a de posséder son épouse fait la joie de son ami. Heureux d'entendre sa voix, il ne cherche pas à prendre sa place. Il aime si fortement l'époux qu'on ne peut lui procurer un plus grand bonheur que celui d'assister à sa joie. Cette joie, celle de Jean le précurseur du Messie, était accomplie ; il ne pouvait rien désirer de plus ; il avait atteint l'apogée du bonheur, qui n'avait été celui d'aucun prophète.

Nous savons que le grand sujet de la prophétie était Jésus le Messie et, que de tous les prophètes, Jean le baptiseur était le plus grand selon la déclaration du Seigneur en Matthieu 11:11, parce que, seul de tous, il vit celui dont ils avaient annoncé la venue. Maintenant le ministère prophétique se terminait et celui de Jésus commençait ; il introduisait un état de choses tout nouveau, bien supérieur au précédent.

Jésus dit de Jean, dans le passage de Matthieu cité plus haut, que «le moindre dans le royaume des cieux est plus grand que lui». Dans ce royaume, la part du croyant, ses bénédictions, ses privilèges, sont célestes et en union avec Christ, ce qui ne saurait être la part d'un saint de l'économie précédente, ni même celle des heureux participants du millénium. Jean parvint au faîte de ce qu'il pouvait atteindre dans l'ordre de choses auquel il appartenait. Il avait pour objet le Seigneur ; il l'avait vu ; il était satisfait ; sa joie était complète. Les saints qui suivraient jouiraient, en vertu de la mort et de la résurrection du Seigneur, de bénédictions plus grandes, comme épouse de Christ, tout spécialement ; quoique cette part ne lui appartînt pas, il se montrait content de la sienne. Par son ministère, il avait clôturé l'économie légale ; il avait introduit Christ sur la scène. Désormais il allait disparaître, comme il le dit lui-même : «Il faut que lui croisse, et que moi je diminue». Semblable à l'étoile qui brille avant le lever du soleil et qui pâlit et disparaît devant l'astre du jour, Jean allait s'effacer pour laisser toute la place à Jésus. Le prophète continue en disant : «Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous. Celui qui est de la terre est de la terre, et parle comme étant de la terre. Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous ; et de ce qu'il a vu et entendu, de cela il rend témoignage ; et personne ne reçoit son témoignage» (v. 31, 32). Jésus était «celui qui vient d'en haut» ; Jean celui qui «est de la terre» ; il parlait des choses de Dieu en rapport avec la terre, son lieu d'origine, tandis que celle de Jésus étant éternelle et céleste, il était au-dessus de tous ou de tout. Jean avait parlé de la part de Dieu ; Jésus parlait de ce qu'il avait vu et entendu dans le ciel ; ces choses-là faisaient le sujet de son témoignage, comme il le dit lui-même au verset 11 : personne ne recevait ce témoignage ; il dépassait ce que l'homme pouvait saisir dans son entendement naturel. Il fallait l'œuvre de Dieu pour le recevoir, et «celui qui a reçu son témoignage, a scellé que Dieu est vrai ; car celui que Dieu a envoyé parle les paroles de Dieu, car Dieu ne donne pas l'Esprit par

mesure» (v. 33, 31). Jésus était si parfaitement l'expression de Dieu lui-même, de ses propres pensées, de ses paroles, que celui qui recevait son témoignage avait scellé que Dieu était vrai, parce qu'il avait entendu, non un intermédiaire, de la part de Dieu, comme Jean et les prophètes, mais Dieu lui-même. Jésus avait reçu le Saint Esprit dans toute sa plénitude et non par mesure, comme les prophètes qui se trouvaient sous une action momentanée de l'Esprit de Dieu, pour dire ce que Dieu voulait qu'ils disent, ainsi que nous le lisons souvent : «L'Esprit se saisit de lui» (voir Jugés 11:29 ; 14:6 ; 1 Samuel 16:13 ; 2 Chroniques 20:14, etc).

Jean rend un témoignage éclatant à la gloire de Jésus. Il personnifie le ministère selon Dieu qui a pour but de faire ressortir les gloires de la personne de Christ. C'est ce qui l'a caractérisé depuis son entrée en scène, comme nous l'avons remarqué au chap. 1:38. Maintenant, son témoignage terminé, cet évangile ne parle plus de lui ; Jésus occupera toute la place.

Le ministère de Jean étant accompli, c'est Jean l'évangéliste qui prend la parole aux versets 35 et 36. «Le Père aime le Fils, et a mis toutes choses entre ses mains. Qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui». Par ses paroles, Jean résume, en quelque sorte, le ministère de Jésus et ses conséquences. «Le Père aime le Fils», il trouve en lui tout son plaisir, cela de toute éternité, et maintenant, d'une manière particulière, en venant accomplir ses desseins éternels. Au chapitre 10:17, Jésus dit : «À cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne». À un tel objet de son amour, Dieu le Père pouvait tout remettre, tout ce qui regarde le salut des pécheurs, l'accomplissement de tous ses conseils, comme l'exercice de ses jugements, lorsque le temps sera venu. On a beau prétexter son humanité, son abaissement, son humiliation, pour ne pas croire en lui, dire comme les Juifs au chapitre 9 : «Donne gloire à Dieu, nous savons que cet homme est un pécheur», cela ne change rien aux déclarations de Dieu. Beaucoup de personnes, aujourd'hui, veulent avoir à faire avec Dieu et ne rien savoir de son Fils ; c'est inutile ; elles mourront dans leur péché. Dans son Fils, Dieu se révèle aux hommes ; il a mis toutes choses entre ses mains. Il n'existe aucun autre moyen d'être sauvé qu'en croyant en lui. L'évangéliste tire conclusion de cette déclaration en disant : «Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais celui qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui». Rien de plus explicite : Dieu le Père voulait sauver les pécheurs, leur donner la vie éternelle ; il ne pouvait le faire depuis le ciel : il envoie son Fils sur la terre, lui remet toutes choses, lui donne toute autorité ; il sait qu'il accomplira tout selon ses propres pensées pour sauver le pécheur ; si quelqu'un refuse ce moyen et désobéit en refusant de croire, il demeure sous la colère de Dieu, éternellement privé de la vie refusée dans la personne du Fils de Dieu. On voit, par plusieurs passages, que ne pas croire, c'est désobéir (voir Actes 5:32 ; 2 Thess. 1:8 ; 1 Pierre 3:1 ; 4:17).

Le grand sujet de notre évangile est la révélation du Père et la vie éternelle. Jean l'introduit pour ainsi dire par ces versets 35, 36, comme il conclut au chapitre 20:31 en disant : «Ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom».

Nous pouvons encore remarquer que les vérités contenues dans ces deux derniers versets sortent entièrement du cadre de l'enseignement de Jean le baptiseur, qui présentait simplement Jésus venant dans le monde et ne pouvait parler ni du Père, ni de la vie éternelle. L'évangéliste commence son témoignage là où finit celui de Jean le baptiseur.

Chapitre 4

Chapitre 4 v. 1-9 — Sur le chemin de Samarie

Avec ce chapitre commence proprement le ministère public du Seigneur. Les trois premiers chapitres ont présenté le tableau symbolique dont nous avons parlé.

Jésus quitte la Judée et retourne en Galilée où il se trouvait déjà lors des noces de Cana. Le ministère de Jean arrive à son terme, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, Jésus va exercer le sien au milieu des méprisés de la Galilée, comme il le fait en Matthieu 4:12, mais avec une différence qui tient au caractère de notre évangile : au lieu de ne s'occuper que d'Israël, comme en Matthieu, il s'adresse à chacun, puisqu'il se considère comme rejeté par son peuple (Chap. 1:11).

Pour aller de Judée en Galilée, il devait traverser la Samarie. Il le *fallait*, est-il dit au verset 4, non seulement parce qu'il était impossible de passer ailleurs, à moins de faire un grand détour, mais parce que c'était le chemin que l'amour de Dieu frayait au Seigneur pour arriver à de pauvres pécheurs perdus, sans aucun droit aux privilèges d'Israël qui ne leur appartenaient pas, mais objets de la grâce. Le Seigneur parle d'eux au chapitre 1:12 : «Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom». Il n'est plus question seulement des brebis perdues de la maison d'Israël, mais de tout pécheur qui reçoit Jésus en croyant en son nom. C'est la grâce dans toute sa beauté, telle que cet évangile la présente, s'épanchant comme un large fleuve dans le monde entier, à la portée de tous les hommes et pour tous. Ce fleuve de vie répand encore ses eaux vivifiantes auxquelles chacun est invité à boire, invitation pressante, répétée par l'auteur de notre évangile avant de clôturer le canon des Écritures : «Que celui qui a soif vienne ; que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie» (Apoc. 22:17). Cet appel s'adresse à chacun, avant que le cours de ce fleuve ne s'arrête, ce qui aura lieu après la venue du Seigneur.

La route que Jésus suivait l'amena aux abords de la ville de Sichar, ou Sichem, située dans la tribu d'Éphraïm, près du mont Garizim et de la terre que Jacob donna à Joseph (voir Genèse 33:19 et 48:22). Là se trouvait un puits, appelé ici «une fontaine de Jacob», véritable fontaine de l'eau de la vie dans la personne de Jésus.

C'était la sixième heure -midi selon notre manière de compter le temps. «Jésus, étant lassé du chemin, se tenait là, assis sur la fontaine». Il se trouvait seul, ses disciples étant allés à la ville acheter des vivres. Une Samaritaine vint puiser de l'eau. «Jésus lui dit : Donne-moi à boire» (v. 7). La femme s'étonna de ce que Jésus, qu'elle reconnaissait pour un Juif, lui demandât à boire, car les Juifs n'entretenaient aucune relation avec les Samaritains (*). La femme ne se doutait pas que Jésus fût là non sur le pied de relations humaines, mais pour la mettre en relation avec Dieu le Père.

(*) Les Samaritains descendaient des peuples que Salmanésér, roi d'Assyrie, avait amenés à Samarie à la place des Israélites transportés en Assyrie (2 Rois 17:24). Ces peuples pratiquaient là les abominations de leur paganisme et l'Éternel avait déchaîné contre eux des lions. Comprenant que c'était un jugement de Dieu le roi leur envoya des sacrificateurs, d'entre ceux qu'il avait transportés, pour leur apprendre à servir le Dieu du pays. Mais tout en craignant l'Éternel, ils continuèrent de servir leurs dieux, ce qui constitua un culte mélangé (2 Rois 17:25-41). On les voit en Esdras 4:1-5, offrir aux Juifs, revenus de la captivité, de reconstruire le temple de Jérusalem avec eux. Ils furent très irrités de ce qu'Esdras refusa leur concours. On pense que ce refus engendra la haine violente qui régnait entre eux et les Juifs. Voyant que ceux-ci ne leur accordaient aucun droit au temple de Jérusalem, ils en construisirent un, plus tard, sur le mont Garizim auquel la Samaritaine fait allusion au v. 20. Ils choisirent probablement cette montagne parce que c'est sur elle que la bénédiction devait être prononcée sur le peuple, en opposition avec la montagne d'Ebal (voir Deutéronome 11:29 et 27:11-13). Au temps du Seigneur le temple n'existait plus ; la Samaritaine dit : «Nos pères ont adoré sur cette montagne...». Ils avaient abandonné leur idolâtrie et prétendaient avoir droit aux promesses. Ils attendaient le Messie, mais ne gardaient des Écritures que le Pentateuque. Leur origine, leurs prétentions à participer aux bénédictions que le Messie apporterait, exaspéraient les Juifs qui leur vouaient une haine plus grande qu'aux autres peuples.

Chapitre 4 v. 10-18 — La fontaine d'eau vive

Jésus répondit à la Samaritaine : «Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, toi, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive» (v. 10). Quels trésors dans la réponse de Jésus à cette femme ! C'est un résumé de la grâce parfaite et de la manière dont elle est venue à l'homme. Jésus l'énonce en deux parties dont chacune est merveilleuse, insondable, comme tout ce qui est divin. Elles forment le sujet présent et éternel d'adoration et de louanges. C'est premièrement : «le don de Dieu». Ce terme indique le changement survenu dans la manière

dont Dieu agit envers les hommes. Jusqu'alors, Dieu avait réclamé de l'homme pécheur une vie qui répondît à ses exigences, formulées par la loi. Personne ne put offrir à Dieu ce qu'il demandait. Puis cette loi ne s'adressait qu'aux Juifs qui, en la violant, se sont placés sur le même pied que tout homme devant Dieu, tandis que Jésus avait à faire à une pécheresse samaritaine. Ainsi les Juifs, comme les Samaritains et tout homme, pécheurs perdus, sans ressources quant à eux-mêmes, demeuraient infailliblement sous la condamnation éternelle, si Dieu continuait à exiger qu'ils le satisfassent. Alors Dieu, qui est amour et lumière, intervient en faveur d'une race perdue et coupable, se fait connaître comme le Dieu qui *donne* et non plus qui *demande*. Il donne le Saint Esprit, la grâce, la vie ; il ne tient compte de ce qu'est le pécheur que pour lui donner, le sauver, le rendre parfaitement heureux, dès maintenant et pour l'éternité. Il l'introduit, par la puissance de l'Esprit, dans la jouissance de tout ce qui provient de son amour : paix, bonheur, joie, espérance glorieuse.

Mais, pour apporter ces bénédictions cachées, de toute éternité, dans le cœur de Dieu, il fallait un moyen que le Seigneur indique dans la seconde partie de sa réponse à la femme : «Qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire». C'était lui-même, un homme lassé par la marche, sous l'ardeur du soleil, assis sur le bord d'un puits, ayant soif, attendant des vivres que ses disciples étaient allés acheter. Cet homme était «Dieu manifesté en chair», le créateur de la terre sur laquelle il était descendu ; du soleil aux rayons brûlants duquel il était exposé ; de l'eau qu'il demandait à la femme ; de cette femme même... celui devant lequel tout homme doit comparaître un jour, le juge des vivants et des morts, venu dans l'humilité la plus profonde pour être accessible à tous, expression de l'amour divin. Cet amour, refoulé par les Juifs, venait se déverser librement dans le cœur d'une pauvre pécheresse, trouvée à cette heure du jour, parce qu'elle évitait le contact des gens de sa connaissance à cause de sa conduite ; en effet, dans les pays méridionaux, on vient chercher l'eau à la fraîcheur et non à midi. Mais Dieu se servit de la honte qu'elle éprouvait pour la mettre en contact avec lui-même, révélé en Christ comme le Dieu qui donne. Elle était loin de savoir en présence de qui elle se trouvait. Il fallait l'œuvre patiente de Jésus pour faire pénétrer la lumière et l'amour dans ce cœur ténébreux, incapable de comprendre autre chose que ce qui se rapportait à sa vie matérielle. Elle ne pensait qu'à l'eau qu'elle venait chercher, et dit à Jésus : «Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond ; d'où as-tu donc cette eau vive ? » (v. 11).

Elle se rend déjà compte que, pour faire une offre semblable, il faut être un personnage distingué. Aussi elle ajoute : «Es-tu plus grand que notre père Jacob qui nous a donné le puits ; et lui-même en a bu, et ses fils, et son bétail ? » (v. 12). Elle ignore qui lui parle et de quoi il lui parle.

Jésus continue la conversation pour attirer à lui ce cœur auquel il apportait le vrai bonheur, en lui faisant comprendre qu'il ne lui offrirait pas une eau semblable à celle du puits. Celle-ci représente les choses du monde dont l'homme a soif, mais qui ne désaltèrent pas ; au lieu de satisfaire ses besoins, elles augmentent ses désirs, qu'il s'agisse de l'argent, de la gloire, des plaisirs, et hélas ! des passions sous quelque forme que ce soit. C'est pourquoi Jésus dit : «Quiconque boit de cette eau-ci aura de nouveau soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif à jamais ; mais l'eau que je lui donnerai, sera en lui une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle» (v. 13, 14). Merveilleuse différence entre l'eau que le Seigneur donne et celle que le cœur naturel recherche dans ce monde ! Celui qui boit de l'eau vive n'a plus soif, c'est-à-dire n'a plus besoin de chercher ses jouissances dans les choses du monde ; il les trouve dans les choses célestes, dans la connaissance du Père révélé dans le Fils ; cette eau non seulement désaltère, mais elle devient une fontaine jaillissant en vie éternelle, au lieu d'un cœur altéré et jamais assouvi !

Sous l'humilité profonde dans laquelle Jésus se présente à cette femme, nous voyons apparaître sa divinité. Il lui avait dit : «Si tu connaissais le don de Dieu» et maintenant il lui dit : «L'eau que je lui donnerai» ; il peut lui donner, car il est Dieu tout en étant le plus abaissé des hommes. La femme comprend que Jésus ne lui offre pas de l'eau du puits ; elle lui dit : «Seigneur, donne-moi cette eau, afin que je n'aie pas soif et que je ne vienne pas ici pour puiser» (v. 15). Elle veut simplement s'éviter

de la peine ; elle ne peut comprendre de quelle eau il s'agit : «car l'homme animal ne reçoit pas les choses de Dieu».

Jusqu'ici le Seigneur a cherché à gagner sa confiance ; elle a trouvé en lui de la bienveillance, de la bonté ; il ne la traite pas comme un Juif l'aurait fait. Son cœur est attiré par une puissance qu'elle ignore, celle de la grâce, répandue sur les lèvres de l'homme divin (Psaume 45:2). «La grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ». La grâce commence par ouvrir le chemin à la vérité qui met au jour le triste état de l'homme. Sans elle, il fuirait la présence de Dieu.

Jésus ne parle plus à la femme de l'eau qu'il lui offre ; il va faire le nécessaire pour qu'elle puisse la recevoir. Tout est son œuvre ; c'est ce qui caractérise l'activité du Seigneur dans cet évangile, l'homme étant considéré dans l'absolue incapacité de son état naturel. Jésus va placer cette femme en présence de la lumière divine ; il l'y amènera par la *conscience*, faculté de distinguer le bien et le mal (*), que l'homme obtint par le péché. Pour que la conscience soit utile, elle doit être éclairée par la Parole de Dieu ; sans cela, elle peut s'endurcir au point de ne produire aucun effet. Sous l'action de la lumière divine, le pécheur voit sa culpabilité, sa perte, et il peut accepter la grâce. Pour produire cet effet chez la femme, Jésus lui dit : «Va, appelle ton mari, et viens ici. La femme répondit et dit : Je n'ai pas de mari. Jésus lui dit : Tu as bien dit : Je n'ai pas de mari ; car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari ; en cela tu as dit vrai» (v. 16-18). Par sa réponse, Jésus place la femme dans la pleine lumière de Dieu. Elle se trouve devant celui aux yeux duquel «toutes choses sont nues et découvertes» (Héb. 4:13). Aussi répond-elle : «Seigneur, je vois que tu es un prophète» (v. 19). Elle comprend qu'il lui parle d'autorité divine, comme les prophètes. Mais ceux-ci parlaient de la part de Dieu, tandis que Jésus était Dieu. La Parole fait ressortir cette différence dans les premiers versets de l'épître aux Hébreux : «Dieu ayant autrefois... parlé aux pères *par* les prophètes, à la fin de ces jours-là, nous a parlé *dans* le Fils», c'est-à-dire, non par lui, mais Dieu était en Lui. La parole de Jésus atteignait la conscience de la Samaritaine et l'œuvre de Dieu s'accomplissait en elle comme on le voit aux versets 28, 29, lorsqu'elle va dire aux hommes de la ville : «Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait». Jésus ne lui avait évidemment pas révélé tous ses actes, mais elle avait senti qu'il les connaissait tous et, dans cette lumière, avait compris son entière culpabilité. Il ne faut pas beaucoup de temps pour cela. En quelques mots, le brigand sur la croix se condamna entièrement. Sur le chemin de Damas, Saul de Tarse, un homme sans reproche quant à la loi, se vit, en un instant, le plus grand des pécheurs et fut sauvé. Mais, par la grâce de Dieu, c'est dans cette lumière que l'on obtient le pardon de tout ce qu'elle découvre.

(*) Satan dit à Ève : «Vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal». Dans l'état où Dieu avait placé l'homme il n'y avait ni bien ni mal à connaître. L'innocence est l'état dans lequel on n'a pas conscience du bien et du mal.

Chapitre 4 v. 19-30 — Le lieu où il faut adorer

Comprenant qu'elle se trouve en présence de quelqu'un qui lui parle de la part de Dieu, la femme cherche à se renseigner quant au lieu où l'on doit adorer. «Nos pères ont adoré sur cette montagne-ci, dit-elle en désignant le mont Garizim, «et vous, vous dites qu'à Jérusalem est le lieu où il faut adorer» (v. 20). Malgré sa triste vie, elle éprouve des besoins religieux ; elle veut en savoir davantage. Grâce à Dieu, elle avait devant elle celui qu'elle désirait adorer, révélation de Dieu comme Père, qui, par lui, cherchait des adorateurs. Jésus lui répondit : «Femme, crois-moi : l'heure vient que vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. Vous, vous adorez, vous ne savez quoi ; nous, nous savons ce que nous adorons ; car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité» (v. 21-23). La question de la Samaritaine fournit à Jésus l'occasion de révéler la vérité à l'égard du culte que Dieu désirait. Il n'était pas descendu du ciel pour ramener le peuple égaré au culte de l'Éternel, comme les prophètes avaient cherché à le faire ; Jérusalem et le temple,

qui appartenait au système légal, sont mis de côté comme lieu d'adoration. Dieu, le Père, se faisait connaître à tous indistinctement.

Les Samaritains, avec leur religion de tradition, ne savaient pas ce qu'ils adoraient ; ce n'était ni Dieu, ni proprement des idoles. Les Juifs, au contraire, le savaient ; ils adoraient le vrai Dieu en contraste avec les idoles du paganisme. Mais ni les uns ni les autres ne connaissaient Dieu comme Père. Dieu est esprit ; c'est sa nature, il n'a aucune forme. Il est recommandé aux Juifs de ne se faire aucune image qui le représentât (Deut. 4:12, 15, 16, 23). Dans le temple, Dieu restait caché derrière la voile, et l'homme ne pouvait s'approcher de lui ; mais en son Fils, Dieu est révélé comme Père, et comme tel il veut être connu et adoré ; en esprit, selon sa nature, et en vérité, tel qu'il a été révélé dans son Fils, l'expression de tout ce qu'est Dieu : amour et lumière. Cela exclut toutes les formes extérieures d'un culte quelconque. Pour adorer, il faut être en relation de vie avec Dieu comme Père. Comment peut-on y arriver ? Le Père cherche de vrais adorateurs ; le besoin de son cœur le fait agir. Il veut être connu dans son amour infini ; par cette connaissance, il forme les adorateurs. C'est dans la personne de son Fils qu'il les cherche et les rend capables d'adorer d'une manière qui réponde à sa nature et dans la jouissance d'une relation établie avec lui selon toute la vérité de ce qu'il est. Il fallait pour cela que la Samaritaine reçût Jésus ; qu'elle bût l'eau vive qu'il lui offrait, qu'elle crût à ce qu'il disait. «Crois-moi», lui dit-il, «l'heure vient que vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem». Quelle révélation précieuse pour cette pauvre femme ! Il ne l'exclut pas de ce culte, ni aucun Samaritain, comme on les privait du culte juif à Jérusalem ; il lui dit : «Vous adorerez le Père». Dès le moment que «l'heure» de la grâce est introduite, chacun peut participer à ce privilège, sauf ceux qui se le refusent à eux-mêmes en ne croyant pas.

La Samaritaine ne comprend pas ce que Jésus lui disait. Cependant, disposée à croire aux enseignements du Messie, elle dit : «Je sais que le Messie, qui est appelé le Christ, vient ; quand celui-là sera venu, il nous fera connaître toutes choses» (v. 25). Aussi Jésus peut lui dire : «Je le suis, moi qui te parle». Il ne lui en fallait pas davantage. Son cœur est inondé de lumière. Quel précieux moment pour le Sauveur ! Repoussé à Jérusalem par les Juifs, il peut faire couler dans ce cœur desséché les eaux vivifiantes de la grâce. Il trouve en cette femme, qu'il a rendue consciente de son état de péché, et qui se laisse gagner à lui par ses paroles, une âme à laquelle il peut révéler qu'il est le Christ, alors qu'il doit défendre à ses disciples de le dire aux Juifs «à cause de leur incrédulité» (voir Marc 8:29, 30). «Quiconque croit que Jésus est le Christ est né de Dieu» (1 Jean 5:1).

Par la foi, la femme, comme tout à l'heure les Samaritains, recevait de Jésus plus que la connaissance du Messie, avec lequel, du reste, ils n'avaient rien à faire comme Samaritains ; il leur donnait l'eau de la fontaine jaillissant en vie éternelle ; ils devenaient adorateurs du Père.

Les disciples arrivent et s'étonnent de trouver leur Maître parlant avec une femme. «Toutefois, nul ne dit : Que lui demandes-tu ? ou, de quoi parles-tu avec elle ? » (v. 27). Ils ne peuvent entrer dans l'œuvre que le Seigneur accomplissait ; les pensées de grâce du Père, révélé dans le Fils à l'intention de tous, leur restaient inconnues. Ils n'avaient, à l'égard de Jésus, que les pensées des Juifs qui excluaient tout autre qu'eux-mêmes des avantages de sa venue.

La femme laissa sa cruche et s'en alla à la ville dire aux hommes : «Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; celui-ci n'est-il point le Christ ? » (v. 28, 29). Nous avons là une preuve de l'œuvre de Dieu dans la Samaritaine. Tout à l'heure, elle évitait de rencontrer ses semblables à cause de sa mauvaise conduite ; maintenant elle va leur dire qu'elle a trouvé un homme qui lui a révélé tous ses actes. Elle s'était trouvée dans la lumière de Dieu, où elle avait vu bien plus de péchés que les hommes de Sichar n'en connaissaient sur son compte, car ce que nos semblables savent de nos fautes ne saurait se comparer avec ce que Dieu nous fait voir dans sa propre lumière. Si la Samaritaine pouvait parler de tout ce qu'elle avait fait, c'est parce que, dans la lumière, elle vit la grâce qui lui avait pardonné. Durant le temps de la grâce, la lumière et l'amour, la grâce et la vérité, sont inséparables en faveur de tout pécheur. Au jour du jugement, devant le grand trône blanc, la même lumière resplendira dans tout son éclat et manifestera l'affreux état de ceux qui y

comparaîtront, mais sans la grâce qu'ils auront refusée au temps où Dieu invitait les pécheurs à venir à lui pour recevoir le pardon de leurs péchés.

Ce temps-là, cette «heure», dont le Seigneur parle en disant : «Elle est maintenant» (voir aussi chap. 5:25), s'écoule rapidement ; c'est l'heure de la grâce dans laquelle nous sommes encore ; que celui qui n'en a pas encore profité, se hâte de recevoir le pardon et la paix, pour devenir un adorateur du Père. Il en cherche toujours. Laissez-vous attirer par cette grâce, lecteur qui perdriez encore votre temps à poursuivre le bonheur dans un monde souillé et perdu !

À l'appel de la femme, les hommes de Sichar sortirent de la ville et vinrent vers Jésus.

Chapitre 4 v. 31-38 — La moisson

Les disciples priaient Jésus de manger. Si la femme ne connaissait d'eau à boire que celle du puits de Jacob, les disciples ne connaissaient de nourriture que celle que l'on pouvait se procurer à Sichar. Ils ne comprenaient pas de quel aliment leur Maître venait de se rassasier. Ils ne le connaissaient pas encore. Ils pensaient que quelqu'un lui avait apporté à manger. En effet, son âme avait été rassasiée d'un repas que lui refusaient les Juifs dans leur incrédulité ; il l'avait trouvé en faisant connaître la grâce, le «don de Dieu, à une pauvre pécheresse qui l'avait écouté et avait cru en lui. Jésus leur dit : «Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre» (v. 34). Le Père l'avait envoyé accomplir son œuvre d'amour en sauvant les pécheurs. Il était un avec le Père dans cet amour infini. Son cœur était satisfait en satisfaisant le cœur de son Père. C'était, dans le Fils, l'amour obéissant à l'amour du Père. Il pouvait dire : «C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir» (Psaume 40:8). Pourrions-nous avoir un Sauveur plus merveilleux ! Il trouve ses délices à révéler l'amour qui sauve, qui pardonne, qui amène le pécheur à Dieu comme un enfant bien-aimé, comme un adorateur du Père, et, lorsqu'un pécheur se laisse atteindre par cet amour, au ciel Dieu se réjouit, comme nous l'avons vu au chapitre 15 de Luc.

Le Seigneur veut faire comprendre à ses disciples en quoi consiste le travail qui lui procure une nourriture pareille et auquel il aimerait les associer. Il leur dit «Ne dites-vous pas, vous : Il y a encore quatre mois, et la moisson vient ? Voici, je vous dis : Levez vos yeux et regardez les campagnes ; car elle sont déjà blanches pour la moisson» (v. 35). Le temps que Jésus passait ici-bas marquait le terme de l'économie de la loi, durant laquelle les prophètes avaient annoncé la venue du Christ pour apporter la bénédiction à son peuple ; en effet, sur le pied de l'obéissance à la loi, il n'avait pu en obtenir aucune. Leurs prophéties, celle de Jean le baptiseur, tout particulièrement, avaient porté leur fruit, puisque beaucoup attendaient le Messie au milieu de l'incrédulité des Juifs orgueilleux. On constate même cette attente chez la Samaritaine et ses concitoyens. Il y avait, à ce moment-là, des besoins chez plusieurs, qui ne trouvaient aucune satisfaction dans l'état du peuple. Cette attente du Christ résultait des semences des prophètes : «Les campagnes étaient blanches pour la moisson». Les disciples, qui servaient de moissonneurs, assemblaient du fruit en vie éternelle. Semeurs et moissonneurs se réjouiraient ensemble, puisqu'ils avaient travaillé en vue du même résultat. Jésus leur dit : «Je vous ai envoyés moissonner ce à quoi vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé, et vous, vous êtes entrés dans leur travail» (v. 38). Le principe est le même s'il s'agit d'une conversion ; on a l'habitude de dire qu'un tel a été converti au moyen d'une telle personne ou en lisant un passage de la Bible ou un traité. Cette personne a moissonné où d'autres ont travaillé souvent longtemps, car le travail de Dieu dans une âme ne s'opère généralement pas en un jour ; il y emploie souvent plusieurs ouvriers et appelle longtemps par des moyens différents. Mais la conversion ayant eu lieu, celui qui moissonne et ceux qui ont semé se réjouissent ensemble des résultats de leur coopération.

Chapitre 4 v. 39-42 — Les Samaritains

«Or plusieurs des Samaritains de cette ville-là crurent en lui, à cause de la parole de la femme qui avait rendu témoignage : Il m'a dit tout ce que j'ai fait» (v. 39). La Samaritaine fournit un autre exemple des moyens que Dieu emploie pour la conversion des pécheurs. Elle possédait un bonheur qu'elle ne pouvait garder pour elle-même. Comment y était-elle arrivée ? En se trouvant en présence d'un homme qui, sous l'effet de la grâce et de la vérité, lui avait dévoilé sa vie de péché. Cet homme-là devait être le Christ promis et attendu. Ce témoignage si simple et si vrai produisit, chez ceux qui l'entendirent, le même effet que chez elle ; ils crurent à cause de sa parole. Chacun peut prêcher l'Évangile, sans être spécialement doué pour cela ; il suffit d'avoir été converti et de raconter sa conversion. Les Samaritains vinrent à Jésus ; tel est l'effet de toute prédication de l'Évangile. C'est à Jésus qu'il faut aller. Le vrai ministère de la Parole conduit à lui : les croyants, afin qu'ils se nourrissent de sa personne et les inconvertis pour qu'ils reçoivent la vie éternelle. «Venez à moi», dit Jésus à ceux qui sont fatigués et chargés. «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive» (chapitre 7:37). Ils prièrent Jésus de «demeurer avec eux ; et il demeura là deux jours. Et beaucoup plus de gens crurent à cause de sa parole ; et ils disaient à la femme : Ce n'est plus à cause de ton dire que nous croyons ; car nous-mêmes nous l'avons entendu, et nous connaissons que celui-ci est véritablement le Sauveur du monde» (v. 41, 42). Mis en contact avec la source du bonheur de la Samaritaine, ce que ces gens trouvèrent en Jésus confirmait les paroles de la femme avec une puissance vivifiante ; leur foi ainsi fortifiée dépassait ce qu'elle avait saisi de Jésus. La Samaritaine dit : «Celui-ci n'est-il point le Christ ? » Eux disent : «Nous croyons... et nous connaissons que celui-ci est véritablement le Sauveur du monde». Ils avaient besoin d'un Sauveur et non d'un Messie auquel, en réalité, ils n'avaient aucun droit. Ce Sauveur, ils l'ont trouvé. Jésus avait bien dit à la femme : «Le salut vient des Juifs», il était pour tous, pour le monde entier, ainsi que Jean le dit souvent. Il est «l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde» (chapitre 1:29). Il est venu afin que «le monde fût sauvé par lui» (chapitre 3:17). Il est le pain qui «donne la vie au monde» (chapitre 6:33). Il donne sa chair «pour la vie du monde» (v. 51). Il est «la lumière du monde» (8:12), etc. Ces expressions indiquent la pensée de Dieu en donnant son Fils ; mais pour obtenir les résultats de la venue de Jésus, il faut la foi, toujours individuelle. Le salut appartient à quiconque croit. Mais Dieu a fait le nécessaire pour que tous ceux qui composent le monde soient sauvés, moyennant la foi.

Chapitre 4 v. 43-45 — Les Galiléens

Après les deux jours passés avec les Samaritains, Jésus poursuivit sa route vers la Galilée (v. 43), en ayant la conscience qu'il n'y serait pas honoré comme à Sichar. Il témoignait «qu'un prophète n'est pas honoré dans son propre pays». Quoiqu'il ne travaillât pas dans ce but, mais pour accomplir la volonté de son Père, il n'était pas insensible au mépris que lui témoignait son entourage et il cherchait toujours à faire du bien. Son cœur humain éprouvait, avec une sensibilité parfaite et une pleine connaissance, tout ce qui était propre à l'attrister comme à le réjouir ; mais il ne se laissait jamais gouverner par ses sentiments, tout parfaits qu'ils fussent. Accomplir la volonté de Dieu son Père en faisant connaître sa grâce à des pécheurs, tel était le mobile de toute sa vie. Nous pouvons dire en passant qu'on n'honorait pas Jésus en lui faisant des compliments, ni par de brillantes réceptions, comme pour un homme, mais en recevant sa parole comme le firent les Samaritains. Rien n'honore mieux le Seigneur que de croire et d'obéir.

Quand il fut arrivé en Galilée, les Galiléens le reçurent, «ayant vu toutes les choses qu'il avait faites à Jérusalem pendant la fête ; car eux aussi allaient à la fête» (v. 45). On remarque bien vite une différence entre les Galiléens et les Samaritains : les premiers le reçurent parce qu'ils avaient vu des miracles ; les seconds, à cause de sa parole. Les miracles peuvent produire une conviction momentanée, vite dissipée sous l'effet des circonstances, tandis que la foi en la Parole de Dieu donne la vie éternelle. Les Samaritains se montraient supérieurs à ceux qui avaient eu le Seigneur au milieu d'eux et avaient participé aux privilèges du peuple d'Israël ; car les Galiléens montaient aussi à la

fête. Le Seigneur fait allusion à la fête de Pâque, mentionnée à la fin du chapitre 2, où plusieurs crurent en son nom, quand ils contemplèrent les miracles qu'il faisait ; mais il ne se fiait pas à eux.

C'est la foi qui sauve ; mais la foi à la Parole de Dieu. «La foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu» (Rom. 10:17). S'il fallait des miracles pour croire, qui serait sauvé aujourd'hui ? Dieu en ferait toujours s'ils étaient nécessaires. Grâce à Dieu, la Parole suffit. Rappelé au cœur d'un mourant, à un homme isolé, dans la détresse, loin de toute intervention humaine, un passage peut effectuer en lui l'œuvre de Dieu.

Jésus accomplissait ici-bas des miracles, afin de prouver à son peuple qu'il était le Messie. C'est ce qu'il fait dire à Jean le baptiseur, au moment où il y avait chez lui quelque doute à ce sujet (voir Matthieu 11:5, 6). Les apôtres et d'autres disciples firent aussi des miracles depuis l'ascension du Seigneur, comme signes aux incrédules, en leur montrant la puissance de Dieu par laquelle le christianisme s'établissait dans le monde. Aujourd'hui le Messie n'est plus présenté à son peuple ; le christianisme est établi ; les miracles ne sont donc plus nécessaires. Mais il y a des âmes à sauver au milieu de la chrétienté ; elles peuvent l'être par la foi à la Parole de Dieu, car la Parole n'a subi aucune altération depuis qu'elle a converti les premiers chrétiens ; elle demeure dans toute sa puissance pour accomplir l'œuvre du salut en quiconque croit. Les seuls miracles auxquels la chrétienté peut prétendre aujourd'hui sont «les miracles et signes et prodiges de mensonge» dont parle Paul en 2 Thessaloniens 2:9. Un des signes de la fin de l'économie actuelle, très apparent de nos jours, est le besoin de voir des miracles et d'en faire, à mesure que l'on met de côté la Parole de Dieu. On ne se rend pas compte que c'est une ruse de l'Ennemi pour détourner les hommes de la foi et les perdre ; il les attire à lui sans qu'ils s'en rendent compte, et le plus souvent avec un langage emprunté aux Écritures ; il les place ainsi subtilement dans l'erreur, afin qu'ils croient au mensonge, jusqu'au moment où, comme jugement, Dieu enverra «une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas *cru la vérité*» (2 Thess. 2:11, 12). Il s'agit de ceux qui seront laissés sur la terre lorsque le Seigneur viendra enlever ceux qui croient.

Il faut donc prendre garde à cette œuvre de séduction, car elle se présente souvent avec l'apparence de la vérité tout en faisant partie du «mystère d'iniquité» qui opère déjà maintenant. On ne doit pas se laisser détourner du seul moyen de salut donné de Dieu pour tous les temps : *la foi en la Parole de Dieu*.

Chapitre 4 v. 46-54 — Guérison du fils d'un seigneur de la cour

Nous nous retrouvons à Cana où Jésus avait changé l'eau en vin. Le fils d'un seigneur de la cour était malade ; son père pria Jésus de descendre pour le guérir. Jésus répondit : «Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croirez point» (v. 48). Cette réponse ne s'adresse pas personnellement au père, mais au peuple que ce père représente, qui ne croit que s'il voit des miracles, comme les Galiléens en contraste avec les Samaritains qui croyaient la parole de Jésus. Le seigneur de la cour insiste pour que Jésus descende avant que son enfant ne meure. Jésus lui dit : «Va, ton fils vit» (v. 49). «Et l'homme crut la parole que Jésus lui avait dite, et s'en alla» (v. 50). Il profite de la présence et de la puissance du Seigneur sur le même pied que les Samaritains. Il *crut*. Cette foi est fortifiée ensuite, quand il entend les serviteurs, venus à sa rencontre, lui dire que son fils vivait. Il apprend que la fièvre l'avait quitté à la septième heure, au moment même où Jésus lui disait : «Va, ton fils vit». Après cette merveilleuse constatation, «il crut, lui et toute sa maison» (v. 53). Les miracles fortifient la foi ; la Parole de Dieu la produit.

«Jésus fit encore ce second miracle, quand il fut venu de Judée en Galilée» (v. 54). L'eau changée en vin dans le premier miracle, symbolisait la joie que le Seigneur apportera par l'établissement du royaume en gloire, le nouvel Israël ayant été purifié par les eaux de l'affliction qu'il aura traversées. Le «second miracle» est une figure de ce que Jésus accomplissait sur la terre. Ce fils malade représente l'état du peuple juif à ce moment-là. Il allait mourir, mais là où il y avait de la foi pour profiter de la présence du Seigneur, la vie était donnée. La masse du peuple n'en a pas profité ; mais

où la foi se trouvait, les effets de la grâce se produisaient. Il y a d'autres figures de l'état du peuple, par exemple, la fille de Jairus. Elle représente le peuple qui meurt pour avoir rejeté Jésus, qui va, non le guérir, mais le ressusciter moralement (Ézéchiél, chap 37).

Le premier miracle avait eu pour effet que les disciples de Jésus crurent en lui, quand ils virent sa gloire. Par le second, d'autres croient en lui et vivent en contraste avec la nation qui allait périr parce qu'elle ne croyait pas.

Chapitre 5

Chapitre 5 v. 1-9 — Au réservoir de Béthesda

«Après ces choses, il y avait une fête des Juifs, et Jésus monta à Jérusalem» (v. 1). Les chapitres 5, 6 et 7 commencent tous par ces mots : «Après ces choses», qui sont les révélations importantes des pensées de Dieu apportées par le Seigneur. Ces vérités, toujours présentées en contraste avec la loi et l'état de l'homme sous cette loi, font le sujet spécial des chapitres 4 à 10.

Au chapitre 4, nous avons vu Jésus faisant connaître Dieu comme celui qui donne et cherche des adorateurs. Ceux-ci, à leur tour, le connaissent comme Père qui se manifeste en Christ, le Sauveur du monde et non seulement des Juifs. Au chapitre 5, on voit Jésus comme le Fils de Dieu, vivifiant l'homme mort quant à Dieu. Dans le chapitre 6, c'est Jésus, le Fils de l'homme, le pain de Dieu venu du ciel pour donner la vie au monde, ce qui nécessitait sa mort. C'est pourquoi il faut se nourrir de sa chair et boire son sang pour avoir la vie éternelle : savoir croire en un Christ mort. Toutes ces vérités fondamentales du christianisme constituent «ces choses», révélées en ordre dans cet évangile.

Jésus monte à Jérusalem. Nous ne savons quelle fête avait lieu. Mais le Seigneur y trouva un triste tableau de l'état du peuple. Il y avait «près de la porte des brebis (pour cette porte, voir Néhémie 3:1 et 12:39), un réservoir d'eau, appelé en hébreu Béthesda, ayant cinq portiques, dans lesquels étaient couchés une multitude d'infirmités, d'aveugles, de boiteux et de gens qui avaient les membres secs, attendant le mouvement de l'eau» (v. 2, 3). Cette multitude exprimait bien l'état du peuple juif, comme celui de tout homme devant Dieu. Nous avons déjà remarqué que chacune des infirmités que le Seigneur guérissait figurait un côté de l'état de l'homme en chute : incapacité de marcher, de voir, d'agir, de parler, d'entendre, selon la pensée de Dieu. Sachant son peuple sujet à toutes ces infirmités, Dieu s'était présenté à lui comme celui qui le guérit (voir Exode 15:26 ; Psaume 103:3). Fidèle à ce qu'il est, malgré toute l'infidélité du peuple dès le commencement, Dieu agissait encore en miséricorde à son égard (Béthesda signifie «maison de miséricorde»), en envoyant à certaines époques un ange agiter l'eau de ce réservoir, et : «le premier qui entra après que l'eau avait été agitée, était guéri, de quelque maladie qu'il fût pris» (v. 4). Dieu se sert des anges comme d'agents en faveur de son peuple terrestre sous le régime de la loi. Ils sont «des esprits administrateurs, envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut» (Héb. 1:14). Dieu les emploie aussi en faveur des siens actuellement. Si tous ces infirmes représentaient l'état dans lequel le péché a placé l'homme, il y en avait un, entre tous, qui figurait tout spécialement l'état de l'homme sous la loi. C'était un malheureux, infirme depuis trente huit ans. Pourquoi donc, se trouvant à proximité d'un moyen de guérison aussi sûr, demeurait-il dans le même état sans en profiter ? Parce que le remède que la bonté de Dieu lui offrait exigeait de la force chez celui qui voulait l'employer ; or, ce qui caractérisait précisément la maladie de ce malheureux, c'était l'absence de force. Si son état est celui de tout homme sous la loi, le moyen de guérison de Béthesda illustre cette loi. Par elle Dieu demandait à l'homme de faire : «Fais cela et tu vivras», et nul n'a pu l'accomplir. Le péché a ôté à tout homme la capacité de faire le bien, malgré toutes ses prétentions et même ses bons désirs. Laisser l'homme à côté de ce moyen sans intervenir autrement en sa faveur, c'était sa perdition éternelle. Pour l'en sortir il fallait une puissance opérant en dehors de lui. C'est ce que Dieu fit en

envoyant son Fils dans ce monde, comme nous allons le voir. Voyant cet homme couché là et «sachant qu'il était dans cet état depuis longtemps, Jésus lui dit : Veux-tu être guéri ? Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne qui, lorsque l'eau a été agitée, me jette dans le réservoir ; et, pendant que moi je viens, un autre descend avant moi» (v. 6, 7). Cette réponse résume fidèlement sa triste condition. Incapable lui-même, il ne trouvait aucune aide en ceux qui l'entouraient, car ils avaient tous assez à faire pour leur propre compte. De même l'homme naturel ne peut accomplir la loi (voir Rom. 8:7), il ne trouve personne qui lui aide, la capacité manquant à tous ; il n'y a donc point de ressource ici-bas. Cette constatation a été faite par Dieu durant les quatre mille ans d'expériences qui précédèrent la venue de Christ dans ce monde, qui eut lieu, dit l'apôtre en Romains 5:6, «au temps convenable», alors «que nous étions sans force». Le terrain était prêt pour le déploiement de la puissance de Dieu en grâce.

Jésus dit à l'infirmes : «Lève-toi, prends ton petit lit, et marche. Et aussitôt l'homme fut guéri, et il prit son petit lit, et marcha» (v. 8, 9). On pouvait s'attendre à ce que Jésus offrît à cet homme de lui aider. Dieu l'avait fait par tous les moyens possibles. Il avait favorisé son peuple de toutes manières ; il l'avait placé dans des conditions exceptionnelles matériellement, lui avait donné sa loi, avait habité an milieu de lui, lui avait envoyé ses prophètes, mais sans qu'aucune de ces circonstances favorables n'aboutît à un résultat quelconque, sinon à démontrer l'incapacité de l'homme. Dès qu'il est placé sous une responsabilité, tout fait défaut. C'est pourquoi Jésus vient, afin de tout accomplir lui-même en faveur de l'homme incapable. Il n'est donc pas un aide Sauveur ; il ne voulait pas plus aider à cet infirmes qu'il ne voulait enseigner Nicodème sous la loi. Dieu ne peut utiliser l'homme naturel, car rien n'est utilisable chez lui. Tout le mouvement, toute la puissance doivent venir de lui. Sa parole, parce qu'elle est la Parole de Dieu, suffit pour communiquer la force qui fait complètement défaut à tout pécheur. «Aussitôt, l'homme fut guéri». Il en va de même pour la conversion d'une âme. «Celui qui croit a la vie éternelle». Pourquoi ? Parce que c'est Dieu qui le dit. Il *a*, comme l'infirmes *eut*, la force de se lever, de marcher et de porter son lit.

Grâce merveilleuse de la part de Dieu que le don de son Fils ! Sans sa venue nous périssons tous loin de lui. Combien cela doit engager ceux qui cherchent encore en eux quelque force ou quelque bien, à détourner leurs pensées d'eux-mêmes, pour les fixer sur Jésus. Car aujourd'hui il dit encore à chacun : «Veux-tu être guéri ? » Il apporte lui-même, par sa Parole, ce qu'il faut pour guérir de la terrible morsure du péché et pour vivifier, comme nous le voyons dans le courant de ce chapitre.

Chapitre 5 v. 10-16 — Les Juifs et le Sabbat

Jésus avait opéré cette guérison un jour de sabbat ; aussi les Juifs, voyant l'infirmes guéri emporter son lit, lui dirent : «Il ne t'est pas permis de prendre ton petit lit». Le sabbat, comme nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de le dire dans nos entretiens sur les évangiles précédents, était le signe de l'alliance de Dieu avec son peuple terrestre (Exode 31:13). Dieu montrait par là son désir de faire participer le peuple à son repos. Mais ce repos impliquait l'obéissance aux commandements de l'Éternel ; personne n'en jouissait autrement. On pouvait observer le sabbat, mais non sa véritable signification ; tant que le péché était là, il ôtait à l'homme le vrai repos, quoiqu'il voulût se reposer avec le péché. Ce repos, il le cherche toujours, mais ne peut l'obtenir sans Christ, sans l'activité de l'amour du Père et du Fils, comme nous le verrons plus loin. Dieu est amour ; il veut le bonheur de sa créature ; il trouve sa satisfaction à rendre heureux ; il y travaille maintenant.

L'homme guéri répondit aux Juifs : «Celui qui m'a guéri, celui-là m'a dit : Prends ton petit lit, et marche». Les Juifs veulent savoir qui lui a adressé cette injonction. Ils ne lui demandent pas : «Qui t'a guéri ? » Durs de cœur, ils s'embarrassaient bien peu du fait que cet homme eût été guéri ou non, pourvu que le sabbat fût observé. Ces Juifs orgueilleux comprenaient bien que, si on mettait de côté le sabbat, ainsi que tout le système auquel il appartenait, eux le seraient aussi ; c'était leur condamnation ; c'est pourquoi ils tenaient si fort au sabbat et aux ordonnances légales, qui leur donnaient de l'importance.

L'homme ne savait pas à qui il devait sa guérison. Jésus s'était retiré de suite, à cause de la foule. Mais il le retrouva dans le temple et lui dit : «Voici, tu es guéri ; ne pêche plus, de peur que pis ne t'arrive» (v. 14). Nous savons que les Juifs, étant sous le gouvernement direct de Dieu, portaient en châtement les peines de leurs péchés ; Jésus laisse donc l'homme sous ce gouvernement. Cette guérison ne comportait pas le pardon éternel des péchés ; mais nous pouvons penser que l'homme l'obtint plus tard, après avoir fait la connaissance de Jésus d'une manière si merveilleuse.

Avant appris qui l'avait guéri, il alla le dire aux Juifs qui persécutèrent Jésus et cherchèrent à le faire mourir. Cet homme n'avait probablement pu calculer les conséquences de ce renseignement ; à cause de son existence misérable et isolée, il ignorait sans doute, de quelle haine les Juifs poursuivaient Jésus.

Chapitre 5 v. 17-24 — Le travail du Père et du Fils

Jésus répondit aux Juifs : «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille» (v. 17). Précieuse déclaration ! Elle découle de l'amour infini de Dieu qui se révèle comme Père en son Fils bien-aimé. Puisque tout le travail de l'homme est vain, sinon pour l'amener en jugement, Dieu travaille pour le sortir de son état de péché.

Après les six jours de la création, Dieu vit que tout ce qu'il avait fait était «très bon» ; il se reposa le septième. Mais quand le péché entra, tout se gâta. L'homme, chef-d'œuvre de la création, tombe dans la souffrance et la mort ; donc pas de repos, ni de bonheur. Dieu aurait pu anéantir tout ce qu'il avait créé, pour ôter de devant lui l'homme et la création souillés ; mais cette première création était provisoire ; Dieu avait en vue des cieux nouveaux, une nouvelle terre et des hommes parfaits pour l'habiter éternellement. C'est pourquoi il dut se remettre à l'œuvre. Il ne pouvait se reposer, quant à l'homme, lorsqu'il le voyait souffrir, incapable de sortir de la terrible condition dans laquelle le péché l'avait placé. Son amour voulait le rendre heureux. Voilà le travail que le Fils effectuait en communion avec son Père qui ne lui permettait pas de rester inactif un jour de sabbat. Il ne pouvait jouir du repos au milieu d'une scène de péché et de souffrance. Une fois l'œuvre de Dieu accomplie, quand tous les saints seront introduits dans «son repos» (voir Hébreux 4:3, 9-11), Dieu «se reposera dans son amour» (Sophonie 3:17). Tous ceux qui en auront bénéficié se trouveront dans l'état définitif et éternel, introduits dans le repos de Dieu.

Au lieu de réjouir les Juifs, la réponse de Jésus créa un motif nouveau pour le faire mourir, car «non seulement il violait le sabbat, mais aussi parce qu'il disait que Dieu était son propre Père, se faisant égal à Dieu» (v. 18). Ils avaient conclu, avec raison, que puisque Jésus appelait Dieu son Père, il était un avec lui. En réponse à leur indignation, Jésus expose toute la vérité quant à son union avec son Père et au travail qu'il accomplissait. Si Jésus était vraiment Dieu manifesté en chair, il agissait aussi dans la dépendance de Dieu. Le Père et le Fils, quoique distincts, n'étaient pas deux personnes indépendantes. Le Fils, expression de l'amour du Père, faisait, dans une obéissance parfaite, ce que le Père lui prescrivait. Il leur dit : «Le Fils ne peut rien faire de lui-même, à moins qu'il ne voie faire une chose au Père, car quelque chose que celui-ci fasse, cela, le Fils aussi de même le fait» (v. 19). Ainsi les œuvres du Fils, de même que ses paroles, sont celles du Père ; cela aggravait la culpabilité des Juifs qui ne recevaient pas Jésus. Une foule de passages présentent cette unité d'action du Père et du Fils (voir entre autres : v. 36 ; 7:17 ; 8:26-29 ; 10:25, 37, 38 ; 14:10, 11, etc.). Jésus continue en ces termes : «Le Père aime le Fils, et lui montre toutes les choses qu'il fait lui-même, et il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci, afin que vous soyez dans l'admiration» (v. 20). Jésus venait de guérir l'infirmes de Béthesda ; mais c'était loin d'être tout ce que le Père voulait qu'il fît, car cet homme guéri demeurait assujéti à la loi et sous les conséquences du péché. Il fallait une délivrance plus grande que celle-là en faveur de l'homme perdu, une œuvre qui étonnerait les Juifs ; celle de la résurrection, par laquelle l'homme sortirait de la mort ; la résurrection de Lazare la manifesta. «Car», dit-il, «comme le Père réveille les morts et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut ; car aussi le Père ne juge personne, mais il a donné tout le jugement au Fils ; afin que tous honorent le

Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé» (v. 21-23). Les Juifs ne pouvaient nier que Dieu eût le pouvoir de vivifier des morts, car ils croyaient à la résurrection au dernier jour. Donc le Fils, un avec le Père, vivifiait aussi ceux qu'il voulait. Et plus encore : les Juifs savaient qu'il y aurait un jugement ; ils devaient apprendre qu'il aurait lieu par le Fils qu'ils méprisaient, car le Père lui a remis tout le jugement, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Les Juifs prétendaient honorer Dieu en rejetant son Fils qui était un avec le Père ; ils dirent à l'aveugle devenu voyant : «Donne gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur» (chap. 9:24). Avant la venue de Jésus, les Juifs honoraient Dieu, objet de leur culte ; ils le connaissaient comme le seul vrai Dieu, mais des lèvres seulement et avec un cœur fort éloigné de lui, leur dit-il, en Ésaïe 29:13. Depuis que Jésus manifestait ici-bas Dieu le Père, on ne pouvait honorer le Père sans honorer le Fils, puisque le Père et le Fils ne sont qu'un. Aujourd'hui encore on accorde à Dieu la divinité, la toute-puissance, la toute-science, mais on les refuse au Fils, tout en le mettant à la tête des hommes de bien. Ce genre d'honneur témoigne du mépris vis-à-vis du Père comme vis-à-vis du Fils. Tous devront ployer les genoux devant lui : «au nom de Jésus», est-il dit en Philippiens 2.

Il y a deux manières d'honorer le Fils. On peut croire en lui durant le temps de la grâce. Les Juifs alors, comme les hommes d'aujourd'hui, tiraient prétexte de l'abaissement dans lequel le Fils de Dieu est venu dans ce monde, pour lui refuser son titre et l'honneur qui lui est dû. Mais ceux qui croient en lui durant ce temps reçoivent la vie, la paix ; le cœur rempli d'amour pour le Fils, ils l'honorent, lui sont soumis, l'adorent, lui attribuent toutes les gloires qu'il possède et dont il est digne pour le temps et l'éternité. Mais ceux qui ne croient pas en lui, qui discutent de la divinité de sa personne, demeurent dans leurs péchés et seront obligés de l'honorer un jour. Ils ploieront les genoux devant lui, au jour du jugement (Philippiens 2:10, 11).

Comment désirez-vous honorer Jésus, lecteurs ?

Le verset 24 nous dit comment on peut faire partie de ceux qui honorent le Fils comme Sauveur dès maintenant : «En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie». Il faut donc entendre la parole de Jésus, celle de Dieu le Père, et croire, non pas en Dieu simplement, mais comme en celui qui envoya son Fils dans le monde, quand il vit l'homme incapable d'être sauvé par aucun autre moyen. Il faut croire au Dieu qui «a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique». Remarquez que ce n'est pas croire *en* lui, mais croire Dieu ; croire ce qu'il dit et ce qu'il fait. Croire en Dieu, c'est croire qu'il existe ; tous les Juifs le croyaient, mais cela ne sauve pas. Celui qui *entend* et *croit* entre en possession de trois choses : il *a la vie éternelle*, en contraste avec la vie périssable de l'homme en chute ; en conséquence il *ne vient pas en jugement*, car il possède la vie à laquelle aucun péché ne peut être attaché et, parce que Jésus a été en jugement à sa place ; troisièmement, il est *passé de la mort à la vie*. Car non seulement l'homme coupable doit venir en jugement, mais il est moralement mort pour Dieu, mort dans ses fautes et ses péchés. La grâce de Dieu a pleinement répondu à toutes les faces de notre misérable état.

Comment ne pas croire, puisque cette simple foi nous acquiert de tels titres pour l'éternité ?

Chapitre 5 v. 25-27 — L'heure actuelle

Nous venons de voir que la troisième chose qu'obtient la foi, c'est de passer de la mort à la vie. Le Seigneur dit, au verset 25, quand ce changement peut avoir lieu : «En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et elle est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront». Cette heure, celle du temps de la grâce, commençait lorsque Jésus était ici-bas, pour se continuer jusqu'à son prochain retour. Durant ce temps, ceux qui sont moralement morts pour Dieu, état de tout homme inconverti, entendent la voix du Fils de Dieu, sont vivifiés, passent de la mort à la vie. «Car comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils aussi d'avoir la vie en lui-même» (v. 26). Cette œuvre du Fils s'accomplit encore aujourd'hui, grâce à Dieu ; cette heure dure toujours, pour la conversion de quiconque entend la voix du Sauveur. On peut

raisonner disant : «Comment l'homme est-il responsable de croire, puisqu'il est mort ? » Si on ne pouvait lui faire entendre que des paroles d'homme, elles resteraient certainement sans effet ; mais la Parole du Fils de Dieu peut être entendue des morts et les vivifier, parce que c'est une parole divine. C'est pourquoi Paul dit à Timothée (chapitre 4:2 de la seconde épître) : «Prêchez la parole». Toute personne mise en contact avec la Parole de Dieu peut être sauvée. De là, l'importance de prêcher la Parole de Dieu, de faire entendre la voix du Fils de Dieu et non des paroles de sagesse humaine ; de là, plus encore, l'importance qu'il y a à écouter et à croire.

Si Dieu a donné à son Fils, sur la terre, le pouvoir de vivifier, il lui a aussi donné autorité de juger, parce qu'il est fils de l'homme. Il a droit sur tous les hommes ; il vivifie ceux qui entendent et croient, et par conséquent il jugera ceux qui ne veulent pas croire. Jésus jugera comme fils de l'homme parce qu'il s'est abaissé et a encouru le mépris dans sa nature humaine. Les hommes prirent occasion de son humilité, de sa douceur, de sa débonnairerie, de sa grâce, pour l'humilier plus qu'aucun autre. Son Père veut qu'il soit glorifié dans la nature où il a connu l'humiliation. Il exercera les jugements lorsqu'il aura achevé l'œuvre actuelle de vivification des morts ; il apparaîtra dans sa gloire comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs pour le jugement des vivants et, après le règne millénaire, il siégera sur le grand trône blanc pour le jugement des morts.

Chapitre 5 v. 28, 29 — L'heure qui vient

Après l'heure actuelle, celle de la grâce dans laquelle ceux qui entendent la voix du Fils de Dieu vivent, vient une autre heure, celle de la résurrection de tous ceux qui sont dans les sépulcres.

«Ne vous étonnez pas de cela», dit Jésus ; «car l'heure vient en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix ; et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie, et ceux qui auront fait le mal, en résurrection de jugement». Il y avait de quoi s'étonner en voyant Jésus ressusciter Lazare et vivifier les morts ; mais l'heure approchait où la même puissance ferait sortir de leurs sépulcres tous les morts. Remarquez qu'il n'est pas dit, comme au verset 25, que ceux qui auront entendu la voix vivront, mais que *tous* ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du fils de l'homme et ils *sortiront*. Aujourd'hui, lorsqu'on prêche l'Évangile, ceux qui l'entendent et croient vivent de la vie nouvelle ; ceux qui ne croient pas demeurent dans leur état de mort pour Dieu ; ils continuent leur vie «selon le train de ce monde, selon le chef de l'autorité de l'air» (Éphésiens 2:2) ; ils continuent de vaquer à leurs affaires comme si Dieu ne leur avait jamais parlé, même comme s'il n'existait pas, et finalement, leur vie ici-bas se terminera par la mort du corps. Dans l'heure qui vient personne ne pourra se soustraire aux effets de la voix du fils de l'homme, *tous* ceux qui sont dans les sépulcres, *sortiront* ; jour de gloire pour ceux qui sont morts en Christ ; semblables à leur Sauveur, ils entrent dans la gloire éternelle ; jour effroyable pour ceux qui n'ont pas voulu écouter la voix du Fils de Dieu, qui ont méprisé la grâce en lui préférant les jouissances éphémères de ce monde contre lesquelles ils ont échangé une éternité de malheur. Entrés peut-être dans la mort en pensant que tout était fini avec la vie présente, en hadès ils ne se font déjà plus d'illusions ; ils savent leur sort fixé pour l'éternité, dans les ténèbres de dehors, en attendant de sortir aussitôt que se fera entendre la voix puissante de l'Homme Jésus qu'ils ont méprisé, pour paraître en jugement devant lui.

Les ressuscités se divisent en deux classes, ceux qui ont pratiqué le bien, et ceux qui ont fait le mal. Les uns ressuscitent en résurrection de vie, les autres en résurrection de jugement. Pour pratiquer le bien, il faut avoir la vie de Dieu, qu'on obtient en entendant et en croyant la parole vivifiante du Fils de Dieu. Sans cette vie, il est impossible de faire ce qui est appelé le *bien* au jour du jugement. On peut accomplir beaucoup de bonnes choses sans avoir la vie de Dieu ; mais on ne peut faire le bien qui compte au jour du jugement que si l'on possède la vie divine ; seule elle le produit. Ceux qui ont fait le mal sont ceux qui ne possèdent pas cette vie ; ils l'ont refusée, parce qu'ils s'estimaient bons tels qu'ils étaient. Ils ont oublié que la mesure du bien et du mal est en Dieu qui est lumière. La Parole de Dieu apporte cette lumière dans l'âme, afin que chacun comprenne son état de

péché et profite de la grâce qui donne la vie. Le mal est tout le fruit de la vieille nature, comme le bien est le fruit de la nouvelle.

Si l'on ne connaissait de la résurrection que ce que disent les versets 28 et 29, on pourrait croire, comme beaucoup, que tous ressuscitent au même moment et qu'il se fait alors un triage des justes et des injustes devant le tribunal, comme cela aura lieu au jugement dont parle Matthieu 25:31-46, où le Seigneur jugera ceux qu'il trouvera vivants lorsqu'il viendra pour régner. La résurrection de vie est séparée de celle de jugement par une période d'au moins mille ans. Les justes sortent de leurs tombeaux les premiers ; c'est pourquoi leur résurrection est dite, *d'entre les morts*, fait absolument nouveau, même pour les disciples qui, en bons Juifs, croyaient à une résurrection générale au dernier jour.

Nous apprenons par les écrits de l'apôtre Paul que la première résurrection a lieu en plusieurs fois. Au chapitre 15 de la première épître aux Corinthiens, qui ne traite que de la première résurrection, il est dit : «Comme dans l'Adam tous meurent, de même aussi, dans le Christ tous seront rendus vivants ; mais chacun dans son propre rang : les prémices, Christ ; puis ceux qui sont du Christ, à sa venue» (v. 22, 23). Christ, le premier, est ressuscité d'entre les morts ; il a remporté la victoire sur la mort après avoir subi le jugement à la place de tous ceux qui auront part à la première résurrection. Il s'est assis à la droite de la majesté dans le ciel en attendant de se lever pour ressusciter les saints endormis et transmuier les vivants (1 Thess. 4:15-18). À partir de ce moment-là, jusqu'à l'apparition de Christ en gloire pour l'établissement de son règne, il mourra encore des croyants parmi les Juifs et les gentils fidèles au travers de ces temps terribles de persécutions pour le résidu croyant. À la venue glorieuse de Christ, ils sont ressuscités pour régner avec lui. C'est pourquoi l'apôtre Paul dit : «Ceux qui sont du Christ à sa venue», que ce soit sa venue pour l'Église et les saints endormis ou sa venue en gloire. C'est en rapport avec cette dernière phase de la résurrection d'entre les morts qu'elle est appelée la *première* : «C'est ici la première résurrection. Bienheureux et saint celui qui a part à la première résurrection : sur eux la seconde mort n'a point de pouvoir» (Apoc. 20:6). Remarquons encore que la première résurrection se termine au début du règne de Christ, car, durant toute la durée du millénium, il ne meurt plus de justes ; à ce moment-là «la mort a été engloutie en victoire» (1 Cor. 15:54). Ceux qui mourront pendant le règne de Christ seront des méchants : «Chaque matin, je détruirai tous les méchants du pays» (Psaume 101:8).

Celui qui exercera cette grande puissance est cet Homme que les Juifs voulaient faire mourir parce qu'il n'observait pas le sabbat et disait que Dieu était son Père. Effectivement ils l'ont fait mourir en le pendant au bois maudit de la croix ; mais quel moment pour tous ces misérables, comme pour tous les inconvertis, lorsqu'à sa voix puissante ils sortiront de leurs sépulcres pour paraître en jugement devant lui. Après l'avoir méprisé comme Sauveur, ils devront l'honorer comme Juge à l'égal de Dieu et reconnaître la justice de leur éternelle condamnation.

Dieu veuille que tous les lecteurs de ces lignes l'honorent maintenant en croyant en lui et l'adorent déjà comme Sauveur et Seigneur, en attendant de le faire dans la gloire avec tous les rachetés.

Chapitre 5 v. 30-40 — Quadruple témoignage rendu à Jésus

Jésus continue d'affirmer que toute la réalité de son ministère découlait de sa dépendance absolue de son Père, dont il faisait toujours la volonté. De la sorte, en le rejetant on rejetait le Père qui l'avait envoyé ; et comme la connaissance du Père était celle de Dieu en grâce pour donner la vie au pécheur perdu, en le rejetant on demeurait éternellement sous les conséquences de ses péchés.

Jésus dit aux Juifs : «Je ne puis rien faire, moi, de moi-même ; je juge selon ce que j'entends, et mon jugement est juste ; car je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé» (v. 30, 31). La dépendance du Seigneur, l'homme parfait, est présentée d'une manière touchante, lorsqu'il dit : «Je ne puis rien faire de moi-même» ; il savait pourtant qu'il était un avec le Père, le Fils

éternel de Dieu, créateur des cieux et de la terre. Il a voulu revêtir l'humanité pour révéler Dieu comme Père et réaliser la position de l'homme parfait, la dépendance de son Dieu et Père, pour accomplir sa volonté : «Je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté» (Héb. 10:7), cela afin de venir, par obéissance, nous chercher dans la mort où notre désobéissance nous avait plongés.

En présence de la volonté arrêtée des Juifs de ne pas le reconnaître Fils de Dieu, il ne veut pas rendre témoignage de lui-même (v. 31) ; mais il invoque quatre témoignages rendus de lui. Le premier (v. 32-35) est celui de Jean le baptiseur. Ce n'était pas qu'il cherchât le témoignage de l'homme pour sa propre satisfaction, mais c'était pour sauver les hommes (v. 34). Il leur rappelle qu'ils ont envoyé des messagers auprès de Jean (chap. 1:19-28) pour lui demander s'il était le Christ. Il leur répondit par la négative, mais ajouta qu'il y en avait un au milieu d'eux, inconnu de tous, dont il ne méritait pas de délier la courroie de la sandale. Celui-là était le Christ ; et lorsqu'il fut manifesté, il déclara qu'il était «l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde», et, plus loin, qu'il était «le Fils de Dieu». À son tour Jésus rend témoignage à Jean, disant : «Celui-là était la lampe ardente et brillante ; et vous, vous avez voulu vous réjouir pour un temps à sa lumière» (v. 35). Le peuple se réjouissait en se voyant honoré de la présence d'un prophète, car depuis Malachie, pendant quelque quatre cents ans, il n'y en avait pas eu ; mais ce prophète-là annonçait le Messie, envoyé immédiatement avant lui, afin de l'introduire au milieu du peuple. Tel était l'objet de son ministère, et non de donner occasion au peuple de se glorifier de lui au milieu de son état de péché. Ainsi, pour profiter du ministère de Jean, il fallait recevoir Jésus, non seulement comme Messie, mais comme Fils de Dieu. Malgré ce témoignage évident, ils s'y refusaient.

Le second témoignage est celui des œuvres que Jésus accomplissait : «Mais moi», dit Jésus, «j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean ; car les œuvres que le Père m'a données pour les accomplir, ces œuvres mêmes que je fais rendent témoignage de moi, que le Père m'a envoyé» (v. 36). Les œuvres que Jésus faisait, nul autre ne pouvait les accomplir ; elles portaient toutes le cachet divin d'amour et de puissance. Les deux miracles accomplis à Cana (chap. 2 et 4), la guérison de l'infirmes de Béthesda et tous ceux qu'il accomplit encore, tous témoignaient que Jésus était l'envoyé du Père, dépendant de lui et un avec lui.

Le troisième témoignage est celui du Père lui-même : «Et le Père qui m'a envoyé, lui, a rendu témoignage de moi» (v. 37). Au baptême de Jésus une voix vint du ciel disant : «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir» (Matt. 3:17). Au chapitre 12:30, lorsqu'en réponse à la prière de Jésus, la foule croit entendre un tonnerre ou la voix d'un ange, il leur dit : «Cette voix n'est pas venue pour moi, mais pour vous». Le Seigneur dit aux Juifs en parlant de son Père : «Jamais vous n'avez entendu sa voix, ni vu sa figure ; et vous n'avez pas sa parole demeurant en vous ; car celui-là que lui a envoyé, vous, vous ne le croyez pas» (v. 38). S'ils avaient eu sa parole en eux, sans voir Dieu, ce qui est impossible, ils l'auraient reconnu en tout ce que Jésus était. «Personne ne vit jamais Dieu», avait-il dit au chapitre 1:18 ; «le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». En ne croyant pas Jésus, ni le témoignage rendu par le Père, ils demeurèrent en dehors des effets de la venue de Jésus en grâce, sous le jugement éternel de Dieu.

Les Écritures présentaient le quatrième témoignage. Jésus leur dit : «Sondez les écritures, car vous, vous estimez avoir en elles la vie éternelle, et ce sont elles qui rendent témoignage de moi : — et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie» (v. 39, 40). Le grand sujet de la Parole est le Fils de Dieu. Prétendre avoir recours à cette Parole et rejeter Christ comme Fils de Dieu, c'est absolument vain. Si le Seigneur n'était pas venu dans ce monde, tout ce que Dieu voulait quant au salut de l'homme ne pouvait avoir son accomplissement : vérité importante à méditer par beaucoup qui prétendent aujourd'hui avoir une certaine foi en la Parole de Dieu, au moins en partie, tout en ne croyant pas à la divinité de Christ. De même aussi on ne peut avoir aucune véritable intelligence de la Parole, si l'on ne voit pas que Christ en est le grand sujet (voir Luc 24:25-27 et 44, 45). La Parole conduit à Christ le Sauveur, et il est Sauveur parce qu'il est Fils de Dieu. Celui en qui ce résultat n'est pas produit demeure dans son état de perdition. Il faut aller à Jésus pour avoir la vie ; si quelqu'un s'y refuse, il est perdu. Remarquez que Jésus dit : «Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie».

Tous ceux qui seront perdus l'auront voulu, car Dieu a fait le nécessaire afin que chacun pût savoir que le moyen du salut était en son Fils envoyé par lui dans ce monde. On entend souvent dire : «Je ne puis pas croire». Fallacieux prétexte pour excuser sa volonté arrêtée de ne pas se soumettre à la Parole de Dieu. Ceux qui tiennent ce langage seraient plus droits en disant : «Je ne veux pas croire». Personne ne sera jugé pour n'avoir *pu* croire ; mais pour n'avoir pas *voulu*.

Chapitre 5 v. 41-43 — Conséquences qui découlent du refus de recevoir Jésus

Jésus était venu de la part de son Père et, comme nous venons de le voir, les témoignages n'avaient pas manqué au peuple pour qu'il le reçût en pleine confiance ; mais les Juifs ne le voulaient pas. Comme jugement, Jésus leur annonce qu'il en viendra un autre en son propre nom et qu'ils le recevront (v. 43). Cet homme-là, l'Antichrist, s'élèvera du milieu des Juifs incrédules rentrés dans leur pays et sera leur roi. Il répondra pleinement aux pensées des Juifs apostats. Il leur apportera des choses qui satisferont les besoins de leurs cœurs naturels, remplis de ténèbres et d'erreurs, et qui leur conviendront mieux que la Parole de Jésus, la vérité qui les jugeait. Il fera de grands miracles par la puissance de Satan ; on les reconnaîtra, tandis que ceux que Jésus faisait au nom de son Père étaient attribués aux démons. Quelle terrible conséquence du refus de recevoir le Seigneur ! C'est à quoi s'expose le monde christianisé qui, dans le même temps, après l'enlèvement de l'Église, sera aussi enlacé par cette énergie d'erreur pour croire le mensonge : «Parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés... ; afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice» (2 Thess. 2:9-12).

Chapitre 5 v. 44 — Ce qui empêche de croire

Jésus leur dit encore : «Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez de la gloire l'un de l'autre, et qui ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul». Nous ne pensons pas, à première vue, que ce qui empêche de croire est la recherche de la gloire ou de l'approbation d'autrui ; mais combien c'est vrai. Jamais les hommes ne sauront approuver les pensées de Dieu ; elles leur sont étrangères, et surtout elles les condamnent, ce qu'ils comprennent toujours fort bien. L'homme aime qu'on dise du bien de lui ; Dieu n'en dit point ; il lui dit qu'il est perdu, mais il lui envoie un Sauveur. Or, comme cela l'abaisse à ses yeux et aux yeux de ses semblables, dont il cherche les éloges, il ne l'admet pas. On ne croit donc pas Dieu, parce qu'en le faisant, on attire sur soi la désapprobation des hommes. Nous savons que la conversion n'est pas le moyen de se faire bien voir dans le monde, tandis que, si l'on cherche la gloire qui vient de Dieu seul, son approbation, avec quel bonheur on recevra ses paroles. Si au premier abord elles jugent, en montrant le triste état du pécheur, c'est afin de le conduire au Sauveur et de l'introduire dans la faveur de Dieu, en lui donnant la vie éternelle et la paix.

Au verset 41, Jésus disait : «Je ne reçois pas de gloire des hommes ; mais je vous connais, et je sais que vous n'avez pas l'amour de Dieu en vous». Il ne recevait que celle de son Père dont il exécutait la volonté, en cherchant toujours sa gloire. Nous devons en faire autant en tout, et rester indépendants de l'opinion d'autrui : «Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu» (1 Cor. 10:31). Si nous avons en nous l'amour de Dieu, nous pouvons agir de la sorte, car l'amour conduit toujours à faire ce qui plaît à celui que nous aimons. Les Juifs n'avaient pas l'amour de Dieu en eux ; pour cela, il faut avoir la vie de Dieu. Quand on la possède, on apprécie ce qui est de Dieu, ce qui lui plaît, et l'on peut repousser ce qui vient des hommes. Des dispositions toutes contraires animaient ces misérables Juifs et ceux qui ne possèdent pas la nature divine.

Chapitre 5 v. 45-47 — La Parole écrite

Les Juifs se vantaient de Moïse ; ils espéraient en lui, leur dit Jésus ; mais au jour du jugement, c'est Moïse qui les accusera : «Si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi ; car lui a écrit de moi» (v. 46). Dieu avait dit par Moïse : «Je leur susciterai un prophète comme toi, du milieu de leurs frères, et je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui commanderai» (Deut. 18:18). Les versets qui suivent prononcent le jugement sur ceux qui ne l'écouteront pas.

Jésus leur dit encore : «Mais si vous ne croyez pas ses écrits, comment croirez-vous mes paroles ? » (v. 47). Puisque les Juifs ne croyaient pas la parole écrite, inspirée de Dieu, Jésus ne s'étonne pas de leur incrédulité à son égard. Non que ses paroles, celles de son Père, ne fussent pas de source et d'autorité divines ; mais il établit la différence entre ce qui est écrit pour s'appliquer à tous les temps et la parole parlée qui a sa valeur pour l'instant seulement où elle est prononcée. Tout ce que Dieu a dit aux hommes, par quelque moyen que ce soit, a une valeur divine ; rien n'en doit être mis de côté. Mais tout ne nous a pas été rapporté ; ce qui l'a été, consigné dans les divers livres de la Bible, constitue les *Écritures* divinement inspirées. Par elles, Dieu nous a donné sa pensée à tous égards et pour tous les temps. Toutes les paroles de Jésus, rapportées dans les *Écritures*, font partie de la révélation de Dieu, comme «les écrits» de Moïse et tout ce qui était écrit à ce moment-là : «Ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom» (Jean 20:31). Toutes les paroles, tous les actes de Jésus étaient parfaits, divins, conformes aux pensées de Dieu, et constituaient le témoignage rendu par lui ; mais de cela rien ne nous est rapporté que ce qui sert à la révélation des pensées de Dieu pour tous les temps. Si les choses que Jésus a faites étaient écrites une à une, je ne pense pas, dit Jean, que le monde même pût contenir les livres qui seraient écrits» (chap. 21:25).

Nous sommes heureux de posséder la Parole écrite, parole sûre, divine, complète, à laquelle il n'y a pas à ajouter de nouvelles révélations, comme quelques-uns le prétendent aujourd'hui. Elle est «la vérité». La vérité, a-t-on dit, «est toute la vérité et rien que la vérité».

L'apôtre Paul a reçu les révélations de Dieu pour compléter sa Parole (voir Colossiens 1:25, 26). L'Ancien Testament nous révèle les voies de Dieu envers les hommes et annonçait le Christ comme seul moyen de bénédiction pour la terre et les cieux, puisque toute l'activité de l'homme ne conduit qu'au jugement. Les Évangiles présentent la personne et l'œuvre du Christ promis et Paul a reçu les révélations concernant l'Église, l'Épouse de Christ, sujet non révélé dans l'Ancien Testament. Après que Jésus fut remonté au ciel, il donna aussi à Jean la révélation des jugements par lesquels il entrera dans son règne, de même que celle du jugement final, de tout ce qui se passera jusqu'à l'introduction des nouveaux cieux et de la terre nouvelle.

Dieu nous a donc communiqué tout ce que nous avons besoin de savoir jusqu'au moment où nous serons introduits dans la gloire. On ne peut rien toucher impunément à sa parole (Apoc. 22:18, 19). Elle est divinement inspirée (2 Tim. 3:16). Elle n'a pas été écrite par la volonté de l'homme : «mais de saints hommes de Dieu ont parlé, étant poussés par l'Esprit Saint» (2 Pierre 1:21).

Toute prétention à de nouvelles révélations vient de l'Ennemi, le Meurtrier et le menteur, qui continue toujours l'œuvre qu'il a commencée en disant au premier homme : «Quoi, Dieu a dit... », (Gen. 3:1), pour mettre sa parole à la place de celle de Dieu, parole qui, malheureusement, fut écoutée et l'est toujours par ceux qui, non seulement ne s'en tiennent pas à ce qui est écrit, mais à *tout* ce qui est écrit. Bénissons Dieu de ce qu'il nous ait conservé sa Parole pour notre bénédiction présente et éternelle, en dépit de tous les efforts de l'Ennemi pour la détruire. Et croyons tous en elle avec la simplicité de l'enfant.

Chapitre 6

Chapitre 6 v. 1-15 — Multiplication des pains

Ce que rapporte le chapitre précédent se passe en Judée. Avec ce chapitre-ci nous sommes en Galilée où le Seigneur vint sur les bords du lac de Génézareth, appelé dans cet évangile mer de Galilée ou de Tibérias.

Comme une grande foule suivait Jésus à cause des miracles qu'il accomplissait sur les malades, il gravit la montagne et s'y assit avec ses disciples. Après avoir rapporté ce fait, et avant de continuer son récit, l'évangéliste nous dit (v. 4) : «Or la Pâque des Juifs était proche». Si l'Esprit de Dieu intercale ici la mention de cette fête, nous en trouvons la raison dans la seconde partie du chapitre où le Seigneur parle de sa mort sous une forme mystérieuse (v. 51 à 57). Ce chapitre parle de Jésus, le fils de l'homme, pain de Dieu envoyé du ciel pour donner la vie au monde ; mais afin de pouvoir communiquer cette vie à d'autres, il fallait qu'il mourût, mort dont la Pâque est le type.

Le sujet qui va suivre introduira Christ et sa mort, antitype (*) de la manne et de la Pâque, les remplaçant donc définitivement. Car chaque chapitre de notre évangile met de côté tout l'ordre de choses établi pour le peuple juif et le remplace par Christ.

(*) Dans la parole de Dieu un type est une personne ou un fait qui représente, en tout ou en partie, les caractères de la personne ou de l'œuvre de Christ tout particulièrement, ou d'autres choses qui devaient être manifestées plus tard. L'antitype est la personne ou la chose que représentait le type. C'est le Pentateuque qui en fournit le plus grand nombre. La Pâque et tous les sacrifices sont des types de Christ et de son œuvre. Adam est un type de Christ et Ève de l'Église.

Malgré son rejet et la haine dont il était l'objet de la part des Juifs, Jésus accomplit, en leur faveur, ce qu'avaient dit de lui les Écritures. Dans les versets qui précèdent, en guérissant les malades, il répondait au caractère de l'Éternel en Exode 15, fin du v. 26 : «Je suis l'Éternel qui te guérit», et dans ce qui suit il agit selon le Psaume 132:15 : «Je bénirai abondamment ses vivres, je rassasierai de pain ses pauvres». Car Jésus est l'Éternel de l'Ancien Testament.

Voyant la foule, Jésus dit à Philippe : «D'où achèterons-nous des pains, afin que ceux-ci mangent ? » Philippe répondit : «Pour deux cents deniers de pain ne suffirait pas, pour que chacun en reçut quelque peu» (v. 5-7). Jésus demandait cela à Philippe pour l'éprouver, «car lui savait ce qu'il allait faire» ; il voulait voir si son disciple compterait sur sa puissance divine ou sur des ressources humaines. Un autre disciple, André, lui dit : «Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » (v. 9). Philippe considère qu'une grande somme ne suffira pas et André constate l'inutilité des ressources dont ils disposaient. Ni l'un ni l'autre n'avait compris jusqu'ici que Jésus est venu dans ce monde à cause de l'incapacité de l'homme et de l'insuffisance de ses ressources. C'est ce que nous a déjà présenté le récit de l'infirme de Béthesda.

Nous avons une grande leçon pratique à tirer de ce récit. Lorsque nous nous trouvons en présence d'une difficulté, ne considérons-nous pas premièrement comme Philippe, que ce qu'il faudrait pour y faire face est hors de notre portée ? Ou bien, comme André, nous comptons nos ressources insuffisantes, au lieu de dire au Seigneur comme Philippe aurait dû le faire : «Nous ne pouvons rien, mais toi, tu peux tout». Une telle confiance l'honore et il ne manque pas d'y répondre. Si Jésus n'est pas personnellement présent avec nous, il n'y est pas moins en réalité et s'occupe de tout ce qui concerne ses bien-aimés avec le même amour. Ainsi, quelle que soit l'importance des difficultés que nous rencontrons chaque jour sur notre chemin, ne comptons que sur lui pour y faire face. Il donnera à l'écolier le secours dont il a besoin pour accomplir ses devoirs, aussi bien qu'à une veuve le pain nécessaire pour une nombreuse famille. Il veut que notre attitude soit celle de gens qui attendent paisiblement, dans la confiance, son intervention, sans être agités, inquiets et doutant de lui, Jésus dit : «Faites asseoir les gens ; (or il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu-là). Les hommes

donc s'assirent au nombre d'environ cinq mille». Se représente-t-on une telle foule assise confortablement dans l'herbe, attendant du pain, mais sans aucune ressource apparente ? Seul le Seigneur savait ce qu'il allait faire. Qu'il nous suffise de savoir que *le Seigneur sait ce qu'il veut faire* à notre égard, dans chacune de nos difficultés, et nous pourrions attendre son intervention dans le calme et la confiance. «Dans la tranquillité et dans la confiance sera votre force», est-il dit à Israël en Ésaïe 30:15. Et encore : «C'est une chose bonne qu'on attende, et dans le silence, le salut de l'Éternel» (Lamentations de Jérémie 3:26).

«Jésus prit les pains ; et ayant rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis ; de même aussi des poissons, autant qu'ils en voulaient» (v. 11). Le Seigneur lui-même distribue ; dans les autres évangiles, ce sont les disciples, parce que l'enseignement y est différent ; il s'agissait de leur faire comprendre leur responsabilité, en recevant eux-mêmes du Seigneur ce dont ils avaient besoin pour accomplir leur service, tandis que, dans l'évangile de Jean, on voit le Seigneur opérer toujours lui-même, divinement, au milieu de la ruine et de l'incapacité de l'homme. Les disciples n'interviennent sur son ordre que pour recueillir les restes dont ils remplissent douze paniers, infiniment plus que ce que les cinq pains pouvaient fournir. Nous pouvons remarquer que le Seigneur n'a pas créé les pains ; il aurait pu le faire ; mais il s'est servi de ce qu'avait le petit garçon. Cela nous enseigne que pour aller en avant dans nos difficultés, nous ne devons pas attendre d'avoir tout ce que nous estimons nécessaire, mais nous servir de ce que nous avons, si peu que ce soit, et le Seigneur, le même aujourd'hui qu'alors, saura multiplier ces ressources par les moyens qu'il trouvera à propos. La veuve de Sarepta n'a pas attendu d'avoir son pot de farine rempli pour obéir au prophète ; la poignée de farine dans le pot et le peu d'huile dans la cruche furent maintenus jour après jour, sans autre approvisionnement (voir 1 Rois 17:7-16). Cela exerce la foi ; mais si nous ne savons pas comment le Seigneur veut faire, il doit nous suffire de savoir que *lui le sait*. Remarquons aussi que l'abondance n'autorise pas la prodigalité ou la dilapidation ; elle doit toujours s'allier à l'économie et à l'ordre. Le Seigneur veut que «rien ne soit perdu». C'est pourquoi il envoie les disciples ramasser les morceaux qui restaient. Il est le modèle parfait placé devant nous dans les plus petits détails de la vie. Il faut être économe et soigneux pour lui ressembler et plaire à Dieu, et non pour amasser de l'argent en vue de sa propre satisfaction.

Les hommes ayant vu le miracle que Jésus avait fait dirent : «Celui-ci est véritablement le prophète qui vient dans le monde» (v. 14). Nous avons déjà dit que «le prophète» était celui dont Moïse avait parlé en Deutéronome 18:18 et qui est effectivement le Christ. Sous l'impression produite par la multiplication des pains, les hommes veulent l'enlever pour le faire roi, mais, le sachant, Jésus se retire encore sur la montagne, «lui tout seul», est-il dit au verset 15. Jésus, véritable prophète et roi, ne pouvait l'être par la volonté de l'homme, ni régner sur un peuple non régénéré. Dieu dit de lui (Psaume 2:6) : «Et moi, j'ai oint mon roi sur Sion, la montagne de ma sainteté». C'est Dieu qui le fait roi, et au moment voulu il apparaîtra comme tel, non pour être présenté à l'acceptation ou au refus de l'homme, mais pour établir son règne par sa puissance.

En attendant, Jésus se retire seul sur la montagne. Il change de position et d'office, se sépare du peuple et même des disciples. C'est ce qui eut lieu après sa résurrection. Il est allé au ciel, non pour régner actuellement, quoiqu'il soit roi, mais pour exercer la sacrificature en faveur des siens qui traversent ce monde orageux sans lui, comme les disciples dans les versets qui suivent. Il est dit qu'il se retira «tout seul», car, jusqu'à ce qu'il vienne chercher les siens, il est seul homme dans le ciel. Ensuite il viendra avec tous les siens pour régner sur la terre.

Chapitre 6 v. 16-21 — Les disciples dans l'orage

«Quand le soir fut venu, ses disciples descendirent à la mer. Et étant montés sur une nacelle, ils allèrent de l'autre côté de la mer, à Capernaüm». C'était symboliquement le *soir* du jour où Jésus était sur la terre. Il laisse le monde dans la nuit morale, que les hommes avaient préférée à la lumière venue dans sa personne, et monte en figure au ciel pour s'occuper des siens qui étaient «dans le

monde, mais pas du monde» (chap. 17:14). «Il faisait déjà nuit, et Jésus n'était pas venu à eux. Et la mer s'élevait par un grand vent qui soufflait» (v. 17, 18). Si la nuit figure l'état où le monde se meut sans Dieu, la mer soulevée par les vents représente la puissance de Satan soulevant le monde contre les disciples ; c'est ce qui caractérise le milieu dans lequel l'Église se trouve depuis que Jésus est monté au ciel, et surtout l'état de choses que traversera prochainement le résidu juif. Mais le Seigneur veille sur les uns et les autres jusqu'au moment de son retour. Le temps est compté par lui et, au moment voulu, il apparaîtra pour la délivrance des siens. «Ayant donc ramé environ vingt-cinq ou trente stades, ils voient Jésus marchant sur la mer et s'approchant de la nacelle ; et ils furent saisis de peur» (v. 19). Jésus est au-dessus de tout : il peut marcher sur les eaux. Il est l'Éternel qui «s'assied sur les flots» (Psaume 29:10). Il n'y a pour lui aucune difficulté.

Chose étonnante ! Lorsque les siens le voient, ils sont saisis de peur. C'est ce qui aura lieu avec le résidu juif que les disciples représentent aussi dans la nacelle. Celui qui vient les délivrer les remplit de crainte pour commencer, car c'est celui qu'ils ont humilié et rejeté lorsqu'il vint dans ce monde ; ils seront dans l'angoisse à son sujet. Nous voyons le même effet se produire chez les frères de Joseph, qui sont un type du résidu juif ; devant leur frère, la crainte les remplit jusqu'à ce qu'ils aient compris et jugé la gravité de leur péché. Lorsque l'œuvre de la repentance s'est faite dans leur cœur, Joseph peut leur dire : «Vous aviez pensé du mal contre moi : Dieu l'a pensé en bien» (Gen. 50:20 et 45:5-8). Jésus dit aussi aux siens : «C'est moi, n'ayez point de peur», comme s'il disait : «Je suis toujours le même dans mon amour pour vous». «Ils étaient donc tout disposés à le recevoir dans la nacelle ; et aussitôt la nacelle prit terre au lieu où ils allaient» (v. 20, 21). Dès que le Seigneur aura rejoint le résidu juif, la tourmente s'apaisera ; l'état de confusion, la *mer*, se changera en un état stable et organisé, la *terre*, le «roi de toute la terre» étant là (Psaume 47:7). Voilà pourquoi il n'est pas dit que les disciples purent continuer paisiblement leur voyage, mais que «la nacelle prit terre au lieu où ils allaient», sans indiquer le chemin qu'ils pouvaient avoir à parcourir. Le Seigneur étant là, le terme des souffrances est atteint ; c'est la pleine délivrance. Une fois de plus, nous pouvons admirer avec quel soin la Parole de Dieu est écrite. En peu de mots et avec la même figure elle présente des scènes diverses d'une exactitude merveilleuse. Ce ne sont pas les sages et les intelligents de ce monde qui peuvent voir cette beauté mais les petits enfants, savoir ceux qui croient Dieu.

Chapitre 6 v. 22-31 — Comment faire l'œuvre de Dieu

La foule ayant vu partir les disciples sur une nacelle sans le Seigneur, traverse aussi la mer pour le chercher (v. 22-24). Quand ces gens l'eurent trouvé, ils lui dirent : «Rabbi, quand es-tu venu ici ? » C'était bon de chercher Jésus ; mais la valeur de cette recherche dépendait des motifs qui faisaient agir ; c'est ce que le Seigneur va mettre en évidence. Aujourd'hui encore, si Jésus rassasiait de pain les foules, beaucoup le rechercheraient. Jésus leur dit : «Vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains, et que vous avez été rassasiés. Travaillez, non point pour la viande qui périt, mais pour la viande qui demeure jusque dans la vie éternelle, laquelle le fils de l'homme vous donnera ; car c'est lui que le Père, Dieu, a scellé» (v. 26, 27). Les Juifs auraient dû chercher Jésus parce qu'ils avaient vu les miracles qui leur prouvaient qu'il était l'envoyé de Dieu ; mais ils ne s'en souciaient guère ; ils ne pensent qu'à satisfaire leurs besoins naturels. Les hommes n'ont point changé depuis lors. S'ils pouvaient obtenir de Dieu cette satisfaction, ils seraient contents de lui, tandis que, s'il leur présente un Sauveur, ils n'en veulent rien. Ils travaillent pour le présent sans souci de leur avenir éternel. Mais s'ils ne s'en soucient pas, Dieu, dans sa grâce, s'en est occupé. Il a envoyé son Fils dans le monde pour leur donner la vie éternelle. Il offre l'aliment qui demeure jusque dans la vie éternelle que donnera le fils de l'homme. Cet aliment — ou viande — c'est lui-même comme nous allons le voir. Devenu homme, Dieu l'a scellé du Saint Esprit pour accomplir toute l'œuvre pour laquelle il l'a envoyé.

«Ils lui dirent donc : Que ferons-nous pour faire les œuvres de Dieu ? » Jésus répondit, et leur dit : C'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé» (v. 28, 29). La réponse du Seigneur résume toute la différence qui existe entre la loi et la grâce. Sous la loi, il fallait *faire*. Sous la grâce, il

faut *croire*. Si l'homme avait pu faire les «œuvres de Dieu» en obéissant à la loi, il n'eût pas été nécessaire que Jésus vînt dans ce monde apporter la vie, puisque l'homme aurait pu vivre par ses propres moyens. Sa présence ici-bas démontrait l'incapacité de l'homme. C'est donc à Jésus qu'il faut aller ; c'est en lui qu'il faut croire, comme l'envoyé de Dieu dans le but exprès de donner la vie. Mais rien ne déplaît autant au cœur naturel que de croire et d'accepter Christ comme son Sauveur. Cela l'humilie, le met de côté, lui fait sentir son impuissance, sa nullité. Aussi ceux qui entouraient Jésus cherchent aussitôt un prétexte pour ne pas croire. Ils lui disent : «Quel miracle fais-tu donc, toi, afin que nous le voyions, et que nous te croyions ? Quelle œuvre fais-tu ? Nos pères ont mangé la manne au désert, ainsi qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain venant du ciel» (v. 30, 31). Cette réponse manifeste pleinement la volonté de ne pas croire. Au commencement du chapitre, la foule venait après Jésus pour voir les miracles qu'il faisait. Eux-mêmes avaient été rassasiés de pain miraculeusement, ils le cherchaient à cause de cela ; mais dès qu'il leur parle de croire en lui pour avoir la vie, toutes ces manifestations de puissance ne leur disent plus rien ; ils raisonnent. Le Seigneur avait bien dit aux Juifs : «Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie» (chap. 5:40). En rappelant que Moïse avait donné la manne à leurs pères, ils considèrent Jésus bien au-dessous de cet éminent serviteur de Dieu ; mais le Seigneur en profite pour établir toute la vérité de ce qu'il est comme pain de vie et par conséquent sa supériorité.

Chapitre 6 v. 32-47 — Le pain de Dieu

«Jésus donc leur dit : En vérité, en vérité, je vous dis : Moïse ne vous a pas donné le pain qui vient du ciel, mais mon Père vous donne le véritable pain qui vient du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel, et qui donne la vie au monde. Ils lui dirent donc : Seigneur, donne-nous toujours ce pain-là, (v. 32-34).

Quoique venue du ciel, la manne n'était pas le pain qui tirait son origine de Dieu pour communiquer la vie, non seulement aux Juifs, mais au monde. Les Israélites moururent après avoir mangé la manne, tandis que le pain de Dieu donne la vie éternelle. Les Juifs ne comprirent pas le sens des paroles de Jésus ; ils auraient voulu avoir du pain qui ne leur coûtât rien. Ils ne pensaient qu'à la vie matérielle, comme la Samaritaine qui, elle aussi, souhaitait d'avoir de l'eau qui la dispensât de venir puiser au puits. Sans la foi, l'esprit de l'homme ne peut sortir du cercle étroit dans lequel il se meut. Sans intelligence quant aux choses de Dieu, il ne les reçoit pas.

Jésus ajoute : «Moi, je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim ; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif» (v. 35). En donnant la vie, le pain de Dieu rend le croyant capable de jouir des choses divines ; elles deviennent la nourriture de son âme, en sorte qu'il n'a plus faim ni soif des choses du monde. Pierre dit qu'en participant de la nature divine on a «échappé à la corruption qui est dans le monde par la convoitise» (2 Pierre 1:4). Le cœur, les affections sont ailleurs, toujours pleinement satisfaits, tandis que le cœur naturel n'est jamais assouvi par les choses de la terre ; sa convoitise est insatiable et, s'il obtient ce qu'il désire, cela excite en lui le besoin d'avoir davantage. Il a donc toujours faim et soif. Pour n'avoir plus envie des choses de ce monde, il faut non seulement avoir la vie, mais se nourrir de la Parole de Dieu. «Désirez ardemment, comme des enfants nouveaux-nés, le pur lait intellectuel, afin que vous croissiez par lui à salut» (1 Pierre 2:2). Si le croyant ne se nourrit pas des choses de Dieu, les goûts naturels reparaissent bientôt, et il recherche les choses de ce monde sous les formes variées que l'ennemi tient à sa disposition. Il perd ainsi le bonheur qui lui appartient, la communion avec le Seigneur, et, surtout, il le déshonore.

Jésus déclare aux Juifs : «Mais je vous ai dit qu'aussi vous m'avez vu, et vous ne croyez pas» (v. 36). Ils avaient vu le Seigneur et les miracles qui auraient dû les convaincre ; mais ils ne le voulaient pas. Dans son état naturel, l'homme s'oppose à Dieu ; il refuse de venir à Christ. Si Dieu n'agissait pas en grâce à son égard, personne ne viendrait à lui. C'est ce que Jésus dit ensuite : «Tout ce que le Père me donne viendra à moi ; et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi ; car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé» (v. 37, 38). Voyant les

hommes dans leur état de perdition, incapables d'en sortir et sans volonté pour cela, le Père, Dieu révélé en grâce, envoya du ciel son Fils pour les sauver. Ils ne veulent pas aller à lui ; c'est encore lui qui doit les amener à son Fils qui partage les pensées de grâce et d'amour du Père et reçoit tous ceux que le Père lui envoie, quels qu'ils puissent être : grossiers pécheurs, blasphémateurs, moqueurs. Tous ceux qui vont à lui sont les bienvenus. Il les sauve et les rend bienheureux pour le temps et l'éternité. Telle est la volonté de son Père ; il l'a envoyé pour cela ; son bonheur est de l'accomplir.

«C'est ici la volonté de celui qui m'a envoyé : que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour» (v. 39). Jésus veut accomplir d'une manière parfaite toute l'œuvre que le Père lui a donnée à faire. Celui qui a mangé le pain de vie peut encore mourir quant à son corps, et quoique son esprit soit auprès du Seigneur, ce n'est pas ainsi que Dieu veut ses bienheureux rachetés, savoir le corps dans la terre et l'esprit dans le ciel. Le Père les a donnés au Fils, corps et âme, comme il avait créé l'homme. Le Fils ne veut rien perdre de ce que le Père lui a donné, il s'occupera du corps comme de l'âme ; aussi il les ressuscitera au dernier jour pour les présenter à Dieu dans un état de perfection.

Si le verset 39 nous montre la volonté de Dieu que le Fils doit accomplir, le verset 40 nous dit quelle est cette volonté à l'égard de chacun : «car c'est ici la volonté de mon Père : que quiconque discerne le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour». Les Juifs ne voyaient en Jésus que le fils de Joseph (v. 42) ; ils ne discernaient pas en lui le Fils de Dieu. Il en va de même aujourd'hui pour ceux qui ne voient en Jésus qu'un homme parfait, exemplaire, modèle de l'humanité ; ils ne discernent pas le Fils de Dieu et, comme ils ne croient pas en lui comme tel, ils ne peuvent être sauvés. La foi qui sauve est la foi au Fils de Dieu envoyé du ciel pour sauver le pécheur en mourant à sa place. Toute autre croyance en Jésus laisse l'homme dans son état de perdition éternelle. Remarquons aussi quelles gens le Père a donnés au Fils pour les sauver entièrement : c'est *quiconque* discerne le Fils et croit en lui. On peut raisonner et dire : «Si Dieu ne m'a pas donné à son Fils, je ne puis aller». Mais qui sont-ils, sinon quiconque ? Donc tous ont la responsabilité d'aller. Seul celui qui irait à Jésus et serait repoussé par lui pourrait dire que le Père ne l'a pas donné au Fils. Or nous savons que personne ne sera jamais repoussé ni ne l'a jamais été.

De nouveau les Juifs raisonnent et murmurent parce que Jésus avait dit : «Moi, je suis le pain descendu du ciel». «N'est-ce pas ici», disent-ils, «Jésus, le fils de Joseph, duquel nous connaissons le père et la mère ? Comment donc celui-ci dit-il : Je suis descendu du ciel ? » (v. 42, 43). La vue ne sert à rien ; il faut croire. Ils voyaient en Jésus le fils de Joseph et de Marie et non l'envoyé de Dieu. Comme l'aveugle du chapitre 9, ils ne voyaient pas en voyant charnellement, tant qu'ils ne se lavaient pas au réservoir de Siloé, qui veut dire : *envoyé*. Pour cela il faut être enseigné de Dieu et croire. Jésus leur répondit : «Ne murmurez pas entre vous. Nul ne peut venir à moi, à moins que le Père qui m'a envoyé ne le tire ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les prophètes : «Et ils seront tous enseignés de Dieu» (Ésaïe 54:13). Quiconque a entendu le Père et a appris de lui, vient à moi» (v. 44-46). On voit de nouveau qu'il faut l'intervention de Dieu pour qu'un homme puisse profiter du moyen donné pour le salut. Entendre du Père et apprendre de lui, c'est se laisser gagner par la grâce du Fils venu ici-bas pour révéler le Père. Quiconque a compris son état de péché ne peut se trouver en présence de celui qui a révélé Dieu en grâce sans être attiré à lui ; alors il ne raisonne plus sur l'humanité de Christ, il est heureux de saisir la main du Sauveur qui l'attire à lui. Ésaïe avait annoncé que, pour la bénédiction d'Israël aux derniers jours, ils seraient enseignés de Dieu. En attendant ce moment-là, chacun pouvait jouir du même privilège et profiter de la venue du fils de l'homme en grâce ; si même il devait mourir, Jésus le ressusciterait au dernier jour. Jésus l'affirme quatre fois (v. 39, 40, 44, 54). Si le règne de Christ avait pu s'établir tout de suite, ceux qui croyaient en lui n'auraient pas passé par la mort. En attendant, il allait retourner au ciel, et jusqu'à son retour, les croyants qui délogeraient n'auraient rien à craindre ; il les ressusciterait pour jouir des choses célestes et glorieuses, infiniment plus précieuses que son règne sur la terre, dont ils jouiraient également avec lui, associés à lui dans sa position céleste.

Jésus affirme de nouveau (v. 47) que celui qui croit en lui a la vie éternelle. Il n'est donc pas possible de l'obtenir par un autre moyen ; c'est pour cela qu'il est venu. Il ne dit pas «*aura* la vie éternelle», mais «*il a*», dès le moment qu'il croit, non parce qu'il sent qu'il *a* la vie, mais parce qu'il croit.

Chapitre 6 v. 48-57 — La vie dans la mort de Christ

Les pères avaient mangé la manne au désert, puis étaient morts. Jésus était le pain descendu du ciel, «afin que quelqu'un en mange et ne meure pas». Le Seigneur ne se sert plus des expressions «aller à lui», «croire en lui», comme dans les versets qui précèdent ; il est dit : *manger*. Il était le pain de vie qu'il fallait manger. «Moi, je suis le pain vivant qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; or le pain aussi que moi je donnerai, c'est ma chair, laquelle moi je donnerai pour la vie du monde» (v. 48-51). Après s'être présenté vivant ici-bas comme objet de la foi, il parle de sa mort nécessaire pour que sa venue soit efficace, car, s'il montait au ciel sans mourir et passer par le jugement de Dieu que le pécheur a mérité, toute sa vie ici-bas ne pouvait sauver un seul homme. C'est pourquoi il ne dit plus seulement : croire en lui tel qu'il était sur la terre, mais : manger sa chair. Or on ne peut manger un être vivant. Sans sa mort il ne pouvait être mangé, spirituellement, bien entendu. Dans cette mort l'homme naturel trouva son jugement et sa fin, mais, par la grâce de Dieu, aussi la vie éternelle que Dieu ne pouvait donner en laissant subsister l'homme pécheur et ses péchés ; il fallait que le jugement prononcé par Dieu s'exécutât ; s'il l'eût été sur le coupable, c'était la mort éternelle ; pour l'en sauver, Jésus, fils de l'homme, prit sur lui, à la croix, la condition de l'homme. Fait péché, il porta les péchés ; il subit le jugement qui lui était réservé ; dès lors, la vie, sa propre vie, est la part de celui qui mange sa chair qu'il a donnée, non seulement pour la vie d'Israël, mais pour la vie du monde. C'est pourquoi, en contraste avec la manne qui n'avait pas empêché de mourir ceux qui l'avaient mangée, celui qui se nourrira spirituellement d'un Christ mort pour lui, vivra éternellement. Si même il doit déloger, cela ne touchera en rien à la vie éternelle qu'il possède : le Seigneur le ressuscitera au dernier jour.

«Les Juifs disputaient entre eux, disant : Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? » C'était incompréhensible et répugnant pour un Juif que la pensée de manger de la chair, surtout celle d'un homme. Le Seigneur ne cherche pas à les tirer d'embarras ; il affirme la grande vérité qu'il enseignait, dont dépendait le salut de chacun. Il leur dit : «En vérité, en vérité, je vous dis : Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour» (v. 53, 54). Le sang séparé de la chair, c'est la mort. C'est donc d'un Christ mort qu'il faut se nourrir. On le fait en comprenant la nécessité de cette mort, en l'appréciant, en acceptant que c'était ce que nous avons mérité, que par elle nous avons trouvé la fin de notre vieil homme et de nos péchés, que par elle le Dieu que nous avons déshonoré et offensé a été glorifié, pleinement satisfait. Jésus a participé à notre nature humaine (*), afin de pouvoir mourir ; c'est en cela qu'il a été fait inférieur aux anges, à cause de la passion de la mort (Héb. 2:9). Il a laissé cette vie pour nous, pécheurs, vie parfaite, sans tache, sacrifice qui seul pouvait satisfaire aux exigences du Dieu trois fois saint ; vie qui devait nous être communiquée, mais qui ne le pouvait sans la mort de celui qui se substituait au pécheur sous le jugement de Dieu.

(*) Il ne faut pas confondre nature humaine avec nature pécheresse. La première est l'œuvre de Dieu, la seconde résulte du péché ; c'est la volonté opposée à celle de Dieu ; Christ y a été parfaitement étranger ; il a été fait semblable à nous à part le péché.

Dieu défend à l'homme de manger le sang, parce que le sang c'est la vie ; elle appartient à Dieu seul ; l'homme ne peut en disposer. La misérable vie de l'homme en Adam avant pris fin dans la mort de Christ, le croyant peut manger la chair du fils de l'homme et boire son sang, afin de s'approprier la vie de Christ que Dieu lui donne en échange de sa vie souillée de pécheur perdu.

Il importe de présenter la mort de Christ comme moyen de posséder la vie éternelle. On parle beaucoup de Christ homme et de sa vie d'amour et d'abnégation que l'on donne comme exemple à des personnes inconverties, mais, suivraient-elles ce modèle — ce qui est impossible sans la vie divine — que jamais elles ne posséderaient la vie, qui ne s'obtient que par la foi en un Christ mort. Vouloir imiter Christ sans le posséder comme vie, c'est méconnaître la ruine absolue de l'homme pécheur et le jugement qu'il a mérité.

Le Seigneur enseigne, dans la suite, que non seulement il faut manger sa chair et boire son sang pour avoir la vie, mais que c'est là aussi l'aliment de ceux qui la possèdent, comme l'Israélite devait se nourrir de l'agneau de Pâque dont le sang l'avait mis à l'abri du jugement. «Car ma chair est en vérité un aliment, et mon sang est en vérité un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que moi, je vis à cause du Père, de même celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi» (v. 55-57). Celui qui se nourrit de Christ possède la vie en commun avec lui, puisqu'il est sa vie, de la même manière que la vie de Christ est inséparable du Père.

La vie du chrétien est ainsi un don merveilleux, qui fait apprécier la grâce de Dieu et son amour manifesté en Christ, en échange de sa misérable vie de pécheur perdu, aboutissant à la mort éternelle. «C'est ici le pain qui est descendu du ciel, non pas comme les pères mangèrent et moururent : celui qui mangera ce pain vivra éternellement» (v. 58).

Ce chapitre nous présente donc Jésus comme Fils de l'homme, pain de Dieu descendu du ciel pour donner la vie au monde, en contraste avec la manne qui n'avait fait qu'entretenir la vie du peuple pendant quelques années, puis la mort du Fils de l'homme, véritable Pâque dont le croyant se nourrit pour vivre éternellement. Au chapitre 5, Jésus est le Fils de Dieu qui donne la vie à qui il veut. Ici, il est le Fils de l'homme qui meurt pour donner la vie éternelle.

Chapitre 6 v. 60-71 — Ceux qui se retirent de Jésus

Dans les versets suivants nous voyons qu'on peut suivre Jésus, admirer ses paroles, être impressionné par ses miracles en contraste avec ceux qui s'opposaient à Christ, sans pour cela croire en lui avec une vraie foi, sans accepter la vérité qui seule permet de posséder la vie éternelle. «Plusieurs de ses disciples, l'avant entendu, dirent : Cette parole est dure ; qui peut l'ouïr ? » (v. 60). Ils faisaient allusion au fait de manger la chair et de boire le sang du fils de l'homme. On peut donc vouloir un Christ qui enseigne, qui nourrit les foules, fait des miracles, un homme modèle qu'on se propose d'imiter ; mais dès que son enseignement touche à l'état de l'homme en Adam, et montre que toute sa vie aboutit à la mort, en sorte que Jésus dut aller à la croix, mourir à sa place pour qu'il eût la vie, c'est une parole dure. C'est dur d'accepter que l'homme orgueilleux, dans son état naturel, n'est bon que pour la mort. Ainsi il méprise la grâce ; il ne peut l'admettre telle que Dieu la présente, malgré toute sa profession de disciple de Christ, aujourd'hui comme alors. Il se retire (v. 66), car si, pour un moment, il a choisi Christ comme Maître, il ne veut rien de lui comme Sauveur.

Sachant que ses disciples murmuraient de ses paroles, Jésus leur dit : «Ceci vous scandalise-t-il ? Si donc vous voyez le fils de l'homme monter où il était auparavant ? » (v. 62). Il avait dit qu'il était descendu du ciel (v. 33, 42, 50). Il parle ensuite de sa mort, par le fait qu'il donnait sa chair et son sang comme aliment. Tout cela les scandalisait. Maintenant il leur dit qu'il va remonter où il était auparavant. Qu'en penseraient-ils ? car, rejeté, il ne pouvait établir son règne. Une fois l'œuvre de la rédemption accomplie par sa mort, il n'avait plus rien à faire dans ce monde ; il retournait au ciel.

Jésus explique ensuite qu'il ne fallait pas prendre dans un sens matériel ce qu'il disait : «C'est l'Esprit qui vivifie ; la chair ne profite de rien : les paroles que moi je vous ai dites sont esprit et sont vie ; mais il y en a quelques-uns d'entre vous qui ne croient pas» (v. 63, 64). La chair ne sert à rien pour comprendre les paroles de Dieu ; elle n'est bonne que pour la mort. Les paroles de Dieu sont esprit et sont vie, elles ne peuvent se comprendre que par l'Esprit, dont l'opération produit la vie ;

mais pour cela, il faut croire. Le Seigneur connaissait dès le commencement ceux qui ne croyaient pas et celui qui le livrerait. Il les avait tous supportés avec patience et amour ; il ne les renvoie pas ; ce sont eux qui se retirent lorsque ses paroles ne s'adaptent plus à leur mentalité naturelle. Ils n'étaient pas de ceux que le Père avait attirés à lui (v. 65) ; la grâce par laquelle il révélait le Père ne les avait jamais touchés. Dès lors plusieurs de ses disciples se retirèrent et ne marchèrent plus avec lui (v. 66). Jésus s'adressa aux douze et leur dit : «Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ? Simon Pierre lui répondit : Seigneur, auprès de qui nous en irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ; et nous, nous croyons et nous savons que toi, tu es le Saint de Dieu» (v. 67-69). Les disciples qui se retiraient n'étaient pas des douze apôtres. Le disciple d'un maître quelconque admet ses enseignements et les pratique ; il peut changer de maître à sa convenance. Pour être vrai disciple de Christ, il faut avoir la vie. Pierre répond au nom des douze, assuré que tous partagent sa foi en Jésus. Ils se rendaient compte qu'ils avaient besoin de la vie éternelle et ne pouvaient la trouver qu'en lui. Ils croyaient et par conséquent ils savaient que Jésus était une personne divine, le Saint de Dieu. Seule la foi donne une certitude positive. Sans elle, on peut se former des opinions qu'on abandonne sous l'influence d'autres considérations ; c'est ce qui eut lieu chez ceux qui se retirèrent ; mais dès que Jésus et ses paroles sont l'objet de la foi, il y a certitude et conviction absolues, parce qu'elles reposent sur une base divine et par conséquent invariable. Combien cela importe aujourd'hui, où l'on entend si souvent dire en parlant des vérités de la Parole : «Je n'admets pas». «Je ne vois pas». «C'est mon opinion». «C'est ma manière de voir», et ainsi de suite, au lieu de s'incliner devant la Parole de Dieu et de dire : «Je crois, je sais». Jésus répondit à Pierre : «N'est-ce pas moi qui vous ai choisis, vous, les douze, et l'un d'entre vous est un diable ? Or il parlait de Judas Iscariote, fils de Simon ; car c'était lui qui allait le livrer, lui qui était l'un des douze» (v. 70, 71). Pierre avait parlé au nom des disciples, il ne savait pas qui était Judas ; Jésus seul le savait (v. 64). Pierre pouvait penser qu'ils valaient mieux que ceux qui se retiraient, pensée que le Seigneur corrigeait en exerçant leur conscience par ces paroles terribles : «L'un d'entre vous est un diable», lors même que celui-là, comme les autres, avait été choisi par Jésus. Si le Seigneur nous accorde la grâce de le suivre avec certitude dans le chemin de l'obéissance, nous devons toujours nous défier de nous-mêmes et regarder constamment à lui, afin d'être gardés par lui, sachant que nous sommes sans force, des objets de pure grâce. À lui seul nous devons d'être ce que nous sommes. Il nous gardera de le déshonorer si nous demeurons dans la confiance en son amour et en sa fidélité.

Chapitre 7

Chapitre 7 v. 1-13 — La fête des tabernacles

Jésus se tenait en Galilée, parce qu'en Judée les Juifs cherchaient à le faire mourir ; non qu'ils pussent mettre les mains sur lui avant qu'il se livrât lui-même, mais son heure n'étant pas encore venue, il se soustrayait, d'une manière naturelle, à leur désir meurtrier, car il n'avait jamais opéré de miracle en sa faveur. Au moment de mourir, il le ferait en obéissance à son Père, et alors seulement les hommes pourraient mettre les mains sur lui (v. 1).

La fête des tabernacles allait avoir lieu ; c'était un événement important au point de vue typique, car elle préfigurait l'établissement du règne de Christ où le peuple serait dans la joie. Dans l'institution de cette fête, en Deutéronome 16:13-15, il est dit : «Tu ne seras que joyeux». C'était la dernière fête de l'année ; elle avait lieu lorsque toutes les récoltes étaient recueillies.

Il y avait sept fêtes dans l'année, énumérées en Lévitique 23 : la fête de la *Pâque* (v. 5) ; celle des *pains sans levain* (v. 6-8) ; celle des *prémices* ou premiers fruits (v. 9-14) ; celle des *semaines* ou pentecôte (v. 15-22) ; celle des *trompettes* (v. 23-25) ; celle du *jour des propitiations* (v. 26-32) ; enfin celle des *tabernacles* (v. 33-36), outre le sabbat qui revenait tous les sept jours, tandis que les autres fêtes étaient annuelles. Ces fêtes préfiguraient ce que Dieu accomplirait pour amener son peuple à la

bénédictio finale. À la base de toutes est la Pâque, type de la mort de Christ. La fête des pains sans levain en découlait ; c'est l'absence de péché dont le levain est l'emblème, chez ceux qui sont au bénéfice de la mort de Christ. La fête des premiers fruits de la moisson typifiait la résurrection de Christ, prémices de ceux qui ont une part à sa mort. Cinquante jours après, la Pentecôte avait lieu ; elle préfigurait le rassemblement de ceux qui sont les fruits de la mort de Christ, dont l'antitype eut lieu par la descente du Saint Esprit sur les croyants rassemblés, cinquante jours après la mort du Seigneur. Ce que représentaient ces quatre premières fêtes est déjà accompli. Depuis la Pentecôte, il s'écoulait un temps assez long, sans fêtes, du troisième au septième mois. Cet intervalle correspond à celui durant lequel Israël est dispersé parmi les nations et où se rassemble l'Église à la suite de la Pentecôte. Une fois l'Église enlevée, Dieu reprendra avec le peuple juif ses relations qui débiteront par la fête des trompettes ou «mémorial de jubilation» : Dieu rassemblera à nouveau son peuple disséminé en vue de la bénédiction millénaire ; mais celle-ci ne pourra se réaliser sans un profond travail de repentance, figuré par la sixième fête, celle «des propitiations», où le peuple sera dans l'affliction, au moins le résidu, et reconnaîtra avec douleur le rejet du Messie lorsqu'il se présenta. Après cela la fête «des tabernacles» pourra avoir lieu, type de toute la joie du peuple restauré, heureux sous le sceptre de Christ.

Dans le chapitre 16 du Deutéronome, il n'est question que de trois fêtes, celles dans lesquelles tout homme devait se présenter devant l'Éternel : la Pâque, la Pentecôte et celle des Tabernacles. D'après Luc 2:42, on voit que les jeunes gens pouvaient y monter dès l'âge de douze ans.

Dieu montrait par ces fêtes son désir de s'entourer des hommes en vertu de l'œuvre qui devait s'accomplir, afin que des êtres, séparés de lui par le péché, puissent être heureux dans sa présence, une fois purifiés de toute souillure. Cela aura lieu définitivement dans l'état éternel, alors que «l'habitation de Dieu sera avec les hommes» (Apoc. 21:3) sur la nouvelle terre. En attendant, Dieu veut que, sur la terre actuelle, il y en ait un accomplissement durant le millénium ; la fête des tabernacles en est le type. Actuellement, Dieu habite par son Esprit dans l'Église.

Le Seigneur vint dans ce monde pour accomplir les promesses ; mais nous voyons dans ce chapitre, qu'au moment de la fête on cherche à le faire mourir au lieu de se réjouir en voyant au milieu du peuple celui qui devait introduire de si glorieuses bénédictions. Tel est l'homme naturel, sans intelligence pour comprendre les pensées de Dieu en vue de son propre bonheur.

Même les frères de Jésus ne croient pas en lui. Ils veulent qu'il monte à cette fête pour se produire devant le monde par des actes miraculeux. «Pars d'ici», lui disent-ils, «et va en Judée, afin que tes disciples aussi voient les œuvres que tu fais ; car nul ne fait quelque chose en secret et ne cherche à être lui-même publiquement connu ; si tu fais ces choses, montre-toi au monde toi-même» (v. 3, 4). Jésus accomplissait des miracles, qui témoignaient de ce qu'était Dieu en grâce, mais saint au milieu d'un monde coupable, ce qui, sauf quelques exceptions, excitait la haine contre lui, celle des Juifs surtout, comme nous l'avons vu à propos de la guérison de l'infirmes de Béthesda. Cependant ces miracles devaient prouver que Jésus était le Messie promis. Ses frères souhaitaient des manifestations de sa puissance qui satisfissent l'orgueil des Juifs au lieu de les juger ; ils auraient voulu le voir approuvé du monde, acclamé comme roi, afin de recevoir eux aussi de l'honneur, plutôt que l'opprobre qui atteignait les frères d'un homme méprisé. Plus tard ils crurent en lui (Actes 1:14 ; 1 Cor. 9:5 ; Gal. 1:19). Mais, sans l'œuvre de la régénération, Jésus ne pouvait établir son règne sur l'homme pécheur, ennemi de Dieu, tout en ayant les formes de son culte. Ce n'était pas encore le temps pour cela ; c'est pourquoi Jésus leur répondit : «Mon temps n'est pas encore venu, mais votre temps est toujours prêt. Le monde ne peut pas vous haïr ; mais il me hait, parce que moi je rends témoignage de lui, que ses œuvres sont mauvaises. Vous, montez à cette fête ; moi, je ne monte pas à cette fête, car mon temps n'est pas encore accompli» (v. 6-8). Pour le monde, c'est toujours le temps de célébrer des fêtes religieuses. Il se réjouit à tout propos ; il introduit même un côté religieux à ses fêtes ; mais le Seigneur en est absent, toujours rejeté, de même que ceux qui le connaissent, car ils ne peuvent jouir sans lui. Le Seigneur appelle «bienheureux ceux qui mènent

deuil, car c'est eux qui seront consolés» (Matt. 5:4), alors que le monde sera dans la douleur, pour n'avoir pas reçu le Sauveur.

Lorsque les frères de Jésus furent partis pour la fête, lui aussi s'y rendit, mais en secret. Pendant ce temps, les Juifs le cherchaient. Il y avait une grande rumeur à son sujet ; les uns disaient : «Il est homme de bien». D'autres : «Non, mais il séduit la foule». Mais «personne ne parlait ouvertement de lui, par crainte des Juifs» (v. 10-13). Sa présence préoccupait chacun et mettait les consciences mal à leur aise. Les Juifs, voyant les dispositions favorables de la «foule» (*), disent que Jésus la séduisait (v. 47-49). Ils le haïssaient à tel point qu'on n'osait pas parler ouvertement de lui, par crainte de s'attirer de l'opprobre. N'en est-il pas de même aujourd'hui, au milieu de peuples qui portent le nom de chrétiens ?

(*) Ce mot désigne tous ceux qui ne font pas partie des Juifs habitant la Judée et Jérusalem.

Chapitre 7 v. 14-36 — Jésus à la fête

Le Seigneur ne se rendit donc pas à la fête sur l'invitation de ses frères incrédules puisqu'il ne pouvait alors manifester sa puissance en faveur d'un peuple repentant, comme il le fera après l'enlèvement de l'Église. Mais s'il y monte ensuite, comme en secret, c'est pour proclamer, comme cela convenait à ce moment-là, au cours de la dernière journée de la fête, les privilèges de ceux qui croiraient en lui, lorsqu'il serait remonté au ciel.

Sans se préoccuper des dispositions des Juifs à son égard, il accomplissait l'œuvre que son Père plaçait devant lui. Il enseignait dans le temple avec l'autorité divine qui lui appartenait. Les Juifs s'en étonnaient, car il n'avait pas fait, comme les rabbins, les études qui les rendaient capables de prêcher. «Comment celui-ci connaît-il les lettres», disent-ils, «vu qu'il ne les a point apprises ? » Beaucoup de gens estiment qu'on ne saurait présenter la Parole de Dieu sans avoir étudié, tandis qu'il faut la lire et la croire premièrement pour la comprendre, et Dieu forme, par ce moyen, ceux qu'il veut appeler à son service. Jésus répondit donc aux Juifs : «Ma doctrine n'est pas mienne, mais de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire sa volonté — celle de Dieu — il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu, ou si moi je parle de par moi-même» (v. 14-17). Il y a un moyen bien simple de discerner la doctrine, ou l'enseignement, de Dieu : c'est de désirer faire sa volonté. Dieu répondra à ce désir en communiquant sa parole qui éclairera et dirigera dans ce but. Si, au contraire, nous suivons notre volonté propre, nous ne comprendrons pas la Parole de Dieu, car elle s'oppose toujours à la volonté de l'homme. Si les Juifs avaient souhaité de plaire à Dieu, l'enseignement du Seigneur leur aurait fait comprendre qu'il venait de Dieu. Dieu lui donnait les paroles qu'il avait à dire ; il ne parlait donc pas de lui-même, ni ne cherchait sa propre gloire, comme ses frères auraient voulu qu'il fit. Tout en étant Dieu manifesté en chair, comme homme il dépendait toujours de Dieu qui l'avait envoyé et cherchait sa gloire (v. 18).

Le haine des Juifs vis-à-vis du Seigneur se manifesta lors de la guérison de l'infirmes de Béthesda, qui eut lieu le jour du sabbat ; les Juifs cherchaient donc à le faire mourir (chap. 5:18). C'est pourquoi Jésus leur dit (v. 19) qu'eux aussi violaient la loi de Moïse en pratiquant la circoncision un jour de sabbat. «La foule répondit et dit : Tu as un démon ; qui cherche à te faire mourir ? » La foule, venue des contrées en dehors de Judée, ignorait sans doute que les Juifs de Jérusalem cherchaient à mettre à mort Jésus, car aux versets 25, 26, ceux-ci disent : «N'est-ce pas celui qu'ils cherchent à faire mourir ? Et voici, il parle librement, et ils ne lui disent rien». Mais si la foule ne manifestait pas une opposition aussi ouverte que les Juifs, elle inclinait de leur côté, pour le haïr et ne pas croire à ses paroles.

La circoncision faisait partie de l'ordre de choses légal qui laissait l'homme dans son état de péché. Jésus venant dans ce monde pour le guérir entièrement, c'est-à-dire le sortir de cet état, n'a fait qu'exciter sa haine comme il dit aux versets 23, 24 : «Si un homme reçoit la circoncision en un jour de sabbat, afin que la loi de Moïse ne soit pas violée, êtes-vous irrités contre moi de ce que j'ai

guéri un homme *tout entier* en un jour de sabbat ? Ne jugez pas sur l'apparence, mais portez un jugement juste». Jésus faisait allusion à la guérison de l'infirmes du réservoir de Béthesda. — On ne saurait juger justement si l'on rejette le Seigneur qui nous a apporté la pensée de Dieu sur toutes choses ; sans elle nous n'avons que notre propre appréciation ou celle des hommes, qui ne repose que sur des apparences.

Voyant que Jésus parlait librement, malgré leur désir de le mettre à mort, les Juifs s'étonnent et disent : «Les chefs auraient-ils vraiment reconnu que celui-ci est le Christ ? Mais nous connaissons celui-ci, et nous savons d'où il est ; mais lorsque le Christ viendra, personne ne sait d'où il est» (v. 26, 27). Ils regardaient aux chefs, à leurs conducteurs spirituels, pour accepter ou rejeter Jésus. Ces chefs portaient une lourde responsabilité puisqu'ils avaient assumé la place de conducteurs et qu'ils détournaient du Christ ceux qui les écoutaient. Cependant le peuple aussi était responsable, car Jésus faisait devant tous ce qu'il fallait, en œuvres et en paroles, pour qu'ils crussent en lui. Au lieu de croire, ils raisonnent sur ce qu'était Jésus et sur son lieu d'origine. Pour eux, il venait de Nazareth, et ils prétendaient ignorer d'où le Christ viendrait, alors que les chefs surent dire à Hérode (Matt. 2:5) qu'il naîtrait à Bethléhem. Tous ces raisonnements montrent que le cœur naturel, chez les uns comme chez les autres, aujourd'hui comme alors, ne veut rien de Christ. Ceux même qui sont sous l'effet de la vérité cherchent toutes sortes de prétextes pour ne pas croire. S'adressant à leur conscience, Jésus élève sa voix dans le temple : «Et vous me connaissez, et vous savez d'où je suis : et je ne suis pas venu de par moi-même, mais celui qui m'a envoyé est véritable, et vous ne le connaissez pas. Moi, je le connais, car je viens de lui, et c'est lui qui m'a envoyé» (v. 28, 29). Le Seigneur ne croyait pas à la réalité de leur aveuglement ; il savait ce qui se passait dans leur cœur ; il connaissait leur conscience mal à l'aise en présence de toutes ses œuvres et de ses paroles qui témoignaient de son origine et disaient qui il était. Terrible responsabilité d'avoir devant soi le Fils de Dieu, le Sauveur, et de ne rien vouloir de lui ; responsabilité qui incombe à quiconque lit ces récits de la vie du Seigneur et ne le reçoit pas pour son Sauveur !

Tout en se vantant d'avoir Jéhovah pour leur Dieu, du moment qu'ils refusaient d'admettre Jésus comme envoyé de Dieu, ils ne connaissaient pas celui qui l'avait envoyé, tandis que Jésus le connaissait et venait de lui. En réponse à cette affirmation des versets 28, 29, qui atteignait vivement leur conscience, ils cherchent à tuer Jésus pour faire taire cette voix qui les juge. Mais, est-il dit, «personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue» (v. 30). Les hommes ne pouvaient la hâter : le Seigneur se livrerait lui-même pour accomplir la volonté de son Père au moment voulu de lui. Cependant plusieurs crurent en lui et dirent : «Le Christ, quand il sera venu, fera-t-il plus de miracles que celui-ci n'en a fait ? » Ce témoignage qui trahit une foi peu profonde, mais qui contrastait avec les pensées de la masse incrédule, suffit pour que les pharisiens et les principaux sacrificateurs envoient des huissiers pour prendre Jésus. Sans s'émouvoir de leur haine impuissante, le Seigneur leur dit : «Je suis encore pour un peu de temps avec vous, et je m'en vais à celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas ; et là où moi je serai, vous, vous ne pouvez venir» (v. 33, 34). C'est comme si Jésus leur disait : «Vous n'avez pas besoin de vous presser de vous débarrasser de moi ; je m'en irai de moi-même au moment voulu». Il retournerait au ciel ; personne ne pourrait le trouver, ni le suivre, sinon, plus tard, ceux qui croiraient en lui. Les Juifs pensent qu'il va simplement quitter la Judée pour aller enseigner les Juifs dispersés chez les Grecs ; sa parole les laisse perplexes. Ce que Jésus venait de leur dire était extrêmement solennel pour le peuple, car son départ amènerait sur eux de terribles jugements. Lorsqu'il était au milieu d'eux, on le cherchait pour le faire mourir et non pour écouter sa parole, sauf quelques exceptions, tandis qu'ensuite on le chercherait, mais on ne le trouverait pas. Alors s'accomplirait la parole du prophète Amos : «Voici, des jours viennent, dit le Seigneur, l'Éternel, où j'enverrai une famine dans le pays ; non une famine de pain, ni une soif d'eau, mais d'entendre les paroles de l'Éternel. Et ils erreront d'une mer à l'autre, et du nord au levant ; ils courront çà et là pour chercher la parole de l'Éternel, et ils ne la trouveront pas» (Amos 8:11, 12).

Nous vivons dans des temps qui ont beaucoup d'analogie avec ceux-là. Grâce à la patience de Dieu, Christ est encore présenté comme Sauveur ; mais les hommes trouvent toutes sortes de prétextes pour ne pas croire. Ils raisonnent sur la divinité de Jésus, sur l'inspiration des Écritures ; ils regardent aux chefs religieux qui ont « appris les lettres » ; ils prétendent que l'intelligence dont Dieu les a doués ne leur permet pas de croire ce qu'ils ne comprennent pas, oubliant que l'intelligence humaine, toute grande qu'elle soit, ne saurait comprendre les choses de Dieu ; elles lui sont folie (1 Cor. 2:14). D'autres regardent à la marche inconséquente des chrétiens. Chez tous, la vérité est qu'ils ne *veulent pas croire*. Si l'on ne cherche pas à brûler les Bibles et à faire taire la voix des témoins du Seigneur par la persécution, comme autrefois, on ne souhaite pas moins de ne plus l'entendre, et cela arrivera, car le Seigneur va venir enlever ceux qui croient ; on pourra les chercher, mais on ne les trouvera pas. Alors personne ne sera capable d'enseigner la vérité ; l'erreur l'aura remplacée et ceux qui l'enseigneront le feront avec une énergie satanique qui se développe rapidement aujourd'hui.

Pour ne pas s'exposer à vivre dans ces jours-là, dont nous sommes bien près, il faut s'empresse de recevoir le Seigneur pour son Sauveur, en croyant la Parole de Dieu qui seule est la vérité. On doit croire premièrement ; ensuite on reçoit le Saint Esprit par lequel on peut comprendre les choses profondes de Dieu.

Chapitre 7 v. 37-53 — La dernière journée de la fête

La fête des tabernacles durait sept jours, comme celle des pains sans levain, mais elle avait en plus un huitième jour, appelé au verset 37, « la grande journée de la fête ». Comme nous l'avons dit, cette dernière fête de l'année préfigurait le millénium qui clora l'histoire du peuple juif et du monde ; après cela viendra l'état éternel indiqué par le huitième et dernier jour de la fête. Dès lors le temps ne compte plus ; l'éternité est un jour sans fin.

En attendant l'établissement du millénium, le Seigneur rejeté met fin, par sa mort, à Israël selon la chair, et par conséquent, à tout le système légal sous lequel il vivait. Il passe le jour du sabbat dans le tombeau. Ensuite tout a pris fin pour les Juifs sur le pied de leur responsabilité, jusqu'à ce qu'ils regardent à celui qu'ils ont percé et le reçoivent quand il viendra pour établir son règne.

Mais si le Seigneur passe dans le tombeau le septième jour de l'ordre de choses précédent, il ressuscite le huitième et inaugure, par sa résurrection, un nouvel état de choses dont ce jour devient le premier ; c'est pourquoi les croyants célèbrent le premier jour de la semaine et non plus le sabbat qui était le dernier. On comprend pourquoi le Seigneur, dans ce huitième jour de la fête, s'écrit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre » (v. 37, 38). Au milieu de la masse qui le rejetait, quelques personnes ne trouvaient pas de quoi satisfaire aux besoins de leur âme ; elles avaient soif. Si ces gens venaient à Christ, il ne leur dit pas qu'ils régneraient tout de suite avec lui sur la terre, mais ce que le Saint Esprit serait pour eux durant le temps de son absence. Tous ceux qui, pendant ce temps-là, l'auraient reçu, jouiraient des bénédictions que le Saint Esprit leur apporterait en vertu de la mort et de la glorification de Christ, puisqu'il allait retourner à celui qui l'avait envoyé.

Jésus seul peut satisfaire les besoins du cœur oppressé sous le poids de ses péchés et qui ne trouve dans ce monde rien qui lui donne le bonheur, ni ne le soulage, pas plus la religion de la chair que les plaisirs mondains. C'est pourquoi le Seigneur s'élève au-dessus de tout le système religieux qui le rejetait et crie aux oreilles de chacun que c'est à lui qu'il faut aller pour être désaltéré. Il apportait à l'homme le bonheur qui ne prend point sa source dans le désert de ce monde, mais dans le véritable rocher, Jésus, qui désaltérerait toute âme altérée, antitype du rocher frappé d'où jaillirent les eaux qui désaltérèrent le peuple mourant de soif (Nomb. 20:7, 8 et 1 Cor. 10:4). Remarquons que ce rocher se trouvait dans le désert et non en Canaan. C'est au milieu du désert de ce monde qu'on est appelé à venir à Christ et à boire, seul moyen pour être heureux et satisfait ici-bas et pour l'éternité. Que chacun en soit bien convaincu !

En disant : «Des fleuves d'eau vive couleront de son ventre», le Seigneur fait ressortir que non seulement celui qui vient à lui pour boire est rassasié, mais qu'il devient un moyen de rafraîchissement pour d'autres. Dans la Parole, le ventre ou les entrailles désignent le siège des affections ; là s'éprouvent, dans toute leur sensibilité, les impressions les plus intimes. Le croyant, abreuvé de Christ dont l'amour, la grâce et toutes les perfections font vibrer les cordes les plus sensibles de ses affections renouvelées, peut communiquer à d'autres ce qui a rafraîchi ses propres entrailles. Le Seigneur ne dit pas que ces fleuves d'eau vive couleront de sa tête, siège de l'intelligence, car la connaissance de la personne de Christ n'est pas une affaire d'intelligence ; c'est un aliment savouré par le cœur, qui développe les affections spirituelles ; la jouissance qu'il procure produit le besoin de communiquer à d'autres la véritable intelligence spirituelle qui vient toujours du cœur pour le Seigneur. Mais, pour que tout ce jeu des affections spirituelles se produise, il faut une puissance qu'on ne possède pas sans le Saint Esprit ; c'est ce que dit l'évangéliste dans la parenthèse du verset 39 : «Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié». L'Esprit n'était pas encore venu comme personne, ce qui ne pouvait arriver qu'à la suite de la glorification de Christ, les deux ne pouvaient être personnellement ensemble sur la terre. Le Seigneur comme homme avait reçu le Saint Esprit au début de son ministère, mais, pour qu'il pût venir sur d'autres, il fallait que l'œuvre de la rédemption s'accomplît et que le Seigneur entrât dans sa gloire pour envoyer de là le Saint Esprit sur les croyants. Il devenait la puissance de leur vie nouvelle et les occupait de lui, comme il le dit aux chapitres 14 à 16 de cet évangile. Mais il n'est venu dans ce monde que pour ceux qui croient, tandis que le Seigneur vint à l'intention de tous.

Lorsque Dieu reprendra ses relations avec Israël, le Saint Esprit déploiera ses effets en puissance pour la bénédiction du peuple, ainsi que les Écritures l'annoncent. En attendant, ceux qui croient en Christ rejeté le reçoivent. Après la Pentecôte, ceux qui voyaient les disciples sous la puissante action de l'Esprit, prétendaient qu'ils étaient pleins de vin doux. Mais Pierre leur dit : «C'est ici ce qui a été dit par le prophète Joël : Et il arrivera aux derniers jours, dit Dieu, que je répandrai de mon Esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront ...» (Joël 2:28 ; Actes 2:17). Le Seigneur fait allusion dans le verset 39 de notre chapitre à un passage d'Ésaïe 44:3. «Car je verserai de l'eau sur celui qui a soif, et des ruisseaux d'eau sur la terre sèche ; je verserai mon Esprit sur ta semence, et ma bénédiction sur ceux qui sortent de toi». Et encore au chapitre 58:11 : «Et tu seras comme un jardin arrosé, et comme une source jaillissante dont les eaux ne trompent pas». En attendant ces bénédictions en faveur du peuple terrestre, lorsqu'il aura cru en celui qu'il a rejeté, elles sont, d'une manière plus élevée, la part de ceux qui croient au Seigneur pendant son rejet, car le Saint Esprit les fait jouir d'un Christ céleste, centre de bénédictions spirituelles et éternelles. En parlant du Saint Esprit qu'il allait envoyer, le Seigneur dit : Il sera «avec vous éternellement» (Jean 14:16). Éternellement il fera jouir les croyants de la personne de Christ. Chose précieuse, il accomplit cette œuvre ici-bas, comme Consolateur des croyants que le Seigneur laissait seuls dans le monde qui l'avait rejeté. Il vaut la peine d'aller à Christ et de boire, de croire en lui, pour jouir d'un bonheur spirituel, céleste et éternel et devenir un moyen de bénédiction pour d'autres, au milieu d'un monde qui n'offre aucune jouissance à l'âme et s'avance rapidement vers l'exécution des jugements prononcés sur lui.

Les paroles de Jésus produisirent un certain effet sur la foule, ce qui suscita de nouveau une contestation sur ce qu'il était. Les uns disaient : «Celui-ci est véritablement le prophète. D'autres disaient : Celui-ci est le Christ. D'autres disaient : Le Christ vient-il donc de Galilée ? L'Écriture n'a-t-elle pas dit que le Christ vient de la semence de David et de la bourgade de Bethléhem, où était David» (v. 40-42) ? On raisonne, mais sans conviction parce qu'il n'y a pas de foi.

Tous auraient dû savoir pourquoi le Seigneur venait de Galilée, Joseph ayant dû y habiter en remontant d'Égypte à cause de la méchanceté du roi Archélaüs (Matt. 2:22, 23). La foule se divisa à son sujet ; «quelques-uns d'entre eux voulaient le prendre, mais personne ne mit les mains sur lui» (v. 42-44). Les huissiers envoyés au verset 32 revinrent auprès des pharisiens et des sacrificateurs

sans leur amener Jésus. «Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ? » leur demandèrent-ils. Ils répondirent : «Jamais homme ne parla comme cet homme». Les paroles de Jésus avaient produit assez d'effet sur eux pour les empêcher de le prendre. Nous pouvons espérer qu'elles produisirent en eux une véritable foi. Irrités de cette réponse, les pharisiens leur dirent : «Et vous aussi, êtes-vous séduits ? Aucun d'entre les chefs ou d'entre les pharisiens, a-t-il cru en lui ? Mais cette foule qui ne connaît pas la loi est maudite» (v. 47-49).

La réponse des pharisiens caractérise l'esprit du clergé de tous les temps, qui se place entre Dieu et les hommes. Ces gens-là veulent que l'on recoure à eux pour avoir affaire avec Dieu, au lieu de laisser l'âme sous l'action de la Parole de Dieu. Dieu veut avoir à faire directement avec le pécheur ; il peut, il est vrai, se servir pour cela d'intermédiaires, mais qui conduisent à lui en faisant valoir sa Parole, au lieu de faire valoir leurs propres pensées et non celles de Dieu. Les pharisiens traitaient la foule de maudite parce qu'elle se permettait d'avoir sur Jésus une autre opinion que la leur ; ils alléguaient qu'elle ignorait la loi. Les chefs prétendaient la comprendre et s'étonnaient de ce que Jésus la connût sans avoir appris les lettres. S'ils l'avaient connue, ils auraient reçu Jésus, ainsi qu'il le leur dit au chapitre 5:46, 47 : «Si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi ; car lui a écrit de moi. Mais si vous ne croyez pas ses écrits, comment croirez-vous mes paroles ? » L'intelligence humaine seule ne sert à rien pour étudier la Parole ; il faut la foi sous l'action de l'Esprit de Dieu.

Nicodème était l'un des chefs du peuple ; mais il ne partageait pas leurs sentiments et encore moins leur haine. Il leur donne ce sage conseil : «Notre loi juge-t-elle l'homme avant de l'avoir entendu et d'avoir connu ce qu'il fait» ? Il s'attire cette réponse méprisante : «Et toi, es-tu aussi de Galilée ? Enquiers-toi, et vois qu'un prophète n'est pas suscité de Galilée» (v. 50-52). L'orgueil et les prétentions religieuses s'étaient dans cette réponse. Selon eux, un des leurs ou un prophète ne pouvait venir de Galilée, comme si Dieu attachait de l'importance au lieu où l'homme naît. Ces malheureux pharisiens ignoraient ou voulaient ignorer que le prophète Jonas venait de Gath-Hépher en Galilée (2 Rois 14:25), ville de la tribu de Zabulon (Josué 19:13). Rien n'aveugle comme le besoin de se justifier en résistant à la vérité.

Nicodème eût mieux fait de ne pas se trouver au milieu de ces gens-là ; il avait reçu des enseignements du Seigneur qui auraient dû l'amener à rompre avec eux. Venu à lui de nuit, il n'avait pas eu le courage de se montrer de jour et de porter l'opprobre de Christ. Comme Lot, il affligeait, sans doute, son âme dans un lieu d'où il aurait dû sortir. On est heureux de le retrouver à la mort de Jésus, ne craignant pas de se prononcer pour lui, en l'honorant, avec Joseph d'Arimatee, d'une sépulture digne de lui, alors qu'on lui avait donné son sépulcre avec les méchants, dit Ésaïe 53:9.

On voit aussi dans la position de Nicodème ce que la Parole enseigne ailleurs, à savoir que, pour être utile au Seigneur, il faut se séparer du mal. Son conseil, alors qu'il faisait partie du corps des pharisiens et sacrificateurs, fut sans effet. La Parole dit : «Si quelqu'un se purifie de ceux-ci, il sera un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne œuvre» (2 Tim. 2:21). On entend dire, de toutes parts, qu'il ne faut pas se séparer du milieu où l'on se trouve, afin de pouvoir travailler au bien de l'ensemble. Dieu dit le contraire. Qui a raison ? La Parole déclare aussi : «Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs» (1 Cor. 15:33). «Bienheureux l'homme qui ne marche pas dans le conseil des méchants, et ne se tient pas dans le chemin des pécheurs, et ne s'assied pas au siège des moqueurs» (Psaume 1:1).

Chapitre 8

Chapitre 8 v. 1-11 — Jésus et la femme adultère

Après toutes les contestations au sujet de Jésus, à la fin du chapitre précédent, chacun rentra dans sa maison. Dans ce monde, chacun a son domicile ; mais du Seigneur il est dit, au premier verset

de notre chapitre, qu'il s'en alla à la montagne des Oliviers, où il s'était souvent retiré avec ses disciples. C'est là qu'il endura les angoisses de Gethsémané et que, peu après, la troupe conduite par Judas se saisit de lui. De là il monta au ciel, et c'est là qu'il posera les pieds, selon la prophétie de Zacharie 14:4, lorsqu'il viendra pour régner (voir aussi Actes 1:11, 12). Il passa sans doute la nuit sur cette montagne ; car, au point du jour, il vint au temple. Le mont des Oliviers est près de Jérusalem et domine cette cité dont la vallée du Cédron le sépare.

Malgré la controverse de la veille et la haine des Juifs qui cherchaient à le faire mourir, Jésus revient tranquillement au temple continuer son œuvre. «S'étant assis, il les enseignait». Son enseignement, la présentation de la Parole de la part de Dieu, caractérise ce chapitre, pour arriver à cette terrible constatation, que les Juifs l'ont rejetée, comme, au chapitre suivant, ils rejettent ses œuvres.

Pendant que Jésus enseignait, les scribes et les pharisiens lui amenèrent une femme qui avait commis un péché pour lequel, selon la loi, elle méritait la lapidation. Nous savons que, selon Nombres 15:30, 31, quiconque avait enfreint un des dix commandements devait être lapidé ; c'était le péché commis «par fierté» ; il n'y avait de sacrifices que pour les péchés commis par erreur. Ces Juifs religieux, toujours à la recherche de moyens leur permettant de prendre Jésus en défaut, pensent l'embarrasser gravement en lui amenant cette femme ; ils espèrent le mettre en contradiction soit avec la loi, soit avec la grâce qu'il enseignait. Ils lui rappellent que Moïse a commandé de lapider ces pécheresses et lui disent : «Toi donc, que dis-tu ? Or ils disaient cela pour l'éprouver, afin qu'ils eussent de quoi l'accuser» (v. 5, 6). Le piège paraissait habilement tendu ; mais qu'ils voulussent le croire ou non, celui que ces malheureux voulaient éprouver était Dieu, quoique devenu homme, celui qui «prend les sages dans leur ruse, et le conseil des astucieux est précipité (ou renversé)» (Job 5:13). Si Jésus conseillait de lapider cette femme, il se mettait en opposition avec le caractère de grâce qu'il manifestait ; s'il se prononçait pour le pardon, il ne reconnaissait pas l'autorité de la loi. Pour commencer, il ne dit rien. «S'étant baissé, il écrivait avec le doigt sur la terre», comme un homme préoccupé d'autre chose que de ce qui se passe autour de lui. Silence embarrassant pour ses interlocuteurs qui, pressés d'arriver à leurs fins, continuaient à l'interroger. «S'étant relevé, il leur dit : Que celui de vous qui est sans péché, jette le premier la pierre contre elle. Et s'étant encore baissé, il écrivait sur la terre» (v. 7, 8). Les Juifs se réclamaient de la loi qu'ils prétendaient observer, toujours pressés d'en appliquer les pénalités à autrui, sans se placer eux-mêmes sérieusement devant elle. La loi ne condamnait pas seulement les péchés grossiers qui font honte à la généralité des hommes ; elle châtie au même degré la convoitise et d'autres péchés que l'homme appelle peu graves. Or puisqu'ils voulaient la loi pour cette femme, et avec raison, elle valait aussi pour eux. Jésus l'applique donc à leur conscience dans toute sa force ; il avait le droit de le faire, puisqu'il l'avait donnée lui-même en Sinaï. En écrivant de nouveau sur la terre, il laisse à la lumière de sa parole le temps nécessaire pour pénétrer dans leur conscience. Ne pouvant se soustraire à l'effet de cette «vraie lumière... qui, venant dans le monde, éclaire tout homme» (chap. 1:9), ceux qui la rejettent comme ceux qui la reçoivent, ils «sortirent un à un, en commençant depuis les plus anciens jusqu'aux derniers» (v. 9). Ils justifiaient ce que Jésus avait dit au chapitre 3:19, 20 : «Or c'est ici le jugement, que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises». Tous ils avaient compris que, faute d'avoir accompli la loi, la force leur manquait pour condamner l'accusée. Craignant de voir leurs péchés dévoilés en public, comme ceux de la coupable, ils se retirent, tout d'abord ceux qui étaient en faute depuis le plus grand nombre d'années et que leur âge faisait jouir de la considération de leur entourage. Mais devant Dieu, «tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu» (Rom. 3:23). Cependant si leur état de péché se dévoilait, c'était en présence de celui qui venait apporter la grâce, car il manifestait la lumière de la *vie* ; mais pour en profiter il fallait écouter Jésus et croire en lui.

«Jésus s'étant relevé et ne voyant personne que la femme, lui dit : Femme, où sont-ils, ceux-là, tes accusateurs ? Nul ne t'a-t-il condamnée ? Et elle dit : Nul, Seigneur. Et Jésus lui dit : Moi non plus, je

ne te condamne pas ; va, — dorénavant ne pêche plus» (v. 10, 11). Celui qui seul était sans péché, au lieu de jeter la pierre contre elle, ne la condamne pas. Quel merveilleux tableau de la grâce ! Le Juge de tous était là ; mais venu dans ce monde comme Sauveur. Puisqu'aucun des hommes n'avait pu accomplir la loi qu'il avait donnée, il venait pour les sauver en portant lui-même le jugement mérité par les coupables ; aussi ne condamne-t-il pas.

Les accusateurs, sous l'effet de la lumière qui dévoilait leur état de péché, auraient dû rester auprès de Jésus et lui confesser leurs fautes ; ils auraient compris que non seulement la vérité était venue par Jésus Christ, mais aussi la grâce. La vérité manifeste le péché de l'homme et la grâce l'enlève de devant Dieu et en délivre le coupable. Une seule en profite, la plus indigne de tous au jugement de ses semblables. Au lieu de fuir, elle reste auprès de Jésus pour entendre cette parole : «Moi non plus, je ne te condamne pas». Le Juge des vivants et des morts ne la condamne pas. Qui donc oserait le faire ? Dès lors la grâce pouvait agir en elle pour lui donner la capacité de réaliser ce que Jésus ajouta : «Va, dorénavant ne pêche plus». Elle pouvait dès lors nouer plus ample connaissance avec la personne de Jésus, pour le suivre comme une des brebis que le bon berger a délivrées du joug des ordonnances et du jugement qu'elle avait mérité (Sujet traité au chapitre 10).

Chapitre 8 v. 12-20 — Jésus la lumière du monde

Après cette scène, Jésus continue à enseigner : «Moi, je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie» (v. 12). Comme nous l'avons déjà remarqué, le Seigneur, dans cet évangile, fait découler son enseignement des faits qui y sont rapportés. La lumière qui éclaire tout homme venait de briller devant plusieurs. C'était la vie pour qui voulait en profiter, mais ce ne sera pas le cas devant le grand trône blanc (Apoc. 20:11, 12) où cette lumière manifesterait l'état de péché de tous ceux qui y paraîtraient pour les juger selon leurs œuvres. Ceux qui voulaient éprouver Jésus n'en profitèrent pas, puisqu'ils se retirèrent. Le Seigneur donc dit que celui qui le suit aura la lumière de la vie, non seulement chez les Juifs, mais dans le monde, plongé dans les ténèbres de la mort. Jésus est venu pour tous, c'est ce qui caractérise cet évangile. Ici, il est «la lumière du monde». Il ne dit pas que, si le *monde* le suit, il aura la lumière de la vie, mais «*celui* qui me suit» ; la réception de la vie, du salut, est une affaire individuelle.

Privilege inappréciable d'avoir la lumière de la vie pour marcher au milieu d'un monde plongé dans les ténèbres ! Combien il importe de la posséder aujourd'hui ! Les ténèbres morales, où vit le monde depuis la chute, enveloppent toujours plus de leur obscurité mortelle la chrétienté qui, plus que jamais, rejette Christ dont elle porte encore le nom. L'invitation se fait encore entendre : «Celui qui me suit aura la lumière de la vie». On ne peut suivre Jésus en ayant un pied dans le monde et l'autre avec ceux qui suivent le Seigneur. On ne peut jouir un moment des plaisirs mondains, sous quelque forme que ce soit, et à d'autres chercher à faire taire sa conscience mal à l'aise en s'occupant un peu des choses sérieuses. Si l'on va, dans cet état d'âme, aux réunions où l'on parle du Seigneur, c'est avec le cœur plein des vanités mondaines. De cette manière on ne suit pas le Seigneur, et il n'y a ni paix, ni joie, ni lumière dans ce chemin. Pour avoir la lumière de la vie, pour jouir de cette vie dont l'objet est Christ lui-même, qui rend le cœur parfaitement heureux et capable de voir toutes choses comme Dieu les voit, il faut abandonner tout ce qui se rattache au monde et suivre le Seigneur dans le chemin qu'il a tracé ici-bas. Cette vérité est simple à comprendre. Le monde gît dans les ténèbres. Le cœur de l'homme est ténèbres, semblable au chaos ténébreux dans lequel se trouvait le monde physique. Impossible d'en tirer un rayon de lumière. Il faut que la lumière divine y brille. Dieu avait dit : «Que la lumière soit, et la lumière fut». Elle vient de Dieu, comme aussi celle qui, dans la personne de Jésus, a brillé au milieu des ténèbres morales du monde. On ne peut donc la posséder qu'en la recevant et en le suivant. Cette lumière est vie, comme la lumière physique. Tout ce qui, sur la terre, est privé de la lumière du soleil, dépérit et meurt.

En entendant les paroles de Jésus, les pharisiens lui dirent : «Tu rends témoignage de toi-même ; ton témoignage n'est pas vrai» (v. 13). Comme *homme*, le Seigneur ne rendait pas témoignage de lui-

même (*), mais, ici, comme Fils de Dieu, lumière du monde, il rendait témoignage de ce qu'il était. Il n'est pas nécessaire d'affirmer que le soleil éclaire ; dès qu'il est levé chacun en est convaincu. Jésus était la lumière ; les accusateurs de la femme l'avaient bien vu. Il leur répond : « Quoique moi je rende témoignage de moi-même, mon témoignage est vrai, car je sais d'où je suis venu et où je vais ; mais vous, vous ne savez pas d'où je viens et où je vais. Vous, vous jugez selon la chair ; moi, je ne juge personne. Et si aussi moi, je juge, mon jugement est vrai, car je ne suis pas seul, mais moi et le Père qui m'a envoyé. Et il est écrit aussi dans votre loi, que le témoignage de deux hommes est vrai. Moi, je rends témoignage de moi-même ; et le Père qui m'a envoyé rend aussi témoignage de moi » (v. 14-18). Jésus avait constamment conscience d'où il était venu et où il allait. Il ne pouvait rester dans un monde opposé à Dieu et qui le rejetait ; il allait le quitter, aussitôt accomplie l'œuvre qu'il avait entreprise. En ne recevant pas ses paroles, personne ne savait d'où il venait et où il allait. Etrangers à Dieu et à ce qui vient de lui, les hommes ne jugent Jésus que selon la chair. Impossible de sortir du cercle dans lequel se meut l'esprit naturel, sans la foi. Jésus n'était pas venu de son propre chef ; son Père l'avait envoyé, comme cet évangile le déclare une quarantaine de fois. Non seulement son Père l'avait envoyé, mais il était avec lui, en sorte que le témoignage requis par la loi existait, témoignage divin que, dans leur aveuglement, les hommes refusaient.

(*) Nous avons vu au chapitre 5 qu'un quadruple témoignage lui était rendu.

En entendant parler de son Père qui l'avait envoyé, ils disent à Jésus : « Où est ton Père ? Jésus répondit : Vous ne connaissez ni moi, ni mon Père ; si vous m'aviez connu, vous auriez connu aussi mon Père » (v. 19). Quelle preuve de l'incapacité dans laquelle l'homme se trouve pour connaître Dieu, même lorsqu'il se révèle en grâce dans la personne de son Fils. Tout l'évangile selon Jean est bien résumé dans ces versets du premier chapitre. « La lumière luit dans les ténèbres ; et les ténèbres ne l'ont pas comprise » (v. 5). « Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui ; et le monde ne l'a pas connu. Il vint chez soi ; et les siens ne l'ont pas reçu » (v. 10, 11). Mais, grâce à Dieu, la foi saisit ce que le cœur naturel rejette et ne peut connaître : « À tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom » (v. 12). Ils se trouvent au bénéfice de la venue de Jésus dans ce monde.

Quoique Jésus prononçât ces paroles dans le temple au milieu d'un monde religieux hostile, personne ne mit les mains sur lui, « parce que son heure n'était pas encore venue » (v. 20).

Chapitre 8 v. 21-30 — Conséquences de l'incrédulité

Jésus répète aux Juifs ce qu'il leur a déjà dit au chapitre 7:33, 34. « Moi, je m'en vais, et vous me cherchez » ; mais il ajoute : « et vous mourrez dans votre péché : là où moi je vais, vous, vous ne pouvez venir » (v. 21). Le but de sa venue était de sauver ; mais, méconnu et rejeté, il allait partir et laisser ceux qui ne le recevaient pas dans l'état où il les avait trouvés, avant commis en plus le péché de ne l'avoir pas reçu. Venu d'auprès du Père, il y retournait ; ils ne pouvaient le suivre ; ils mourraient dans leur péché. Les Juifs, bornés en ce qui regarde les choses célestes, comme tous ceux qui ne croient pas, se demandent s'il se tuera puisqu'il dit : « Où moi je vais, vous, vous ne pouvez venir ». Jésus leur répond : « Vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut ; vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde » (v. 22, 23). Il y avait un abîme entre Jésus et eux, et entre eux et le lieu d'où il venait. Mais Jésus avait franchi cet abîme pour leur apporter tout ce dont ils avaient besoin, afin qu'ils pussent sortir de leur condition misérable. Il leur avait révélé le Père, Dieu en grâce ; ils n'avaient qu'à croire en lui, mais ils s'y refusaient. Aussi Jésus leur répète : « Je vous ai donc dit que vous mourrez dans vos péchés ; car si vous ne croyez pas que c'est moi, vous mourrez dans vos péchés » (v. 24). Rien de plus clair, de plus concluant : le Fils de Dieu, envoyé par son Père, vient dans ce monde de ténèbres et de mort apporter la lumière et la vie. Si ceux en faveur desquels il est venu ne le reçoivent pas, ils mourront dans leurs péchés. Cette conséquence si logique et solennelle pour les Juifs d'alors est aussi vraie pour tous aujourd'hui. Pierre dit à ces mêmes Juifs, en parlant de Jésus : « Celui-ci est la pierre méprisée par vous qui bâtissez, qui est devenue la pierre angulaire ; et il

n'y a de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés» (Actes 4:11, 12).

Au verset 21, lorsque Jésus dit : «Vous mourrez dans *votre* péché», il parle du péché commis par la nation juive qui refuse de le recevoir. Le verset 24 : «Vous mourrez dans *vos* péchés» s'applique à tout homme ; c'est la mort sans avoir obtenu le pardon de ses péchés.

Jésus ayant dit : «Si vous ne croyez pas que c'est moi», les Juifs lui demandent : «Qui es-tu ? » Plus haut, ils lui avaient demandé : «Qui est ton père ? » L'esprit d'incrédulité a toujours des questions à poser pour se justifier et s'autoriser à ne pas croire, tandis que la foi accepte tout ce que Dieu dit. Jésus leur répond : «Absolument ce qu'aussi je vous dis». Toute sa vie, ses œuvres, ses paroles manifestaient parfaitement ce qu'il était. Qui parlait comme lui ? C'est ce qui avait frappé les huissiers envoyés pour le prendre au chapitre précédent : «Jamais homme ne parla comme cet homme». Ce qu'il disait et faisait révélait ce qu'il était et ce qu'était son Père. Personne ne pouvait aller voir au ciel ce qu'était Dieu ; alors, sous une forme humaine, il vint apporter aux hommes ce qu'ils ne pouvaient voir et posséder par aucun autre moyen. Remarquez aussi que Jésus dit : «Si vous ne croyez pas que c'est *moi*», paroles à retenir aujourd'hui plus que jamais, car on parle volontiers de Jésus ; mais tout en disant de belles choses de lui, on ne croit pas que c'est *Lui* dans le sens qu'il le dit ici ; manifestation de Dieu le Père, Fils de Dieu, Dieu le Fils, la Parole qui était Dieu, qui au commencement était auprès de Dieu, distinct de Dieu, Dieu manifesté en chair. Celui qui ne croit pas en lui tel que cet évangile le présente, mourra dans ses péchés.

Jésus ajoute qu'il aurait beaucoup de choses à dire des Juifs et à juger ; mais il avait à communiquer au monde la vérité qu'il avait ouïe de son Père. Les Juifs ne comprirent pas qu'il leur parlait du Père. Ne voulant pas connaître Jésus, ils ne pouvaient connaître le Père (v. 26, 27). Jésus leur dit : «Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez que c'est moi, et que je ne fais rien de moi-même, mais que, selon que le Père m'a enseigné, je dis ces choses. Et celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que moi, je fais toujours les choses qui lui plaisent» (v. 28, 29). Le Seigneur rejeté prend toujours le titre de Fils de l'homme, qui implique aussi sa mort. Par l'expression «élevé», Jésus indique que les Juifs allaient le crucifier. Avant sa mort, ils refusent de croire ; ils pensent en finir avec lui en le faisant mourir, mais il ressuscitera et enverra le Saint Esprit qui rendra témoignage de lui ; ils connaîtront alors que c'est lui, quand il sera trop tard pour le recevoir tel qu'il se présentait au milieu d'eux. Après sa mort et sa glorification, ils sauront qu'il était et qu'il leur avait parlé de la part du Père.

Quand le Seigneur se voyait seul et incompris, il aimait à dire (v. 29) : «Celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que moi, je fais toujours les choses qui lui plaisent». C'est aussi ce qui a lieu pour les croyants, peut-être méconnus, incompris du monde et même d'autres croyants, isolés ; mais, s'ils font la volonté de Dieu, ils jouissent de sa présence. Être seul avec Dieu, avoir son approbation, cela vaut plus que la compagnie et les honneurs du monde.

Malgré l'opposition des Juifs et leurs raisonnements, la parole de Jésus trouva le chemin de quelques cœurs : «Comme il disait ces choses, plusieurs crurent en lui» (v. 30). Il ne faut jamais craindre de présenter la Parole de Dieu, car elle est puissante et opérante ; elle produit ses effets dans les cœurs et les consciences dans les milieux où tout paraît fermé.

Chapitre 8 v. 31, 32 — Privilège de ceux qui croient

Jésus dit aux Juifs qui avaient cru en lui : «Si vous persévérez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ; et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira» (v. 31, 32). Après avoir cru, il faut porter les caractères de celui en qui l'on a cru, agir comme lui à tous égards, reproduire en paroles et en actes ce qu'il fut ici-bas, chose tout à fait possible, puisqu'il est la vie du croyant. Pour cela, on doit persévérer dans sa parole, qu'il présentait au milieu des Juifs, la vérité, comme Jésus l'est lui-même, expression de ce que sont toutes choses selon la pensée de Dieu. Si donc on veut être

dans le vrai à l'égard de n'importe quoi : de soi-même, du bien, du mal, du monde, du présent, de l'avenir, du passé, il faut connaître la pensée de Dieu, telle qu'il l'a donnée dans sa Parole. En y persévérant, on porte le caractère de disciples de Christ et la vérité affranchit de tout ce qui n'est pas selon Dieu, du joug de la loi, du péché, du jugement et des pensées propres au cœur naturel ; elle place le croyant dans une pleine liberté devant Dieu, dans la position dont Christ est l'expression, ce qui a été pleinement démontré depuis que le Saint Esprit est venu sur la terre à la suite de l'ascension du Seigneur.

Chapitre 8 v. 33-37 — L'homme esclave du péché

Quand ils entendent parler d'affranchissement, les Juifs répondent à Jésus : «Nous sommes la postérité d'Abraham, et jamais nous ne fûmes dans la servitude de personne ; comment dis-tu, toi : Vous serez rendus libres ? » (v. 33). Ces malheureux, qu'une haine implacable aveuglait, affirmaient deux choses insensées pour des hommes quelque peu intelligents, quand ils disent n'avoir jamais été les esclaves de personne. 1° Ils étaient sous la servitude des Romains, puisqu'ils se trouvaient sous la domination gentile depuis plus de six cents ans. Cela, chacun le savait. 2° Ils étaient sous une autre servitude dont la première était la conséquence : l'esclavage de Satan et du péché, comme tout homme non affranchi par le Seigneur. Les Juifs subissaient le joug des Gentils pour avoir abandonné Dieu pour les idoles. Si, depuis leur retour de la captivité à Babylone, ils ne retombèrent pas dans l'idolâtrie et rétablirent les formes du culte de l'Éternel, leur méchante opposition au Fils de Dieu venu au milieu d'eux pour les délivrer démontre la dureté de l'esclavage sous lequel ils se trouvaient. Jésus leur répond sans relever l'absurdité de leur erreur ; il maintient la vérité qui caractérise l'état moral de tout homme : «En vérité, en vérité, je vous dis : Quiconque pratique le péché est esclave du péché». Terrible esclavage, mais dont on peut, par la grâce de Dieu, être affranchi si l'on accepte la vérité que Jésus apportait.

Le Seigneur met ensuite en contraste la position d'esclave et celle de fils. Tout en étant enfants d'Abraham selon la chair, ce que Jésus reconnaît, les Juifs étaient esclaves du péché ; par conséquent, ils n'avaient pas plus qu'un esclave l'assurance de rester dans la maison ; en effet, par la position que Dieu leur avait faite, ils vivaient en quelque sorte dans la maison de l'Éternel. Mais Dieu voulait une maison composée de fils. Dans ce but, il envoie son Fils pour mettre en liberté ces esclaves du péché ; aussi leur dit-il : «Si le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres (v. 35, 36). Ils pourraient alors faire partie de la vraie maison de Dieu.

Chapitre 8 v. 37-50 — L'homme enfant du Diable

Jésus dit aux Juifs : «Je sais que vous êtes la postérité d'Abraham ; mais vous cherchez à me faire mourir, parce que ma parole n'a pas d'entrée auprès de vous. Moi, je dis ce que j'ai vu chez mon Père ; vous aussi donc, vous faites les choses que vous avez entendues de la part de votre père» (v. 37, 38). L'origine d'une nature se révèle par les actions. C'est le point de vue auquel l'apôtre Jean se place dans ses épîtres comme dans l'évangile. Il n'y a que deux sources : une du bien, et une du mal. Le bien ne peut provenir que de Dieu et le mal de Satan ; les fruits le manifestent, comme le Seigneur le dira aux versets 42 et 44 (voir 1 Jean 3:8, 9). Abraham est appelé le père des croyants ; ses œuvres ont montré qu'il était de Dieu, après avoir cru. Jésus, envoyé par Dieu, *disait* ce qu'il avait vu chez son Père, car dans ce chapitre il s'agit toujours de la parole. Mais chez les Juifs, voyait-on les caractères d'Abraham ? Ils répondent à Jésus : «Abraham est notre père. Jésus leur dit : Si vous étiez enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham ; mais maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi, un homme qui vous ai dit la vérité que j'ai ouïe de Dieu : Abraham n'a pas fait cela» (v. 39, 40). Moralement, ils n'étaient donc pas enfants d'Abraham ; leurs œuvres le prouvaient ; de qui donc étaient-ils les enfants ? Car Jésus leur dit : «Vous, vous faites les œuvres de votre père». Au lieu de se juger et d'accepter la vérité sur leur état, ils rehaussent leurs prétentions et répondent : «Nous ne sommes pas nés de la fornication ; nous avons un père, Dieu» (v. 41). La religion de formes, se

vantant de privilèges sans effets sur la conscience, tient l'homme loin de Dieu et le laisse dans l'ignorance et les ténèbres, avec des prétentions ridicules. Que de non-sens ces pauvres Juifs religieux n'ont-ils pas articulés dans ce chapitre ! Ils n'ont jamais vécu dans la servitude de personne ; ils sont enfants d'Abraham, enfants de Dieu, choses dont la chair peut se vanter, mais qui, devant Dieu, n'ont aucune valeur. Et ils se trouvaient devant Dieu venu à eux en grâce. Jésus va leur prouver qu'ils n'avaient pas Dieu pour Père, comme il leur avait démontré qu'ils n'étaient pas enfants d'Abraham. Il leur dit : «Si Dieu était votre père, vous m'aimeriez, car moi je procède de Dieu et je viens de lui ; car je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé» (v. 42). La preuve de la présence de la nature divine en quelqu'un, c'est l'amour. «Quiconque aime est né de Dieu» (1 Jean 4:7). Si les Juifs avaient Dieu pour Père, ils auraient aimé Jésus, venu du Père. Il se présente constamment dans ce chapitre comme *envoyé* de Dieu pour *dire les paroles* de Dieu (voir pour *envoyé* : v. 16, 18, 26, 29, 42, et pour la *parole* dite : v. 26, 28, 38, 40, 45 et 47). Un témoignage pareil crée une terrible responsabilité pour le peuple aveuglé par sa haine ; elle pèse sur tout homme, car l'expérience faite avec le Juif est celle de tous les enfants d'Adam.

Jésus continue en disant : «Pourquoi n'entendez-vous pas mon langage ? Parce que vous ne pouvez pas ouïr ma parole» (v. 42). Il faut la nature divine pour comprendre le langage divin, mais s'ils avaient voulu écouter les paroles de Jésus, les Juifs l'auraient compris. «La foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu» (Rom. 10:17).

À mesure que les Juifs élèvent leurs prétentions en opposition aux paroles de Jésus, lui aussi leur dit plus ouvertement ce qu'ils sont : «Vous, vous avez pour père le diable, et vous voulez faire les convoitises de votre père. Lui a été meurtrier dès le commencement, et il n'a pas persévéré dans la vérité, car il n'y a pas de vérité en lui. Quand il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur, et le père du mensonge» (v. 44). En effet, les Juifs n'ont-ils pas montré ces caractères-là dans tout ce que rapporte ce chapitre : la haine et le mensonge ? Le même apôtre dit : «Quiconque hait son frère est un meurtrier» (1 Jean 3:15).

Lorsqu'on parle d'œuvres diaboliques, on pense à des choses extraordinaires, accomplies par des puissances sataniques. Mais la haine, le mensonge, dans quelque mesure que ce soit, en font partie ; elles décèlent leur origine, dont l'homme reste responsable. Satan a trouvé en lui un instrument docile pour reproduire ses propres caractères. Nous ne pensons pas assez qu'en faisant le mal, nous accomplissons des œuvres de même nature que celles du diable.

Le contraste avec Jésus s'établit dans les versets suivants. «Mais moi, parce que je dis la vérité, vous ne me croyez pas. Qui d'entre vous me convainc de péché ? Si je dis la vérité, vous, pourquoi, ne me croyez-vous pas ? Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu ; c'est pourquoi vous n'entendez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu» (v. 45-47). Quel langage simple et clair ! Cependant, au lieu de convaincre les opposants, ces vérités les amènent à blasphémer contre Jésus. Ils lui répondent : «Ne disons-nous pas bien que tu es un Samaritain, et que tu as un démon ? » (v. 48). La lumière qui jaillit des paroles de Jésus ne fait que manifester l'affreux état dans lequel se trouvaient les Juifs, surtout les Juifs religieux. On comprend que le Seigneur dise au chap. 15:22, 23 : «Si je n'étais pas venu, et que je ne leur eusse pas parlé, ils n'auraient pas eu de péché ; mais maintenant, ils n'ont pas de prétexte pour leur péché. Celui qui me hait, hait aussi mon Père». Dans la douceur de son caractère de grâce, Jésus répond simplement à une telle injure : «Moi, je n'ai point un démon, mais j'honore mon Père, et vous, vous jetez du déshonneur sur moi. Mais pour moi, je ne cherche pas ma gloire ; il y en a un qui cherche, et qui juge» (v. 49, 50). Quel exemple de douceur le Seigneur nous donne dans cette réponse ! Il ne s'élève pas contre ceux qui le déshonorent par leurs outrages ; il maintient simplement la vérité. C'est le modèle parfait que Pierre place devant nous : «Car aussi Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces, lui qui n'a pas commis de péché, et dans la bouche duquel il n'a pas été trouvé de fraude ; qui, lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait, ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement» (1 Pierre 2:21-23). Il dit simplement à ces malheureux Juifs : «Je n'ai point un démon» ; «j'honore mon Père» ; «vous jetez du déshonneur sur moi» ; «je ne cherche pas ma

gloire» ; «il y en a un autre qui cherche, et qui juge». Il les laisse sous la responsabilité de ce qu'ils disent et continue à leur présenter la vérité. Ceux qui auront persévéré dans leur incrédulité seront trouvés et jugés par celui qui cherche et qui juge, auquel le Seigneur s'en remettait en continuant son œuvre de grâce envers tous.

Chapitre 8 v. 51-59 — Jésus révèle la gloire de sa personne

Si l'opposition des Juifs oblige le Seigneur à leur dire ce qu'ils sont, comme nous venons de le voir, elle l'amène aussi à dire ce qu'il est quant à l'éternité de son être : «Avant qu'Abraham fût, je suis» c'est-à-dire «l'Éternel». Avant d'en venir là, il leur présente les conséquences éternelles de la fidélité à sa parole, ce qui les fait blasphémer. «En vérité, en vérité, je vous dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra point la mort, à jamais» (v. 51). La mort éternelle était la part du pécheur ; mais Dieu dans sa grâce lui offre la vie éternelle par la parole venue du ciel dans la personne de Jésus. Le Seigneur ne pouvait s'exprimer plus clairement quant aux effets de sa parole. La bienheureuse éternité où se trouveront ceux qui auront cru, sera la preuve magnifique de la vérité de cette déclaration. Pour toute réponse les Juifs disent au Seigneur : «Maintenant nous connaissons que tu as un démon : Abraham est mort, et les prophètes, et toi, tu dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne goûtera point la mort à jamais. Es-tu plus grand que notre père Abraham, qui est mort ? et les prophètes sont morts. Qui te fais-tu toi-même ? » (v. 52, 53). Il est vrai qu'Abraham et les prophètes étaient morts ; mais cela n'infirmait en rien ce que Jésus leur disait. Les Juifs avaient devant eux celui qui effectivement était plus grand qu'eux tous, qui avait appelé Abraham et envoyé les prophètes dont le ministère demeure sans résultats à cause de l'état de l'homme, mort dans ses fautes et ses péchés. C'est précisément pour donner la vie éternelle à de tels êtres que Jésus était venu. Ses paroles communiquaient la vie à qui les recevait et le Seigneur n'en demandait pas davantage.

En réponse à la question des Juifs : «Qui te fais-tu toi-même ? » Jésus dit : «Si moi je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien ; c'est mon Père qui me glorifie, lui de qui vous dites : Il est notre Dieu. Et vous ne le connaissez pas ; mais moi, je le connais ; et si je disais que je ne le connais pas, je serais menteur, semblable à vous ; mais je le connais, et je garde sa parole. Abraham, votre père, a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour ; et il l'a vu, et s'est réjoui» (v. 54-56). Conscient de sa propre gloire, Jésus n'avait pas besoin de se glorifier ; il ne s'en vantait pas ; il cherchait des pécheurs qui voulussent bien recevoir ce qu'il leur apportait. Son Père le glorifiait ; nul ne le connaissait comme lui. S'ils voulaient recevoir sa Parole ils le connaîtraient en participant à sa nature ; mais affirmer qu'ils le connaissaient sans cela, c'était mentir. Car pour avoir la vie, il fallait connaître Dieu autrement qu'en contraste avec les idoles ; à cela s'arrêtaient généralement la foi des Juifs ; mais cette connaissance les laissait dans leur état de perdition. De même ils se vantaient d'être les enfants d'Abraham. Ils l'étaient selon la chair, mais ce qui est de la chair n'a aucun profit devant Dieu. Ils n'étaient pas enfants du père des croyants, autrement ils auraient cru. Au contraire ils haïssaient Jésus, tandis qu'Abraham s'était réjoui en voyant son jour. Dieu avait fait des promesses à Abraham, mais il fallait quelqu'un pour les accomplir. Abraham n'avait pas d'enfant ; Dieu lui en donna un sur lequel reposaient toutes les promesses, car Isaac est une figure de Christ, et de Christ ressuscité, après qu'Abraham eut obéi à Dieu en l'offrant en sacrifice. C'est pourquoi Paul dit aux Galates (chap. 3, v. 16), en citant Genèse 22:18, que la semence d'Abraham était Christ dont Isaac était le type. Abraham saisit la pensée de Dieu par la foi ; il savait que, s'il était étranger sur la terre de la promesse, non seulement sa postérité l'hériterait quatre siècles plus tard, alors que lui serait mort ; mais il regardait au delà, au jour où Christ régnerait, où il aurait sa part comme ressuscité. «Il attendait la cité qui a les fondements, de laquelle Dieu est l'architecte et le créateur». «La foi est l'assurance des choses qu'on espère, et la conviction de celles qu'on ne voit pas» (Héb. 11:10 et 1). C'est ainsi que ce patriarche avait vu le jour où Christ accomplirait les promesses qui lui avaient été faites et il s'en était réjoui.

N'avant pas la foi, les Juifs ne le comprenaient pas et c'est pour eux une occasion de plus de crier au ridicule et de se moquer de Jésus. Pour Jésus c'est aussi l'occasion de leur dire ce qu'il ne leur

avait jamais dit de lui : «Les Juifs donc lui dirent : Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham ! Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous dis : Avant qu'Abraham fût, je suis» (v. 57, 58). D'abord, Jésus ne leur avait pas dit qu'il avait vu Abraham, quoique ce fût vrai, mais bien qu'Abraham avait vu son jour, le jour glorieux de son règne ; il l'avait vu par la foi et s'en était réjoui, ce qu'eux ne faisaient certes pas, quoiqu'ils vissent ce «que plusieurs prophètes et plusieurs rois ont désiré de voir», et qu'ils entendissent ce qu'ils auraient désiré entendre (Luc 10:24) ; ils blasphémaient en les voyant et en les entendant. Dans sa réponse, Jésus leur montre qu'il n'est pas question d'années, pas plus de cinquante ans que des deux mille qui eussent été nécessaires pour voir Abraham sur la terre, mais qu'il est *l'Éternel*, celui qui n'a pas de commencement, qui s'appelle : «*Je suis*». L'Éternel avait dit à Moïse, en Exode 3:14 : «Tu diras ainsi aux fils d'Israël : *JE SUIS* m'a envoyé vers vous». «Je suis» exprime l'éternité de l'existence de Dieu, car l'éternité est un présent continu. C'est pourquoi Jésus pouvait bien dire : «Avant qu'Abraham fût, je suis», non j'étais, mais je suis l'Éternel. Pour toute réponse ils prirent des pierres pour lapider Jésus, exécutant ainsi les œuvres de leur père, le diable. «Mais Jésus se cacha et sortit du temple». Quel aveuglement et quel non-sens de chercher à faire mourir celui qui est l'Éternel ! Ils le feront mourir, quand il se livrera lui-même ; et sur la croix, il ne mourra pas comme les hommes : il remettra son esprit entre les mains de son Père, lorsqu'il ne sera plus nécessaire qu'il demeure dans son corps, une fois accomplie toute la volonté de son Père.

Tout ce chapitre nous présente Dieu et l'homme en conflit. Jésus, qui apporte de la part de Dieu la vie, la lumière, est rejeté, traité de Samaritain, de fou, de démoniaque, sauf par le petit nombre de ceux qui avaient cru en lui. Impossible de tracer un tableau plus affligeant de ce qu'est l'homme en présence de toute la lumière et la vérité divines, venues en grâce, rayonnant de la personne de Jésus dans toute sa beauté. Mais les Juifs blasphèment ; leur haine s'excite au point de vouloir le faire mourir. Aussi Jésus se cache. La lumière ayant donné tout son éclat disparaît. Pour ceux qui ne veulent pas croire il ne reste que cette terrible sentence : «Vous mourrez dans vos péchés».

Les mêmes faits se reproduisent actuellement. La Parole de Dieu est toujours là avec la même puissance ; mais, au lieu d'y croire, on la rejette ; la majorité ouvertement ; d'autres, qui ne voudraient pas être comptés dans ce nombre l'admettent partiellement, à des degrés divers. Beaucoup ne reconnaissent pas Jésus comme le Fils éternel de Dieu, comme les Juifs qui lui disaient : «Où est ton père ? » «Toi, qui es-tu ? » «Qui te fais-tu, toi-même ? » Et parmi ceux qui parlent encore de sa mort, il y en a qui la considèrent comme une mort naturelle, couronnement d'une vie de sacrifice, mais n'admettent pas qu'elle eut lieu pour expier le péché, en satisfaisant à la justice de Dieu pour sauver le pécheur. Aussi, chers lecteurs, que Dieu veuille se servir de ce que nous venons d'exposer bien faiblement dans cet important chapitre pour vous convaincre qu'il faut *croire* à la Parole de Dieu, croire en Jésus, Fils de Dieu, mort sur la croix pour vous donner la vie ; sinon «vous mourrez dans vos péchés». Si l'un d'entre vous cherchait à raisonner sur ce que Dieu dit — ce qui caractérise les jours où nous vivons — qu'il se souvienne que la raison ne saurait dépasser le domaine qui lui est assigné, celui de la création, et que, dès qu'il s'agit des pensées de Dieu, de l'accomplissement de ses conseils merveilleux pour la gloire de son Fils et le bonheur éternel de l'homme, la raison ne lui sert de rien ; il faut la foi. L'homme est perdu ; Dieu veut le sauver ; ce salut a été accompli par la mort de Christ ; c'est une chose à accepter simplement, sans raisonnement aucun.

Chapitre 9

Chapitre 9 v. 1-12 — Guérison d'un aveugle

Dans ce chapitre, le Seigneur ne présente plus sa parole comme moyen d'avoir la vie, parole rejetée ; il accomplit l'œuvre par laquelle l'homme moralement aveugle, peut profiter de la lumière venue dans sa personne, afin de devenir voyant, œuvre aussi rejetée.

Comme Jésus passait, après avoir quitté le temple où l'on voulait le lapider, toujours actif dans son amour, il vit un homme aveugle dès sa naissance. Il le vit ; on ne le lui amena pas comme dans d'autres cas. Il était assis et mendiait (v. 8). Jésus, la lumière du monde, était heureux de faire profiter un malheureux de ce qu'il apportait aux hommes, et dont tous avaient besoin moralement. Ses disciples l'interrogèrent sur cet homme : «Rabbi, disent-ils, qui a péché : celui-ci ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? » (v. 1, 2). Ils pensent au gouvernement de Dieu au milieu de son peuple, sous lequel le coupable porte dans ce monde les conséquences de ses fautes. Dans ce cas il ne s'agissait pas de péchés qui eussent attiré le jugement sur cet homme. Il est une figure de l'état d'aveuglement moral dans lequel l'homme se trouve dès sa naissance. Nul ne saurait voir comme Dieu voit. Le péché ayant fait séparation entre lui et Dieu qui est lumière, il est dans les ténèbres et ténèbres lui-même. Jésus répond : «Ni celui-ci n'a péché, ni ses parents ; mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui» (v. 3). Le Seigneur veut dire que l'état d'aveuglement de l'homme existe dès sa naissance ; il n'est pas produit par tel ou tel péché ; l'homme naît ainsi. Tous sont enfants d'Adam, nés dans l'état où leur premier père les a placés par sa chute. Le Seigneur était là, précisément pour accomplir l'œuvre de Dieu qui les délivrerait de cette cécité morale, car Dieu seul peut donner la vue à celui qui n'a jamais vu, ou faire d'un pécheur souillé un saint et d'un mort un vivant, comme nous le verrons au chapitre 11.

Jésus leur dit : «Il me faut faire les œuvres de celui qui m'a envoyé, tandis qu'il est jour ; la nuit vient en laquelle personne ne peut travailler. Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde» (9:4-5).

La lumière brillait sur ce monde par la présence de Jésus ; il en faisait profiter ceux qui voulaient la recevoir ; mais elle allait disparaître puisque les hommes n'en voulaient rien. Lorsque Jésus ne serait plus ici-bas, personne ne pourrait accomplir une telle œuvre ; non que Dieu n'ait pas agi depuis, le Saint Esprit étant venu pour faire valoir avec puissance les conséquences bénies de l'œuvre de Christ sur la croix. Les Actes des Apôtres en donnent le merveilleux récit. Mais le temps dans lequel le Seigneur se trouvait sur la terre était un jour unique, où la lumière brillait sur ce monde. Après son départ, le monde demeurerait dans les ténèbres qu'il avait préférées à la lumière, nuit morale à laquelle rien ne pourrait être changé, jusqu'à ce que le Seigneur apparût comme soleil de justice pour le jugement des méchants et la délivrance des justes (voir Malachie 4).

Dans le chapitre précédent Jésus présentait sa parole, avons-nous dit. Ici, il accomplit une œuvre, l'œuvre de Dieu, comme sa parole était la parole de Dieu. «Ayant dit ces choses — des versets 4 et 5 — il cracha en terre et fit de la boue de son crachat, et il mit la boue comme un onguent sur ses yeux, et lui dit : «Va, et lave-toi au réservoir de Siloé (ce qui est interprété Envoyé). Il s'en alla donc, et se lava, et revint voyant» (v. 6, 7). Pour accomplir cette œuvre, Dieu n'a pas parlé depuis le ciel ; il a envoyé sur cette terre son Fils, un homme semblable aux autres, mais sans péché ; un homme qui fut méprisé, «quelqu'un de qui on cache sa face» dit Ésaïe ; de sorte que son humanité créait comme un obstacle à l'homme naturel ; elle était comme de la boue sur ses yeux fermés, augmentant, si possible, sa cécité. Cette boue formée de son crachat, ce qui venait de lui, vertu divine mélangée avec la terre, ce qui est humain, représentait l'humanité de Jésus. Mais pour celui qui reconnaissait que Jésus, sous cette forme humaine, était l'envoyé de Dieu, toute difficulté disparaissait ; non seulement la boue tombait, mais la cécité, les ténèbres faisaient place à la lumière. Ceux qui avaient pu dire : «Il n'y a point d'apparence en lui pour nous le faire désirer» (Ésaïe 53:2), peuvent dire aussi : «Tu es plus beau que les fils des hommes, la grâce est répandue sur tes lèvres» (Psaume 45:2). L'aveugle-né est donc l'exemple de quelqu'un en qui cette œuvre s'est accomplie. Il se lava et revint voyant.

Combien la grâce de Dieu est merveilleuse ! Elle a rendu simple pour chacun le seul moyen efficace qui fasse passer des ténèbres à la lumière les misérables aveugles-nés que nous sommes tous par notre nature pécheresse. Pour Dieu, c'est le don de son propre Fils unique, don que personne ne peut apprécier comme lui, mais qui sera pour tous les rachetés le sujet d'adoration et de louanges éternelles.

Un changement pareil, produit chez l'aveugle-né, fait parler ses voisins et connaissances. Ce qui les frappe c'est que précédemment il était assis et mendiait. L'homme, dans son état naturel, est inactif pour Dieu ; et, sans la connaissance de Dieu, il doit avoir recours à ses semblables pour tous ses besoins. Les uns pensent que c'est bien lui, d'autres qu'il lui ressemble. Lui, leur dit : «C'est moi-même». C'est en lui qu'un tel changement s'est opéré. Il ne sera plus assis, il sera actif pour le Seigneur. Il ne mendiera plus : il a bu à la source de tout bien. Il voit clair ; aussi il va rendre témoignage, ce que doivent faire tous ceux en qui l'œuvre de Dieu s'est accomplie.

Tous ces gens étonnés lui disent : «Comment ont été ouverts tes yeux ? Il répondit et dit : Un homme, appelé Jésus, fit de la boue et oignit mes yeux, et me dit : Va à Siloé et lave-toi. Et je m'en suis allé, et je me suis lavé, et j'ai vu. Ils lui disent donc : Où est cet homme ? Il dit : Je ne sais» (v. 10-12). L'aveugle ne connaissait Jésus que de nom ; mais pour lui un fait était certain, c'est qu'ayant fait ce qu'il lui avait dit, il voyait.

Chapitre 9 v. 13-23 — L'aveugle guéri devant les pharisiens

On amène aux pharisiens l'homme guéri. Dans quel but ? Nous l'ignorons, mais nous savons pourquoi Dieu le permet. C'était pour manifester l'état de ces chefs religieux en présence des œuvres de Dieu, comme il avait été manifesté en présence des paroles de Jésus au chapitre précédent.

Ce miracle avait été opéré un jour de sabbat, fait très grave et très important aux yeux des pharisiens, puisqu'il pouvait servir à trouver Jésus en défaut. Aux pharisiens qui lui demandent encore comment il a recouvré la vue, l'homme répète ce qu'il a déjà dit : «Il a mis de la boue sur mes yeux, et je me suis lavé, et je vois». Que dire à l'ouïe d'une déclaration aussi simple ? Les uns s'écrient : «Cet homme n'est pas de Dieu, car il ne garde pas le sabbat». D'autres : «Comment un homme pécheur peut-il faire de tels miracles ? Et il y avait de la division entre eux» (v. 15, 16). Ne sachant que conclure eux-mêmes, ils veulent encore avoir, sur Jésus, l'opinion de celui qui avait été guéri. Ils lui dirent : «Toi, que dis-tu de lui, sur ce qu'il t'a ouvert les yeux ? Et il dit : C'est un prophète» (v. 17). Ils obtiennent déjà une confession de ce qu'était Jésus, car c'est ce qu'ils cherchaient. Pour chasser l'homme de la synagogue, ils voulaient lui faire avouer que Jésus était le Christ. Un prophète est un homme envoyé de Dieu et parlant de sa part. Au lieu d'admettre que Jésus en était un, les pharisiens préfèrent croire que cet homme n'a jamais été aveugle, jusqu'à ce qu'ils entendent le témoignage de ses parents. S'il avait joui de la vue, ç'aurait été un mensonge, une imposture que de parler de sa guérison. Ils auraient alors eu de quoi s'élever contre Jésus. Les parents interrogés répondent : «Nous savons que celui-ci est notre Fils et qu'il est né aveugle ; mais comment il voit maintenant, nous ne le savons pas ; et qui lui a ouvert les yeux, nous ne le savons pas, nous ; il a de l'âge, interrogez-le, il parlera de ce qui le concerne» (v. 19-21). Nouvel embarras des pharisiens ! Comment tirer de là quelque chose contre Jésus et ôter à cet homme la confiance qu'il avait en son bienfaiteur ? Les parents craignaient les Juifs, car ils savaient que si quelqu'un confessait Jésus comme le Christ, il serait exclu de la synagogue. C'est pourquoi ils ne veulent aller plus loin dans leur déposition, et se déchargent sur leur fils, disant : Il a de l'âge, interrogez-le (v. 22, 23).

La crainte des Juifs, la frayeur de n'avoir plus part à la religion du monde a plus d'effet sur les parents que la grâce et la puissance de Jésus déployées en faveur de leur fils. Loin de faire comme Moïse qui avait estimé «l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte» (Héb. 11:26), ils préfèrent rester du côté des ennemis du Seigneur, plutôt que de le confesser. Ils rejettent sur leur fils les conséquences de sa confession. Peu leur importait son exclusion de la synagogue, pourvu qu'eux y restassent. Ils le laissent entre les mains des pharisiens. Aussi il va paraître à nouveau devant cette sorte de tribunal inquisitorial.

Que de personnes auront choisi le malheur éternel pour avoir craint l'opprobre comme les parents de l'aveugle. Le Seigneur dit : «Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui, après cela, ne peuvent rien faire de plus ; mais je vous montrerai qui vous devez craindre : craignez celui qui, après

avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne : Oui, vous dis-je, craignez celui-là» (Luc 12:4, 5). Celui qu'il faut craindre est le Dieu qui fait grâce aujourd'hui ; mais Il deviendra le juge de ceux qui auront méprisé cette grâce pour plaire aux hommes et s'épargner l'opprobre de Christ pendant les quelques jours que nous passons ici-bas.

Chapitre 9 v. 24-34 — Beau témoignage de l'aveugle guéri

Les pharisiens rappellent l'aveugle-né. Assurés de sa guérison, ils veulent bien l'attribuer à Dieu, mais ils cherchent à obliger cet homme à penser de Jésus comme eux. Il leur avait dit : «C'est un prophète». C'était déjà trop pour eux ; ils voulaient faire considérer Jésus comme un pécheur. Comme preuve, ils allèguent qu'il avait violé le sabbat en faisant de la boue (v. 16). Ils lui dirent donc : «Donne gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur» (v. 24). Comment concilier ces deux faits : croire en Dieu et dire de son Fils, envoyé par lui dans ce monde, qu'il est un pécheur ? Quelle valeur peut avoir cette foi pour Dieu ? Hélas ! de nos jours c'est la foi d'un grand nombre, même de ceux qui ne disent pas ouvertement que Jésus est un pécheur, mais qui ne croient pas en sa divinité. Nous avons vu au chap. 3 que le Père ayant remis toutes choses entre les mains de son Fils, c'est donc avec lui que l'homme doit avoir à faire, pour son salut. En conséquence : «Qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais qui désobéit au Fils — en ne croyant pas — ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui». Celui qui avait été aveugle ne sait pas si Jésus est un pécheur, mais il sait une chose, que les pharisiens savaient aussi : c'est qu'il était aveugle et que maintenant il voyait (v. 25, 26). Non satisfaits encore, ces malheureux Juifs veulent faire parler l'homme, afin d'obtenir de lui un témoignage défavorable pour Jésus. «Ils lui disent encore : Que t'a-t-il fait ? Comment a-t-il ouvert tes yeux ? » Questions tout à fait superflues ; aussi leur répondit-il : «Je vous l'ai déjà dit et vous n'avez pas écouté. Pourquoi voulez-vous encore l'entendre ? Voulez-vous aussi, vous, devenir ses disciples ? » (v. 27). Cet homme simple et droit comprend qu'ils ont un motif caché en voulant le faire parler ; mais ce n'était pas afin de devenir les disciples de Jésus. Ne pouvant rien tirer de cet homme à leur profit, et comprenant qu'il se place au nombre des disciples de celui qui lui avait ouvert les yeux, les pharisiens l'injurèrent et lui dirent : «Toi tu es le disciple de celui-là ; mais nous, nous sommes disciples de Moïse... mais pour celui-ci, nous ne savons d'où il est» (v. 28, 29). En effet, Dieu avait parlé à Moïse ; mais qu'en faisaient-ils puisque Moïse avait parlé de Jésus ? (chapitre 5:46). Et que faisaient-ils de tout ce que Jésus leur avait dit au chapitre précédent, où non seulement Dieu avait parlé à Jésus, mais où il parlait en lui ? On ne peut rien contre la volonté de ceux qui refusent de croire, puisque le seul moyen d'avoir la foi est d'écouter la parole de Dieu.

L'aveugle d'autrefois est maintenant compté par les pharisiens au nombre des disciples de Christ. Ils ne se trompent pas ; leurs injures auront pour effet de lui faire rendre un témoignage encore plus précis, qu'ils ne pourront supporter. «L'homme répondit et leur dit : En ceci pourtant il y a une chose étrange, que vous ne sachiez pas d'où il est, et il a ouvert mes yeux. Or, nous savons que Dieu n'écoute pas les pécheurs ; mais si quelqu'un est pieux envers Dieu et fait sa volonté, celui-là il l'écoute. Jamais on n'ouït dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si celui-ci n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire» (v. 30-33). Plus haut l'homme guéri dit aux pharisiens qu'il ne savait pas si Jésus était un pécheur ; mais ici, il leur donne les preuves qu'il ne l'était pas, puisqu'il avait opéré un miracle avec la puissance de Dieu, qui n'est pas à la disposition d'un pécheur, car Dieu n'écoute pas les pécheurs. Il se porte donc garant que Jésus faisait la volonté de Dieu et qu'il était de Dieu. Bientôt il apprendra qu'il est le Fils de Dieu.

Sous l'effet de la haine des Juifs, la foi et la connaissance de cet homme se développent de manière à le caractériser comme disciple de Jésus. Aussi ils ne peuvent plus le supporter et lui disent : «Tu es entièrement né dans le péché et tu nous enseignes ! et ils le chassèrent dehors» (v. 34). Jésus avait dit, de l'aveugle, à ses disciples : «Ni celui-ci n'a péché ni ses parents pour qu'il soit né aveugle». Tandis que les pharisiens attribuent sa cécité à ses péchés pour mépriser le témoignage qu'il rend à Jésus, la foi plaçait cet homme bien au-dessus d'eux et le rendait capable de les enseigner. Ses paroles, comme celles de Jésus, atteignaient leur conscience, et pour se donner

l'illusion de la soulager, «ils le chassèrent dehors», là où se trouvait déjà Jésus, comme résultat aussi de son témoignage fidèle.

Chapitre 9 v. 35-41 — L'aveugle guéri rencontre le Fils de Dieu

«Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé dehors, et l'ayant trouvé, il lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu ? Il répondit et dit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ? Et Jésus lui dit : Et tu l'as vu, et celui qui te parle, c'est lui. Et il lui dit : Je crois, Seigneur ! Et il lui rendit hommage» (v. 35-38). Il ne paraît pas que Jésus ait revu l'aveugle depuis qu'il l'avait envoyé se laver à Siloé. Il le laissa rendre son témoignage qui devint de plus en plus clair à mesure que grandit l'opposition des Juifs, mais le fait chasser là où le Seigneur l'attend, où il était avant lui, hors de leur système religieux. Jésus ne l'avait pas perdu de vue ; mais il attendait le moment opportun pour se révéler à lui comme l'objet dont son cœur avait besoin. Il fallait, à une vue nouvelle, un objet nouveau, car cette vue ne trouvait rien qui la satisfît dans le milieu dont son Seigneur était exclu. Avec la lumière dont il jouissait il ne pouvait avoir que Christ pour objet. Jésus le trouve, donc il l'avait cherché ; pensée encourageante pour les nouveaux convertis qui ont à subir l'opprobre dans le milieu où ils se trouvent. Le Seigneur s'occupe d'eux ; il veut leur révéler toujours plus ce qu'il est, afin que dans leurs difficultés, la connaissance de lui-même remplisse leur cœur de joie et de paix, et leur aide à supporter les conséquences de leur nouvelle position. Lui seul peut satisfaire les désirs de la nouvelle nature ; mais on ne peut en jouir qu'en dehors du monde religieux dont le croyant ne fait plus partie.

À tout ce que l'aveugle guéri connaissait de Jésus et dont il rendit témoignage aux pharisiens, le Seigneur veut ajouter une connaissance plus grande de lui-même. Il se présente à lui comme Fils de Dieu, objet de la foi qui rend victorieux du monde dont le croyant n'est plus. «Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? » dit le même apôtre dans sa première épître, chap. 5:5. Cette connaissance est nécessaire pour rendre parfaitement heureux celui qui n'a plus sa place dans le camp religieux, d'où Jésus est rejeté. Le cœur de cet homme était préparé à apprendre tout ce que Jésus voulait lui dire de lui-même. Aussi, lorsqu'il lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu ? », il s'empresse de lui dire : «Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ? ». Dès qu'il apprend que c'est Jésus lui-même, il croit et lui rend hommage. Pour le racheté le Sauveur devient le Seigneur ; son amour divin s'est acquis tous les droits sur lui. Cette seigneurie n'est pas imposée ; le cœur la reconnaît. Ce Seigneur est le Fils de Dieu ; il devient l'objet infini, insondable du cœur renouvelé ; il suffit pour traverser ce monde en étranger, pour avoir la victoire sur tout ce qui le caractérise, parce que le cœur est occupé d'un objet qui a infiniment plus de valeur que tout ce qui est dans le monde. Les gloires et les perfections d'une telle personne le remplissent de manière à exclure tout ce qui n'est pas de Christ. C'est de lui que les croyants seront occupés dans le ciel, lorsque tout ce qui est de ce monde aura disparu ; c'est pourquoi Jésus suffit pour détourner les regards de ces choses, avant même qu'elles disparaissent.

Dans la réponse de l'aveugle au Fils de Dieu : «Je crois, Seigneur ! et il lui rendit hommage», nous trouvons tout ce qui caractérise la vie divine ; la foi, «je crois», le Seigneur, la reconnaissance de ses droits qui implique l'obéissance qui lui est due ; c'est ce qui doit caractériser la vie du croyant, et l'hommage qui est dû au Fils de Dieu.

«Jésus dit : Moi, je suis venu dans le monde pour le jugement, afin que ceux qui ne voient pas, voient ; et que ceux qui voient deviennent aveugles» (v. 39). Jésus ne parle pas ici de l'exécution du jugement ; il dit au contraire qu'il n'est pas venu pour juger (voyez 3:17 et 12:47), mais la conséquence de sa venue comme lumière manifeste l'état d'aveuglement de l'homme qui refuse cette lumière, de ceux qui sont moralement aveugles. Ce jugement de ce qu'ils sont n'avait jamais été porté sur eux, avant qu'ils eussent eu l'occasion de refuser la lumière. Mais ceux qui reconnaissent leur état d'aveuglement moral, dont l'aveugle-né était la figure, reçoivent Jésus et voient.

Quelques-uns des pharisiens qui entendirent ces paroles en comprirent très bien le sens figuré ; ils dirent à Jésus : «Et nous, sommes-nous aussi aveugles ? Jésus leur dit : Si vous étiez aveugles, vous n’auriez pas de péché ; mais maintenant vous dites : Nous voyons — votre péché demeure» (v. 40, 41). Ces chefs religieux prétendaient voir et conduire les autres, tandis qu’ils étaient aveugles. Ils offrent un tableau de leur état dans leur discussion avec l’aveugle devenu voyant. Mais tout en ayant la prétention de voir, ils demeurent aveugles ; leur péché, consistant à rejeter la lumière venue dans la personne du Seigneur, demeurerait. Cependant, par la grâce de Dieu, s’ils reconnaissaient leur état et profitaient de la venue de Jésus, ils verraient et leur péché ne leur serait pas compté puisque Jésus était venu pour les délivrer de leur misérable état.

L’histoire de l’aveugle-né introduit le sujet du chapitre suivant, qui nous parle du Berger. Le véritable Berger d’Israël est Jésus ; il prend soin de ses brebis qui ne peuvent trouver ce qui leur convient dans la bergerie juive, ainsi que nous venons de le voir avec l’aveugle devenu une brebis du bon Berger. Jésus est venu pour sortir les siens de cette enceinte et pour leur donner la liberté que la grâce leur apporte.

Chapitre 10

Chapitre 10 v. 1-6 — Le Berger, les brebis et le Portier

Jésus commence les enseignements de ce merveilleux chapitre en disant : «En vérité, en vérité, je vous dis : Celui qui n’entre pas par la porte dans la bergerie des brebis, mais qui y monte par ailleurs, celui-là est un voleur et un larron. Mais celui qui entre par la porte, est le berger des brebis» (v. 1, 2).

La bergerie représente Israël, séparé des autres peuples, parqué en dehors des nations païennes. Dieu lui avait donné sa loi et beaucoup d’avantages spirituels et matériels. Mais ce peuple privilégié fut bientôt corrompu ; ayant abandonné la loi, il se plongea dans l’idolâtrie et tous les péchés qui l’accompagnent. Aux jours où le Seigneur était ici-bas, on observait les formes de la religion de Moïse depuis le retour de la captivité babylonienne ; mais on manifestait une opposition violente à Jésus et à ses enseignements. Cependant il y avait, dans ce milieu, ceux qui écoutaient le Seigneur et croyaient en lui ; il les appelle ses brebis. Mélangés au peuple, ils étaient gouvernés par des conducteurs, les chefs religieux de la nation, prétendus bergers, qui s’occupaient davantage de leurs propres intérêts que de ceux des brebis. Ézéchiël leur reproche leur conduite (chap. 34:1-10) et annonce, à partir du verset 11, la venue d’un berger fidèle et plein d’amour pour les brebis. On fera bien de lire ce chapitre en entier et avec attention. Ce berger est Jésus, tel qu’il fut alors dans ce monde, mais aussi tel qu’il sera dans les temps à venir, le véritable Roi-Berger du nouvel Israël. Durant toute l’histoire de ce peuple et particulièrement à l’époque où le Seigneur était sur la terre, on vit des hommes s’attribuer les fonctions de berger, mais sans amour pour les brebis, ne cherchant dans la position qu’ils prenaient que leurs propres intérêts (voir Ézéchiël 34:3 à 6, 8, 10, 19 ; Zacharie 11:4, 5 ; ces passages décrivent précisément l’état de choses tel qu’il existait au temps de Jésus). Aucun de ces hommes n’avait été établi par Dieu ; aucun ne portait les caractères requis par lui pour être berger. Dieu, qui est le portier, n’avait pu leur ouvrir la porte ; ils s’étaient introduits par ailleurs, établis eux-mêmes ; ils portaient les caractères de voleurs. Enfin le Berger promis arriva. Jésus vint au milieu de son peuple en suivant le chemin indiqué à l’avance par les Écritures et portant les caractères annoncés par les prophètes. À lui le portier ouvrit. Mais on remarquera que, lorsqu’il entre, ce n’est pas pour paître les brebis dans la bergerie, enclos ou bâtiment qui les abrite et les garantit des dangers auxquels elles sont exposées, en Orient surtout, où les bêtes sauvages guettent leur proie durant la nuit. Pour paître les brebis, il faut les conduire dehors. Jésus dit de celui qui entre par la porte — et c’est lui-même — «À celui-ci le portier ouvre ; et les brebis écoutent sa voix ; et il appelle ses propres brebis par leur nom, et les mène dehors (v. 3). Voilà une œuvre toute nouvelle.

Les brebis écoutent la voix du berger ; c'est ce qui seul leur donne le caractère de brebis. Le berger connaît leur nom et les mène dehors, la bergerie juive n'étant plus le lieu où les véritables brebis peuvent rester, nous l'avons vu avec l'aveugle-né. Jusque-là personne n'avait le droit de la quitter, et même beaucoup de brebis juives ont eu grand-peine à s'y résoudre ; on voit, dans le livre des Actes, nombre de chrétiens montrer du zèle pour la loi qui cependant ne leur avait pas donné la vie ; mais ce n'est pas le sujet traité ici. Ce que le Seigneur affirme, au contraire, c'est que les brebis écoutent sa voix, puisqu'il les a appelées par leur nom, ce qui montre qu'il connaît parfaitement chacune d'elles. «Et quand il a mis dehors toutes ses propres brebis, il va devant elles ; et les brebis le suivent, car elles connaissent sa voix ; mais elles ne suivront point un étranger, mais elles s'enfuiront de lui, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers. Jésus leur dit cette similitude ; mais ils ne comprirent pas ce que c'était qu'il leur disait» (v. 4-6). Les brebis commencent par écouter la voix du berger ; elle parle à leur cœur, gagne leur confiance, ce qui les engage à le suivre hors du milieu qui lui est opposé, où elles ne trouvent ni pâture, ni liberté. Une fois dehors, le berger va devant elles pour les conduire ; elles le suivent. Il ne requiert d'elles que d'écouter sa voix et de le suivre. Une chose ne va pas sans l'autre. Il se charge de leur trouver les gras pâturages et les eaux paisibles dont parle le Psaume 23. Jamais les brebis n'ont le souci de chercher leur nourriture, lorsqu'elles sont conduites par un berger attentif à tous leurs besoins. Elles ne suivent point un étranger, parce qu'elles ne connaissent pas sa voix et savent discerner celle du berger. La pécheresse du chapitre 7 de Luc, par exemple, avait trouvé dans le Seigneur la voix de la grâce qui ne s'était fait entendre à personne jusqu'alors : «Ta foi t'a sauvée, va-t-en en paix». Supposons qu'un chef du peuple, prétendu berger en Israël, lui eût dit : «Si tu ne fais pas ce que la loi commande, tu ne peux être sauvée», elle aurait bien vite discerné que cette voix n'était pas celle du bon berger qui avait rempli son cœur de paix, de joie et de reconnaissance. L'aveugle du chapitre précédent avait bien compris que les voix des pharisiens étaient tout autres que celle qui lui avait dit : «Va, et lave-toi au réservoir de Siloé». Le Seigneur ne demande de ses brebis aucune capacité, sinon celle d'écouter sa voix pour le suivre.

Puissions-nous être toujours mieux exercés à connaître cette voix dans les temps où nous vivons, car beaucoup de voix étrangères se font entendre, quelques-unes imitant d'assez près celle du bon berger pour que les brebis se laissent tromper. Remarquons que le Seigneur ne dit pas que les brebis *doivent le suivre*, mais qu'elles *le suivent*, qu'elles connaissent sa voix, mais non celle des étrangers, qu'elles s'enfuient d'eux. Il donne les vrais caractères des brebis ; c'est à chacun des croyants de se demander s'il les réalise. Pour le faire, il faut apprécier la grâce que le Seigneur est venu apporter, et apprendre toujours mieux à le connaître.

Nous venons de voir que la *bergerie* est Israël, le *berger*, Jésus, et le *portier*, qui ouvre la porte au vrai berger, est Dieu. Dans les versets qui suivent, nous verrons Jésus sous le caractère de *porte* pour introduire les brebis dans un nouvel état de choses.

Chapitre 10 v. 7-10 — Jésus la porte des brebis

«En vérité, en vérité, je vous dis que moi je suis la porte des brebis. Tous, autant qu'il en est venu avant moi, sont des voleurs et des larrons ; mais les brebis ne les ont pas écoutés. Moi, je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; et il entrera et il sortira, et il trouvera de la pâture» (v. 7-9). Dieu avait ouvert la porte de la bergerie au vrai berger, pour en faire sortir ses brebis qui, en Israël, étaient sous la malédiction de la loi ; maintenant il fallait une porte pour les faire entrer dans le nouvel état de choses, le christianisme, qui n'est pas une bergerie, mais où les croyants forment un troupeau. Christ lui-même est la porte ; c'est par lui qu'on entre ; nul ne peut être sauvé par un autre moyen ; il s'agit de cela avant tout, car le fait d'être Juif ne sauve pas, pas plus que celui de n'être chrétien que de nom. Puis, par cette porte, il entrera et il sortira, ce qui ne veut pas dire que l'on peut entrer et sortir du christianisme ; mais que la brebis jouit d'une pleine liberté — que la loi ne donnait pas, pas plus qu'elle ne donnait le salut — et d'une nourriture abondante, ce que le Psaume 23 présente avec tant de beauté : «Il me fait reposer dans de verts pâturages, il me mène à des eaux

paisibles. Il restaure mon âme ; il me conduit dans des sentiers de justice, à cause de son nom». Les gras pâturages représentent les bénédictions spirituelles, toutes concentrées dans la personne de Christ. Hors de lui, c'est le désert, qui ne fournit rien pour la brebis.

Tous ceux qui étaient venus avant Jésus n'étaient que des voleurs et des larrons, et les brebis ne les ont pas écoutés. Les voleurs et les larrons s'approprient ce qui ne leur appartient pas, mais il y a une nuance entre eux. Le voleur prend chaque fois qu'il le peut, par violence s'il le faut. Le larron agit en cachette. Le voleur est encore signalé au verset 10, pour faire ressortir la manière d'agir du véritable berger : «Le voleur ne vient que pour voler, et tuer, et détruire ; moi, je suis venu afin qu'elles aient la vie, et qu'elles l'aient en abondance». Avec le vrai berger, la brebis possède la vie, ainsi que la nourriture, la liberté et la sécurité. Il donnait la vie aux brebis qu'il trouvait dans la bergerie juive ; mais il voulait qu'elles l'eussent en abondance. Pendant que Jésus était ici-bas, ceux qui allaient à lui avaient la vie, parce qu'il était la vie ; mais pour avoir la vie en abondance, il fallait que Christ passât par la mort et qu'il ressuscitât. Une fois ressuscité, au milieu de ses disciples, il souffla en eux l'Esprit Saint, non comme personne, mais comme vie qui, en lui, venait de passer par la mort et la résurrection. À la Pentecôte, le Saint Esprit tomba sur les disciples assemblés et dès lors ils eurent la vie en abondance. On comprend que cette vie-là ne pouvait être reçue avant la résurrection de Christ. Auparavant et dès le commencement, tous les croyants étaient vivifiés ; ils possédaient la vie de Dieu ; ils en ont montré de beaux fruits ; mais ils ne pouvaient distinguer en eux la vieille et la nouvelle nature, parce que la vie n'avait pas été manifestée, dans la personne de Christ, venu dans ce monde pour révéler le Père, car c'est la connaissance du Père et du Fils qui caractérise la vie éternelle (chap. 17:3).

Chapitre 10 v. 11-15 — Le bon berger

Au verset 11, le Seigneur se nomme le *bon berger* en contraste avec les *mercenaires*, autre caractère de ceux qui prétendaient paître les brebis juives. «Moi, je suis le bon berger : le bon berger met sa vie pour les brebis ; mais l'homme qui reçoit des gages, et qui n'est pas le berger, à qui les brebis n'appartiennent pas en propre, voit venir le loup, et laisse les brebis, et s'enfuit ; et le loup les ravit, et il disperse les brebis. Or l'homme à gages s'enfuit, parce qu'il est un homme à gages et qu'il ne se met pas en souci des brebis» (v. 11-13). Le bon berger ne pense pas à lui-même. Venu pour ses brebis, elles lui appartiennent en propre. On peut confier un troupeau à un berger payé pour le soigner ; mais dès qu'il se voit exposé au même danger que les brebis, il ne pense qu'à sa propre sécurité et abandonne le troupeau, parce qu'il ne lui appartient pas. Jésus prend le titre de «bon berger» lorsqu'il parle de mettre sa vie pour ses brebis, et non seulement de prendre soin d'elles. Son amour est si grand qu'il ne tient aucun compte de sa vie, pourvu que ses brebis ne périssent pas lorsque vient le loup. C'est ce que le Seigneur a fait en allant à la croix. Il fallait nécessairement sa mort pour qu'elles eussent la vie ; mais Jésus fait ressortir ici qu'au lieu de s'épargner, il met sa vie pour ses brebis sans défense. Nous avons un exemple de cela en David : lorsqu'il gardait le menu bétail de son père, il délivra le mouton en tuant l'ours et le lion (1 Sam. 17:34, 35).

En Gethsémané, le Seigneur eut à faire avec celui que le loup représente, Satan, qui aurait voulu la perte des brebis. Croyant faire reculer le Sauveur en présence de la mort par laquelle il allait être vaincu, le diable lui en présenta toute l'horreur. Mais l'amour du bon berger triompha. Il marcha à la mort, le loup redoutable fut vaincu et les brebis délivrées de la mort éternelle. Jésus dit à ceux qui venaient s'emparer de lui, au moment de son arrestation : «Si donc vous me cherchez, laissez aller ceux-ci» (chap. 18:8). Un tel amour touche profondément tous ceux qui en sont les objets, afin de les rendre toujours plus sensibles à sa voix pour l'écouter, le suivre et l'honorer. La jouissance de cet amour rend aussi capable de discerner les voix étrangères qui cherchent à égarer les brebis.

Plus le Seigneur avance dans son discours touchant ses brebis, plus il fait ressortir ce qu'il est pour elles, ce qu'elles sont pour lui et tous leurs avantages. «Moi, je suis le bon berger», dit-il, «et je connais les miens et je suis connu des miens, comme le Père me connaît et moi je connais le Père ; et

je mets ma vie pour les brebis» (v. 14, 15). Le bon berger connaît les siens ; cela donne une confiance illimitée en lui ; il les connaît non seulement par sa toute-science, mais par l'intérêt que leur porte son grand amour, toujours en activité pour chacun. Il affirme avec certitude que les brebis le connaissent. Comment en serait-il autrement, si l'on jouit de son grand amour ? Le Seigneur ne suppose pas qu'il y ait affaiblissement ou défaillance dans cette connaissance ; il dit ce qui le caractérise lui et les siens, sans parler de la manière dont les brebis réalisent cette connaissance. De son côté à lui, tout est toujours parfait. Dans quelle mesure cette connaissance est-elle réciproque ? Comme le Père le connaît, et comme il connaît le Père. Une communion parfaite s'établit entre le berger et les brebis, comme entre lui et son Père. Le bon berger met sa vie pour que la chose ait lieu. Une pareille position, une relation aussi bénie dépassent infiniment tout ce que les brebis laissaient dans le milieu juif d'où elles étaient sorties, et tout ce que le croyant abandonne aujourd'hui dans le monde dont il ne fait plus partie.

Chapitre 10 v. 16 — D'autres brebis seront amenées

Dès la mention faite de la mort de Jésus, on voit apparaître l'accomplissement des conseils de Dieu selon lesquels les croyants de toutes les nations seraient amenés à posséder des bénédictions célestes et éternelles. Jésus dit : «J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut que je les amène, elles aussi ; et elles écouteront ma voix, et il y aura un seul troupeau, un seul berger». Le Seigneur ne voulait pas un troupeau juif seulement, mais un troupeau composé de tous ceux qui écoutent sa voix et auxquels il donne la vie ; ces autres brebis sont les croyants appelés du milieu des gentils, œuvre qui s'accomplit par le ministère des apôtres et se poursuit jusqu'à maintenant. Jésus l'avait commencée lui-même en évangélisant les Samaritains au chapitre 4. Toutes ces brebis portent le même caractère ; elles écoutent la voix du bon berger. Bien que composé d'éléments divers, ce troupeau serait *un*, parce qu'il vivrait sous les soins et sous la conduite du seul berger et posséderait la même vie. Si l'on écoute sa voix, il est impossible que les uns soient dirigés d'une manière et les autres d'une autre ; c'est pourtant ce qui est arrivé. Lorsqu'on entend un chrétien dire : «Moi, je vois ainsi», un autre : «Moi, je vois autrement», et qu'ils marchent, chacun selon ses vues, on peut se demander quel cas on fait de la voix du bon berger. Il y a méconnaissance complète de sa pensée ; ainsi se produisent les nombreuses divisions dans le seul troupeau qui cependant est *un*, car Jésus dit : «Il y aura un seul troupeau, un seul berger». C'est un fait absolu ; pour le réaliser, il suffit d'écouter la voix du seul berger. Si l'on ne peut la discerner, c'est parce qu'on a abandonné l'autre caractère de la brebis, indiqué au verset 5 : «Elles ne connaissent pas la voix des étrangers». Aujourd'hui beaucoup courent écouter chaque voix qui se fait entendre ; on s'estime capable de connaître les voix étrangères ; au lieu de les discerner et de les fuir, on les prend pour celle du bon berger, qui, malgré toutes les difficultés apparentes, se reconnaît parfaitement, à condition de ne pas faire valoir sa propre volonté et de le suivre dans le chemin de l'obéissance qui sort du monde et des organisations religieuses humaines, pour se plier à la volonté de Dieu.

Chapitre 10 v. 17-21 — Jésus donne à son Père un motif pour l'aimer

Jusqu'ici Jésus a présenté son amour pour ses brebis ; cet amour devient pour elles le motif de l'aimer. «Nous l'aimons parce que lui nous a aimés le premier» (1 Jean 4:19). Au verset 17, Jésus élève ses yeux bien au-dessus de ce qui concernait ses brebis et pense à ce que son œuvre sera pour son Père. Le Fils était aimé du Père dont il faisait les délices éternelles (voir Prov. 8:30) ; mais ici il fournit à son Père un nouveau motif de l'aimer. Dès avant les temps, Dieu avait formé le plan merveilleux d'avoir des hommes parfaits et parfaitement heureux, sur une terre nouvelle, dans la connaissance de lui-même, amour et lumière, comme objets de sa pure grâce. Mais où les prendre ? Garder Adam et ses descendants dans l'innocence ne répondait pas à de tels conseils ; ils n'auraient jamais connu l'amour de Dieu, la grâce qui pardonne au pécheur, ôte ses péchés et le place devant

lui, saint et irréprochable en amour, dans la relation d'un enfant bien-aimé. Adam et Ève ne connaissaient ni le bien, ni le mal, dans leur état d'innocence ; ils ne pouvaient donc pas jouir de l'amour d'un Dieu qui pardonne au coupable, ni de la relation d'enfant du Dieu qui est amour et lumière, révélé comme Père dans la personne de son Fils. Ils ne pouvaient jouir de la vie éternelle ; pour cela il faut connaître le Père et le Fils. Nous savons qu'au lieu d'engendrer des enfants innocents, Adam devenu pécheur n'engendra que des pécheurs, désobéissants à Dieu, ennemis de Dieu et par conséquent passibles du jugement éternel, selon la justice du Dieu saint offensé. Ils ne pouvaient entrer dans la présence de Dieu ; sa justice et sa sainteté les tenaient à une éternelle distance de lui, dans les ténèbres de dehors. Mais Dieu est amour. Il voulait faire connaître cet amour ; mais comme il est juste et saint, et qu'il avait prononcé le jugement sur cette race coupable, il devait l'exécuter. Si c'était sur les hommes, tous étaient perdus. Alors Jésus vint dans ce monde, homme parfait, sans péché, et, par ce fait, apte à subir, à la place des coupables, le jugement qu'ils avaient mérité. Il donne sa vie ; il porte sur la croix tout le poids de la colère de Dieu. Il met fin, par sa mort, à toute l'histoire de l'homme pécheur en répondant aux exigences de la nature divine. Une fois tout accompli, il reprend sa vie en ressuscitant d'entre les morts et place en lui, devant Dieu, l'homme autrefois pécheur et perdu dans l'état dans lequel Dieu voulait l'avoir de toute éternité. Dès lors Dieu fut libre de donner cours à son amour infini envers des pécheurs, du moment que sa justice était satisfaite. Tous les conseils de Dieu peuvent s'accomplir. À qui Dieu doit-il de pouvoir agir de cette manière ? À son Fils bien-aimé qui, en laissant sa vie, l'a pleinement glorifié. Les croyants comprennent cette parole de Jésus : «À cause de ceci le Père m'aime ; c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne». Qui peut comprendre cet amour du Père pour son Fils qui a accompli l'œuvre grâce à laquelle il peut réaliser ses pensées d'amour, si chères à son cœur de toute éternité ? Et nous, ses heureux rachetés, quels motifs n'avons-nous pas d'aimer Dieu, le Père, qui avait ces pensées envers nous, et le Fils, le Sauveur, le Bon Berger, qui a rendu possible leur accomplissement, en se présentant à son Dieu et en disant : «Voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté» ?

Si Jésus pense à ses brebis, il donne sa vie pour elles ; s'il pense à son Père, c'est pour le glorifier en laissant sa vie pour la reprendre ; il fait tout cela par *obéissance* à son Père. «Il est devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix» (Phil. 2:8). Jésus dit (v. 18) : «Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir de la reprendre ; j'ai reçu ce commandement de mon Père». Quelle gloire que celle de cet homme divin ! Il est obéissant ; mais qui aurait eu la capacité d'accomplir un pareil acte d'obéissance, sinon le Fils de Dieu ? Pour donner sa vie, il est absolument indépendant des hommes ; nous avons vu souvent dans cet évangile, et nous le verrons tout à l'heure, que les Juifs voulaient le prendre pour le faire mourir, mais ils ne le purent pas. Ils le prendront, il est vrai, mais lorsqu'il se donnera. Personne ne pouvait lui ôter la vie ; il la laissait de lui-même. Lorsque tout fut accompli sur la croix, il dit : «Père, entre tes mains, je remets mon esprit». Il obéissait en mourant, comme il l'avait fait tout le long de son ministère. Il avait le pouvoir de laisser sa vie. Qui, sinon cet homme divin, aurait eu le pouvoir de laisser sa vie ? Mais il le fait par obéissance. Il a aussi le pouvoir de la reprendre ; il ne le fait pas de son propre chef ; il a reçu ce commandement de son Père. Il avait dit aux Juifs (chap. 2:19) : «Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai». Lorsqu'il fut ressuscité, ses disciples se souvinrent de ces paroles : il parlait du temple de son corps. Toute la vie de Jésus fut un acte d'obéissance, de même que sa mort et sa résurrection.

Dans cet évangile, où la gloire divine de Jésus ressort comme nulle part ailleurs, son obéissance, sa dépendance ressortent aussi dans toute leur perfection, et inséparables de sa divinité. Quel mystère glorieux et insondable que celui de l'union de la divinité et de l'humanité dans la personne de Jésus, que notre salut rendait nécessaire !

À l'ouïe de ces merveilleuses paroles, il y eut de nouveau de la division chez les Juifs ; plusieurs d'entre eux disaient : «Il a un démon, et il est fou ; pourquoi l'écoutez-vous ? D'autres disaient : Ces paroles ne sont pas d'un démoniaque ; un démon peut-il ouvrir les yeux des aveugles ? » (v. 20, 21). Les choses les plus glorieuses, devant lesquelles l'âme reste en contemplation et adore, passent pour

folie et pour paroles de démons. Tel est l'homme naturel ! Il ne reçoit pas les choses de Dieu ; elles sont «folie pour ceux qui périssent». Combien cette déclaration de Paul est solennelle ! Il *périt*, celui qui traite de folie les choses de Dieu.

Chapitre 10 v. 22-30 — Jésus au portique de Salomon

«Or la fête de la Dédicace se célébrait à Jérusalem, et c'était en hiver. Et Jésus se promenait dans le temple, au portique de Salomon (v. 22, 23). Ce n'était pas une des fêtes instituées par Moïse et dont nous avons parlé au chap. 7. Le roi de Syrie, Antiochus Épiphane, cruel persécuteur des Juifs, avait profané le temple d'une manière outrageante. Après sa mort, au temps des Macchabées, le temple fut purifié et le service rétabli. À cette occasion, il y eut une grande fête qui se célébrait dès lors chaque année au mois correspondant à décembre ; c'est pourquoi il est dit que c'était en hiver.

Nous ne savons pas exactement pourquoi Jésus se promenait le jour de cette fête, au portique de Salomon où l'on trouve, en Actes 3:11, Pierre et Jean avec l'homme boiteux qui avait été guéri. Jésus était le vrai Salomon ; le temple lui sera dédié un jour (voir Ézéchiel 43:7 et Malachie 3:1). Pour le moment, il est le roi rejeté. Les Juifs l'environnent et lui posent une question qui dénote le malaise de leur conscience, en présence des faits leur prouvant ce qu'ils niaient ; car l'incrédulité ne donne pas de repos. C'est elle qui tenait leur âme en suspens, et non Jésus ; car ils luttèrent contre leur conscience avec la volonté bien arrêtée de ne pas le recevoir. «Jusques à quand tiens-tu notre âme en suspens ? » disent-ils. «Si toi, tu es le Christ, dis-le-nous franchement. Jésus leur répondit : Je vous l'ai dit, et vous ne croyez pas. Les œuvres que moi je fais au nom de mon Père, celles-ci rendent témoignage de moi ; mais vous, vous ne croyez pas, car vous n'êtes pas de mes brebis, comme je vous l'ai dit» (v. 24-26). Les paroles de Jésus au chapitre 8, ses œuvres (chap. 5 et 9) ne pouvaient rendre un plus éclatant témoignage à ce qu'il était ; mais les Juifs ne voulaient pas croire ; il n'y avait aucune utilité à déclarer qu'il fût le Christ, dès le moment qu'on n'acceptait pas ces témoignages. Le temps était passé pour les Juifs comme peuple. N'étant pas des brebis du bon berger, ils ne croyaient pas.

Leur incrédulité donne au Seigneur l'occasion de faire ressortir encore une fois les caractères des brebis et la beauté de leurs privilèges. Il laisse les Juifs et s'occupe des siens. «Mes brebis écoutent ma voix», dit-il, «et moi je les connais, et elles me suivent, et moi, je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais ; et personne ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père. Moi et le Père, nous sommes un» (v. 27-30).

Puisque Jésus rappelle ce qui caractérise ses brebis, il n'est pas superflu de considérer ses paroles. Premier caractère : elles écoutent sa voix ; les Juifs incrédules ne l'écoutaient pas. Souvenons-nous toujours, si nous sommes une brebis de Jésus, qu'il dit de nous : «Elles écoutent sa voix». Comme réponse à ce caractère, Jésus dit «et moi, je les connais» ; il emploie le double pronom pour renforcer son affirmation : précieuse déclaration pour le cœur. Le bon berger connaît chacune de ses brebis ; il a mis sa vie pour elles ; avec le même amour il prend connaissance de tout ce qui les concerne. Ensuite : «Elles me suivent». À cela Jésus répond : «Et moi, je leur donne la vie éternelle», une vie alimentée sans cesse par la connaissance du Père et du Fils. En conséquence : «Elles ne périront jamais». Une autre garantie, pour ainsi dire, qu'elles ne périront jamais, c'est qu'elles sont dans la main de celui qui a mis sa vie pour elles ; personne ne peut les en arracher. Puis son Père, qui les lui a données pour les amener dans une pareille bénédiction, est plus grand que tous ceux qui pourraient s'opposer à elles ; donc personne ne peut les ravir de la main de son Père. Il y a unité parfaite entre le Père et le Fils au sujet des brebis, comme en toutes choses : «Moi et le Père, nous sommes un». Plus le rejet de Jésus s'accroît, plus sa gloire divine resplendit. La sécurité des brebis est donc parfaite. Se sachant entre les mains du Père et du Fils, que craindraient-elles !

Si quelqu'un, en lisant ces lignes, n'avait pas la certitude d'être une brebis du bon berger, qu'il s'empresse d'écouter sa voix pour jouir d'une si belle part, présente et éternelle.

Chapitre 10 v. 31-42 — Les Juifs veulent encore lapider Jésus

Sept fois l'évangile de Jean nous rapporte que les Juifs cherchaient à faire mourir Jésus. L'esprit de Dieu indique, par ce fait, la perfection de leur persévérance à se défaire de lui (chap. 5:16 et 18 ; 7:1 et 30 ; 8:59 ; 10:31 et 39 ; 11:53). «Les Juifs donc levèrent encore des pierres pour le lapider. Jésus leur répondit : Je vous ai fait voir plusieurs bonnes œuvres de la part de mon Père : pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous ? » (v. 31, 32). Le Seigneur avait accompli beaucoup d'œuvres ; l'apôtre dit, à la fin de cet évangile, que, écrites une à une, il ne pense pas que le monde pourrait contenir les livres qui en renfermeraient le récit. Mais les œuvres auxquelles le Seigneur fait allusion sont celles par lesquelles les Juifs devaient reconnaître qui il était. Notre évangile rapporte tous les miracles qui caractérisaient ses enseignements et mettaient en lumière la vérité. Les Juifs répondirent : «Nous ne te lapidons pas pour une bonne œuvre, mais pour blasphème ; et parce que toi, étant homme, tu te fais Dieu» (v. 33). Cependant, au chapitre 5:16, ils veulent le faire mourir, parce qu'il avait guéri un infirme le jour du sabbat. Jésus tire des écritures la preuve qu'il ne blasphémait point en s'appelant Fils de Dieu ; il cite le Psaume 82:6. «N'est-il pas écrit dans votre loi : «Moi j'ai dit : Vous êtes des dieux ? » S'il appelle dieux ceux auxquels la parole de Dieu est venue (et l'écriture ne peut être anéantie), dites-vous à celui que le Père a sanctifié, et qu'il a envoyé dans le monde : Tu blasphèmes, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu ? (v. 34-36). Les hommes appelés «dieux» dans le Psaume 82 sont les juges établis par Dieu au milieu du peuple, ses représentants. Mais, infidèles dans leur service et n'ayant pas agi selon Dieu, après leur avoir dit (v. 6) : «Vous êtes des dieux, et vous êtes tous fils du Très-Haut», il ajoute (v. 7) : «Mais vous mourrez comme un homme, et vous tomberez comme un des princes». Or si Dieu appelle dieux des hommes auxquels il avait confié l'autorité au milieu de son peuple, pouvait-on refuser le titre de Fils de Dieu, à celui que «le Père a sanctifié», c'est-à-dire mis à part avant que le monde fût, pour accomplir sa volonté, et qu'il avait envoyé au temps convenable ? Était-ce un blasphème de sa part ? Dieu lui-même n'avait-il pas déclaré deux fois qu'il était son Fils bien-aimé ? (Matthieu 3:17 et 17:5).

Jésus leur dit encore : «Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas ; mais si je les fais, alors même que vous ne me croiriez pas, croyez les œuvres, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que le Père est en moi, et moi en lui» (v. 37, 38). Les œuvres propres de Jésus portaient le cachet divin de son Père. S'ils ne croyaient pas ses paroles, ils avaient, par ses œuvres, la preuve qu'il ne pouvait être autre que le Fils de Dieu. Ils prétendaient ne pas le lapider pour les bonnes œuvres qu'il faisait ; c'était un non-sens, puisque ces œuvres-là prouvaient qu'ils portaient sur Jésus un jugement faux. Ils avaient sous les yeux un double témoignage de leur erreur, celui des Écritures, et ses œuvres, sans parler de ses paroles. Ils auraient dû croire que le Père était en Jésus et lui dans le Père. Au lieu de croire, «ils cherchaient donc encore à le prendre ; mais il échappa de leur main et s'en alla encore au delà du Jourdain à l'endroit où Jean avait baptisé au commencement, et il demeura là» (v. 39, 40). Jésus quitte le temple pour franchir le Jourdain et laisse les Juifs sous les conséquences terribles de leur incrédulité, car, avec la fin du chapitre 10, nous avons, d'après le plan de cet évangile, la fin du ministère public de Jésus par lequel il prouvait aux Juifs qui il était.

Les chapitres 11 et 12 présentent encore son activité, par laquelle Dieu rend un triple témoignage à son Fils, puisque les Juifs ont rejeté le sien. Nous le voyons *Fils de Dieu* à la résurrection de Lazare, *Messie* à son entrée à Jérusalem comme roi (chap. 12:9-19) et *fils de l'homme* lorsque les Grecs désirent le voir (v. 20-26). Dans les chapitres 13 à 16, Jésus s'entretient avec ses disciples, au chapitre 17 avec son Père ; puis vient la condamnation, la mort, la résurrection, l'apparition de Jésus aux siens, avec un enseignement symbolique, et le relèvement de Pierre.

Jésus retourne au point d'où il était parti au début de son ministère, là où Jean baptisait au commencement, et «demeura là», est-il dit. Il réalisait ce que dit la prophétie d'Ésaïe 49:4 : «J'ai travaillé en vain, j'ai consumé ma force pour le néant et en vain ; toutefois mon jugement est par devers l'Éternel, et mon œuvre par devers mon Dieu» (*). Il exprime par ces paroles que, pour Israël comme peuple, son ministère a été inutile, puisque le peuple l'a rejeté. Israël sera sauvé plus tard,

par la foi en celui qu'il a rejeté. En attendant on peut encore venir à lui, bien que rejeté et demeurant au delà du Jourdain, figure de la mort.

(*) Voyez la réponse de Dieu à ces paroles au verset 6.

«Plusieurs vinrent à lui, et ils disaient : Jean n'a fait aucun miracle ; mais toutes les choses que Jean a dites de celui-ci étaient vraies. Et plusieurs crurent là en lui» (v. 41, 42). Jésus est toujours le point d'attraction de ceux qui ont des besoins, où qu'il se trouve. Mais lorsqu'il est rejeté de la masse, il faut s'en séparer pour aller à lui. Ceux qui crurent en lui étaient des brebis qui écoutaient sa voix. *Ils crurent là en lui*, dans la position que la haine des Juifs lui avait faite. Il en va de même aujourd'hui : le salut s'obtient par la foi en un Christ rejeté, mais qui a pris place au delà de la mort en attendant que son peuple terrestre le reçoive. Ceux qui allèrent à lui reconnaissent le ministère de Jean le baptiseur. Jean n'avait pas fait de miracles ; il était une voix, et ce que cette voix avait dit de Jésus s'est réalisé. Il avait frayé le chemin pour arriver à lui (chap. 1:23).

Il y a un mot très caractéristique dans cet évangile, celui de *croire*, qu'on y trouve quatre-vingt-dix-neuf fois. Quelle grâce merveilleuse de Dieu ! Il a voulu mettre à la disposition de la foi tous les résultats insondables de la venue de son Fils qui, par sa mort, a rendu possible et si simple le salut de pauvres pécheurs tels que nous sommes tous par nature. Que tous ceux qui auraient une tendance à raisonner sur les choses de Dieu, cherchent tous les passages où le verbe «croire» se trouve et méditent sur sa signification.

Chapitre 11

Chapitre 11 v. 1-16 — Jésus apprend que Lazare est malade

Près du Mont des Oliviers, non loin de Jérusalem, se trouvait le village de Béthanie, où habitaient Marthe, Marie et leur frère Lazare. Le Seigneur aimait à se retirer dans cette famille ; l'affection dont il y jouissait rafraîchissait son cœur continuellement attristé et broyé par l'incrédulité et la haine des Juifs. Là, Marthe, toujours active, le servait avec dévouement et Marie, assise à ses pieds, écoutait sa parole ; avec elle Jésus réalisait une communion qu'il n'a goûtée avec aucun des siens à un degré si élevé. C'est aussi là que Jésus se retirait pour la nuit dans les derniers temps de son séjour ici-bas, repoussé de Jérusalem par la haine des Juifs (Matt. 21:17 ; Marc 11:11 ; Luc 21:37), et, comme nous le verrons au chapitre 12, c'est là que Marie oignit ses pieds d'un parfum de grand prix.

Cette famille, si profondément attachée au Seigneur et non moins aimée de lui, fut affligée par la maladie de Lazare. Jésus n'étant pas sur les lieux, Marthe et Marie lui firent connaître leur douleur en disant «Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade». Elles ne lui disent pas de venir ; elles savent que l'amour du Seigneur n'a pas besoin d'une invitation formelle, que la connaissance de leur peine par cet ami divin, suffit pour qu'il s'empresse de venir guérir celui qu'il aime. Elles ne se trompaient point en comptant sur lui : bel exemple de la confiance que nous pouvons avoir dans un amour aussi parfait que celui de Jésus. Mais les sœurs de Lazare, et nous aussi, devons apprendre que ce qui dirigeait le Seigneur Jésus dans son service, n'était pas en tout premier lieu son affection pour les siens, mais bien l'obéissance à son Père. Jésus était l'homme parfait, le serviteur parfait, parce qu'il obéissait et accomplissait toujours la volonté de Dieu. Dans les circonstances que traversait la famille de Béthanie, ce n'était pas la volonté de Dieu que Jésus empêchât Lazare de mourir ; une œuvre plus grande qu'une guérison devait s'accomplir afin que la gloire de Dieu fût manifestée par la résurrection de Lazare, et que le Fils de Dieu fût glorifié par elle ; pour cela, il fallait la mort de ce frère aimé du Seigneur.

Lorsque Jésus eut entendu le message des deux sœurs, il répondit : «Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle» (v. 4). Ce n'est donc

pas par indifférence que Jésus ne partit pas tout de suite ; il est dit au verset 5 : «Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare». Au-dessus de tout, Dieu devait être glorifié et voulait glorifier son Fils par le triomphe de la vie sur la mort. En effet, quelle gloire éclate devant ce tombeau pour le Fils de Dieu méprisé et haï des hommes ! L'homme se trouvait sous l'empire de la mort, et Dieu voulait montrer la puissance par laquelle il l'en délivrerait, ce qu'il ne pouvait pas faire par une guérison ; c'est pourquoi il a envoyé son Fils dans ce monde. Il lui a donné d'avoir la vie en lui-même, ainsi que Jésus le dit à propos de la guérison de l'infirmes de Béthesda au chapitre 5. «Car le Père aime le Fils, et lui montre toutes les choses qu'il fait lui-même, et il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci, afin que vous soyez dans l'admiration. Car comme le Père réveille les morts et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut» (v. 20, 21). L'œuvre plus grande que la guérison de l'infirmes et de Lazare, c'est la résurrection d'entre les morts.

Après avoir appris la maladie de Lazare, Jésus resta encore deux jours où il était. Lors même qu'il ne répondait pas à l'appel des sœurs de Lazare, son cœur ne demeurait pas indifférent à leur douleur, augmentée encore par le retard de son arrivée que, sans doute, elles ne s'expliquaient pas. Dans son amour parfait, Jésus souffrait de paraître insensible à leur peine ; mais au-dessus de tout, il voulait obéir à son Dieu. N'avait-il pas dit en entrant dans le monde : «Voici, je viens pour faire ta volonté» (Héb. 10:9) ? Quel exemple parfait ne nous donne-t-il pas dans cette circonstance, comme dans tout ce qu'il accomplit ! Nous devons toujours chercher à plaire à Dieu premièrement, en lui demandant de connaître sa volonté, avant de nous laisser diriger par nos affections, notre sympathie ou quelque circonstance que ce soit, car sa volonté doit seule nous conduire dans le chemin de l'obéissance.

Les deux jours passés, Jésus dit à ses disciples : «Retournons en Judée». Ne songeant nullement à la peine de la famille de Béthanie, les disciples lui répondirent : «Rabbi, les Juifs cherchaient tout à l'heure à te lapider, et tu y vas encore ! Jésus répondit : N'y a-t-il pas douze heures au jour ? Si quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas, car il voit la lumière de ce monde ; mais si quelqu'un marche de nuit, il bronche, car la lumière n'est pas en lui» (v. 7-10). Pour Jésus, le temps dans lequel il accomplissait la volonté de son Père ici-bas était le jour ; il allait en avant sans broncher, sans se laisser détourner, pas plus par son attachement à la famille de Béthanie que par la haine des Juifs, et la mort certaine qui l'attendait. Non seulement il voyait la lumière comme homme obéissant, mais il était la lumière de la vie. Si nous ne cherchons à faire que la volonté de Dieu, nous aussi nous marcherons pratiquement dans la lumière, et rien ne pourra nous en détourner.

Après cela, Jésus dit à ses disciples : «Lazare, notre ami, s'est endormi ; mais je vais pour l'éveiller». Ne comprenant pas que Jésus s'exprimât de cette manière en parlant de la mort, les disciples lui dirent : «Seigneur, s'il s'est endormi, il sera guéri». Ils ne comprenaient pas que, pour celui qui avait le pouvoir de ressusciter les morts, la mort n'est qu'un sommeil, car pas plus que Marthe et Marie, les disciples ne connaissaient Jésus comme la résurrection et la vie. Jésus leur dit ouvertement : «Lazare est mort ; et je me réjouis, à cause de vous, de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez. Mais allons vers lui» (v. 14, 15). Le Seigneur se réjouit en pensant aux avantages que retireraient les disciples quand ils verraient la puissance de la vie se déployer dans le domaine de la mort, ce qui les amènerait à croire en lui non plus seulement comme Messie, mais comme Fils de Dieu venu pour apporter la vie au sein de la mort dans laquelle tous les hommes se trouvaient et se trouvent encore, tant qu'ils sont dans leur état naturel. Lazare mort en est la figure.

Thomas, voyant que son Maître était bien décidé d'aller en Judée, montre son amour pour lui en disant : «Allons-y, nous aussi, afin que nous mourions avec lui». Dieu a eu soin de nous faire connaître cette déclaration de Thomas, afin que nous sachions que s'il montra de l'incrédulité à l'égard de la résurrection de Jésus, il l'aimait néanmoins.

Chapitre 11 v. 17-25 — Jésus rencontre Marthe

En arrivant à Béthanie, Jésus trouva que Lazare était depuis quatre jours dans le sépulcre. La mort avait accompli son œuvre, Jésus allait accomplir la sienne. Béthanie étant près de Jérusalem d'environ quinze stades, à peu près trois kilomètres, un certain nombre de Juifs étaient venus pour consoler Marthe et Marie, selon les coutumes orientales ; mais circonstance dirigée par Dieu afin qu'il y eût des témoins de la grande œuvre que le Seigneur allait accomplir (v. 17-19).

Marthe, apprenant que Jésus approchait, alla au-devant de lui, tandis que Marie restait assise à la maison. Toujours active et prompte à prendre la parole, Marthe dit à Jésus : «Seigneur, si tu eusses été ici mon frère ne serait pas mort ; mais même maintenant je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera» (v. 21, 22). C'était vrai ; si Jésus avait été présent, il aurait guéri Lazare ; devant lui la mort ne pouvait s'emparer de personne. Cependant Marthe a assez de confiance en celui qu'elle reconnaissait comme le Christ, pour qu'il intervienne auprès de Dieu en leur faveur. Jésus lui répondit : «Ton frère ressuscitera. Marthe lui dit : Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection, au dernier jour». Marthe n'avait pas l'idée que Jésus possédât la puissance de vie en lui-même et par conséquent le pouvoir de ressusciter les morts. Croyant à la résurrection générale au dernier jour, mais non pas à la résurrection d'entre les morts, elle ne recevait pas la consolation dont elle avait besoin ce jour-là. Jusqu'alors, la présence de Jésus ne lui avait rien apporté de plus qu'à tout Juif orthodoxe. Or Jésus était venu non seulement pour accomplir ce qui concernait Israël, mais en faveur de tous les hommes. Il dit à Marthe : «Moi, je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra ; et quiconque vit, et croit en moi, ne mourra point, à jamais. Crois-tu cela ? Elle lui dit : Oui, Seigneur, moi je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui vient dans le monde» (v. 25-27). Jésus annonce donc à Marthe qu'il est la résurrection et la vie, ce qui, par la grâce de Dieu, répond à l'état de tout homme, car tous, Juifs et gentils, étant pécheurs, sont sous le pouvoir de la mort. Pour les en sortir, il ne suffit pas de les guérir, il faut la puissance qui délivre de la mort et donne la vie. Jésus étant la résurrection et la vie, celui qui croit en lui, quoique mort, vivra, sera ressuscité, et celui qui vit, qui se trouvera présent dans son corps, ne mourra point à jamais : c'est ce qui aura lieu lorsque le Seigneur Jésus viendra enlever l'Église et tous les saints endormis. Les croyants délogés ressusciteront premièrement, et les vivants seront transmués, sans passer par la mort. Quand Jésus apparaîtra en gloire pour établir son règne, les témoins, morts entre l'enlèvement de l'Église et ce moment-là, seront ressuscités. Ceux qui vivront encore après avoir traversé le temps terrible de la grande tribulation, ne mourront pas ; ils jouiront du règne de Christ sur la terre. Voilà les glorieuses vérités présentées à la foi de Marthe dans les paroles et la personne de Jésus. Cela dépassait infiniment tout ce qu'elle, et même sa sœur, avaient compris quant à la personne de Christ. Lorsque Jésus lui dit : «Crois-tu cela ? » elle répond simplement ce que sa foi avait saisi jusqu'alors, savoir que Jésus était le Messie, le Fils de Dieu qui vient dans le monde. Ne se sentant pas capable de soutenir plus longtemps une conversation pareille, elle comprend que ce que Jésus lui dit s'adresse plus à Marie qu'à elle ; c'est pourquoi elle va l'appeler. En réalité c'étaient les paroles du Seigneur qui appelaient celle qui s'asseyait à ses pieds pour apprendre de lui. Chacun de nous peut faire une expérience semblable. Lorsque nous ne nous sommes pas assez occupés de la Parole, si l'on nous interroge sur les choses de Dieu, nous sentons bien vite que des nôtres est plus apte à répondre. Pour éviter une telle confusion, une perte pour notre âme, il faut donner plus de temps à la Parole, s'asseoir, comme Marie, aux pieds du Seigneur pour obtenir une part qui demeure, une richesse pour l'éternité.

Chapitre 11 v. 29-44 — Jésus au sépulcre

Marthe appelle secrètement sa sœur ; celle-ci se lève promptement et vient à Jésus qui l'attendait à l'endroit où Marthe l'avait rencontré. La voyant se hâter, les Juifs crurent qu'elle allait au sépulcre et la suivirent. Marie se jeta aux pieds de Jésus avec le respect que lui inspirait une connaissance plus profonde et intime de sa personne. Elle lui dit, comme Marthe : «Seigneur, si tu eusses été ici, mon

frère ne serait pas mort» (v. 32). Malgré la supériorité de Marie sur sa sœur quant à la connaissance de Jésus et à l'appréciation de sa personne, pour l'une comme pour l'autre la douleur causée par la mort de leur frère était la même ; la fin de tout ce dont on peut jouir dans la vie présente, jusqu'à la résurrection au dernier jour. Mais pour les deux sœurs, comme pour tous, la ressource est en Jésus. La résurrection et la vie étaient là dans sa personne. Celui qui, à leur jugement, leur avait fait défaut au moment opportun, sur la sympathie duquel elles comptaient encore, allait dépasser infiniment tout ce qu'elles attendaient de lui. «Jésus donc, quand il la vit pleurer, et les Juifs qui étaient venus avec elle, pleurer, frémit en son esprit, et se troubla, et dit : Où l'avez-vous mis ? Ils lui disent : Seigneur, viens et vois. Jésus pleura» (v. 33-35). En présence de la douleur de Marie, Jésus ne l'enseigne pas comme il avait enseigné Marthe ; il donne essor à sa sympathie dans une communion qui n'existait qu'avec elle. Mais il y avait dans le cœur du Seigneur plus que la sympathie à l'égard de Marthe et Marie dans le deuil ; il s'y ajoutait les sentiments produits par l'effet de la mort sur les hommes incapables de se soustraire à ce roi des terreurs. «Il frémit en son esprit, et se troubla». Lui-même, le Dieu créateur, avait placé l'homme sur cette terre afin qu'il y fût heureux et qu'il y vécût à toujours ; mais le péché étant entré dans ce monde et par le péché la mort, l'homme se voit exposé aux terreurs de la mort, sans défense. C'est au milieu de cet état de choses que se trouve Jésus, le Fils de Dieu, afin de sortir l'homme de dessous la puissance de la mort. Nous le voyons, ici, manifestant la puissance de vie qui est en lui ; mais nous savons que pour faire valoir cette puissance envers tous les croyants, il devra lui-même subir la mort, jugement de Dieu, pour en délivrer le pécheur. Il entrera dans la mort pour en ressortir vainqueur, afin que, par la foi, tous participent à cette victoire.

En attendant ce moment, Jésus va montrer qu'il possède en lui-même la vie et toute la puissance nécessaire pour délivrer l'homme des conséquences terribles et éternelles du péché. Mais ce précieux Sauveur n'opère pas en puissance sans éprouver dans son cœur toute la douleur causée par la mort, avec plus de réalité que ceux qu'elle avait atteints. À sa question : «Où l'avez-vous mis ? » lorsque les Juifs lui répondent : «Viens et vois», il pleura. «Viens et vois», ce qu'est devenue ta créature. Telle était pour Jésus la signification de ces paroles. Vois où est l'homme, le chef-d'œuvre de ta création ; vois où le péché l'a plongé ; cet homme, sorti parfait d'entre tes mains, est en putréfaction. Nous comprenons quelque peu, bien peu, tout ce qui accablait l'esprit du Seigneur et ce qui oppressait son cœur devant cette scène, lui capable d'apprécier divinement, avec un cœur humain, les choses telles qu'elles sont dans leur réalité devant Dieu. «Jésus pleura. Les Juifs donc dirent : Voyez comme il l'affectionnait. Mais quelques-uns d'entre eux dirent : Celui-ci, qui a ouvert les yeux de l'aveugle, n'aurait-il pas pu faire aussi que cet homme ne mourût pas ? » (v. 35-37). Chez tous, c'est la même pensée à l'égard de Jésus ; ils ne voient en lui que le pouvoir de retarder le jour de la mort et non la puissance victorieuse de la vie sur la mort, pour en tirer l'homme.

Cette puissance était là, dans la personne de Jésus, le Fils de Dieu, venu dans ce monde, sachant quelle était la terrible condition dans laquelle sa créature se trouvait. Venu pour sympathiser, pleurer et finalement délivrer, il a pleuré non seulement parce que l'un de ceux qu'il affectionnait avait expiré, mais parce que tous les hommes étaient sous l'empire de la mort.

Un fait digne de remarque, qui rend le Seigneur si précieux au cœur de ceux qui passent par le deuil, c'est de voir dans quelle attitude il se présente au tombeau de Lazare. Ce n'est pas celle d'un vainqueur, quoiqu'il le fût ; c'est celle de l'homme de douleur, qui entre de cœur dans les circonstances affligeantes de ceux qu'il vient secourir. Il ne dit pas aux sœurs dans le deuil de ne pas pleurer puisqu'il va ressusciter leur frère. Au contraire, il pleure avec elles, et quoique la cause de ses pleurs dépassât infiniment celle de Marthe et de Marie, il éprouvait tout ce qu'il y avait de douloureux pour elles, dans la rupture des liens naturels que lui-même avait formés pour le bonheur de sa créature. Le Seigneur a voulu faire connaître sa parfaite sympathie afin qu'aujourd'hui, nous qui traversons la scène de ce monde où la mort vient constamment frapper à notre porte et ravir quelqu'un de nos bien-aimés, nous connussions tout ce qu'il est pour notre consolation en attendant le glorieux moment de son retour. Nous connaissons ainsi un Homme dans le ciel, Jésus, qui a pleuré

sur cette terre en présence de la mort, qui a montré une sympathie parfaite, aussi humaine que divine. Nous savons qu'il est le même ; la gloire où il se trouve ne le distraît d'aucune circonstance douloureuse que traversent ses bien-aimés. Il est le même aujourd'hui pour consoler tous ceux qui, dans le deuil, ont recours à ce cœur compatissant. Aussi nous pouvons chanter, même au sein du deuil, comme de toute affliction :

Quel bonheur de te connaître,
Ô toi qui ne peux changer...

Même en la sombre vallée,
Tu te tiens tout près de moi,
Et mon âme est consolée,
De se sentir avec toi.

«Jésus donc, frémissant encore en lui-même, vient au sépulcre (or c'était une grotte, et il y avait une pierre dessus). Jésus dit : Ôtez la pierre. Marthe, la sœur du mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà, car il est là depuis quatre jours. Jésus lui dit : Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » (v. 38-40). L'état de corruption de Lazare ne sert qu'à faire ressortir la puissance de vie de Jésus.

Au reste, il n'était pas plus difficile au Seigneur de ressusciter un corps en voie de décomposition qu'un corps qui ne l'était pas. Ceux qui mettent en doute que Dieu puisse faire surgir de la poussière les corps qui y sont retournés depuis le commencement, ne pensent pas qu'il est aussi facile à Dieu de rassembler la poussière de ceux qui sont morts depuis des milliers d'années que de ressusciter un homme qui vient d'expirer. En réponse à la remarque de Marthe, «il sent déjà», Jésus lui rappelle que celui qui croit verra la gloire de Dieu en résurrection. En attendant que sa puissance se déploie envers tous les croyants, la gloire de Dieu allait être manifestée par la résurrection de Lazare. «Et Jésus leva les yeux en haut et dit : Père, je te rends grâce de ce que tu m'as entendu. Or moi je savais que tu m'entends toujours ; mais je l'ai dit à cause de la foule qui est autour de moi, afin qu'ils croient que toi, tu m'as envoyé. Et ayant dit ces choses, il cria à haute voix : Lazare, sors dehors ! Et le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes ; et son visage était enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : Déliez-le, et laissez-le aller» (v. 41-44). Il ne fut pas nécessaire de le délier avant de le ressusciter ; la puissance vivifiante de Jésus le fit sortir tel qu'il était. Mais une fois vivant, pour qu'il pût marcher, il fallut le délier.

On voit ici, comme toujours dans cet évangile, que, même si Jésus agit dans sa puissance divine, c'est chaque fois sous la dépendance de son Père. Il savait qu'il était exaucé, mais il désirait rendre la foule témoin de sa dépendance et de sa relation avec son Père dans le déploiement de cette puissance, afin qu'elle crût que Jésus était véritablement l'envoyé du Père. Nous pouvons remarquer encore que Jésus étant ici-bas, il ressuscite Lazare pour qu'il continue à vivre sur la terre, tel que Jésus était avant sa mort. Lazare a dû mourir encore une fois, tandis que le jour où Jésus ressuscitera les saints endormis, il les placera dans l'état où il est entré lui-même par sa résurrection et sur lequel la mort n'a aucun pouvoir. Il est dit en 1 Jean 3:2 : «Nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est». Lazare fut semblable à Jésus quant à son corps, tel qu'il était alors, et nous lui serons semblables, tel qu'il est maintenant ressuscité et glorifié, lorsque nous serons ressuscités et transmués.

Le grand sujet de ce chapitre est donc Jésus, Fils de Dieu, la résurrection et la vie, avec le pouvoir de donner la vie aux morts. Nous avons déjà vu que cet évangile nous présente le triste état de l'homme naturel sous trois figures : son incapacité pour se servir de la loi (dans l'infirme de Béthesda, chap. 5) ; son état d'aveuglement spirituel (par l'aveugle-né, chapitre 9) ; son état de mort morale en Lazare. Jésus, le Fils de Dieu, l'envoyé du Père, est la réponse de la grâce à la misère totale dans laquelle l'homme est tombé par sa propre faute. Quel objet d'adoration et de louanges éternelles qu'une si glorieuse personne et quel sujet éternel de reconnaissance que sa venue ici-bas !

Chapitre 11 v. 45-57 — Les chefs du peuple déclarent que Jésus doit mourir

Plusieurs Juifs, témoins de la résurrection de Lazare, crurent en Jésus. Mais d'autres allèrent rapporter aux pharisiens ce qu'il venait de faire (v. 45, 46). Après avoir appris ce miracle, au lieu d'y voir la gloire de Jésus et de croire en lui, ils assemblèrent un sanhédrin (tribunal suprême des Juifs) pour décider ce qu'il fallait faire de lui. «Si nous le laissons ainsi faire», disent-ils, «tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ôteront et notre lieu et notre nation» (v. 47, 48). Selon eux, le grand malheur serait que tous crussent en Jésus. Quelle opposition aux pensées de Dieu ! Dieu envoya son Fils dans le monde «afin que tous crussent par lui» (chap. 1:7), et afin que tous ceux qui croient fussent sauvés. Cette opposition aux pensées de Dieu est la même aujourd'hui, car le monde est le même, quant aux principes qui le gouvernent, qu'aux jours où Jésus fut rejeté. L'opposition à l'Évangile en est la preuve, puisqu'il annonce aux hommes que quiconque croit au Fils de Dieu, le Sauveur, a la vie éternelle. Dans le cas des chefs du peuple, leur haine contre Christ provenait de leur jalousie en voyant son ministère de grâce attirer les foules, car si tous venaient à croire en lui, eux perdraient leur position au milieu du peuple. Ils désirent donc la mort de Jésus, mais allèguent comme prétexte la crainte des Romains qui n'avaient cependant pas à redouter l'influence de celui qui disait : «Rendez à César ce qui est à César». Si tous avaient cru que Jésus était le Christ, il aurait établi son règne et détruit l'empire romain ; c'est ce qu'il fera lorsqu'il viendra en gloire (voir Daniel 7:26, 27). Caïphe, le souverain sacrificateur, leur dit : «Vous ne savez rien, ni ne considérez qu'il nous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation entière ne périsse pas» (v. 49, 50). Humainement parlant, il émit cet avis par crainte de voir les Romains mettre fin à la nation en voyant les succès obtenus par Jésus et qui, selon eux, détournaient les Juifs du pouvoir de Rome. Pauvre sagesse ! car la destruction de la ville et du peuple, par Titus, quarante ans plus tard, arriva comme jugement de Dieu, précisément parce que les Juifs avaient rejeté leur Messie. Mais au-dessus des prévisions humaines, comme Caïphe était souverain sacrificateur, Dieu se servit de lui pour annoncer une grande vérité : «il prophétisa», dit l'auteur de l'évangile, «que Jésus allait mourir pour la nation ; et non seulement pour la nation, mais aussi pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés» (v. 51, 52), afin qu'un jour les Juifs, en regardant vers celui qu'ils ont percé et croyant en lui, puissent jouir des bénédictions promises que Dieu, dans sa fidélité, veut lui accorder. Mais en attendant le salut d'Israël, Dieu voulait accomplir une œuvre merveilleuse dans le monde en vertu de la mort de son Fils. Au chapitre 1, il est dit : «Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom». Dieu n'a pas voulu que ces enfants demeurassent isolés dans ce monde alors qu'ils seraient pris de pays et de races divers ; il voulait que, possédant la même vie, ils fussent unis entre eux, par la puissance du Saint Esprit, venu ici-bas à la suite de la mort et de la glorification de Christ. Tous les enfants de Dieu, séparés du monde, forment une même famille, et comme nous le voyons dans les Actes et par les écrits de Paul tout particulièrement, l'Assemblée de Dieu. D'une part, la méchanceté de l'homme se manifestait ouvertement et atteignait, par la mort de Christ, son point culminant ; de l'autre avait lieu la manifestation parfaite de l'amour de Dieu et l'accomplissement de ses conseils. Dès ce jour les chefs du peuple cherchèrent à faire mourir Jésus (v. 53).

La présence de Jésus ici-bas manifesta l'état de parfait aveuglement moral dans lequel étaient les Juifs, et, par lui, l'état de tous les hommes. Dieu envoie son Fils qui, tout au long de son ministère, n'a cessé de donner toutes les preuves de sa divinité par l'exercice d'un amour inlassable et de sa puissance en bonté. Néanmoins on rejette ses paroles et ses œuvres (chapitres 8 et 9). Dieu venait encore de rendre un témoignage éclatant à son Fils par la résurrection de Lazare, dont le corps entraînait déjà en décomposition ; c'était la vie portée au sein de la mort, à laquelle, par une parole, Jésus arrachait l'homme, incapable de s'y soustraire. Témoins de ce fait et de la vie parfaite de Jésus, les Juifs, la race humaine, ne voient pourtant en lui qu'un homme qui méritait la mort. Dès lors, l'état de l'homme en Adam fut manifesté : il ne pouvait se réconcilier avec Dieu, ni profiter des moyens mis à sa disposition pour le sortir des conséquences du péché. Dieu pouvait exécuter sur lui son juste

jugement. Mais, dans sa grâce infinie, c'est son propre Fils qui subit ce jugement à la place des coupables, «afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle». À la croix l'homme en Adam a pris fin en Christ sous le jugement de Dieu ; Dieu en a fini là avec lui ; un nouvel homme, tiré de la mort par la résurrection de Christ, se trouve en Christ devant Dieu. Telle est la part du croyant en attendant d'être avec Christ, semblable à lui : «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création : les choses vieilles sont passées ; voici, toutes choses sont faites nouvelles» (2 Cor. 5:17).

Dès lors, «Jésus ne marcha plus ouvertement parmi les Juifs ; mais il s'en alla de là dans la contrée qui est près du désert, en une ville appelée Éphraïm ; et il séjourna là avec les disciples» (v. 54).

Pendant ce temps, la fête de Pâque se préparait ; la dernière avant l'antitype qui est la mort de *l'Agneau de Dieu*. Des campagnes environnantes, on montait pour se purifier, afin de pouvoir la célébrer. On cherchait Jésus ; on se demandait s'il n'y viendrait pas aussi, sans doute dans l'espoir de le voir accomplir quelque miracle. On pensait peu qu'à cette fête, ce Jésus qu'on désirait voir serait crucifié entre deux malfaiteurs, car «les principaux sacrificateurs et les pharisiens avaient donné ordre que si quelqu'un savait où il était, il le délarât, afin qu'on le prît» (v. 57). L'homme signa son arrêt de mort en décrétant la mort de Jésus ; mais, par le triomphe de l'amour de Dieu, là où le péché abondait, la grâce a surabondé.

Aujourd'hui de même, les fêtes et les formes religieuses s'observent nominalement en l'honneur de Christ. Mais, pratiquement, il est exclu de la vie, des affections, des pensées. Le plus grand nombre de ceux qui pratiquent la religion chrétienne, en contraste avec les autres cultes, en observent les formes dans un but méritoire. Toutefois ils refusent de croire que la seule manière dont un pécheur peut être agréable à Dieu, c'est d'accepter Jésus pour son Sauveur et de se séparer du monde en portant son opprobre.

Chapitre 12

Chapitre 12 v. 1-11 — Jésus à table à Béthanie

«Jésus donc, six jours avant la Pâque, vint à Béthanie où était Lazare, le mort, que Jésus avait ressuscité d'entre les morts. On lui fit donc là un souper ; et Marthe servait, et Lazare était un de ceux qui étaient à table avec lui» (v. 1, 2).

Pendant que l'on complotait à Jérusalem pour faire mourir Jésus, un repas lui était préparé à Béthanie. Dans ce lieu béni, loin de la haine des hommes, le Seigneur trouvait une retraite et l'affection de cœurs qui lui étaient attachés. Nous aimons à penser combien il jouissait, dans ce milieu, de l'amour dont lui-même avait rempli les cœurs.

Jean fait de cette scène un récit quelque peu différent de ceux de Matthieu et de Marc (Matthieu 26:6-13 et Marc 14:3-9). Cela tient au caractère de l'évangile et à l'enseignement spécial que l'Esprit de Dieu présente. Nous avons vu, au chapitre précédent, que Dieu glorifia son Fils à la résurrection de Lazare. Dans notre chapitre un témoignage sera encore rendu à sa gloire comme Messie (v. 12-19) et comme fils de l'homme (v. 20-26). Avant cela, l'Esprit de Dieu nous donne, dans ce repas à Béthanie, un petit tableau symbolique des bénédictions qui résulteraient de la victoire que Jésus allait remporter sur la mort et dont il donna le gage par la résurrection de Lazare. Si l'on considère ces résultats au point de vue du peuple juif, Lazare, tiré d'entre les morts, représente l'Israël futur, ressuscité lui aussi, et Marthe ceux qui auront traversé vivants le temps des jugements. Israël, dans ces deux parties, jouira des bénédictions du règne que le Seigneur établira ensuite de sa mort et de sa résurrection. Mais en attendant l'accomplissement de ce qui concerne le peuple terrestre, il se passe, dans l'économie actuelle, une scène bien plus intime entre le Seigneur et ceux qui sont au

bénéfice de son œuvre. Ils lui rendent culte et réalisent tous les caractères de la vie chrétienne, dont chacun des trois convives présente un côté différent.

Dans les deux évangiles qui nous rapportent ce récit, il est dit que Jésus était chez Simon le lépreux, en Marc, «à table». Ici, Simon n'est pas nommé ; il est dit simplement : «On lui fit là un souper» ; tout exprès pour lui. Dans la vie du croyant, tout doit être fait pour le Seigneur ; il jouit ainsi déjà des résultats de son œuvre quand il voit vivre pour lui ceux qui, avant de le connaître, vivaient absolument pour eux-mêmes.

Être à table, c'est l'expression de la *communio*n. Lazare le mort était à table. Tous les croyants devraient jouir de cette communion, parce qu'ils sont devenus vivants pour Dieu et par conséquent morts au monde dont ils ne sont plus.

En Marthe, nous avons la figure du *service*, de tout ce qu'on fait pour honorer le Seigneur dans la vie de chaque jour. Tous nous avons un service à accomplir pour lui. Maintenant qu'elle connaît Jésus comme la résurrection et la vie, elle *le sert*, elle *l'a* pour seul objet ; elle n'est plus distraite par son service, comme en Luc 10:40.

En Marie nous avons la part suprême de la vie chrétienne, l'adoration, le *culte*. «Marie donc, ayant pris une livre de parfum de nard pur de grand prix, oignit les pieds de Jésus et lui essuya les pieds avec ses cheveux ; et la maison fut remplie de l'odeur du parfum» (v. 3). En Matthieu et Marc, Marie, qui est simplement appelée «une femme», répand le parfum sur la tête de Jésus. En Matthieu, qui présente Jésus comme Messie, nous voyons cette femme le reconnaître comme tel, contrairement au peuple, à l'approche de sa mort ; elle répand sur la tête du Messie l'huile de l'onction royale, expression de la valeur qu'a pour son cœur la personne du Christ rejeté. Comme Jésus devait ressusciter avant que l'on eût le temps d'embaumer son corps, il accepte cette onction comme ayant la valeur de son embaumement, service dont les autres femmes, attachées au Seigneur aussi, mais moins intelligentes que Marie, furent privées : lorsqu'elles se rendirent au sépulcre, Jésus était ressuscité.

En Marc, où nous voyons Jésus comme prophète ou serviteur, c'est sous ce caractère qu'il est honoré et oint. Nous y trouvons la même appréciation de sa personne, le même amour qui, sous l'effet de la haine de l'homme et de l'approche de la mort, exhale son parfum.

Dans notre évangile, Marie s'approche de Jésus avec tout le respect et l'honneur dus au Fils de Dieu. Elle a été assise à ses pieds, où elle a appris à connaître l'excellence de sa personne. La résurrection de son frère lui a encore révélé une gloire qu'elle ignorait jusqu'alors. Son cœur, débordant de l'amour dont Jésus était l'expression, l'amène en toute humilité à ses pieds, dans la conscience qu'elle avait de la grandeur et de la divinité du Fils de Dieu. Ce fait nous apprend pourquoi Marie oint, non la tête, mais les pieds du Fils de Dieu, de celui qui, Dieu manifesté en chair, a bien voulu lui apporter du ciel, ainsi qu'à tous les croyants, l'amour divin, infini, manifesté dans le don de lui-même. La haine que lui témoignaient les Juifs, l'approche de la mort dont Marie apercevait déjà les ombres, faisaient ressortir les gloires de son unique objet, en même temps que son amour pour lui. Elle pressentait que le dernier moment était venu pour lui témoigner le prix qu'il avait pour son âme. Ce parfum de grand prix symbolise l'adoration et la louange offertes au Seigneur dans le culte par ceux qui apprécient sa glorieuse personne. Ceux qui demeurent étrangers à l'amour de Jésus estiment cet honneur comme une perte. Judas l'exprime en ces termes : «Pourquoi ce parfum n'a-t-il pas été vendu trois cents deniers et donné aux pauvres ? » Le monde aussi pense qu'au lieu d'honorer le Seigneur en lui témoignant le respect, la reconnaissance, l'amour qui lui sont dus, par le culte et une vie d'obéissance tout entière, il vaudrait mieux s'occuper de bonnes œuvres qui ont plus d'apparence aux yeux des hommes. Elles ont leur place ; le Seigneur les apprécie lorsqu'on les fait pour lui ; mais il doit occuper en toutes choses la première place et, dans le culte, toute la place. Hélas ! Judas, qui poursuivait son but tristement intéressé, ne se souciait pas des pauvres ; ses affections étaient ailleurs ; il aimait l'argent, ce qui avait fait de lui un voleur. Dans un cœur comme le sien, rendu insensible à l'amour dont il avait été entouré, endurci par l'amour de

l'argent, il n'y avait plus de place pour Jésus : sérieux avertissement à l'adresse de ceux qui aiment l'argent, car l'attachement à la matière endurecit, ôte les sens spirituels, rend égoïste, et conduit souvent au vol et même au crime.

Jésus répondit à Judas : «Permetts-lui d'avoir gardé ceci pour le jour de ma sépulture. Car vous avez les pauvres toujours avec vous ; mais moi, vous ne m'avez pas toujours» (v. 7, 8). Une occasion unique se présentait de faire quelque chose pour le Seigneur, puisqu'il allait être crucifié quelques jours après, tandis que l'on a constamment l'occasion de faire du bien aux pauvres. Il y a un temps pour tout ; il faut savoir le discerner et en profiter (Ecclésiaste 3:1-8).

Quel contraste saisissant nous offre l'attitude de Lazare, de Marthe et de Marie, et celle du monde qui haïssait Jésus, sans parler de Judas ! L'objet aimé et glorieux des uns est en butte à la haine des autres. Ce contraste existe encore aujourd'hui entre le croyant et le monde, car le monde n'aime pas mieux Jésus aujourd'hui qu'alors, et tout ce que Jésus était alors pour les siens, il l'est encore maintenant. Il ne manque aux croyants que d'imiter Marie, assise à ses pieds, écoutant sa Parole, pour apprendre à connaître ses gloires, à être pénétrés de son amour, pour l'apprécier, lui adresser le culte qui lui est dû, vivre pour lui, afin que le parfum de Christ se répande autour d'eux. Le temps actuel est le seul dans lequel nous puissions rendre témoignage à Jésus en présence du monde qui ne trouve en lui aucune beauté. Bientôt nous n'en trouverons plus l'occasion ; saisissons-la, comme Marie.

Pendant que Jésus était à table, une grande foule de Juifs vint non seulement pour le voir, mais pour voir Lazare ressuscité. Ceci causa un vif déplaisir chez les principaux sacrificateurs, en sorte qu'ils «tinrent conseil, afin de faire mourir aussi Lazare ; car, à cause de lui, plusieurs des Juifs s'en allaient et croyaient en Jésus» (v. 10, 11). Folie de l'incrédulité, aveuglement de la haine ! Jésus ressuscite un mort ; les hommes veulent le faire mourir. Croyaient-ils annuler la puissance divine ? Leur haine les empêchait de raisonner logiquement. Ils en veulent à Lazare, parce que le miracle dont il avait été l'objet avait amené des Juifs à croire en Jésus. Tel est l'homme naturel en présence de tout le déploiement de la grâce et de la puissance en sa faveur. Cependant plusieurs crurent. C'est ce que nous avons vu plusieurs fois (chap. 10:42 ; 11:45). Dieu accomplit son œuvre malgré tout, encore aujourd'hui, au milieu de l'incrédulité générale de la chrétienté.

Chapitre 12 v. 12-19 — Jésus acclamé comme roi

Après la scène touchante et intime de Béthanie, où Jésus reçut l'hommage de cœurs vibrants de son amour, il se mit en chemin pour Jérusalem, la ville qui tue les prophètes, et où il allait mourir ; mais où Dieu voulait qu'il entrât comme Roi pour l'accomplissement des Écritures, en témoignage aux Juifs qu'il était bien leur Messie, le fils de David. «Le lendemain, une grande foule qui était venue à la fête, ayant ouï dire que Jésus venait à Jérusalem, prit les rameaux des palmiers et sortit au-devant de lui, et criait : Hosanna ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël ! Et Jésus, ayant trouvé un ânon, s'assit dessus, selon qu'il est écrit : «Ne crains point, fille de Sion ; voici, ton roi vient, assis sur l'ânon d'une ânesse» (v. 12-15). Dans les autres évangiles, on tapisse de rameaux et de vêtements la voie royale ; ici il est simplement dit qu'ils «prirent les rameaux des palmiers», selon Lévitique 23:40, ce qui se faisait à la fête des tabernacles, type du règne millénaire, dont nous avons une anticipation momentanée. On acclame Jésus, selon le Psaume 118:25, 26, comme le roi qui vient au nom de l'Éternel, et selon la prophétie de Zacharie 9:9, qui devait s'accomplir durant la présentation du Messie venu dans l'humilité. Lorsqu'il viendra comme Fils de l'homme pour régner, il apparaîtra en gloire sur les nuées du ciel et non sur le poulain d'une ânesse. Si les Juifs n'avaient pas été aveuglés par leur haine et leur incrédulité, ils auraient compris que les prophéties s'accomplissaient par l'entrée de Jésus à Jérusalem et l'auraient reçu. Même les disciples ne le comprirent que plus tard. «Mais quand Jésus eut été glorifié, alors ils se souvinrent que ces choses étaient écrites de lui, et qu'ils avaient fait ces choses à son égard» (v. 16).

Les versets 17, 18 nous rapportent que la foule s'était portée au-devant de Jésus à la nouvelle du miracle de la résurrection de Lazare ; elle lui rendait témoignage à cause de cela. Dieu a voulu que la résurrection de Lazare fût publiquement connue. Mais ce témoignage de la foule excite encore la haine des pharisiens contre Jésus au lieu de les convaincre, «Vous voyez que vous ne gagnez rien», disent-ils ; «voici le monde est allé après lui» (v. 19). Les malheureux voyaient sombrer leur influence, leur crédit et toute leur gloire, si le peuple suivait celui qui ressuscitait les morts, le Fils de Dieu, le Messie, le Fils de David, le Sauveur du monde. Pour eux, tout, sauf lui, même un brigand. Quel tableau de notre propre cœur !

Chapitre 12 v. 20-26 — Des Grecs désirent voir Jésus

Parmi les foules venues à la fête, se trouvaient des Grecs ; quoique étrangers à Israël, ils participaient à la fête et souhaitaient de voir Jésus. Pour cela ils s'adressèrent à Philippe ; celui-ci, probablement étonné que des Grecs désirassent voir Jésus, le dit à André, et, ensemble, ils le rapportèrent à Jésus (v. 20-22). Ce désir exprimé par des gentils, rappelle au Seigneur le moment où les nations seront admises à participer aux bienfaits du règne du fils de l'homme. Mais rejeté comme Messie, pour prendre ce titre, il devait mourir. Jésus pouvait s'intituler Fils de Dieu et Fils de David sans passer par la mort ; mais, pour prendre son titre de Fils de l'homme et, comme tel, régner sur l'univers, s'associer des hommes dans la gloire, il devait mourir. C'est pourquoi Jésus répond aux deux disciples : «L'heure est venue pour que le Fils de l'homme soit glorifié. En vérité, en vérité, je vous dis : À moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit» (v. 23, 24). L'«heure» est celle de la glorification du Fils de l'homme. Selon les conseils de Dieu, il ne devait pas être seul dans la gloire, mais avoir des compagnons, des hommes, non des anges. Mais ces hommes tous pécheurs, loin de Dieu, méritaient la mort que Jésus allait subir. C'est pourquoi il dit que, si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il ne peut porter du fruit. C'était lui ce grain de blé, le seul homme selon les pensées et les conseils de Dieu, le seul qui pût entrer au ciel et jouir, comme homme, de la gloire de la présence de Dieu. S'il ne mourait pas, il demeurerait éternellement seul dans le ciel, où il pouvait entrer en vertu de ses propres perfections. Pour accomplir les desseins de Dieu, il accepte de porter le jugement de ceux qui seront ses compagnons dans la gloire ; il les délivre de tout ce qui les privait de la jouissance éternelle de la présence de Dieu. Sa mort met fin à tout ce qu'est l'homme en Adam et à tous ses péchés. Par sa résurrection, il place l'homme devant Dieu, dans la même position que lui, en lui, en attendant qu'il y soit avec lui, semblable à lui, glorifié. C'est ainsi que pouvaient s'accomplir les conseils éternels de l'amour divin. Dieu le Père voulait amener dans la gloire des fils, fruits de la mort de son Fils bien-aimé. Aussi nous pouvons bien chanter :

Les vœux de ton amour immense
N'eussent pas été satisfaits,
Sans voir au ciel, en ta présence,
Des hommes sauvés et parfaits.

Dans les versets 25 et 26, le Seigneur parle des conséquences pratiques de sa mort ici-bas, pour ceux qui participeront à la gloire avec lui : «Celui qui affectionne sa vie, la perdra ; et celui qui hait sa vie dans ce monde-ci, la conservera pour la vie éternelle. Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; et où je suis, moi, là aussi sera mon serviteur : si quelqu'un me sert, le Père l'honorera». En attendant la gloire, ceux qui y participeront doivent abandonner leur vie d'homme en Adam, puisque Jésus est mort pour les en délivrer. Si quelqu'un a de l'affection pour cette existence-là, s'il satisfait sa volonté et lui accorde les jouissances du monde qui a rejeté Jésus, certainement il la perdra pour l'éternité. On ne peut avoir, dans la gloire, la vie acquise par la mort de Christ et conserver sa vie de pécheur ici-bas. Il faut l'abandonner pratiquement, dès que l'on possède la vie divine, en réalisant la mort toujours et partout, en marchant sur les traces de Jésus, en dehors de tout ce qui caractérise le monde où la vieille nature trouve sa satisfaction. De cette façon on conservera sa vie pour l'éternité, en jouissant déjà de tout ce qui appartient à la vie éternelle. Car le croyant est la propriété de celui

qui est mort pour lui obtenir la vie ; c'est lui que nous devons servir ; aussi Jésus dit : «Si quelqu'un me sert, qu'il me suive», et les conséquences en sont évidentes. On ne saurait servir le Seigneur sans le suivre, malgré toute la profession que l'on peut en faire. On ne saurait servir Christ et rester attaché au monde qui ne veut rien de lui. Il a tracé aux siens un chemin en dehors du monde dont il dit que nous ne sommes pas. Il nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces (1 Pierre 2:21). En suivant le même chemin, on arrive où Jésus est arrivé. «Où je suis, moi, là aussi sera mon serviteur». En outre, le Père honorera celui qui aura servi son Fils, car le Fils est l'objet d'une telle affection pour le Père que tout ce qui est fait pour lui, le Père l'apprécie et le récompense. Mais le grand motif qui doit engager le croyant à suivre le Seigneur dans le chemin du renoncement au moi et au monde, c'est l'amour du Seigneur pour lui, amour qui lui a fait quitter la gloire pour venir dans ce monde, le sauver en subissant le jugement de Dieu, que tous ont mérité. Objets d'un tel amour, voudrions-nous avoir ici-bas une autre part, une autre place, que celle de notre Sauveur et Seigneur, lorsqu'il vint nous sauver ? Si la marche du chrétien s'inspire de l'amour du Seigneur pour lui, tout lui deviendra facile, et ensuite le Père l'honorera. Cet honneur ne sert pas de motif à la fidélité, mais l'encourage.

Chapitre 12 v. 27-36 — L'heure de la mort

Ce qui venait de se passer, plaçait devant Jésus la mort terrible qu'il allait subir. Il s'écrie : «Maintenant mon âme est troublée ; et que dirai-je ? Père délivre-moi de cette heure ; mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure. Père, glorifie ton nom» (v. 27). Ce n'est pas la mort de la part des hommes qui troublait l'âme de Jésus, tout sensible qu'il fût aux souffrances de tous genres qu'elle comportait ; c'était la mort, jugement de Dieu, mort nécessaire pour ôter le péché afin de placer l'homme devant Dieu, lavé de toutes ses souillures. Selon toutes les perfections de sa nature, le Seigneur éprouvait l'horreur du moment où il serait séparé de son Dieu par l'abominable péché qu'il allait expier. Il ne pouvait désirer ce moment. «Délivre-moi de cette heure», dit-il ; comme en Gethsémané (Luc 22:42) : «Père, si tu voulais faire passer cette coupe loin de moi !»

Mais», dit-il aussitôt, dans une soumission parfaite à la volonté de son Père : «C'est pour cela que je suis venu à cette heure : Père, glorifie ton nom». Par amour pour son Père, il vint accomplir cette œuvre, afin de maintenir sa gloire, ses droits, en portant les conséquences du péché, du déshonneur que l'homme avait jeté sur le nom de Dieu, et pour que l'amour de son Dieu et Père pût être connu de coupables repentants. En réponse à son désir, une voix se fit entendre du ciel : «Et je l'ai glorifié, et je le glorifierai de nouveau». Glorifié par la résurrection de Lazare, il allait l'être encore par la résurrection de Jésus lui-même. Il a été «ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père» (Rom. 6:4). Si le Seigneur n'a pas été délivré de *l'heure* de la mort, il a été délivré de *la mort* après l'avoir subie, chose impossible pour aucun autre homme. Les perfections divines et humaines du second Homme rendaient possible qu'il passât par la mort en portant le péché dont il s'était chargé, sans qu'elle le retînt. Après l'avoir endurée pour d'autres, il allait en sortir victorieux.

Entendant la voix venue du ciel, la foule dit qu'un coup de tonnerre s'était produit ; d'autres prétendaient qu'un ange lui avait parlé. Jésus répondit : «Cette voix n'est pas venue pour moi, mais pour vous. Maintenant est le jugement de ce monde ; maintenant le chef de ce monde sera jeté dehors» (v. 30, 31). Toujours en communion avec son Père, le Seigneur n'avait pas besoin qu'il lui répondît publiquement ; il lui communiquait ses réponses dans l'intimité de cette communion ; mais il fallait que la foule eût encore ce témoignage de la part du ciel, à cette heure suprême, solennelle pour tous. Si Jésus meurt, tout est fini entre Dieu et le monde, sauf pour ceux qui croiront en lui, mort et ressuscité. Il n'y a plus aucune ressource à faire valoir en faveur du monde jugé, sinon la grâce s'adressant non à lui, mais à des individus, des *quiconque*, comme Jean se plaît à le répéter souvent. Autre conséquence de la mort de Jésus : «Maintenant le chef de ce monde sera jeté dehors». C'est la délivrance de l'assujettissement à Satan, qui s'est constitué le chef de ce monde en conduisant tous les hommes à mettre à mort Jésus. Jusqu'ici, Satan n'avait pas encore reçu ce titre. Il sera lié pour la durée du règne du Fils de l'homme et jeté ensuite dans l'étang de feu préparé pour lui

et ses anges. Déjà maintenant le croyant bénéficie de la victoire que Jésus a remportée sur Satan, en marchant dans la même obéissance que celui qui put dire, en s'avançant vers l'heure de la mort : «Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi» (Jean 14:30).

Cependant Satan est toujours le prince de ce monde au milieu duquel nous sommes ; pour lui résister, il suffit de suivre le modèle que nous avons en Christ. Bientôt il sera jeté dehors. «Le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous vos pieds» (Rom. 16:20).

Jésus parle ensuite de sa mort en rapport avec le salut des hommes ; car s'il devait rendre «impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable», c'était pour délivrer «tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient, pendant toute leur vie, assujettis à la servitude» (Héb. 2:14, 15). «Et moi», dit Jésus, «si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même. Or il disait cela pour indiquer de quelle mort il allait mourir» (v. 32, 33). Jésus, homme parfait, n'avait plus de place sur la terre. Mais comme il voulait prendre celle de l'homme pécheur sous le jugement de Dieu, il ne pouvait entrer au ciel sans passer par la mort ; aussi, rejeté de la terre, il prend place entre la terre et le ciel, sur la croix, pour attirer tous les hommes à lui, le Sauveur, pour introduire ensuite au ciel tous ceux qui auraient cru. L'œuvre de la croix s'accomplissait à l'intention de tous les hommes, non seulement des Juifs, en sorte que tous peuvent venir à Jésus et obtenir le salut.

La place que Jésus prend sur la croix est celle que représentait l'autel d'airain sur lequel les sacrifices étaient offerts dans le désert. Ni au milieu du peuple, ni dans le tabernacle, mais entre les deux, dans le parvis, il se trouvait dans le seul lieu où le pécheur pouvait se rencontrer avec un Dieu qui a les yeux trop purs pour voir le mal, dont personne n'osait s'approcher sans mourir.

Les Juifs comprenant que «élevé de la terre» indiquait la crucifixion, disent à Jésus : «Nous, nous avons appris de la loi, que le Christ demeure éternellement : et comment, toi, dis-tu qu'il faut que le fils de l'homme soit élevé ? Qui est ce fils de l'homme ? »

Chapitre 12 v. 34

Cette question fait voir, qu'au fond, ils admettent que Jésus fût le Christ, le Messie, puisqu'ils comprennent qu'il parle de lui et qu'ils appliquent au fils de l'homme ce qui est dit du Christ. Mais ils pensent toujours à un Christ glorieux, puisque même ceux qui l'avaient reçu ne comprenaient pas qu'il devait mourir. Cependant leurs Écritures disaient : «le Messie sera retranché et n'aura rien» (Daniel 9:26). Messie et fils de l'homme sont deux titres de la même personne, mais avec des attributions différentes, comme nous l'avons souvent remarqué. Parler du fils de l'homme, c'est parler du Messie rejeté, et, dans ce moment-là, ce rejet allait être consommé. Cependant ceux qui l'entouraient pouvaient encore profiter de la présence de Jésus comme lumière, afin de sortir de leur condition ténébreuse, où Jésus allait les laisser. C'est ce qu'il leur dit, au lieu de leur expliquer qui était le fils de l'homme : «Encore pour un peu de temps la lumière est au milieu de vous ; marchez pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres ne s'emparent pas de vous ; et celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez fils de lumière. Jésus dit ces choses, et s'en allant, il se cacha de devant eux» (v. 35, 36). Ce dont ils avaient besoin, c'était non de savoir qui était le fils de l'homme, mais bien de profiter de celui qu'ils avaient devant leurs yeux, de profiter de la lumière, comme l'aveugle-né, en croyant en lui, l'envoyé de Dieu, «la vraie lumière qui, venant dans le monde, éclaire tout homme» (chapitre 1:9). Les ténèbres allaient s'emparer d'eux. Vers la fin de ce jour, ils pouvaient encore profiter des derniers rayons du soleil sur le point de se cacher, au lieu de discuter sur sa personne, car «Jésus dit ces choses, et s'en allant, il se cacha de devant eux».

Dans les temps absolument semblables où nous vivons, la lumière de l'Évangile brille encore sur ce monde. Mais au lieu de croire simplement la Parole de Dieu, on discute sur sa valeur ; on ne croit pas à son inspiration divine ; on veut expliquer ce qu'il faut en croire et ce qu'il faut en rejeter. On raisonne aussi sur la personne de Jésus ; on doute de sa résurrection, même de celle de Lazare, et

ainsi de suite. Pendant ce temps, les jours s'écoulaient et l'on s'approche rapidement du terme de la patience de Dieu, du jour où la voix de la grâce se taira pour laisser dans les ténèbres qu'ils auront choisies ceux qui n'en ont pas profité. De ces ténèbres, qu'on appelle progrès et lumière, on veut se servir pour éclairer ce que Dieu dit par sa Parole. Quoique nous soyons à la fin du jour où brille la lumière de l'Évangile de la grâce de Dieu, il est encore temps de croire comme Jésus le dit aux Juifs : «Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez fils de lumière». On n'est pas sauvé par l'intelligence, ni par le raisonnement, mais par la foi semblable à celle d'un petit enfant, la foi au Sauveur, mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification.

Chapitre 12 v. 37-43 — Endurcissement du peuple

«Quoiqu'il eût fait tant de miracles devant eux, ils ne crurent pas en lui», est-il dit au verset 37. Les miracles que le Seigneur avait faits avaient pour but d'amener le peuple à croire en lui.

Il est dit au chapitre 15:24 : «Si je n'avais pas fait parmi eux les œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auraient pas eu de péché... Mais maintenant ils n'ont pas de prétexte pour leur péché», celui qui consiste à rejeter le Christ. Au chapitre 2:11, il est dit : «Jésus fit ce commencement de ses miracles à Cana de Galilée, et il manifesta sa gloire ; et ses disciples crurent en lui». Puis il continua de faire tous les miracles qui prouvaient au peuple qu'il était bien l'envoyé de Dieu pour leur délivrance. Quelques-uns crurent en lui tout le long de son ministère ; mais la nation demeura dans l'incrédulité où elle se trouve encore, jugement de Dieu prononcé par Ésaïe : «Seigneur, qui est-ce qui a cru à ce qu'il a entendu de nous, et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? » (chap. 53:1). Ils ne pouvaient pas croire, parce qu'Ésaïe dit encore : «Il a aveuglé leurs yeux et il a endurci leur cœur, afin qu'ils ne voient pas des yeux, et qu'ils n'entendent pas du cœur, et qu'ils ne soient convertis, et que je ne les guérisse» (voir Ésaïe 6:9, 10).

On objectera que les Juifs ne pouvaient croire, puisque Dieu les avait endurcis et aveuglés, pour qu'ils ne fussent pas convertis. Les prophéties qui annonçaient cet aveuglement, prononcées depuis près de huit cents ans, ne s'accomplirent que lorsque Dieu eut fait tout ce qui était possible pour en éviter l'exécution. Il avait usé d'une longue patience envers ce peuple tout au travers de son histoire ; les prophètes l'avaient sans cesse sollicité à revenir à l'Éternel. Depuis qu'Ésaïe avait prononcé sa prophétie, le peuple était allé en captivité à Babylone, en avait été ramené pour recevoir le Messie qui, enfin, apparut tel qu'il avait été annoncé et, comme nous venons de le voir, fit tout le nécessaire pour être reçu et accomplir les bénédictions promises ; tout fut inutile. «Quoiqu'il eût fait tant de miracles devant eux, ils ne crurent pas en lui», voilà le résultat que Dieu a obtenu. Le Seigneur eût-il continué son ministère encore un siècle, le résultat aurait été le même ; ce qui devait être fait l'avait été selon la mesure de Dieu, qui est parfaite, comme tout ce que Dieu est et fait, et qui ne pourrait être dépassée sans faire tort à ses perfections. L'incrédulité est désormais la part de ce peuple qui demeure sans excuses. Un autre viendra en son propre nom, dit le Seigneur au chapitre 5:43, et ils le recevront, c'est l'Antichrist ; il accomplira des miracles et des signes et des prodiges de mensonge (2 Thess. 2:9) ; même, comme Élie, il fera tomber le feu du ciel (Apocalypse 13:13) ; ils le recevront pour leur jugement final, part aussi de la chrétienté apostate, lorsque le temps de la patience de Dieu sera écoulé, ce qui aura lieu très prochainement.

Le verset 39 rappelle dans quelle circonstance la prophétie annonçant l'aveuglement judiciaire du peuple avait été prononcée : «Ésaïe dit ces choses parce qu'il vit sa gloire et qu'il parla de lui». Au chapitre 6 de ce prophète (v. 1 à 5), nous lisons : «L'année de la mort du roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône haut et élevé, et les pans de sa robe remplissaient le temple. Des séraphins se tenaient au-dessus de lui ; ils avaient chacun six ailes : de deux ils se couvraient la face, et de deux ils se couvraient les pieds, et de deux ils volaient. Et l'un criait à l'autre, et disait : Saint, saint, saint, est l'Éternel des armées ; toute la terre est pleine de sa gloire ! Et les fondements des seuils étaient ébranlés à la voix de celui qui criait, et la maison était remplie de fumée. Et je dis : Malheur à moi ! car je suis perdu ; car moi, je suis un homme aux lèvres impures, et je demeure au milieu d'un peuple

aux lèvres impures ; car mes yeux ont vu le roi, l'Éternel des armées». Tel était donc celui que le prophète voyait dans sa majesté, sa sainteté, celui dont il est dit que les cieux mêmes ne sont pas purs à ses yeux. L'Esprit de Dieu déclare par Jean que c'était le Seigneur Jésus. «Ésaïe dit ces choses parce qu'il vit sa gloire et qu'il parla de lui». Ce Jésus rejeté, méprisé, qui, quelques jours plus tard, sera condamné, fouetté, couronné d'épines, crucifié ; ce Jésus auquel aujourd'hui on refuse la divinité et que l'on croit estimer beaucoup en l'appelant le meilleur des hommes, un modèle, ou bien que l'on rejette ouvertement, est le roi de gloire, l'Éternel, tel que l'Ancien Testament le présente, le créateur des cieux et de la terre, mais venu dans ce monde, revêtu de l'humanité, au milieu d'hommes pécheurs et perdus, comme Ésaïe se voyait dans sa présence glorieuse, pour apporter la vie, la lumière, l'amour. Un homme, mais Dieu manifesté en chair, venu dans l'humilité la plus profonde, afin d'être accessible à tous ; «il s'est anéanti» comme Dieu, ayant pris la forme d'esclave, trouvé en figure comme un homme. Il a quitté la gloire qui aurait foudroyé quiconque s'en serait approché, la lumière inaccessible que nul œil n'a vu ni ne peut voir. C'est celui-là que les hommes ont rejeté et rejettent encore, après avoir vu tout ce qui pouvait être vu pour le faire reconnaître en puissance, en amour, lui qui s'intéressait à toutes leurs peines et à toutes leurs douleurs. Par sa présentation, l'épreuve de l'homme en Adam était parfaite ; inutile d'attendre encore, puisque son cœur ne se laissait pas toucher par une telle grâce, et qu'il n'avait pas d'yeux pour voir la beauté du Seigneur. Il n'était pas digne de Dieu de prolonger cette épreuve ; il ne lui restait donc qu'à exécuter son jugement. Mais, amour suprême, insondable, divin, c'est ce Jésus glorieux, merveilleux, rejeté, haï, qui va le subir, pour sauver cet homme si haïssable aux yeux de Dieu à cause de ses péchés.

Ô Jésus, ton amour et ta grâce ineffables,
Qui les exaltera, si ce n'est ces coupables ?

Cependant, à ce dernier moment, plusieurs des chefs crurent en lui ; «mais à cause des pharisiens ils ne le confessaient pas, de peur d'être exclus de la synagogue ; car ils ont aimé la gloire des hommes plutôt que la gloire de Dieu» (v. 42, 43). Qu'était la foi de ces hommes ? Insuffisante pour marcher à la suite du Christ rejeté, suffisait-elle pour être sauvé ? Dieu le sait. Il faut ou Christ ou le monde ; on ne peut avoir les deux. Moïse avait estimé «l'opprobre du Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte ; car il regardait à la rémunération» (Héb. 11:26). Celle-ci aura lieu au jour où la marche de chacun sera manifestée, où ceux qui cherchent la gloire de Dieu pendant qu'elle n'a aucun prix pour les hommes, recevront leur récompense. Mais quel jour pour ceux qui auront eu honte du Seigneur, préférant la gloire des hommes qui l'ont rejeté lorsqu'il vint dans ce monde, et pour lesquels, aujourd'hui encore, il n'a pas d'attrait ! Pour ceux qui restent encore indécis de suivre le Seigneur, c'est le moment aujourd'hui de vaincre les obstacles qu'ils trouvent sur leur route, car bientôt il sera trop tard.

Chapitre 12 v. 44-50 — Dernier appel du Seigneur

Avant de terminer son ministère public, Jésus fait encore un appel qui résume tout l'évangile tel que Jean le présente. «Et Jésus s'écria et dit : Celui qui croit en moi, ne croit pas en moi, mais en celui qui m'a envoyé ; et celui qui me voit, voit celui qui m'a envoyé» (v. 44, 45). Dans trois circonstances importantes, nous entendons crier Jésus dans cet évangile : 1° au chap. 7:37 : «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive». C'est à lui seul qu'il faut aller, car il n'y a aucune ressource ailleurs. 2° Au tombeau de Lazare (11:43). Jésus crie et sa voix puissante pénètre dans le domaine de la mort ; et 3° ici, il affirme pour la dernière fois ce qu'il est venu faire dans le monde et quelles en seront les conséquences pour ceux qui le rejettent. Il affirme encore son identité avec Dieu son Père. En croyant en lui et en le voyant, on croit et on voit celui qui l'a envoyé, tant il était l'expression parfaite de Dieu le Père. En le rejetant on rejetait celui qui l'a envoyé, Dieu lui-même. Dans le verset 46, il rappelle qu'il est la lumière venue dans le monde, afin que quiconque croit ne demeure pas dans les ténèbres. Au verset 47, il est venu, non pour juger, mais pour sauver le monde. Dans les versets 48 et 50, il montre combien c'est grave de le rejeter et de ne pas recevoir ses paroles, car au dernier jour c'est la parole que Jésus a dite qui jugera celui qui ne l'a pas crue. Le sujet de condamnation sera la

Parole qui aurait donné le salut, celle du Père, car le Seigneur n'avait pas parlé de lui-même ; son Père qui l'avait envoyé lui avait commandé ce qu'il devait dire, et comment il devait le dire, en sorte que tout ce qu'il avait dit et fait était l'expression de Dieu lui-même, en grâce ; car le but de Dieu dans tout ce que le Fils avait dit et fait de sa part était «la vie éternelle». Jésus termine en disant : «Les choses donc que moi je dis, je les dis comme le Père m'a dit». Quelle responsabilité effrayante pour celui qui ne croit pas la parole qui apporte aux hommes la vie éternelle ! Ce sera terrible, au jour du jugement, de se trouver en présence du Sauveur, avec le souvenir de l'avoir vu et entendu ou d'avoir eu, par la Parole de Dieu, la connaissance de ce qu'il a dit et de ce qu'il a fait, afin que celui qui croit ne vienne pas en jugement.

Le service du Seigneur est terminé pour le monde avec ce chapitre 12. Dans les chapitres 13 à 17, nous avons ses enseignements aux disciples en vue de son départ ; il ne s'y trouve rien pour le monde, sinon sa condamnation.

Chapitre 13

Chapitre 13 v. 1-11 — Le lavage des pieds

Le service du Seigneur était achevé au milieu des Juifs ; il avait parfaitement accompli tout ce qui devait être fait pour les amener à croire en lui. Dès lors, il pense à ceux qui avaient cru, c'est d'eux seuls qu'il va s'occuper jusqu'à l'heure de sa mort et dans la gloire où il entrera.

«Or, avant la fête de Pâques, Jésus, sachant que son heure était venue pour passer de ce monde au Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin» (v. 1). Précieuse déclaration ! L'amour de Jésus, repoussé par le monde, demeurait actif en faveur de ceux qui l'avaient reçu. Il les aima jusqu'à la fin : jusqu'à la fin de son séjour ici-bas, et jusqu'à la fin du temps pendant lequel ils auraient besoin de ses soins sur la terre, c'est-à-dire jusqu'à son retour, car il savait dans quel monde souillé il allait les laisser. C'est pourquoi il leur présente, dans les chapitres 13 à 17, les ressources et les encouragements nécessaires durant son absence.

Jésus était à table avec ses disciples, pour le souper de la Pâque où il institua la cène, fait qui n'est pas rapporté dans cet évangile. Judas Iscariote était présent, Satan ayant déjà mis dans son cœur la pensée inique de livrer son Maître. Le Seigneur le savait et son cœur en souffrait douloureusement. Il savait aussi que son Père «avait mis toutes choses entre ses mains, et qu'il était venu de Dieu, et s'en allait à Dieu».

Mais ni la douleur que lui causait la trahison de Judas, ni la connaissance du pouvoir que le Père lui confiait, ni la perspective de la gloire dans laquelle il allait entrer, ne détournèrent ses pensées des disciples qu'il allait laisser. Sur le point de les quitter, Jésus veut qu'ils jouissent de la part qu'ils auraient avec lui dans la nouvelle position où il les placerait, une fois élevé dans le ciel. Il savait que ce qui les priverait de cette jouissance, c'est le péché, qui s'attache non à la position du croyant, puisqu'elle résulte de l'œuvre de Christ à la Croix, mais à sa marche au travers d'un monde souillé. Lorsque nous serons dans la gloire, semblables au Seigneur, nous nous y trouverons dans une perfection absolue, foulant la rue de la cité d'or pur transparent (Apoc. 21:21), à l'abri de toute souillure, mais les disciples n'y étaient pas encore, ni nous non plus. En attendant, le Seigneur, qui est mort pour nous acquérir une place avec lui dans la gloire et une part avec lui actuellement, s'occupe aussi de nous, afin que nous jouissions de cette faveur merveilleuse ; communion que nous perdons chaque fois que nous péchons. C'est ce précieux service que le lavage des pieds symbolise. Jésus «se lève du souper et met de côté ses vêtements ; et ayant pris un linge, il s'en ceignit. Puis il verse de l'eau dans le bassin, et se met à laver les pieds des disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint» (v. 4, 5). En se levant et en mettant de côté ses vêtements, Jésus quitte, en figure, la position qu'il avait prise sur cette terre au milieu des disciples. Il ne pouvait demeurer plus longtemps avec

eux ; l'œuvre qu'il avait à faire dans ce monde allait être accomplie. Il s'en allait au Père ; mais là, quoique dans la gloire, il conserve la position de serviteur qu'il a prise ici-bas, et même celle du plus humble serviteur, qu'il ne quittera pas. Lorsque tous les siens seront dans la gloire, son service d'amour se continuera, puisqu'il les fera jouir de tout ce qu'il leur a acquis par sa mort (Luc 12:37). En Orient, lorsqu'un voyageur arrive, les pieds couverts de la poussière de la route, un esclave les lui lave, avant qu'il n'entre dans la maison. Autrefois même, si l'on recevait un hôte de distinction, le maître de la maison accomplissait lui-même cet office et s'abaissait aux pieds souillés du voyageur. Le Seigneur se sert de cette coutume, bien connue alors, pour montrer à ses disciples ce que lui le «Seigneur et Maître» (v. 14) fera pour qu'ils entrent pratiquement dans le lieu où ils peuvent jouir de sa communion dans la présence de Dieu. L'eau versée dans le bassin représente la Parole de Dieu, qui applique la mort au vieil homme et aux fruits qu'il produit. Car rien de cette nature ne subsiste devant Dieu. C'est pourquoi Christ dut mourir. De son côté percé sortit du sang et de l'eau. Le sang expie les péchés et l'eau purifie de tout ce qu'est l'homme en Adam ; la Parole de Dieu n'en laisse rien subsister. Ainsi lorsqu'il se produit une souillure, ce fruit de notre mauvaise nature, il faut l'application de la Parole au cœur et à la conscience pour juger ce péché et en être pleinement purifié. Tel est le service que le Seigneur accomplit, de la gloire où il se trouve. Il fait valoir sa Parole, par la puissance du Saint Esprit, pour amener à juger le mal et à le confesser afin d'en être purifié. «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1:9).

Lorsque Jésus vint à Pierre, celui-ci lui dit : «Seigneur, me laves-tu, toi, les pieds ? Jésus répondit et lui dit : Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras dans la suite. Pierre lui dit : Tu ne me laveras jamais les pieds. Jésus lui répondit : Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi» (v. 6-8). Par déférence pour son Seigneur, Pierre s'oppose à l'accomplissement d'un service humiliant dont il ne comprenait pas alors la signification ; mais il ne tarda pas à en connaître la nécessité ; il fut le premier à en faire l'expérience. Si le Seigneur ne s'était pas occupé de lui, que serait-il devenu après la souillure horrible de son reniement ? Déjà un regard du Seigneur dans la cour du souverain sacrificateur (Luc 22:61, 62) fit jaillir les pleurs de Pierre dans le sentiment de sa faute et l'empêcha de s'abandonner au désespoir, comme Judas. Puis Jésus le rencontra le premier de tous, le jour de sa résurrection (Luc 24:34), et enfin la pleine restauration eut lieu par l'entretien rapporté au chapitre 21 de notre évangile. Alors Pierre sut ce que Jésus voulait lui enseigner par le lavage des pieds.

Pierre s'oppose encore en disant à Jésus : «Tu ne me laveras jamais les pieds. Jésus lui répondit : Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi» (v. 8). Voyant qu'il ne peut empêcher le Seigneur d'accomplir son office, Pierre lui dit : «Non pas mes pieds seulement, mais aussi mes mains et ma tête. Jésus lui dit : Celui qui a tout le corps lavé n'a besoin que de se laver les pieds ; mais il est tout net ; et vous, vous êtes nets, mais non pas tous. Car il savait qui le livrerait ; c'est pourquoi il dit : Vous n'êtes pas tous nets» (v. 9-11). Au chapitre 15:3, Jésus leur dit aussi : «Vous, vous êtes déjà nets, à cause de la parole que je vous ai dite». La foi en la parole du Seigneur, reçue par les disciples, les plaçait dans le même état de netteté que la foi en son œuvre accomplie. Pierre était net de cette manière. Son objection donne ainsi au Seigneur l'occasion de définir la qualité ou la position de ceux dont il s'occupe. Ils sont nets en vertu de son œuvre. Ceux-là seuls se salissent les pieds. Purifiés par le sang de Christ à la croix, ils sont l'objet de ses soins. Ceux qui ne sont pas nettoyés de leurs péchés par la foi au sang de Christ sont entièrement souillés ; il serait inutile de leur laver les pieds ; ils ont besoin de l'évangile qui leur apprend ce que le Seigneur a fait, pour sauver le pécheur et le rendre propre pour la présence de Dieu. Le Seigneur ne lave donc pas les pieds des inconvertis ; il leur présente le salut et leur offre d'être entièrement lavés de tous leurs péchés. Judas n'était pas net, car sa conscience n'avait jamais été touchée par la parole qu'il s'était habitué à entendre ; elle n'avait produit aucun effet sur lui.

Sous la loi nous avons aussi en figure ce que le Seigneur enseigne par le lavage des pieds, et ce qu'il dit à Pierre au verset 10. Lorsque les sacrificateurs étaient consacrés, ils étaient lavés tout entiers (Exode 29:4 et Lévitique 8:6). Leur consécration correspond à l'application de l'œuvre de la

croix au croyant, en vertu de laquelle il est purifié de ses péchés une fois pour toutes. Quand les sacrificateurs reprenaient leur service, ils n'avaient pas à être lavés de nouveau tout entiers, mais ils ne pouvaient entrer dans le tabernacle sans se laver les mains et les pieds à la cuve d'airain (Exode 30:17-21). Ainsi le croyant qui a péché n'a pas besoin de recourir à nouveau au sacrifice de Christ, il doit laisser agir sur sa conscience l'eau de la Parole que le Seigneur lui applique pour qu'il juge sa faute et les causes de son manquement, comme cela eut lieu pour Pierre au chapitre 21.

Le Seigneur, dans son amour infini, ne peut supporter de voir les siens privés des joies et des bénédictions qu'il leur a acquises à si grand prix ; il veut que leur communion avec lui ne demeure pas interrompue lorsque le péché est survenu. Il importe donc de se prêter à l'action de cette Parole en la laissant agir en nous pour nous restaurer chaque fois que nous en avons besoin et, d'une manière permanente, pour nous empêcher de tomber.

Chapitre 13 v. 12-20 — Un exemple donné

Après avoir montré aux disciples ce qu'il ferait pour eux de la gloire dans laquelle il allait entrer le Seigneur se remet à table avec eux et les exhorte à accomplir ce service les uns envers les autres. Il leur dit : «Savez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appellez maître et seigneur, et vous dites bien, car je le suis ; si donc moi, le seigneur et le maître, j'ai lavé vos pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné un exemple, afin que, comme je vous ai fait, moi, vous aussi vous fassiez» (v. 12-15). Si l'on possède la même vie que le Seigneur, il est possible d'être animé du même amour que lui ; les croyants ont à se porter un intérêt réciproque dont le modèle est en lui. Tous doivent chercher à ramener leurs frères, souillés par une faute quelconque, afin qu'ils jouissent à nouveau de la communion perdue. Pour cela, ils se serviront de la Parole, afin de produire chez le coupable la conviction de son péché et de l'amener à le confesser à Dieu. Si c'est une offense personnelle, il la confessera aussi à celui envers lequel il a manqué. Alors la restauration peut avoir lieu par la Parole qui, après avoir montré l'horreur du mal et l'avoir jugé, fait voir que, du côté de Dieu, rien n'a changé ; son amour est toujours le même ; cela touche le cœur et produit une vraie repentance et une pleine restauration. Tout est non seulement lavé, mais essuyé, comme le Seigneur le fit avec le linge dont il était ceint ; il ne reste aucune trace de souillure.

«En vérité, en vérité, je vous dis : L'esclave n'est pas plus grand que son seigneur, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites» (v. 16, 17). En effet, si lui, le Seigneur et Maître, conscient de toute sa gloire, mais toujours l'expression de l'amour divin, s'est abaissé et s'abaisse au point de s'occuper de ses bien-aimés, coupables de s'être souillés par le péché, nous, ses heureux esclaves, demeurerions-nous indifférents en présence des fautes les uns des autres, sans nous aider mutuellement à retrouver la communion perdue ? N'irons-nous pas aux pieds de nos frères ou sœurs, en les considérant dans la haute position que le Seigneur leur a faite par son œuvre à la croix, en les estimant supérieurs à nous-mêmes, en les voyant comme Dieu les voit ?

L'amour selon Dieu ne consiste pas à se dire seulement des choses agréables, car il se réjouit avec la vérité, et il y a des vérités pénibles à entendre, que l'on est obligé de dire, pour être vrai en cherchant le bien d'autrui. Mais l'amour endure tout pour obtenir le bien chez son frère ; il travaille au bien de tous en s'effaçant lui-même. Nous savons cela, mais le Seigneur ne dit pas au v. 17 : «Vous êtes bienheureux si vous savez ces choses», mais bien, «si vous les faites». Pour les accomplir, il faut jouir personnellement du grand amour du Seigneur, et penser que nous sommes continuellement des objets de grâce et de miséricorde. Si nous sentons notre faiblesse, nous rappelant combien de fois nous sommes tombés, nous serons pleins d'égards pour nos frères. Si nous apprenons que l'un d'eux a manqué, nous irons à lui directement, craignant que son mal soit connu par d'autres, au lieu de le divulguer sans honte, comme cela nous arrive si souvent. Nous nous souviendrons que «l'amour couvre une multitude de péchés».

Jésus éprouvait douloureusement dans son cœur le fait qu'il allait être livré par Judas. Il dit : «Je ne parle pas de vous tous ; moi, je connais ceux que j'ai choisis ; mais c'est afin que l'Écriture soit accomplie : «Celui qui mange le pain avec moi a levé son talon contre moi» (Ps. 41:9). Je vous le dis dès maintenant, avant que cela arrive, afin que, quand ce sera arrivé, vous croyiez que c'est moi» (v. 18, 19). Jésus avait choisi Judas comme les autres disciples (chapitre 6:70) ; son cœur en souffrait ; mais il fallait que les Écritures fussent accomplies. Il prévient les disciples, afin que, le voyant trahi par Judas, ils ne doutassent pas que Jésus fût bien celui en qui ils avaient cru, mais, au contraire, que tout arrivait comme les Écritures l'avaient annoncé. Jésus ajoute : «En vérité, en vérité, je vous dis : Celui qui reçoit quelqu'un que j'envoie, me reçoit ; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé» (v. 20). Ceux qui avaient reçu Judas auraient pu en avoir du regret ; mais en le recevant comme envoyé de Jésus, on l'avait reçu lui-même, et en recevant Jésus, on recevait le Père qui l'avait envoyé. On peut être trompé en recevant quelqu'un au nom du Seigneur ; mais ce qui est fait pour lui n'est jamais fait en vain. Ce que nous faisons pour nous-mêmes, pour notre propre satisfaction, ou avec des motifs charnels, n'a point de valeur. C'est une grande grâce de pouvoir recevoir le Seigneur et Dieu lui-même, en recevant ceux qu'il envoie.

Chapitre 13 v. 21-30 — Judas est dénoncé

«Ayant dit ces choses, Jésus fut troublé dans son esprit, et rendit témoignage et dit : En vérité, en vérité, je vous dis que l'un d'entre vous me livrera» (v. 21). Ce qui pèse particulièrement sur le cœur du Seigneur, c'est qu'il sera livré par un de ses disciples, «l'un de vous», dit-il. Nous lisons dans le Psaume 55:12-14 : «Ce n'est pas un ennemi qui m'a outragé, alors je l'aurais supporté ; ce n'est point celui qui me hait, qui s'est élevé orgueilleusement contre moi, alors je me serais caché de lui ; mais c'est toi, un homme comme moi, mon conseiller et mon ami : nous avons ensemble de douces communications ; nous allions avec la foule dans la maison de Dieu». Quelles souffrances le Seigneur n'a-t-il pas éprouvées dans ce monde ! Nous avons vu, au chapitre précédent, son âme troublée en présence de la mort. Ici son esprit s'émeut à la pensée que l'un des siens le livrera. Il savait dès le début, que Judas accomplirait cet acte ; cependant il n'avait fait aucune différence entre lui et les autres disciples ; il lui avait prodigué les mêmes soins, témoigné la même bonté, la même confiance, puisque c'est à lui qu'il avait confié la bourse. Mais la parole de Jésus n'avait atteint ni son cœur, ni sa conscience.

En entendant que c'était l'un d'eux qui livrerait Jésus, «les disciples se regardaient les uns les autres, étant en perplexité, ne sachant de qui il parlait (v. 22). À dessein Jésus ne désigne pas le traître ; il veut exercer la conscience de chacun des disciples. Tous possédaient une nature capable de commettre un tel acte, et chacun de nous aussi, chers lecteurs. Mais il existe un moyen pour qu'elle ne manifeste pas ce qu'elle est ; c'est l'action de la Parole de Dieu sur le cœur et la conscience ; elle nous fait porter constamment sur nous-mêmes le jugement que Dieu y porte : «Le cœur est trompeur par dessus tout, et incurable ; qui le connaît ? Moi, l'Éternel, je sonde le cœur, et j'éprouve les reins» (Jér. 17:9, 10). C'est par sa Parole que Dieu nous fait connaître ce que nous sommes : «Car la Parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et elle discerne les pensées et les intentions du cœur» (Héb. 4:12). Usons tous de ce moyen, veillant à ne manifester aucune des choses affreuses qui peuvent se trouver dans nos cœurs cachées et inconnues à nous-mêmes !

En Marc 14:19, les disciples se demandent : «Est-ce moi ? Est-ce moi ? » Ils ne pensent pas que l'un soit moins capable que l'autre de livrer le Seigneur. Cette parole les sonde tous : «L'un d'entre vous me livrera». Jean, appelé «le disciple que Jésus aimait», était près du Seigneur, «dans le sein de Jésus», est-il dit. Pierre, plus éloigné, lui fit signe de demander duquel il parlait. Jean occupait la place où l'on peut recevoir les communications du Seigneur, celle que Marie avait choisie. Si nous vivions tous aussi près du Seigneur, il n'y aurait point d'ignorants parmi nous. Le sein du Seigneur est assez vaste pour que nous y soyons tous, et là nous apprendrions ce que l'on ne peut apprendre ailleurs.

Jean «s'étant penché sur la poitrine de Jésus, lui dit : Seigneur, lequel est-ce ? Jésus répond : C'est celui à qui moi je donnerai le morceau après l'avoir trempé. Et, ayant trempé le morceau, il le donne à Judas Iscariote, fils de Simon» (v. 25, 26). S'il y avait eu encore une corde si peu sensible que ce fût dans le cœur de Judas, elle aurait vibré à ce témoignage de sincère amitié, de confiance, que donnait autrefois le maître de la maison à l'un de ses conviés. Judas ne bronche pas. Tout était inutile : la parole du Seigneur demeure sans effet sur ce cœur endurci par Satan. «Et après le morceau, alors Satan entra en lui. Jésus donc lui dit : Ce que tu fais, fais-le promptement» (v. 27). Satan ayant préparé sa demeure en prit possession !

Rien de plus solennel que l'exemple de cet homme. Il a travaillé en compagnie du Fils de Dieu. Témoin de son ministère d'amour, objet de sa bonté, il a entendu les enseignements confidentiels que Jésus donnait à ses disciples en dehors de la foule. Malgré cela, son cœur était plus sensible aux suggestions de Satan qu'à l'amour de Jésus, car l'amour de l'argent le caractérisait ; il cultivait la passion de l'avarice. Aussi comprend-on que le dernier témoignage d'amour que Jésus lui donnait par le morceau trempé, le trouvât insensible. Dès lors, il n'est plus son maître. Satan le possède. «On est esclave de celui par qui on est vaincu» (2 Pierre 2:19). Après l'avoir trompé, Satan va le précipiter dans les tourments éternels. Voilà l'œuvre de celui qui est menteur et meurtrier dès le commencement. Quel avertissement sérieux pour ceux qui ont le privilège d'être en contact avec la Parole de Dieu, avec des chrétiens et surtout avec des parents chrétiens, afin qu'ils ne résistent pas à l'action de la Parole, pour s'exposer à devenir la proie de l'Ennemi ; il sait travailler dans les cœurs avec une habileté satanique, sans que l'on ait pu, ou voulu, s'en rendre compte, jusqu'au moment où il est trop tard, même en ayant du remords comme Judas (Matthieu 27:3).

Pleinement conscient de tout ce qui se passe et de tout ce qui l'attend, Jésus lui dit : «Ce que tu fais, fais-le promptement». Son travail fut accompli quelques heures plus tard, que le Seigneur emploie à enseigner ses disciples en vue de son départ, auquel nul ne songeait que lui seul.

Les disciples pensent que le Seigneur avait chargé Judas de donner quelque chose aux pauvres ou de faire quelques achats pour la fête ; car la fête de Pâque était suivie de celle des pains sans levain ; elles n'en formaient donc qu'une, durant laquelle tout travail était interdit (Exode 12:16). «Ayant reçu le morceau, il sortit aussitôt ; or il était nuit» (v. 30). La nuit régnait dans la nature ; mais moralement, elle était plus profonde encore : nuit sur Judas, désormais nuit sur le monde, nuit morale qui dure toujours pour lui, puisqu'il a rejeté la *lumière du monde*, venue dans la personne de Jésus. Au chapitre précédent (v. 35), Jésus avait dit : «Marchez pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres ne s'emparent pas de vous». Maintenant la lumière a disparu ; les ténèbres sont la part du monde jusqu'au jour où Jésus apparaîtra en gloire comme le soleil de justice, mais en jugement sur ceux qui ne l'ont pas voulu comme Sauveur.

Pendant le temps où le monde est dans les ténèbres, les croyants sont appelés des «luminaires» qui brillent dans la nuit, semblables aux étoiles qui donnent leur lumière lorsque le soleil a disparu à l'horizon. Ils veillent durant cette longue nuit et attendent, non le lever du Soleil de justice, mais l'Etoile du matin, Jésus, qui vient enlever les siens dans la maison du Père, afin qu'ils soient gardés de l'heure de l'épreuve qui vient sur la terre entière et qu'ils reviennent avec lui lorsqu'il apparaîtra en gloire, mais dans un jour qui est «brûlant comme un four, et tous les orgueilleux, et tous ceux qui pratiquent la méchanceté seront du chaume, et le jour qui vient les brûlera» (Malachie 4:1).

Chapitre 13 v. 31-33 — Le fils de l'homme glorifié

Lorsque Judas fut sorti, Jésus dit : «Maintenant le fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même ; et immédiatement il le glorifiera». Par le départ de Judas, la scène qui termine si douloureusement le souper a passé ; le Seigneur élève ses pensées vers les conséquences, glorieuses pour lui et pour Dieu, de l'œuvre qu'il allait accomplir. Il voit la gloire qui résultera de la mort dont il s'approchait par la trahison de Judas, mais qu'il était venu accomplir pour la gloire de Dieu.

L'homme avait déshonoré Dieu par le péché, sous toutes ses formes ; il avait, comme dit le fils prodigue, péché contre le ciel et devant Dieu. La conséquence en était le jugement de la part d'un Dieu juste et saint sur les coupables. Mais voici un homme, l'homme des conseils de Dieu, qui s'offre à Dieu pour le glorifier en se soumettant au jugement qu'avait mérité la race humaine coupable. Quelle gloire pour lui d'avoir ôté le péché que le premier homme avait introduit, en satisfaisant à toutes les exigences de la justice et de la sainteté du Dieu déshonoré par le péché. Par cette œuvre il rendait possible que l'amour de Dieu fût connu de ceux qui, sans lui, eussent été dans le malheur éternel, loin de sa présence ! Ce qui fait la gloire du Fils de l'homme, c'est que Dieu est glorifié en lui. Tout ce qu'est Dieu dans sa nature et dans ses attributs, a été pleinement établi et maintenu à la croix. Dieu dans son amour voulait sauver des pécheurs ; sa justice inflexible s'y opposait et maintenait son arrêt de mort. Jésus subit cette mort et satisfait la justice de Dieu. Dieu, qui a les yeux trop purs pour voir le mal, voulait ces pécheurs dans sa présence, sa sainteté parfaite s'y opposait et les repoussait. Jésus, sur la croix, subit l'abandon du Dieu saint à leur place. La majesté de Dieu exigeait que tous ses droits fussent maintenus. Tous l'ont été, parce que Jésus a subi le jugement sur la croix. Dieu est glorifié en son Fils. C'est au Fils de l'homme que revient la gloire de cette œuvre que nul ne peut apprécier à sa juste valeur que Dieu seul. Aussi Dieu le glorifie aussitôt. Il l'a fait en le ressuscitant et en le faisant asseoir à sa droite, en le couronnant de gloire et d'honneur, en attendant qu'il ait avec lui tous ceux qui sont le fruit de son œuvre, alors «il verra du fruit du travail de son âme» (Ésaïe 53:11).

Dieu n'a pas attendu la résurrection de tous pour ressusciter son Fils. Glorifié par lui, il le glorifia aussitôt quarante jours après sa résurrection. Par cet acte, Dieu montre sa pleine satisfaction de l'œuvre parfaite de son Fils. Et par l'introduction du Christ homme dans la gloire, l'homme est admis dans la présence de Dieu. L'homme en Adam, chassé du paradis terrestre, à jamais banni de la présence divine, a pris fin dans la mort de Christ et un homme nouveau est introduit en Christ dans la gloire de la présence de Dieu, agréé par lui selon toutes les perfections de Christ, représenté par lui, en attendant d'être dans la même gloire que lui, semblable à lui.

Nous comprenons qu'en présence de toutes les gloires qui rayonnaient de sa mort, le Seigneur, qui seul pouvait les contempler, dise à ses disciples : «Enfants, je suis encore pour un peu de temps avec vous : vous me chercherez ; et, comme j'ai dit aux Juifs : Là où moi je vais, vous, vous ne pouvez venir, je vous le dis aussi maintenant à vous» (v. 33). Pas plus que les Juifs (chap. 7:34-36), les disciples ne pouvaient aller où Jésus allait. Lui seul pouvait subir une mort telle qu'il en jaillit une si grande gloire. Le Sauveur devait être seul pour porter le poids du jugement que nous avons mérité. Ce qui le conduisait à cette heure, c'était l'amour pour son Dieu qui voulait sauver des pécheurs. Si le Seigneur était monté au ciel sans passer par la mort, il y fût demeuré seul homme, jouissant de son Dieu, comme il l'avait fait durant l'éternité. Dieu aurait eu devant lui un homme, un seul, qui dans sa marche de parfaite obéissance, l'aurait glorifié en contraste avec le premier homme désobéissant. Dieu n'aurait été glorifié que dans le jugement des coupables, sans que ce qu'il est dans son essence, AMOUR, fût connu. Mais le Seigneur n'aurait jamais brillé de la gloire qu'il s'est acquise en accomplissant l'œuvre de la rédemption ; jamais des myriades de myriades de bienheureux n'auraient pu refléter la gloire du Seigneur qui brillera sur eux de tout son éclat. Par eux, Dieu montrera «dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus» (Éph. 2:7).

À toi soit la gloire,
Ô Fils éternel !
Ta mort, la victoire,
Nous ouvrit le ciel.
À toi qui nous aimes
Pour l'éternité,
Louanges suprêmes,
Force et majesté.

Chapitre 13 v. 34-38 — Un commandement nouveau

«Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre ; comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre. À ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous» (v. 34, 35). Centre et soutien de ses disciples, Jésus les avait gardés autour de lui, les avait enseignés, conduits, supportés avec un amour inlassable. Maintenant qu'il allait les quitter, ils auraient à agir les uns envers les autres avec l'amour dont ils avaient eu le modèle en lui. Ils devraient se rejeter, pour ainsi dire, les uns sur les autres, puisqu'il les avait enseignés et rendus participants de sa nature, ils auraient le privilège de s'aimer, de s'encourager avec le même amour. «Comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre» : commandement nouveau dont Jésus lui-même était l'expression et le modèle, et non pas celui de la loi qui s'adressait à une nature égoïste, incapable d'aimer. C'est l'amour de Jésus se reproduisant dans les siens, s'exprimant dans leurs rapports mutuels, comme Jésus l'avait fait envers eux ; ils le pouvaient, parce que Jésus était leur vie. S'ils s'aimaient de cette manière, tous connaîtraient en eux les disciples de celui qui avait été ici-bas l'expression de l'amour de Dieu. Un disciple ne reçoit pas seulement les enseignements de son maître ; il doit les adopter et les mettre en pratique. La nature de l'homme en Adam, essentiellement égoïste, veut tout pour elle, rapporte tout à elle. L'amour de Dieu, tout à l'opposé, ne pense qu'au bien d'autrui ; si nous nous aimons l'un l'autre, notre vie présentera un contraste absolu avec celle du monde ; tous s'apercevront bientôt que nous obéissons aux enseignements de celui qui a été ici-bas l'expression de l'amour. Pour qu'il en soit ainsi, il faut se nourrir du Seigneur, l'écouter en lisant beaucoup sa parole et pratiquer ses enseignements.

Au lieu de suivre les exhortations du Seigneur, Simon Pierre pense à ce qu'il leur a dit au verset 33 et demande : «Seigneur, où vas-tu ? Jésus lui répondit : Là où je vais, tu ne peux pas me suivre maintenant, mais tu me suivras plus tard. Pierre lui dit : Seigneur, pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant ? Je laisserai ma vie pour toi. Jésus répond : Tu laisseras ta vie pour moi ! En vérité, en vérité, je te dis : Le coq ne chantera point, que tu ne m'aies renié trois fois» (v. 36-38). On voit en Pierre une nature ardente, aimant sincèrement le Seigneur, mais il ne se connaissait pas ; il se fiait à son amour pour lui dans l'énergie de son caractère naturel, au lieu de sentir sa faiblesse et de chercher la force en dehors de lui, en Dieu lui-même, plus occupé de ce qu'il était pour le Seigneur que de ce que le Seigneur était pour lui et de ce qu'il lui avait dit. Il ignorait les pensées de Dieu et la mort du Seigneur, surtout ce qu'était cette mort. Ne lui avait-il pas dit, lorsque Jésus leur en parlait : «Seigneur, Dieu t'en préserve !» (Matt. 16:22). Il ne servait à rien de lui donner de nouveaux enseignements. Il avait à faire la douloureuse expérience sous l'action de Satan, de ce que valait sa force pour suivre le Seigneur, puisqu'il ne l'avait pas écouté. Qu'était devenue sa résolution de laisser sa vie pour son maître, lorsqu'il se trouva dans la cour du souverain sacrificateur comme nous le verrons au chapitre 18 ?

Si notre chair nous engage dans une voie quelconque, nous pouvons être sûrs qu'elle y sera consumée. Nous constaterons avec humiliation ce qu'elle est, alors que nous aurions pu l'apprendre en écoutant la Parole, sans perte de temps et sans déshonorer le Seigneur.

Le Seigneur a tenu compte du désir qu'avait son disciple de le suivre ; il le suivit, en effet, comme il le lui dit ici : «Tu me suivras plus tard» et au chapitre 21:18, 19 et 22 ; mais pour cela il fallut deux choses : la victoire remportée sur la mort par Christ qui en est sorti vainqueur : chez Pierre, la perte de toute confiance en lui-même pour suivre son Maître dans le chemin de l'obéissance qui doit caractériser tout croyant et en a conduit un grand nombre à la mort, pour avoir ensuite la couronne de vie.

Dans les jours où nous vivons, où, par la grâce de Dieu, nous ne sommes plus exposés au martyre, nous avons cependant à suivre le Seigneur dans le chemin de la mort au monde et à la chair, dans le renoncement à nous-mêmes, afin que la vie de Jésus puisse se manifester et que Dieu soit glorifié. Pour cela, pensons à tout ce que nous avons coûté au Seigneur, à ses souffrances pour expier nos

péchés. Nos cœurs étreints par son amour, nous ne vivrons plus pour nous-mêmes, mais pour celui qui pour nous est mort et a été ressuscité (2 Cor. 5:14, 15).

Chapitre 14

Chapitre 14 v. 1-3 — «La maison de mon Père»

«Que votre cœur ne soit pas troublé ; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi» (v. 1). Voyant les disciples troublés à la pensée de son départ qui les laissait dans ce monde sans avoir établi son royaume en gloire, le Seigneur veut les rassurer en dirigeant leurs cœurs vers lui, là où il se rendait. Il sera pour eux un objet de foi ; ils devront croire en lui sans le voir, comme ils avaient cru en Dieu qu'ils n'avaient jamais vu. C'est ce qu'ils comprirent ensuite. L'apôtre Pierre dit en parlant du Seigneur : «Lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez ; et, croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse (1 Pierre 1:8). Les disciples connurent mieux le Seigneur et jouirent de lui davantage après son élévation au ciel que lorsqu'ils l'avaient au milieu d'eux.

Au lieu de les entretenir du royaume qu'il établirait un jour, Jésus leur parle de la maison de son Père : «Dans la maison de mon Père», leur dit-il, «il y a plusieurs demeures ; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit, car je vais vous préparer une place» (v. 2). Quelle bénédiction, quel honneur pour des hommes si faibles, si misérables en eux-mêmes ! Dans cette maison il y a *plusieurs* demeures. Plusieurs ne signifie pas *quelques-unes* seulement, mais pour tous, en contraste avec la maison de Dieu sur la terre où l'on ne pouvait entrer librement, ni séjourner. Jésus voulait avoir les siens avec lui dans ce lieu béni, que lui seul connaissait et appréciait ; «la maison de *mon Père*» implique tout ce qu'il y a de plus intime et de plus heureux pour le cœur du Fils. Pour qu'ils y occupent une place, elle doit leur être préparée, et ils doivent se trouver dans un état propre pour y entrer. Jusqu'alors aucun homme n'avait pu entrer dans le ciel. Au contraire, l'homme chassé du paradis terrestre après la chute, pouvait encore moins entrer dans le paradis céleste. Par l'œuvre de la croix, le Seigneur a rendu les siens propres à être dans la maison de son Père, et, comme nous l'avons vu au chapitre 13, il fait constamment ce qui est nécessaire pour qu'ils jouissent de sa communion, là où il est, lorsque le péché l'a interrompue. Mais, pour qu'ils trouvent la place prête, il a fallu que Christ, homme, entrât dans le ciel après avoir passé par la mort. Si Dieu le recevait dans sa glorieuse présence, la place était prête pour tous ceux qui étaient au bénéfice de sa mort et auxquels il avait révélé Dieu comme Père, et le Seigneur viendra les chercher pour les y introduire. Il dit aux disciples : «Et si je m'en vais et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi» (v. 3). Rien ne pouvait réjouir à un si haut degré le cœur des disciples, et celui de tous les croyants, que cette merveilleuse déclaration. Notre précieux Sauveur a fait lui-même tout le nécessaire pour le bonheur présent et éternel de ses bien-aimés. Il les rend propres pour la présence de Dieu son Père ; il leur a préparé une place dans la maison de son Père, et il reviendra lui-même les chercher pour les y introduire. «Je viendrai», dit-il, «et je vous prendrai auprès de moi». Il n'envoie pas un ange pour les chercher. L'apôtre Paul dit aussi : «Le Seigneur lui-même... descendra du ciel» (1 Thess. 4:16). La pensée de la séparation d'avec le Seigneur troublait les disciples ; les voici maintenant assurés d'une part céleste et éternelle dans la maison du Père, bien meilleure que le règne glorieux de Christ ici-bas, auquel leurs pensées demeuraient attachées. Quelle joie dut remplir leurs cœurs, lorsque, plus tard, ils comprirent tout ce que le Seigneur leur disait alors !

Chapitre 14 v. 4-7 — Le chemin

Jésus dit encore aux disciples : «Et vous savez où moi je vais, et vous en savez le chemin». Thomas lui dit : «Seigneur, nous ne savons pas où tu vas ; et comment pouvons-nous en savoir le chemin ? (v. 4, 5). Les disciples n'avaient pas saisi que Jésus était la révélation de Dieu comme Père, principal sujet de cet évangile ; c'est pourquoi ils ne comprennent pas ce qu'est la maison du Père où Jésus allait leur préparer une place et d'où il reviendrait pour les prendre avec lui. Il leur répondit : «Moi, je suis le chemin, et la vérité, et la vie ; nul ne vient au Père que par moi. Si vous m'aviez connu, vous auriez connu aussi mon Père ; et dès maintenant vous le connaissez et vous l'avez vu» (v. 6, 7). Le Seigneur ne dit pas qu'il est le chemin pour aller au ciel, si vrai que cela soit, mais pour aller *au Père*. Il s'est évidemment chargé de tout accomplir pour que ceux auxquels il révélait le Père pussent aller au ciel. Personne, jusqu'à Christ, n'avait révélé Dieu comme Père, ni la création, ni la loi, ni les prophètes. Seul «le Fils unique qui est dans le sein du Père» l'avait fait, et cela lorsque Dieu n'avait plus rien à attendre de l'homme. La réponse au refus de recevoir Jésus, Parole, vie et lumière, est merveilleuse : «Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom» (chap. 1:12). En recevant Jésus, on arrive au Père dont il est la révélation. Ainsi il est seul le *chemin*. Il est aussi la *vérité*, celui qui met toutes choses en lumière, telles qu'elles sont aux yeux de Dieu. Par Jésus nous savons ce qu'est le bien, le mal, l'homme, le monde, Dieu lui-même, et par conséquent Dieu comme Père. Il est la *vie*, nécessaire pour jouir de tout ce qu'il nous a révélé, car par notre vie naturelle nous en sommes incapables. C'est pourquoi Jésus dit : «Nul ne vient au Père que par moi». En venant au Père, on possède la vie éternelle, et par conséquent le ciel, domaine de cette vie ; on connaît la maison du Père. On se rend facilement compte de la maison d'une personne que l'on connaît intimement, que l'on aime, quoiqu'on ne l'ait jamais vue chez elle. Le Seigneur, qui jouissait de tout ce qu'était le Père pour lui, l'a pleinement révélé ; il dit : «Je leur ai donné les paroles que tu m'as données» (chap. 17:8). Aussi nous comprenons un peu ce qu'il exprime lorsqu'il parle de la *maison de mon Père*, et le bonheur qu'il y a pour nous d'avoir une place dans la maison d'un tel Père, le Père du Seigneur Jésus. C'est pourquoi il peut dire : «Dès maintenant vous le connaissez et vous l'avez vu» (v. 7).

Chapitre 14 v. 8-14 — «Qui m'a vu, a vu le Père»

Cette déclaration du verset 7 suscite une nouvelle difficulté pour les disciples. Philippe lui dit : «Montre-nous le Père, et cela nous suffit» (v. 8). C'est précisément ce qu'ils auraient dû voir en Jésus ; mais ils ne l'ont pas connu tel que cet évangile le présente. Jésus répond : «Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe ? Celui qui m'a vu, a vu le Père ; et comment toi, dis-tu : Montre-nous le Père ? » (v. 9). Le ministère du Seigneur était terminé, et tout ce temps n'avait pas suffi aux disciples pour connaître qu'il était dans le Père et que le Père était en lui. Jésus, personne divine, distincte du Père, était, quoique homme ici-bas, en son Père, et ce qu'il manifestait dans sa vie, en paroles et en œuvres, était le Père. Aussi dit-il : «Les paroles que moi je vous dis, je ne les dis pas de par moi-même ; mais le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les œuvres. Croyez-moi, que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ; sinon, croyez-moi à cause des œuvres elles-mêmes» (v. 10, 11). Jésus ne parlait pas d'une manière indépendante de son Père, ni de son propre fonds ; il y avait unité parfaite ; «Moi et le Père, nous sommes un» (chap. 10:30) ; en le voyant on voyait le Père. Il avait revêtu l'humanité pour qu'une chose si merveilleuse pût s'accomplir, car : «Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler» (Matt. 11:27). L'évangile selon Jean nous présente tout spécialement cette révélation. Si les paroles du Seigneur ne suffisaient pas aux disciples, témoins de ses œuvres, ils auraient dû croire grâce à ce qu'ils voyaient.

Une chose merveilleuse allait découler de la venue de Jésus ici-bas, preuve de ce qu'il avait été. Lorsqu'il serait glorifié, celui qui croirait en lui ferait ces œuvres qui prouvaient que le Père était en lui et lui dans le Père, et il en ferait de plus grandes, parce qu'en croyant il posséderait la même vie et la puissance du Saint Esprit. «En vérité, en vérité, je vous dis : Celui qui croit en moi fera, lui aussi, les

œuvres que moi je fais, et il en fera de plus grandes que celles-ci ; parce que moi je m'en vais au Père» (v. 12). En allant au Père, le Seigneur recevrait le Saint Esprit qu'il enverrait comme il le dit plus bas, pour être avec les croyants. À cause de la victoire remportée par le Seigneur sur la puissance de Satan, le Saint Esprit pourrait accomplir librement, au moyen des croyants, des œuvres provenant de la même source que celles que Jésus faisait ici-bas ; c'est pourquoi ils en feraient de plus grandes, comme on le voit dans les Actes des Apôtres. Une seule prédication de Pierre amena la conversion de trois mille personnes. Au nom de Jésus les apôtres disposaient de sa puissance, et le Père était glorifié dans le Fils au moyen des disciples ; car Jésus leur dit : «Et quoi que vous demandiez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Si vous demandez quelque chose en mon nom, moi, je le ferai» (v. 13, 14). Glorifié par tout ce que Jésus avait accompli sur la terre, le Père le serait maintenant dans le Fils, qui pourvoirait à tout ce dont les disciples auraient besoin pour continuer à agir comme le Seigneur, sauf l'œuvre de la croix, cela va sans dire, puisque c'est en vertu de cette œuvre qu'ils accompliraient les leurs.

Mais si les disciples deviennent capables de disposer de la même puissance que le Seigneur, c'est dans une dépendance entière vis-à-vis de lui, comme lui avait été dépendant de son Père. Ils recevront tout ce qu'ils demanderont au Père au nom du Fils, et lui le fera pour que son Père soit glorifié. La prière qui s'adresse à Dieu au nom de son Fils a en vue sa gloire ; s'il en est ainsi, nous pouvons demander ce que nous voulons. Cela exclut toute requête se rapportant au moi. Si nous sommes animés des pensées du Fils à l'égard de son Père, nous pouvons compter sur l'exaucement de nos prières, car nous ne demanderons que des choses qui peuvent nous être accordées.

Chapitre 14 v. 15-20 — Le Consolateur

Le Seigneur ne peut conduire ses disciples plus avant dans la connaissance de la nouvelle position où il les introduirait en vertu de sa mort, position céleste avec lui, en contraste avec la position terrestre, mais glorieuse, où ils auraient partagé sa gloire, s'il eût été reçu comme roi. Il leur promet le Consolateur, l'Esprit Saint, pour être avec eux et leur révéler toutes les conséquences merveilleuses de son œuvre en leur faveur, les entretenir de sa personne, leur faire connaître leur position nouvelle, et les conduire au travers de ce monde jusqu'au jour glorieux où ils arriveraient dans la maison du Père.

La tristesse des disciples, occasionnée par le départ de Jésus, provenait de leur amour pour lui ; mais il leur dit : «Si vous m'aimez, gardez mes commandements» (v. 15) ; vrai moyen de lui montrer leur amour au lieu de s'attrister de son départ, ce qui est vrai aussi pour nous. Cependant le Seigneur, sensible à leur peine, leur dit : «Je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, pour être avec vous éternellement, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas ; mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous, et qu'il sera en vous» (v. 16, 17). Ce consolateur ne les quittera pas et les consolera en les occupant de la personne de Jésus, durant leur séjour ici-bas et aussi dans la gloire, éternellement. Il sera la puissance par laquelle ils accompliraient leur service et seraient les témoins du Seigneur. Il ne viendra pas pour le monde ; le monde qui se réjouit du départ de Jésus n'a pas besoin de consolation.

Le Fils de Dieu, seconde personne de la trinité, a accompli dans ce monde toute l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire. Le monde l'a rejeté ; mais quelques-uns l'ont reçu. C'est donc pour ceux-là seulement, que viendra l'Esprit Saint, troisième personne de la trinité, non pas proprement pour remplacer le Seigneur, mais afin de faire valoir tout ce qu'il est pour les siens et tous les résultats de son œuvre, de telle sorte que les disciples le connurent mieux depuis son départ que lorsqu'il était avec eux ici-bas. Quel encouragement pour eux et pour les croyants de tous les temps ! Depuis sa venue jusqu'à maintenant, le Saint Esprit est ici-bas. Aujourd'hui, nous sommes arrivés à la fin du temps de l'absence du Seigneur ; mais, malgré tout le désordre qui règne dans la chrétienté, le Saint Esprit, le Consolateur, s'acquiesce fidèlement de son service en faveur de tous ceux qui

s'attendent à lui. Il demeure avec les croyants ; ils le connaissent. Le monde ne le connaît pas et ne croit pas même à son existence. Il habite dans le croyant, sceau par lequel Dieu le reconnaît comme son enfant, onction qui le rend capable de connaître les choses de Dieu. Il est aussi les arrhes de l'héritage, et plus encore. Nous ne pouvons énumérer ici tout ce qu'il est et tout ce qu'il accomplit, mais nous en verrons quelque chose encore dans les chapitres suivants.

Jésus ajoute : «Je ne vous laisserai pas orphelins ; je viens à vous» (v. 18). Les disciples ne seront pas comme des enfants abandonnés, privés de soins paternels. Par l'action de l'Esprit, le Seigneur viendra à eux. Quant au monde, tout allait prendre fin : «Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus ; mais vous, vous me verrez ; parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez» (v. 19). Les croyants voient le Seigneur d'une manière plus avantageuse que lorsqu'il était corporellement ici-bas. Individuellement, et réunis en son nom, nous jouissons de sa présence et pouvons dire comme les disciples le soir de sa résurrection : «Nous avons vu le Seigneur». Non seulement nous avons ce privilège, mais notre vie est liée à la sienne pour le temps et l'éternité. Nous vivons de sa vie, ici-bas, et nous vivrons de cette vie dans la gloire lorsque nous lui serons rendus semblables ; telle est la portée de cette expression : «Vous vivrez». Il y a plus encore : «En ce jour-là», dit le Seigneur, «vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous» (v. 20). Ils connaîtraient que, comme Jésus était dans le Père ici-bas (v. 10), il le serait dans la gloire. En outre, chose qui ne pouvait avoir lieu pendant que Jésus était au milieu d'eux : ils seraient en lui, dans la gloire, et lui en eux ici-bas, pour être la manifestation de Jésus dans toute leur vie devant le monde. «Vous en moi», devant le Père, et «moi en vous» devant le monde. Ils réaliseraient cela par la puissance du Saint Esprit. Il s'agit de la position individuelle du croyant, position merveilleuse que le monde ne peut comprendre, et dont nous réalisons peu la beauté et la valeur. Si nous en jouissions davantage, nous manifesterions plus fidèlement que Christ est en nous ; il serait vu du monde. Les disciples, à Antioche, le réalisaient, puisque c'est là que, pour la première fois, ils furent appelés du nom de Christ : chrétiens (Actes 11:26). Puisse notre marche être digne du nom que nous portons ! Le nom exprime le caractère de l'individu.

Chapitre 14 v. 21-24 — Aimer c'est obéir

Au verset 15, les disciples devaient montrer leur amour pour le Seigneur en gardant ses commandements, et le Seigneur prierait donc le Père de leur envoyer un autre consolateur. Aux versets 21-23, le Seigneur présente d'autres conséquences de l'amour pour lui : «Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui». On ne peut manifester son amour pour le Seigneur qu'en obéissant à ses commandements. Pourquoi employer de belles expressions pour témoigner de son amour pour lui, si l'on marche contrairement à ses pensées, en se laissant diriger par sa propre volonté ? Que penserait-on d'un enfant qui désobéirait toujours à ses parents, tout en disant qu'il les aime beaucoup ? Les commandements du Seigneur sont exprimés par sa vie entière, par tout ce qu'il a dit et fait. Il sert de modèle à ceux qui, par la foi, le possèdent comme leur vie. Pour eux, toute sa vie, ses actes, ses paroles, font autorité. Il ne viendrait pas à l'idée de prendre la loi de Moïse pour diriger celui qui connaît Christ comme sa vie et son modèle. Cette loi servait à l'homme pour obtenir la vie, s'il le pouvait ; elle était sainte, juste et bonne (Rom. 7:12) ; personne n'a pu l'accomplir. C'est pourquoi Dieu donne au croyant la vie qui est dans son Fils, qui a eu sa manifestation parfaite en lui, homme sur cette terre. Donc, ce que Jésus a été ici-bas remplace les commandements de la loi, les dépasse et fait autorité pour le chrétien.

L'amour pour le Seigneur est le mobile d'action du croyant. Il est alimenté par la connaissance de sa personne, de sa marche, de son dévouement jusqu'à la mort, de ses souffrances. S'il ne s'occupe pas du Seigneur, s'il ne vit pas de lui, il ne peut marcher sur ses traces. En jouissant de l'amour du Seigneur, on gardera ses commandements, et le même apôtre dit qu'ils ne sont pas pénibles (1 Jean 5:3). Le Père, pour qui son Fils a un prix infini, aimera celui des siens qui manifestera son amour pour lui en gardant ses commandements. Ici, ce n'est pas l'amour de Dieu pour le pécheur, mais l'amour

spécial du Père pour un de ses enfants qui aime son Fils. Puis le Fils, sensible à l'amour que lui témoigne un des siens, l'aimera aussi d'un amour particulier, et se manifestera à lui, lui fera connaître intimement les gloires de sa personne, avantage merveilleux pour les disciples affligés par son départ. Ils connaissent désormais le moyen par lequel leur Seigneur se manifestera à eux. Pussions-nous tous réaliser une part si bénie ! Pour le moment, les disciples ne comprirent pas le sens des paroles du Seigneur. Jude, non pas Judas, qui pensait encore à une manifestation publique et glorieuse de Jésus comme roi, lui dit : «Seigneur, comment se fait-il que tu vas te manifester à nous, et non pas au monde ? » (v. 22). Il ne comprenait pas qu'il s'agissait d'une manifestation spirituelle de sa personne à l'âme du disciple obéissant. La grande bénédiction du croyant consiste à connaître toujours mieux la personne du Seigneur ; cette connaissance ne peut se réaliser que dans une vie d'obéissance. Dans sa réponse à Jude, le Seigneur n'explique pas de quel genre de manifestation il s'agit ; le Saint Esprit le ferait dans la suite ; mais il mentionne une bénédiction encore plus intime pour celui qui, non seulement, gardera ses commandements, mais sa parole : «Jésus répondit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui. Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles. Et la parole que vous entendez n'est pas la mienne, mais celle du Père qui m'a envoyé» (v. 23, 24). La parole du Seigneur a quelque chose de plus intime que ses commandements ; elle n'est saisie que dans sa proximité, par celui auquel le Seigneur se manifeste. Elle le dirigera dans sa marche alors qu'un autre ne verrait en elle aucune direction. En conséquence celui qui la garde jouira, dans une plus grande mesure, de l'amour et de la communion du Père et du Fils. Le cœur en sera rempli et dans cette demeure il n'y aura place pour nul autre. État bienheureux et enviable ! C'est le ciel sur la terre, car, en attendant d'être dans les demeures de la maison du Père, le croyant peut être la demeure du Père et du Fils.

Jésus rappelle encore aux disciples l'origine de tout ce qu'ils ont entendu de lui ; c'est le Père qui a parlé en lui. La parole du Fils est celle du Père qui l'a envoyé.

Chapitre 14 v. 25-31 — Autres avantages du départ de Jésus

Le Seigneur ne pouvait pas enseigner plus longtemps ses disciples. Le Saint Esprit viendrait et leur dirait ce qu'ils n'étaient pas capables de comprendre alors. «Je vous ai dit ces choses demeurant avec vous ; mais le Consolateur, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera toutes choses et vous rappellera toutes les choses que je vous ai dites» (v. 25, 26). Le Saint Esprit fera valoir toutes ces paroles de Jésus, si incompréhensibles aux disciples lorsqu'ils les entendaient. Elles deviendront lumineuses à leurs yeux, alors voilés. On voit cela tout particulièrement dans les épîtres de Pierre, empreintes de ce qu'il a entendu et vu du Seigneur. Si l'on compare la manière dont il parle de la transfiguration, dans sa deuxième épître (chap. 1:16-18), avec ce qu'il dit en Luc 9:33, on voit quelle lumière le Saint Esprit avait apportée dans son âme sur ce merveilleux sujet. C'est aussi le Saint Esprit qui a inspiré aux auteurs des quatre Évangiles ce qu'ils ont écrit et la manière dont chacun devait rapporter les faits dont ils furent témoins. Ils n'ont pas été laissés à leurs souvenirs pour le faire, comme on l'entend dire souvent. Le Saint Esprit les inspirait et leur rappelait les choses que Jésus avait dites et faites.

Dans notre passage c'est au nom du Fils que le Père envoie l'Esprit. On voit encore l'unité qui existe entre le Père et le Fils dans l'envoi du Saint Esprit. Au verset 16, le Fils prie le Père pour qu'il envoie le Saint Esprit. Le Père répond au Fils en l'envoyant en son nom. Au chapitre 15:26, c'est le Fils qui l'envoie d'auprès du Père, car il l'a reçu comme homme glorifié, pour en faire part à ceux qu'il a rachetés (voir Actes 2:33, et Ps. 68:18). Cela fait comprendre l'importance de l'envoi du Saint Esprit et le privilège que le chrétien possède, puisqu'il est toujours sur la terre, actif envers quiconque se soumet à la parole par laquelle il agit malgré la ruine actuelle de l'Église professante.

«Je vous laisse la paix», dit encore le Seigneur, «je vous donne ma paix ; je ne vous donne pas, moi, comme le monde donne. Que votre cœur ne soit pas troublé, ni craintif» (v. 27). Encore un

autre avantage dont les disciples n'avaient pas joui pendant que Jésus était avec eux : Paix parfaite quant à leur culpabilité, toute la question des péchés étant réglée à la croix pour ceux qui croient. La seconde paix est celle dans laquelle le Seigneur lui-même a toujours vécu, sa paix ; en jouissant de la première, ils étaient rendus capables de jouir de celle qui avait appartenu à Jésus seul avec son Dieu ; rien n'avait pu la troubler, ni l'opposition de Satan et du monde, aucune souffrance ni aucune circonstance quelconque ; aucun nuage ne s'était interposé entre lui et Dieu dans sa carrière d'homme parfait. Cette paix, désormais la part des disciples et de tous les croyants, a été laissée par le Seigneur à la disposition de chacun. Les disciples pouvaient en effet n'être ni troublés, ni craintifs s'ils réalisaient ces deux genres de paix. Jésus ne donne pas comme le monde qui, s'il donne quelque chose, ne le possède plus. En leur donnant sa paix, Jésus la gardait toujours, et tous peuvent en jouir. La jouissance commune des choses que Dieu donne ne fait qu'en augmenter la valeur, au lieu d'amoinrir la part de chacun, tandis que, plus on est nombreux pour partager les biens de la terre, moins on en possède.

Jésus leur dit encore une chose propre à bannir de leur cœur la crainte et le trouble : «Vous avez entendu que moi je vous ai dit : Je m'en vais, et je viens à vous. Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père, car mon Père est plus grand que moi» (v. 28). Les disciples, encouragés par la pensée qu'ils reverraient Jésus, auraient dû se réjouir en sachant qu'il allait entrer dans la gloire qu'il avait quittée pour venir dans ce monde où il n'avait pas trouvé un lieu pour reposer sa tête. Ils devaient l'aimer assez pour jouir de son bonheur ; il s'en allait au Père ; il exprimait en cela une joie que les disciples savaient peu apprécier, puisqu'ils avaient si peu connu le Père révélé par Jésus. Il avait dit aux siens tout ce qui pouvait les assurer que son départ ne leur était pas désavantageux. S'ils avaient moins pensé à eux-mêmes et davantage au Seigneur, en l'aimant comme ils auraient dû, ils auraient trouvé une vraie consolation dans le fait qu'il allait à son Père. Nous pouvons aussi réaliser une consolation semblable lorsqu'un de nos bien-aimés nous quitte pour aller auprès du Seigneur. Tout en éprouvant la douleur de la séparation, on ressent une vraie consolation en sachant quel est son bonheur : présent avec le Seigneur à l'abri de toute souffrance.

«Et maintenant je vous l'ai dit avant que cela arrive, afin que, quand ce sera arrivé, vous croyiez» (v. 29). Jésus avait ainsi parlé de tout ce que les disciples avaient besoin de savoir, afin qu'ils crussent en voyant se passer les choses telles qu'il les leur avait dites, car ils rencontreraient beaucoup de choses pénibles sur leur chemin, mais leur foi dans les paroles du Seigneur les soutiendrait pour leur aider à surmonter toutes difficultés.

Jésus leur dit encore : «Je ne parlerai plus beaucoup avec vous, car le chef du monde vient, et il n'a rien en moi ; mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais. Levez-vous, partons d'ici !» (v. 30, 31). Le Seigneur et ses disciples se trouvaient encore à l'endroit où Judas les avait laissés. L'heure de la croix s'approchait ; encore quelques entretiens sur le chemin qui conduisait en Gethsémané, qui se terminèrent par la sublime prière du chapitre 17 et le service du Seigneur au milieu des siens serait achevé ; c'est pourquoi il dit : «Je ne parlerai plus beaucoup avec vous». Il laisse pour ainsi dire la place à Satan qui va apparaître à la tête du monde, dont il est appelé le chef, pour tenter de remporter sur le Seigneur une victoire définitive. Jusque-là les hommes, sous l'influence de l'Adversaire, avaient toujours résisté aux moyens par lesquels Dieu s'était occupé d'eux depuis l'entrée du péché dans le monde. D'autre part, sachant que la semence de la femme devait lui briser la tête, c'est-à-dire lui ôter son pouvoir, Satan a maintes fois cherché à en empêcher l'introduction dans le monde. Son dernier effort dans ce but fut le massacre des petits enfants de Bethléhem ; il croyait atteindre Jésus. Il échoua, mais il n'a pas désarmé pour cela ; il devait combattre jusqu'à sa ruine.

Par sa vie parfaite, toute amour et lumière, Jésus s'est attiré la haine de toutes les classes de la société, sous l'influence diabolique de celui auquel il donne le titre de «chef du monde», et au terme de son ministère, les chefs religieux, le peuple, Hérode, Ponce Pilate, les soldats romains, tous se rassemblèrent sous la conduite de Satan pour ôter de la terre l'homme parfait, le Fils de Dieu. Mais ils ne se sont réunis que pour assister à la défaite complète de leur chef, pour la raison qu'en donne

le Seigneur au verset 30 : «Le chef du monde vient, et *il n'a rien en moi*». Homme parfait, descendu du ciel pour accomplir la volonté de Dieu, il a marché au milieu de la souillure de ce monde, sans jamais en être atteint ; il a subi tous les assauts de l'ennemi et la haine des hommes ; il est arrivé au terme de sa course dans ses perfections absolues, aussi propre pour rentrer dans la gloire que lorsqu'il la quitta, sans avoir besoin de passer par la mort. Mais il veut y passer par amour pour son Père, et non par nécessité personnelle. La mort est la conséquence du péché, et il n'y a point de péché en lui ; s'il y passe, c'est à la place des coupables dont il veut porter le châtiment et il en sortira vainqueur, après en avoir subi toute l'horreur, parce qu'étant sans péché, elle n'a aucun pouvoir sur sa sainte personne. C'est ainsi que «par sa mort, il rendit impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le Diable ; et qu'il délivra tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient, pendant toute leur vie, assujettis à la servitude» (Héb. 2:14, 15).

Le monde devait connaître (v. 31) que c'est par amour pour son Père que Jésus passerait par la mort ignominieuse de la croix, et non comme un malfaiteur, ou comme les hommes qui meurent parce qu'ils ont péché. Il y va par obéissance ; «selon que le Père m'a commandé», pour rendre possible l'accomplissement des conseils de Dieu. N'a-t-il pas dit : «À cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne» (chap. 10:17) ?

Ce bien-aimé Sauveur n'avait plus rien à faire là. Tout était accompli jusqu'à la mort. Il peut dire : «Partons d'ici». Il effectuait ce qui est dit de lui sous la figure du serviteur hébreu : «J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne veux pas sortir libre» (Exode 21:5). Lorsque son âme était troublée en présence de l'heure de la mort, il dit à son Père : «C'est pour cela que je suis venu à cette heure. Père, glorifie ton nom» (chap. 12:27).

Chapitre 15

Chapitre 15 v. 1-8 — Le vrai cep

«Moi, je suis le vrai cep, et mon Père est le cultivateur. Tout sarment en moi qui ne porte pas de fruit, il l'ôte ; et tout sarment qui porte du fruit, il le nettoie, afin qu'il porte plus de fruit. Vous, vous êtes déjà nets, à cause de la parole que je vous ai dite» (v. 1-3). Par cette image du cep de vigne, le Seigneur enseigne à ses disciples leur nouvelle position sur la terre. Ils avaient fait jusqu'ici partie du peuple d'Israël, souvent comparé à une vigne dont Dieu attendait du fruit. Au Psaume 80:8, il est dit : «Tu as transporté d'Égypte un cep ; tu as chassé les nations, et tu l'as planté» (voir aussi Ésaïe 5:1-4). Lorsque Dieu mit de côté les Gentils, à cause de leur idolâtrie, il se forma un peuple qu'il appela hors d'Égypte et plaça en Canaan, dans les circonstances les plus favorables, afin qu'il lui rapportât le fruit qu'il attendait ; ce fruit consistait dans l'obéissance à la loi donnée par Moïse. Mais cette vigne ne produisit que des raisins sauvages, fruits de la mauvaise nature de l'homme pécheur. Dès la constatation de ce résultat, les prophètes annoncèrent les jugements de Dieu sur le peuple, qui ne furent finalement exécutés que quarante ans après la mort du Seigneur. Dans la mort de Christ le jugement a aussi été exécuté sur l'homme en Adam ; là, Dieu en a fini avec lui sur le pied de sa responsabilité, et aussi avec Israël selon la chair. Dès lors, Christ le remplace comme vigne de Dieu sur la terre. C'est ce que le Seigneur enseigne aux disciples en leur disant que lui est le vrai cep et qu'au lieu d'être des ceps plantés en terre, ils sont des sarments attachés au nouveau cep, à Christ lui-même. Ils sont en lui et ils pourront porter du fruit en demeurant attachés à lui vitalement et pratiquement. Le cultivateur, le Père, s'occupera des sarments, les nettoiera afin qu'ils portent plus de fruits ; quant aux sarments qui n'en porteront pas, il les ôtera.

Dans tous ces passages, il s'agit de la profession chrétienne. Quiconque professe le christianisme est un sarment ; mais celui qui en fait profession sans avoir la vie de Dieu, ne peut porter du fruit, puisque, sans cette vie, l'homme ne produit rien de bon pour Dieu ; il sera un sarment que le

cultivateur ôtera. Si, au contraire, il porte du fruit, preuve qu'il a la vie, le Père l'émondra ; il le fera passer par la discipline pour le délivrer de ce qui peut l'empêcher de porter encore plus de fruit. Au verset 3, en s'adressant aux disciples, le Seigneur leur dit : «Vous, vous êtes déjà nets, à cause de la parole que je vous ai dite». Vous n'êtes pas un de ceux que le Père ôtera, mais de ceux qu'il soignera, puisqu'ils étaient déjà nets. Par sa parole, Jésus leur avait révélé le Père ; ils l'avaient reçu et elle les avait placés en relation vitale avec Jésus.

«Demeurez en moi, et moi en vous. Comme le sarment ne peut pas porter de fruit de lui-même, à moins qu'il ne demeure dans le cep, de même vous non plus vous ne le pouvez pas, à moins que vous ne demeuriez en moi. Moi, je suis le cep, vous, les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ; car, séparés de moi, vous ne pouvez rien faire» (v. 4, 5). Ces versets nous enseignent à quelle condition le sarment porte du fruit. Il ne suffit donc pas d'être sarment, c'est-à-dire d'avoir le nom de chrétien ; il faut porter du fruit. Pour cela il faut demeurer attaché au cep, à Christ, vitalemment et pratiquement : «Demeurez en moi, et moi en vous», dit le Seigneur. Si le croyant demeure en Christ, Christ demeurera en lui, et le fruit se produira tout naturellement. Au verset 20 du chapitre 14, le Seigneur dit aux disciples que, quand le Saint Esprit sera venu, ils connaîtront qu'ils sont en lui et lui en eux. C'est ce qui définit leur nouvelle position ; mais ici il s'agit de la pratique, de la responsabilité ; c'est premièrement : «Demeurez en moi», et «moi en vous» en sera la conséquence. Pour demeurer pratiquement en Christ, il faut s'occuper de lui, jouir de lui, vivre de sa vie, dépendre de lui, l'imiter ; alors ce qu'il est sera vu en nous ; des fruits seront produits qui prouveront la réalité de sa vie. Il en est du croyant comme du sarment : il ne peut rien par lui-même ; c'est un bois de peu de valeur ; léger, très poreux, brûlant rapidement, sans autre propriété que celle de laisser passer beaucoup de sève, afin de produire beaucoup de fruit. Ézéchiél en parle en ces termes : «En prendra-t-on du bois pour en faire quelque ouvrage, ou en prendra-t-on une cheville pour y suspendre quelque ustensile ? Voici, on le met au feu pour être consumé ; le feu en consume les deux bouts, et le milieu est brûlé» (chapitre 15:3, 4). Image fidèle de ce que vaut le chrétien par lui-même ! S'il ne demeure pas attaché au cep divin, il n'a aucune valeur, il ne peut rien produire. Quand l'apôtre Paul dit : «J'ai travaillé beaucoup plus qu'eux tous», il s'empresse d'ajouter : «Non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu qui est avec moi !» (1 Cor. 15:10). Par la grâce de Dieu il se tenait fermement attaché à Christ et le fruit était produit. On rencontre souvent des personnes désireuses de servir le Seigneur, qui cherchent premièrement quelles œuvres elles pourraient accomplir. Quoique bien intentionnées, elles renversent l'ordre établi par Dieu. Il faut, avant tout, demeurer attaché à Christ, comme Marie, rester à ses pieds, écouter sa parole, et inmanquablement le fruit se produira, peut-être pas celui que l'on choisirait, mais le fruit qui découle de la vie du cep, de Christ. «Séparés de moi, vous ne pouvez rien faire», dit le Seigneur.

Les exhortations des versets 4 et 5 s'adressaient aux disciples et à tous ceux qui possèdent la vie de Christ. Le verset 6 parle de ceux qui ne l'ont pas : «Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme le sarment, et il sèche ; et on les amasse, et on les met au feu, et ils brûlent». Le Seigneur ne dit pas *si vous*, mais *si quelqu'un*, n'importe qui, faisant profession de christianisme, ne demeure pas attaché à Christ, ne porte pas de fruit, il sera traité comme le sarment sec et il brûlera, comme dit Ézéchiél. Cela arrivera à tous ceux qui seront laissés sur la terre, après avoir professé le christianisme, lorsque le Seigneur aura enlevé l'Église. Vérité solennelle pour ceux qui n'ont pas la vie de Dieu !

Chapitre 15 v. 7 et 8 — La prière

Dans ces versets, le Seigneur s'adresse de nouveau aux disciples : «Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait. En ceci mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit ; et vous serez mes disciples». Les disciples du Seigneur — chaque croyant en est un — ne demeurent pas en lui d'une manière inconsciente ; ils jouissent de lui, se nourrissent de sa parole et réalisent leur dépendance par la prière. Puisque le croyant n'a ni force, ni valeur en lui-même, il doit dépendre continuellement de

celui en qui se trouvent toutes les ressources dont il a besoin pour porter du fruit. Nous ne pouvons prier de manière à être exaucés, que si nous connaissons la pensée du Seigneur quant à ce que nous lui demandons. Sa parole seule, demeurant en nous, peut former nos désirs. Si elle les inspire, nous pouvons demander ce que nous voudrions, parce que nous ne voudrions que ce qui est selon la volonté de Dieu, en vue de sa gloire et de l'accomplissement de son service. Ainsi, nous obtiendrons ce que nous aurons demandé. Il importe de retenir cet enseignement, car, de nos jours, on fait un usage de la prière souvent très déplacé. Au lieu de s'en servir pour la gloire de Dieu, en vue de son témoignage, pour le servir fidèlement, on veut, par elle, obliger Dieu de satisfaire des désirs que sa parole n'a nullement formés. Or Dieu ne peut être le serviteur de notre volonté. Il faut connaître la sienne, pour obtenir ce que nous demandons, ce qui ne peut avoir lieu que si nous vivons très près du Seigneur, nourris de sa Parole. Dans cet état, nous réalisons le jugement de nous-mêmes, nous examinons nos désirs dans sa lumière ; nos motifs sont épurés et nous demandons ce que nous voulons, parce que nous ne voulons que ce que Dieu veut.

Dans cet enseignement du Seigneur, il est question des demandes en vue de porter du fruit à la gloire de Dieu, comme de vrais disciples de celui qui en a porté beaucoup. Dans les circonstances de la vie, il est souvent difficile de connaître la pensée de Dieu. S'agit-il d'une guérison, ou d'un besoin en rapport avec nos affaires matérielles ? si nous ne connaissons pas la pensée de Dieu sur ces questions-là, nous pouvons les placer devant lui dans une entière soumission à sa volonté, comme nous le lisons en Philippiens 4:6 : «Ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces». Ainsi nous laissons à Dieu le soin d'agir comme il le trouve bon. La certitude de son amour toujours actif en notre faveur nous donnera du repos, sachant qu'il fait travailler toutes choses au bien de ceux qui l'aiment. Nos cœurs seront gardés dans la paix au lieu de l'agitation sous l'effet des circonstances contraires à notre volonté et nous attendrons patiemment que Dieu trouve bon d'intervenir quand il le voudra et comme il lui plaira. N'oublions pas que la prière exprime la dépendance et non notre volonté propre.

Chapitre 15 v. 9-15 — «Demeurez dans mon amour»

«Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés ; demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour ; comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour» (v. 9, 10). Dans les versets qui précèdent, le Seigneur exhorte à demeurer en lui. Ici, il exhorte à demeurer dans son amour. Jésus avait aimé les disciples de l'amour dont le Père l'avait aimé, lui, homme obéissant, faisant toujours les choses qui lui plaisaient. Pour demeurer dans la jouissance d'un tel amour, il faut, comme le Seigneur, garder les commandements de son Père. Rien n'a pu interrompre un instant la jouissance de cet amour entre le Père et le Fils obéissant. Il en sera de même pour nous avec le Seigneur, tant que nous lui obéirons. Sa vie tout entière et ses paroles sont pour nous l'expression de sa volonté ; c'est ce qui constitue ses commandements. Jésus ajoute : «Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit accomplie» (v. 11). Si rien n'empêchait le Seigneur de demeurer dans l'amour du Père, rien non plus n'empêchait sa joie d'être parfaite. Elle sera aussi notre part ; elle sera parfaite, accomplie, dans la jouissance des mêmes relations avec Christ que celles qu'il avait eues avec son Père, comme homme obéissant. La part du croyant ici-bas est merveilleuse et infinie, puisqu'elle est identique à celle de Jésus lorsqu'il était dans ce monde. En demeurant en lui, nous porterons du fruit comme lui, pour la gloire de son Père. En lui obéissant, nous jouirons de l'amour dont il a joui en gardant les commandements de son Père, et une joie semblable à la sienne sera accomplie en nous. Puisse-tous nous réaliser constamment une part si riche, si élevée ! Nous serions ainsi gardés de rechercher quelque satisfaction dans le monde qui a rejeté celui en qui nous possédons tout pour notre bonheur présent et éternel.

La jouissance de l'amour ne se réalise pas seulement entre le Seigneur et nous ; il doit se manifester aussi les uns envers les autres. «C'est ici mon commandement», dit Jésus : «Que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. Personne n'a un plus grand amour que celui-

ci, qu'il laisse sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis, si vous faites tout ce que moi je vous commande» (v. 12-14). L'amour mutuel ne peut avoir d'autre modèle et d'autre mesure que le Seigneur lui-même. La mesure est grande. Elle peut aller jusqu'à la mort. Le même apôtre dit : «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous ; et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères» (1 Jean 3:16). Existe-t-il un témoignage d'amour plus grand, un renoncement plus absolu ? Tel est notre modèle !

Au milieu du monde ennemi du Père et du Fils, le Seigneur avait trouvé, chez quelques-uns, une oreille attentive ; ses disciples l'avaient écouté ; il les appelle «ses amis». Aussi devaient-ils répondre à ce titre en se conformant à tous ses commandements. Jésus avait montré qu'il les tenait pour des amis et non pour des esclaves, parce qu'il leur avait dit intimement tout ce qu'il avait entendu de son Père. «Je ne vous appelle plus esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que son maître fait ; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père» (v. 15). Les Juifs étaient sous l'esclavage de la loi ; quant aux disciples, puisqu'ils avaient reçu la révélation du Père, Jésus leur donnait le titre d'amis. On commande à un esclave ce qu'il doit faire ; mais s'il devient l'ami du fils de la maison, celui-ci lui dévoile toutes ses pensées, lui fait part de ses projets, l'initie à tous ses sujets de joie, le fait participer à ses richesses, le met au courant de ce que son père lui dit. C'est ce que le Seigneur a fait d'une manière excellente. Il a fait connaître ce qui n'était connu jusque-là que de lui seul et pour lui seul. Il a révélé que ce que le Père était pour lui, homme, ici-bas, il l'était pour eux ; il leur a communiqué ce qu'il a entendu de lui. «Je leur ai donné», dit-il, «les paroles que tu m'as données, et ils les ont reçues» (chap. 17:8).

Dans tous ces discours du Seigneur nous voyons que seule l'obéissance permet de réaliser toutes les bénédictions propres à la position dans laquelle la grâce nous a placés. Aimer le Seigneur c'est garder ses commandements, c'est la vie. En conséquence, il se manifesterà à celui qui l'aime, et celui-ci sera aimé du Père. S'il garde la parole, le Père et le Fils feront leur demeure chez lui (chap. 14). Celui qui garde ses commandements demeure dans son amour, participe à sa joie, comme à sa paix. Celui qui lui obéit est son ami. Et si l'on ajoute à cela tout ce que le Saint Esprit est venu révéler de la personne du Seigneur glorifié et de notre part céleste, que peut-on avoir de plus ? Si nous jouissions de tout cela, ce serait le ciel déjà sur la terre, et le monde ne pourrait nous tenter par quoi que ce soit.

Chapitre 15 v. 16-21 — Les disciples haïs du monde

Le Seigneur avait aussi choisi ses disciples, afin qu'ils allassent dans le monde, pour accomplir une œuvre de sa part, lorsqu'il serait retourné à son Père. Il leur dit : «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure ; afin que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donne. Je vous commande ces choses, c'est que vous vous aimiez les uns les autres» (v. 16, 17). Les disciples avaient une œuvre à accomplir dans ce monde, dans laquelle ils rencontreraient beaucoup de difficultés et la haine des hommes. Mais la certitude que le Seigneur les avait choisis, établis et envoyés leur donnerait une précieuse et puissante assurance. Ils ne l'avaient pas choisi, afin qu'il leur révélât le Père, mais la libre grâce de Dieu en Christ les avait choisis pour les envoyer chercher des hommes dans un milieu hostile à Dieu, en leur faisant connaître la grâce qu'ils avaient reçue. Ces hommes sauvés seraient le fruit qui demeurerait éternellement. Pour accomplir ce service, ils auraient besoin des ressources divines. Ils les trouveraient en s'adressant au Père au nom du Fils, puisque c'était le Fils qui les avait choisis et envoyés pour porter du fruit à la gloire du Père. Ils ne pouvaient compter sur l'amitié du monde ; aussi devaient-ils s'aimer mutuellement, comme le Seigneur le leur commande au verset 17. On ne peut rencontrer de véritable amour ici-bas que celui des croyants, parce que cet amour vient de Dieu. La jouissance de l'amour du Père et du Fils et de cet amour les uns envers les autres, constitue un privilège inappréciable au milieu d'un monde ennemi de Dieu et de tout ce qui vient de lui. Puissions-nous en jouir plus abondamment, pour ne pas

rechercher l'amitié du monde opposé au Père. «L'amitié du monde est inimitié contre Dieu» (Jacques 4:4).

La mesure de l'amour du monde pour les croyants est donnée par ses sentiments à l'égard du Christ : c'est la haine. «Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait sien ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais que moi je vous ai choisis du monde, à cause de cela le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que moi je vous ai dite : L'esclave n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre. Mais ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé» (v. 18-21). C'est un encouragement et un honneur d'être comme Christ, les objets de la haine du monde. On peut alors, comme Moïse : «estimer l'opprobre du Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte» (Héb. 11:26). Être haï du monde à cause du nom de Christ, prouve que l'on n'est pas du monde ; c'est aussi une gloire. Qui voudrait être du monde ennemi de Christ, sur lequel les jugements vont tomber, lorsqu'on a pour sa part le Seigneur et toutes les jouissances de sa communion ? L'opposition du monde et sa haine pour les enfants de Dieu viennent de ce qu'ils connaissent que le Père a envoyé le Fils ; connaissance qui les met à part. Le monde veut encore entendre parler de Dieu, pourvu qu'on n'insiste pas trop sur sa justice et sa sainteté ; mais il s'oppose à ce qu'on mentionne Dieu manifesté en Christ, le Père, Dieu en grâce, car la grâce humilie l'homme naturel ; elle le juge. L'homme prétend avoir une relation avec Dieu et peut s'en prévaloir ; c'est celle de la créature qui a failli à sa responsabilité ; mais il ne s'en soucie guère, et lorsque Dieu lui offre sa grâce, il en éprouve le plus grand déplaisir et manifeste son inimitié. La relation de Dieu comme Père n'existe qu'avec ses enfants ; c'est pourquoi le monde ne les connaît pas et ne les aime pas.

Les disciples et d'autres croyants ont fait l'expérience de la haine du monde plus que nous aujourd'hui. Si nous présentions plus fidèlement les caractères du Seigneur, nous éprouverions la haine du monde dans une plus grande mesure. Nous savons qu'elle existe contre Dieu le Père, contre Christ ; cela doit nous suffire pour nous détourner de tout ce qui porte les caractères du monde.

Chapitre 15 v. 22-25 — La cause du péché du monde

Jusqu'à la venue de Jésus ici-bas, nous savons que Dieu a cherché par tous les moyens possibles à obtenir quelque bien de l'homme avant de le mettre de côté comme irrémédiablement mauvais ; il a attendu quatre mille ans. La présentation de Jésus au peuple juif constituait la dernière épreuve à laquelle le monde fut soumis ; en le rejetant, il établissait pleinement son état de péché irrémédiable. Dès lors tout fut fini entre Dieu et l'homme en Adam et avec le monde coupable de la mort de son Fils. Le Seigneur peut dire : «Si je n'étais pas venu, et que je ne leur eusse pas parlé, ils n'auraient pas eu de péché ; mais maintenant ils n'ont pas de prétexte pour leur péché. Celui qui me hait, hait aussi mon Père. Si je n'avais pas fait parmi eux les œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auraient pas eu de péché ; mais maintenant ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père. Mais c'est afin que fût accomplie la parole écrite dans leur loi : «Ils m'ont haï sans cause» (v. 22-25). «Ils n'auraient pas eu de péché» ne veut pas dire qu'il n'y avait pas eu de péché chez les Juifs et dans le monde jusqu'alors ; mais l'état de péché irrémédiable n'aurait pas été constaté et consommé, si le Seigneur n'était pas venu accomplir tout ce qui aurait pu faire vibrer encore la moindre fibre de bonté dans le cœur de l'homme, s'il en eût existé ; au lieu de cela, il est rejeté et mis à mort au rang des malfaiteurs. Le Seigneur ne réclamait pas l'accomplissement de la loi, comme le faisaient les prophètes ; il apportait la grâce en présentant Dieu comme Père, Dieu qui pardonne. Paul dit que «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes» (2 Cor. 5:19). Puisque la présentation de Dieu en grâce, après l'épreuve de la loi, n'a pu toucher le cœur de l'homme et n'a fait, au contraire, que manifester sa haine contre Dieu, il n'y a plus rien à espérer et rien à faire de plus. Ils n'avaient plus de prétexte pour leur péché, dit le Seigneur. Ils ne pouvaient pas alléguer que Dieu portait sur eux un jugement précipité, et sans qu'il eût épuisé tous les moyens propres à obtenir ce qu'il désirait. Les œuvres qu'aucun autre n'a faites, le Seigneur les a accomplies.

Les hommes les ont vues, mais elles n'ont produit d'autres effets que la haine mortelle. Ils ont accompli ce qui était dit d'eux au Psaume 35:19 : «Ils m'ont haï sans cause». Leur caractère propre est donc la haine, qui les a rendus insupportables. Il ne reste que le jugement à exercer sur eux.

Ce que Jésus appelle «le monde», c'étaient les Juifs ; par eux Dieu a fait l'expérience de ce qu'est l'homme. Lorsque le paganisme fut introduit dans le monde, Dieu prit Israël comme échantillon de la race humaine, pour éprouver ce qu'elle valait. En principe, le monde est un système duquel Dieu révélé en Christ a été et dont il est toujours rejeté, lors même qu'il s'y pratique extérieurement une religion donnée de Dieu, comme c'est le cas pour les Juifs et pour la masse dans la chrétienté. Aujourd'hui le monde porte le nom de chrétien, avec les formes de la piété, mais il en a renié la puissance, dit Paul en 2 Timothée 3:5.

Chapitre 15 v. 26, 27 — Un double témoignage rendu à Christ

«Mais quand le Consolateur sera venu, lequel moi je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité, qui procède du Père, celui-là rendra témoignage de moi. Et vous aussi, vous rendrez témoignage ; parce que dès le commencement vous êtes avec moi». Le monde ayant rejeté le Fils de Dieu pouvait croire en avoir fini avec lui. Loin de là. Jésus, monté au ciel, couronné de gloire et d'honneur par son Dieu et Père, allait envoyer le Saint Esprit qui rendrait témoignage de lui, homme glorifié. Puis les disciples aussi rendraient témoignage de Christ, d'abord tel qu'ils l'avaient vu ici-bas, la parfaite manifestation de Dieu le Père que le monde n'a pas voulu connaître, puis de sa résurrection et affirmeraient que celui que les hommes ont fait mourir, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite. Le livre des Actes des Apôtres donne le récit de ce double témoignage. Lorsque les apôtres choisirent le remplaçant de Judas, ils voulurent que ce fût quelqu'un qui eût été avec eux pendant tout le temps que Jésus entraînait et sortait au milieu d'eux et qui eût été témoin de sa résurrection (Actes 1:21, 22). Au chapitre 5 du même livre (v. 32), Pierre dit en présence du Sanhédrin : «Et nous, nous lui sommes témoins de ces choses, ainsi que l'Esprit Saint que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent».

Dans les versets qui nous occupent, c'est le Seigneur qui envoie l'Esprit Saint. Il l'appelle «l'Esprit Saint qui procède du Père» ; comme Jésus était venu du Père, il viendrait un témoignage caractérisé par la vérité de ce qu'est le Fils glorifié. Au chapitre 16:7, c'est aussi Jésus qui envoie le Saint Esprit, le Consolateur, pour le grand avantage des siens. Au chapitre 14, c'est le Père qui l'envoie en réponse à la prière de Jésus, afin qu'il console les siens et qu'il leur fasse connaître leur relation avec lui (v. 16).

Chapitre 16

Chapitre 16 v. 1-4 — La religion sans Christ

Le Seigneur, dans les versets 18-25 du chapitre précédent, prévient ses disciples de la haine dont ils seront les objets de la part du monde qui le hait, afin qu'ils ne soient pas scandalisés. Ici il leur dit comment le monde les traitera, en croyant être agréable à Dieu : «Ils vous exclueront des synagogues ; même l'heure vient que quiconque vous tuera pensera rendre service à Dieu. Et ils feront ces choses, parce qu'ils n'ont connu ni le Père, ni moi» (v. 1-3). Après la transportation de Juda à Babylone, Dieu avait fait rentrer au pays un résidu pour y recevoir le Messie. Au lieu de reconnaître la bonté de Dieu à son égard, les Juifs continuaient de s'enorgueillir du privilège d'être le peuple élu, mais sans tenir compte des caractères de Dieu ni de ce qui lui était dû. Sans conscience de leur état de péché, ils refusaient le ministère de Jean le baptiseur qui les appelait à la repentance pour recevoir le Messie, et, lorsque celui-ci vint, ils ne l'accueillirent pas. Malgré cela, conduit par ses chefs religieux, le peuple demeurait dans son orgueil national avec la prétention de servir le vrai Dieu après

l'avoir rejeté dans la personne de son Fils. Ils avaient osé dire à l'aveugle-né : «Donne gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur». Ils allaient persister dans leur opposition à Christ en refusant de croire au témoignage du Saint Esprit et des apôtres, rendu à sa résurrection et à son exaltation à la droite de Dieu. Ils manifestèrent leur haine pour Christ en persécutant et en faisant mourir les chrétiens. C'est ce que Saul fit, croyant servir Dieu, jusqu'à ce qu'il fût arrêté sur le chemin de Damas.

Aujourd'hui, il en va de même dans la chrétienté. L'homme, dans son état naturel, admet du christianisme ce qui le distingue des peuples non civilisés et s'en enorgueillit ; mais il ne veut rien de Jésus, présenté comme Sauveur et comme le Seigneur auquel il doit obéissance. Son orgueil n'admet pas qu'il ait mérité la mort que Christ a subie à la croix en portant à sa place le jugement qui lui était dû. Si les chrétiens ont été persécutés et mis à mort par les Juifs et ensuite par les païens, d'autres, tout aussi nombreux, l'ont été par les chrétiens de nom, et au nom de la religion chrétienne, parce qu'ils confessaient Jésus comme leur Sauveur et qu'ils maintenaient la vérité dans un christianisme corrompu, dans lequel on prétendait servir Dieu. On parle de garder la religion de ses pères, sans remonter à la vraie religion des pères ; à «ce qui était dès le commencement», du christianisme (1 Jean 1:1 ; 2:7, 24). On veut un Dieu, le vrai Dieu, mais pas celui que Christ a révélé comme Père.

«Ils feront ces choses», dit le Seigneur, «parce qu'ils n'ont connu ni le Père, ni moi. Mais je vous ai dit ces choses, afin que, quand l'heure sera venue, il vous souvienne que moi je vous les ai dites ; et je ne vous ai pas dit ces choses dès le commencement, parce que j'étais avec vous» (v. 3, 4). Pendant que le Seigneur était avec les disciples, il les gardait et les protégeait et le monde n'avait pas assumé définitivement son caractère d'ennemi de Christ et de Dieu. Maintenant qu'ils allaient être laissés seuls, ils sont prévenus, afin qu'ils ne soient pas surpris par les procédés d'un monde qui se prévaudra de ce qu'il sert Dieu, mais qui hait celui par lequel il s'est révélé en grâce et dont les disciples seront les témoins.

Chapitre 16 v. 5-7 — Ce qui était avantageux pour les disciples

«Mais maintenant», dit Jésus, «je m'en vais à celui qui m'a envoyé, et aucun d'entre vous ne me demande : Où vas-tu ? Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur» (v. 5, 6). On comprend qu'avec la perspective du départ de Jésus et des choses qui les attendaient, les disciples fussent remplis de tristesse. Cependant, d'après ce que le Seigneur leur avait dit relativement à son départ, ils auraient dû comprendre que tout n'était pas perdu pour eux, car il ne s'en allait pas comme une personne qui a échoué dans son entreprise. Si, pour le moment, tout était perdu pour Israël, il y avait des conséquences bénies, incalculables, pour ceux qui avaient reçu Jésus. Les disciples auraient dû demander au Seigneur où il allait et sachant combien il les aimait, comprendre que de son départ il découlerait pour eux de grands avantages. On voit au contraire combien ils pensaient que tout était fini, puisque le Seigneur les quittait. Les deux disciples, sur le chemin d'Emmaüs, ne disent-ils pas : «Nous espérions qu'il était celui qui doit délivrer Israël» (Luc 24:21) ? Même après la résurrection du Seigneur, ils allaient reprendre leur vie de pêcheurs (chap. 21:3). Ils ne se préoccupaient que de ce qu'ils perdaient, et non des avantages qui résulteraient du fait que leur bien-aimé Seigneur s'en allait auprès du Père, quoiqu'il leur eût dit qu'il ne les laisserait pas orphelins. «Toutefois, je vous dis la vérité : Il vous est avantageux que moi je m'en aille ; car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai» (v. 7). En effet, l'Esprit Saint allait venir les introduire dans toutes les conséquences célestes et éternelles de l'œuvre accomplie par la venue de Jésus ici-bas. Il les remplirait d'une joie et d'une paix qu'ils ne connurent jamais en suivant le Seigneur, puisqu'ils espéraient le voir établir le royaume pour Israël. Il leur révélerait un Christ céleste et glorieux et leur part en lui pour le temps et l'éternité. Tout serait avantageux pour eux, malgré leurs tribulations. C'est ce que le Seigneur leur annonce dans la suite du chapitre, mais auparavant il leur dit ce que la présence du Saint Esprit sera pour le monde.

Chapitre 16 v. 8-11 — De la présence du Saint Esprit quant au monde

«Et quand celui-là sera venu, il convaincra le monde de péché, et de justice, et de jugement : de péché, parce qu'ils ne croient pas en moi ; de justice, parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me voyez plus ; de jugement, parce que le chef de ce monde est jugé». Jésus avait dit au chapitre 15, verset 22 : «Si je n'étais pas venu, et que je ne leur eusse pas parlé, ils n'auraient pas eu de péché ; mais maintenant ils n'ont pas de prétexte pour leur péché». Au chapitre 8:21, il dit aux Juifs : «Moi, je m'en vais, et vous me cherchez ; et vous mourrez dans votre péché», le péché de ne l'avoir pas reçu. Malgré ces déclarations le monde n'eût pas été convaincu de son état irrémédiable de péché, si le Seigneur fût resté ici-bas. Mais une fois monté au ciel, il envoie le Saint Esprit dont la présence dans le monde serait la démonstration de son péché. Si le Saint Esprit n'était pas ici-bas, il y aurait encore quelque espoir pour le monde. Sa présence prouve que Jésus est au ciel, rejeté par le monde dont le péché est démontré. Cela ne veut pas dire que le monde possède en lui-même cette conviction de péché qui le laisse sans espoir ; il ne s'agit pas d'une conviction intérieure, mais de la démonstration d'un fait irrécusable. Admis ou non, la preuve en est établie. Lorsqu'une âme comprend sa culpabilité et son état de perdition, convaincue de péché, elle est heureuse de recevoir le Seigneur Jésus pour son Sauveur ; elle est sauvée. C'est tout autre chose, bien que ce soit l'œuvre du Saint Esprit par la Parole de Dieu, tandis que la conviction de péché quant au monde le laisse dans l'état où son péché l'a placé. Il y a un salut pour le pécheur qui reçoit Jésus comme Sauveur, mais il n'y en a point pour le monde comme système qui a rejeté Christ.

Secondement, le Saint Esprit convainc le monde de justice, parce que Jésus va à son Père et qu'on ne le voit plus ici-bas. La justice ne se trouve pas dans le monde. Ce qui le prouve, ce ne sont pas les injustices qui se commettent journellement, mais bien la présence du Saint Esprit. Comment cela ? Lorsque Jésus était ici-bas, accomplissant son œuvre d'amour en faveur de chacun, il fut condamné à mourir comme un malfaiteur. Les chefs, qui auraient dû enseigner le peuple à le recevoir, incitèrent la foule à demander sa mort ; était-ce juste ? Lorsque Dieu retira son trône de Jérusalem, il confia le gouvernement du monde aux gentils. Pilate représentait ce pouvoir qui appartenait alors à Rome, le quatrième empire des nations. Pilate reconnut que Jésus avait été livré par envie ; trois fois il déclara ne pas trouver de crime en lui et chercha à le relâcher. Mais, pour éviter le mécontentement des Juifs, il le condamna à mort après l'avoir fait fouetter. Où est la justice ? Dieu, qui avait été glorifié par l'obéissance parfaite de son Fils, son unique, non seulement n'intervint pas pour le délivrer, mais, sur la croix, il l'abandonna et fit tomber sur lui le jugement que l'homme coupable et révolté contre lui avait mérité. Où donc est la justice ? Nulle part dans ce monde, elle est au ciel. Dieu ayant été parfaitement glorifié à l'égard du péché, par la mort de son Fils qui a rendu possible que ses conseils d'amour envers les hommes pussent s'accomplir, manifesta sa justice envers son bien-aimé, en le ressuscitant et en l'élevant à sa droite, couronné de gloire et d'honneur. De cette façon la justice de Dieu a été démontrée. C'était juste de récompenser Jésus en le tirant de la mort où il entra par amour pour son Dieu et Père et par amour pour le pécheur ; c'était juste de l'élever dans la gloire. Comment cette justice sera-t-elle démontrée au monde ? Il ne croit pas à la résurrection de Christ ; il paya les gardes pour dire que ses disciples avaient enlevé son corps de nuit ; le monde ne le voit pas. Comme pour le péché, la démonstration ou conviction de justice a lieu par la présence du Saint Esprit sur la terre à la suite de la glorification de Christ. Car, s'il s'était trouvé de la justice dans le monde, Jésus n'aurait pas été mis à mort ; il ne serait pas allé au ciel, d'où il a envoyé l'Esprit Saint pour ceux qui ont cru en lui.

En troisième lieu, le Saint Esprit convainc le monde de jugement parce que le chef de ce monde est jugé. Nous avons vu, à la fin du chapitre 14, que le titre de chef de ce monde est donné à Satan, parce que tous les hommes se sont coalisés sous son pouvoir, afin de mettre à mort le Fils de Dieu. Le peuple, les chefs des Juifs, le gouverneur gentil, les soldats romains, tous avaient leur part de respective responsabilité à faire valoir la justice, la bonté, la reconnaissance envers Jésus dans ce

moment où Satan les incitait à le rejeter. Mais tous l'abdiquèrent en faveur de Satan et se rangèrent sous sa conduite pour faire mourir le Saint et le Juste. Dès lors le diable devenait le chef de ce monde. Il pensait réduire au silence Jésus, la semence de la femme, qui devait lui écraser la tête, selon le jugement prononcé sur lui à la chute, mais c'est précisément dans la mort du Seigneur qu'il a perdu son pouvoir ; il est jugé. Jésus a remporté sur lui une victoire éclatante ; il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, en la subissant lui-même. Satan sera lié pendant le règne de Christ, et finalement, jeté dans l'étang de feu et de soufre avec ceux qui l'auront écouté et se seront laissés égarer par lui. Actuellement il est jugé, ainsi que le monde qui l'a écouté en se plaçant volontairement sous sa conduite pour rejeter Christ. C'est ce qu'affirme la présence du Saint Esprit, envoyé du ciel par le Seigneur après l'accomplissement de l'œuvre par laquelle il a brisé la tête du «serpent ancien».

Le monde se doute fort peu des conséquences solennelles résultant du fait de la présence du Saint Esprit. C'est pourquoi Satan cherche toujours à faire méconnaître la présence et même l'existence de l'Esprit de Dieu ; mais cela ne change rien au fait. Il est ici-bas et convainc le monde de péché, de justice et de jugement. Celui-ci s'exécutera lorsque le temps de la patience de Dieu aura pris fin par la venue du Seigneur pour enlever les siens. Jusque-là, quiconque croit au Fils a la vie éternelle. L'évangile invite les hommes à quitter ce monde perdu et jugé, pour venir au Sauveur recevoir le salut gratuit offert dans ce jour de grâce.

Chapitre 16 v. 12-15 — Ce que fait le Saint Esprit pour les croyants

Contrairement à ce que le Saint Esprit est pour le monde, il agira dans les croyants, en les faisant jouir de tout ce qui leur appartient dans leur nouvelle position, liée à celle de Christ ressuscité et glorifié ; ils ne sont donc plus du monde. Les disciples ne peuvent supporter tout ce que le Seigneur avait à leur dire, mais l'Esprit Saint le leur communiquera et les rendra capables de comprendre tout ce qui découlera pour eux de l'œuvre de Christ. Jésus leur dit : «Mais quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité : car il ne parlera pas de par lui-même ; mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses qui vont arriver» (v. 13). Si les disciples perdent tout quant à la terre, même Christ comme Messie, ils auront une part céleste que le Saint Esprit leur fera connaître. Il les conduira dans toute la vérité. Le monde gît dans l'erreur ; il ne peut connaître les choses telles qu'elles sont aux yeux de Dieu ; mais les disciples seront dirigés dans toute la vérité découlant de l'œuvre de Christ et connaîtront mieux sa glorieuse personne et ce que possèdent les croyants, pour le présent et l'éternité. De même que le Seigneur, l'Esprit ne parlera pas de son propre fonds ; il dira ce qu'il a entendu, puisqu'il a été témoin de la glorification de Christ, et il annoncera les choses qui vont arriver, toujours en rapport avec la gloire du Seigneur qui viendra un jour établir son règne. Part bénie que celle des croyants, conduits par le Saint Esprit et la Parole dans toute la vérité au milieu d'un monde plongé dans les ténèbres et l'erreur ! Ils peuvent marcher à la lumière des choses cachées au monde, en attendant la gloire.

«Celui-là me glorifiera», dit le Seigneur, «car il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera. Tout ce qu'a le Père est à moi ; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prend du mien, et qu'il vous l'annoncera» (v. 14, 15). Le monde a méprisé Jésus ; le Saint Esprit le glorifiera en prenant ce qui constitue ses gloires, sa position nouvelle, pour nous les faire connaître. Le monde n'a rien voulu de ce que Christ lui apportait ; mais ceux qui l'ont reçu ont une pleine part à tout ce qu'il possède comme homme, objet de l'amour du Père, centre glorieux d'un état de choses célestes. Là tout ce qu'a le Père est à lui, résultat des conseils éternels de Dieu le Père, dans lesquels le Seigneur a introduit les siens.

Laissons-nous instruire plus profondément dans ces choses divines et célestes par l'Esprit Saint qui est toujours ici-bas, pour nous occuper de celui qui en est le centre et la gloire, afin de réaliser mieux que nous n'avons aucune part dans ce monde jugé !

L'importance de la présence du Saint Esprit, troisième personne de la Trinité, est aujourd'hui fort méconnue dans l'église professante et même par beaucoup de croyants. On ne saurait assez

apprécier les avantages de sa présence, ni assez en profiter. Pour cela, il faut demeurer dans l'enseignement de la Parole à cet égard, car beaucoup méconnaissent le vrai but de la venue du Saint Esprit et sa véritable activité, en limitant son rôle à l'accomplissement de miracles ou au don de parler en langues inconnues. On demande à Dieu qu'il envoie l'Esprit Saint afin qu'on en soit rempli ; mais on ignore, ou l'on veut ignorer qu'il est venu une fois pour toutes à la Pentecôte, dix jours après l'ascension du Seigneur. On veut le voir agir comme aux premiers temps de l'Église ; on prétend même qu'il le fait. On ne tient pas compte que l'état où l'Église se trouve le contriste et qu'un déploiement de grande puissance sanctionnerait un état de choses qui déshonore le Seigneur. Mais, outre ces notions erronées, on oublie que le Seigneur n'a pas envoyé le Saint Esprit pour accomplir des actes miraculeux seulement, mais comme Consolateur des siens, pour les enseigner, leur rappeler les choses qu'il leur avait dites, et, comme nous venons de le voir, pour les conduire dans toute la vérité, et leur annoncer les choses qui doivent arriver. En un mot, il est le divin Éliézer qui accompagne l'épouse au travers du désert en l'entretenant des gloires de son Époux tout le long de son voyage, jusqu'au moment où elle le rencontrera dans la gloire. Il ne veut évidemment pas la distraire de son Bien-aimé en l'occupant de miracles et d'autres manifestations de puissance qui, loin d'occuper le cœur de Christ, l'occupent de lui-même et des autres dans une sorte de mysticisme. L'Esprit de Dieu a déployé une grande puissance, il est vrai, au commencement ; il a doué les croyants de la capacité de prêcher l'évangile dans des langues à eux inconnues. Des miracles remarquables ont été accomplis pour confirmer la parole du Seigneur et en témoignage devant les incrédules, Juifs et gentils, mais ce n'est pas par ces moyens que l'Église, alors comme aujourd'hui, était entretenue des beautés du Seigneur en vue de refléter ses caractères devant ce monde.

Chapitre 16 v. 16-22 — Joie du monde et joie des disciples

Pour que les disciples pussent jouir du ministère de l'Esprit Saint, il fallait que le Seigneur les quittât pour retourner auprès de son Père. Cependant ils le reverraient sous peu. «Un peu de temps et vous ne me verrez pas», leur dit-il, «et encore un peu de temps et vous me verrez, parce que je m'en vais au Père» (v. 16). Mais les disciples ne comprennent pas, ils raisonnent, disant : «Qu'est-ce que ceci qu'il nous dit ? » (v. 17-19). S'en aller, le revoir, aller au Père, c'étaient des vérités tellement hors du cadre des pensées qu'ils s'étaient faites de Jésus et des conséquences de sa venue, qu'il fallait bien le secours du Saint Esprit pour les rendre intelligents. En attendant le Seigneur leur donne le sens de ses paroles : «En vérité, en vérité, je vous dis, que vous, vous pleurerez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira ; et vous, vous serez dans la tristesse ; mais votre tristesse sera changée en joie» (v. 20). Le monde se réjouira de s'être défait du Seigneur qui répandait sur lui une lumière insupportable, tandis que les disciples éprouveront de la tristesse ; mais la résurrection du Seigneur les remplira de bonheur, puisqu'ils le verront le même, au-delà de la mort, dans une position nouvelle, dans laquelle il se les associera. En effet, quelle joie pour les disciples et les femmes lorsqu'ils revirent le Seigneur ! Toutefois, le sujet de cette joie dépassait infiniment tout ce que les disciples pouvaient comprendre alors ; il était plus profond encore que simplement le fait de revoir le Seigneur ressuscité, car à ce fait se rattachent toutes les conséquences glorieuses de sa mort. La joie des disciples est comparée à celle de la femme qui, après la naissance d'un enfant, oublie son angoisse en se réjouissant de ce qu'«un homme est né dans le monde». En Christ ressuscité, le nouvel homme, l'homme des conseils de Dieu, surgissait de la mort avec toutes les conséquences de la victoire qu'il venait de remporter ; car, sans la mort et la résurrection du Seigneur, tous les hommes demeureraient dans la mort où le péché les avait placés pour l'éternité et il n'y avait pas de nouvelle création, pas d'hommes nouveaux. «Vous donc», dit le Seigneur, «vous avez maintenant de la tristesse ; mais je vous reverrai, et votre cœur se réjouira : et personne ne vous ôte votre joie» (v. 22). Cette joie, qui demeure, est liée à la vie qui a triomphé de la mort pour l'éternité. Elle appartient à un état de choses nouveau. Elle remplit le cœur des disciples lorsqu'ils revirent le Seigneur. Eux seuls le virent, le monde ne l'a plus vu, car il n'avait aucune part aux bénédictions dans lesquelles Jésus ressuscité introduisait les siens. Quelle joie lorsque le Seigneur sera vu dans sa gloire

par les siens ressuscités et transmués, introduits dans la maison du Père ! En attendant, par le Saint Esprit, nous avons la joie de le voir par la foi, ainsi qu'il l'a dit au chapitre 14:19. En ce jour-là (le jour où l'Esprit Saint sera venu), «vous me verrez ; parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez».

Chapitre 16 v. 23-28 — Les disciples en relation avec le Père

Le Seigneur allait placer les disciples en relation avec son Père ; c'est ce qu'il s'empressa de leur faire connaître par Marie de Magdala le jour de sa résurrection (chap. 20:17). C'est pourquoi il leur dit : «En ce jour-là vous ne me ferez pas de demandes. En vérité, en vérité, je vous dis, que toutes les choses que vous demanderez au Père en mon nom, il vous les donnera. Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit accomplie» (v. 23, 24). Dans ce jour, inauguré par la résurrection de Jésus, où les disciples seraient placés en relation avec le Père, ils n'auraient pas besoin de s'adresser à lui pour obtenir ce qu'ils désiraient. Ils jouiraient du même privilège que le Seigneur, lorsqu'il était sur la terre ; comme lui, ils s'adresseraient directement au Père, aimés du Père, comme il aimait son Fils. Tout ce qu'ils demanderaient en son nom leur serait accordé. Ayant la même vie que le Fils, ils auraient les mêmes pensées, les mêmes désirs ; ils demanderaient les mêmes choses que lui. Ainsi, l'exaucement serait certain, et, dans la jouissance de cette relation qui assurait les réponses de la part du Père, leur joie serait accomplie. Privilège immense que celui de pouvoir s'adresser à Dieu comme Père, en se présentant au nom de son Fils ! Si nous le possédons, c'est parce que ce Fils, objet de l'amour du Père, a rendu possible que nous soyons aimés du même amour que lui, accueillis par le Père comme lui-même, en vertu de l'œuvre parfaite qui nous a placés dans une pareille relation.

Le Seigneur dit ensuite aux disciples qu'il leur avait parlé en similitudes, mais que l'heure venait dans laquelle il leur parlerait ouvertement du Père. Il fait toujours allusion au moment où, triomphant de la mort, il les placerait dans un état nouveau où ils seraient enseignés ouvertement et comprendraient tout ce qui leur restait caché avant sa mort. «En ce jour-là», dit-il, «vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis pas que moi je ferai des demandes au Père pour vous ; car le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que moi je suis sorti d'auprès de Dieu» (v. 26, 27). Le Seigneur ne sera pas un intermédiaire entre le Père et ses disciples ; aimés du Père comme le Fils et parce qu'ils ont aimé le Fils, ils s'adresseront directement au Père en son nom. Les croyants n'ont pas besoin d'un médiateur entre Dieu et eux, puisqu'ils ont été amenés à lui selon toute la valeur qu'a l'œuvre du Fils pour son Père. C'est sur la croix que le Seigneur a été médiateur entre Dieu et les hommes, parce que nul ne peut, dans ses péchés, s'approcher de Dieu et vivre. Le Sauveur s'est placé entre Dieu et le pécheur ; il s'est chargé de ses péchés, les a expiés ; dès lors, le pécheur croyant peut s'approcher de Dieu qu'il connaît comme Père.

Le Seigneur dit à ses disciples qu'ils ont cru qu'il était venu de Dieu. C'était vrai et nous voyons, au verset précédent, que Dieu leur en tient compte. Mais ils auraient dû savoir qu'il était venu du Père, et le révélait. Reconnaître que Jésus était venu de Dieu, c'était le recevoir comme Messie, car ce n'est pas du Père que vient le Messie. Aussi le Seigneur leur dit ce qui est vrai et qui caractérisait sa position : «Je suis sorti d'auprès du Père, et je suis venu dans le monde ; et de nouveau je laisse le monde, et je m'en vais au Père» (v. 28). Il était venu du Père, qu'il avait révélé, et, après avoir accompli l'œuvre par laquelle il plaçait dans la même relation que lui ceux qui l'avaient reçu, il retournait au Père. Ceux qui l'avaient reçu ne feraient que gagner par son départ, instruits, dirigés et réjouis par la présence et l'action du Saint Esprit.

Les disciples pensent comprendre ce que Jésus leur disait, mais ils ne le pouvaient alors. Ils disent : «Voici, maintenant tu parles ouvertement, et tu ne dis aucune similitude. Maintenant nous savons que tu sais toutes choses, et que tu n'as pas besoin que personne te fasse des demandes ; à cause de cela, nous croyons que tu es venu de Dieu» (v. 29, 30). On aurait pu s'attendre à ce qu'ils disent : «Nous croyons que tu es venu du Père», mais pour cela ils auraient dû être transportés sur le

terrain de la résurrection, avec une capacité nouvelle. «Jésus leur répondit : Vous croyez maintenant ? Voici, l'heure vient, et elle est venue, que vous serez dispersés chacun chez soi, et que vous me laisserez seul ; — et je ne suis pas seul, car le Père est avec moi» (v. 31, 32). La foi que les disciples pensaient avoir ne leur donnerait pas la force de suivre le Seigneur dans l'heure qui s'approchait. La même nuit ils allaient être dispersés ; ils allaient laisser le Seigneur seul, seul capable de soutenir le combat qui permettrait de placer les siens de l'autre côté de la mort, sur le terrain de la rédemption, avec lui-même ressuscité. Mais le Père serait avec lui.

Au dernier verset, le Seigneur prend, pour ainsi dire, congé de ses disciples : «Je vous ai dit ces choses, afin qu'en moi vous ayez la paix. Vous avez de la tribulation dans le monde ; mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde» (v. 33). Jésus laissait les siens dans ce monde ennemi, hostile à Dieu, troublé, agité, où ils ne pouvaient avoir la paix que dans le Seigneur, en se souvenant de tout ce qu'il leur avait dit. On voit, dans tous ces enseignements du Seigneur en vue de son départ, avec quelle sollicitude il les prévient de ce qui arriverait, afin qu'ils ne soient surpris en rien. Au chapitre 13:19, c'est afin qu'ils croient que c'est bien lui la personne du Fils de Dieu qui avait été avec eux. Au chapitre 15:11 c'est afin que leur joie soit accomplie. Au verset 1 de notre chapitre, c'est afin qu'ils ne soient pas scandalisés. Au verset 4, c'est afin qu'ils se souviennent qu'il leur a dit ces choses ; enfin, au verset 33, afin qu'ils aient la paix. Du côté du monde ils ne pouvaient rencontrer que tribulation et choses propres à les faire reculer ; mais ce monde, tout effrayant qu'il paraisse, est vaincu. «Vous avez de la tribulation dans le monde ; mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde». On ne peut avoir la paix qu'en Celui qui a vaincu le monde en le traversant comme homme du ciel. Il est resté en dehors de tout ce qui le caractérisait, sans jamais se laisser influencer par aucun de ses principes. Il a pu dire : «Le chef du monde vient et il n'a rien en moi». La victoire du chrétien s'obtient non en combattant le monde, mais en fuyant le mal. Seul Jésus pouvait marcher en vainqueur de ce monde, manifestant toujours ses propres caractères d'homme céleste, obéissant. Placés dans la même position que lui, avec la même vie, nous pouvons le suivre dans le chemin qu'il nous a tracé, et comme lui, remporter la victoire. N'a-t-il pas dit «Ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde ? » L'apôtre Jean dit dans sa première épître (chap. 5:4 et 5) : «Tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde ; et c'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi. Qui est celui qui est victorieux du monde sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? ». Le monde est demeuré tel qu'il était lorsque le Seigneur l'a quitté ; il n'a pas changé pour nous. Souvenons-nous-en, afin d'apprécier les ressources mises à notre disposition pour le traverser comme Lui.

Les discours du Seigneur à ses disciples en vue de son départ se terminent avec ce chapitre. Il leur a dit tout ce qu'ils pouvaient supporter avant de recevoir l'Esprit Saint. Le chapitre 17 nous fait assister à la sublime prière que le Seigneur adresse à son Père, en lui remettant ceux qui avaient reçu ses paroles et cru qu'il l'avait envoyé.

Chapitre 17

Chapitre 17 v. 1-5 — Jésus demande d'être glorifié

«Jésus dit ces choses, et leva ses yeux au ciel, et dit : Père, l'heure est venue ; glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie, comme tu lui as donné autorité sur toute chair, afin que, quant à tout ce que tu lui as donné, il leur donne la vie éternelle. Et c'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ» (v. 1-3). Le Seigneur a mentionné, plusieurs fois son heure comme celle de sa mort. Ici, il s'agit de l'heure de sa glorification. Dans tous ces chapitres Jésus parle comme si sa mort avait eu lieu. Il avait pleinement glorifié Dieu sur la terre et c'est afin de continuer à le faire dans la position qu'il allait occuper qu'il demande à être glorifié. En présentant cette demande, nous voyons Jésus dans la dépendance qui l'a caractérisé tout le long de son service, un avec le Père et ayant toujours conscience de sa divinité. Il aurait pu, semble-t-il, rentrer lui-même

de plein droit dans la gloire qu'il avait quittée, puisqu'il avait glorifié son Père ; mais il ne veut pas abandonner la position de dépendance qu'il a prise. Homme parfait sur la terre, dans l'humiliation, il sera l'homme parfait dans la gloire.

Comme Fils de l'homme, Jésus a reçu autorité sur toute chair. Au chapitre 5:27, c'est pour juger. Mais en attendant d'exercer son autorité en jugement pour régner ensuite, il s'en sert pour donner la vie éternelle à tout ce que le Père lui a donné. Il sert encore son Père en cela, comme il l'a fait sur la terre. Il avait dit au chapitre 6:37 : «Tout ce que le Père me donne viendra à moi», et au verset 39 : «C'est ici la volonté de celui qui m'a envoyé : que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné». Ce, désigne tous les hommes à sauver, dont font partie ceux dont il parle à son Père au verset 6. Pas un ne sera laissé en arrière ; tous sont l'objet de l'amour du Père, et du Fils qui veut accomplir les désirs de son Père.

Une fois le Père révélé, l'œuvre de la croix accomplie, tous ceux qui croient ont la vie éternelle par laquelle ils sont en communion avec le Père et le Fils. La vie éternelle, c'est Christ lui-même ; Christ révélant le Père, comme nous le voyons en 1 Jean 5:20 et 1:2. C'est en lui que la vie éternelle a été manifestée. Les croyants de l'Ancien Testament, tout en ayant la vie de Dieu, et ils en ont manifesté de beaux traits, ne la connaissaient pas de cette manière, parce qu'elle n'avait pas été manifestée par le Fils qui est venu faire connaître non Jéhovah, mais le Père. «C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ». Par la foi en lui, le croyant reçoit la vie nécessaire pour en jouir ; il entre en communion de pensées avec le Père et le Fils, capable de jouir de ce dont ils jouissent, dans la relation vitale d'enfant de Dieu ici-bas et pour l'éternité, dans la puissance du Saint Esprit. Nos inconséquences nous privent de la jouissance pratique de ce privilège, mais le Seigneur nous a rendus capables de réaliser cette communion avec le Père et le Fils, et les uns avec les autres.

«Moi, je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire ; et maintenant glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi-même, de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût» (v. 4, 5). Le Seigneur a manifesté ici-bas toutes les perfections divines en amour, en lumière, en justice, en sainteté, en vérité. Tout ce que le Père était pour lui a été vu : «Nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un fils unique de la part du Père, pleine de grâce et de vérité» (chap. 1:14). Tout ce qu'était Dieu vis-à-vis de l'homme pécheur a été maintenu à la croix, où la question du péché fut réglée selon la justice de Dieu, en vue de donner la vie éternelle à des coupables, ceux que le Père avait donnés au Fils. Tout étant parfaitement accompli, il n'était pas nécessaire que Jésus restât sur la terre. Il pouvait depuis la gloire, achever son œuvre, en donnant la vie éternelle à ceux que le Père lui avait donnés ; il l'accomplira jusqu'à ce que le dernier soit sauvé. Aussi il peut dire : «Et maintenant glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi-même, de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût». Au chapitre 13:31, nous voyons que Dieu glorifie Jésus comme Fils de l'homme parce qu'il l'a pleinement glorifié à la croix. Ici, Jésus demande d'être glorifié de la gloire éternelle qu'il possédait comme Fils unique auprès de son Père, gloire qu'il a quittée pour venir dans ce monde. Ainsi le Seigneur rentre dans sa gloire éternelle avec celle de Fils de l'homme, qu'il s'est acquise en glorifiant son Père par une obéissance parfaite.

Chapitre 17 v. 6-8 — Ceux que le Père a donnés à Jésus

«J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu m'as donnés du monde ; ils étaient à toi, et tu me les as donnés ; et ils ont gardé ta parole» (v. 6). Au milieu de ce monde ruiné et ennemi de Dieu il y a des hommes que Dieu le Père a donnés à son Fils, afin qu'il leur révèle son nom et les amène à lui dans la relation d'enfants. Sans cela, personne n'aurait pu être sauvé. Ces hommes appartenaient au Père, mais, dans leur état naturel, ne pouvaient être en relation avec lui. Il fallait que son Fils vînt dans ce monde les chercher et leur manifester le Père, Dieu en grâce. Ils ont reçu le Seigneur ; ils ont écouté sa parole, tandis que le monde a tout rejeté. «Ils ont connu», dit-il, «que tout ce que tu m'as donné vient de toi ; car je leur ai donné les paroles que tu m'as données, et ils les ont reçues ; et ils ont

vraiment connu que je suis sorti d'auprès de toi, et ils ont cru que toi tu m'as envoyé» (v. 7, 8). Les disciples (c'est d'eux que le Seigneur parlait) avaient connu que ce que Jésus leur avait révélé venait du Père, non pas de Dieu comme Créateur, ni de Jéhovah. Il leur avait fait part des paroles ou communications que le Père lui avait données ; ils les avaient reçues. Par cette révélation, il les plaçait dans la même relation que lui, en leur révélant ce dont il jouissait lui-même. Il avait été ainsi fidèle envers son Père qui les lui avait donnés et fidèle envers ceux qui lui appartenaient. Sans lui personne n'aurait connu les profondeurs infinies de l'amour de Dieu qui voulait amener des pécheurs dans la même relation avec lui que son Fils bien-aimé.

Le Seigneur ne parle pas de la manière dont les disciples étaient entrés dans l'intelligence et dans la jouissance de ce qu'il leur avait révélé ; nous voyons, au contraire, qu'ils n'y entrèrent pas ; il parle du fait qu'ils l'ont reçu, lui que le monde a rejeté, avec tout ce qu'il leur apportait et leur révélait. Le Saint Esprit vint ensuite et rendit lumineuses toutes ses paroles. Malgré leur ignorance, ils étaient attachés au Seigneur. Pierre lui dit : «Auprès de qui nous en irions-nous ? tu as les paroles de la vie éternelle». Thomas veut aller à Jérusalem pour y mourir avec lui. Jésus leur dit : «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations» en contraste avec ceux qui se retiraient de lui. Le Seigneur leur attribue cinq choses précieuses pour son cœur. 1° Ils ont gardé la Parole du Père. 2° Ils ont connu que tout ce qu'il leur avait donné venait du Père. 3° Ils ont reçu ces paroles. 4° Ils ont connu qu'il était sorti d'auprès du Père. 5° Ils ont cru que c'était le Père qui l'avait envoyé. Ils possédaient donc tout ce que Jésus leur avait apporté de la part du Père et bientôt ils en prendraient connaissance et en jouiraient dans la puissance du Saint Esprit.

Chapitre 17 v. 9-13 — Ceux pour lesquels Jésus prie

Tout ce que Jésus dit des disciples dans les versets qui précèdent établit les raisons pour lesquelles il prie pour eux. Objets exclusifs des soins du Père, puisque le monde a méprisé ce qui leur était apporté, le Seigneur n'a plus rien à faire avec celui-ci et ne fait pas de demandes pour lui. «Moi, je fais des demandes pour eux», dit-il ; «je ne fais pas de demandes pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils sont à toi (et tout ce qui est à moi, est à toi ; et ce qui est à toi est à moi), et je suis glorifié en eux» (v. 9, 10). Le Seigneur donne à son Père deux raisons pour lesquelles il fait des demandes pour les siens ; ils sont au Père, et le Fils est glorifié en eux. Le Père et le Fils ont un intérêt commun à ce que les disciples soient gardés, car ce qui est au Père est au Fils, et ce qui est au Fils est au Père, motifs pleinement en rapport avec les pensées du Père. Et si les disciples sont gardés, le Seigneur sera glorifié en eux. Le Père le fera, car il tient à la gloire de son Fils. Le Seigneur allait quitter ce monde ; mais ses disciples devaient y reproduire les traits de sa vie parfaite ; ainsi il serait glorifié et le Père prendrait soin d'eux pour que la chose se réalisât.

Il est précieux de savoir que nous sommes tous les objets des soins du Père, afin que nous glorifions le Fils par une marche conforme à la sienne. Le Seigneur nous laisse dans ce monde pour sa gloire. Pensons-y et laissons-nous former pour cela par l'action de sa Parole. Christ ne peut être glorifié par nul autre que par ceux auxquels il a révélé le Père ; c'est une gloire pour lui que d'avoir de pareils témoins dans ce monde comme résultat de sa venue. En conséquence il s'attend à ce que soit manifestée devant le monde sa vie : il est le modèle parfait.

«Et je ne suis plus dans le monde, et ceux-ci sont dans le monde, et moi, je viens à toi. Père saint, garde-les en ton nom que tu m'as donné, afin qu'ils soient un, comme nous» (v. 11). Le Seigneur ne se considère plus comme étant dans le monde ; il allait à son Père. Quel heureux moment pour lui ! Mais il laissait ses disciples dans ce monde souillé et opposé à Dieu, pour y accomplir une œuvre à la suite de la sienne. Il prie son Père de les garder en son nom, celui du Père qu'il leur avait révélé. En Exode 23:21, nous avons une expression semblable. L'Éternel avertit le peuple de prendre garde à son ange et de l'écouter, car, dit-il : «Mon nom est en lui», celui de l'Éternel tel qu'il s'était manifesté en Sinaï. En Jésus était le nom de Dieu en grâce pour le révéler, mais la grâce est unie à la sainteté ; c'est pourquoi le Seigneur dit : «Père saint». Objets de l'amour du Père, ils devaient être gardés dans

sa sainteté, car son nom ne peut être associé à la souillure, afin qu'ils fussent un comme le Père était un avec le Fils dans tout ce qu'il avait fait ici-bas. Il n'y avait jamais eu entre eux de divergences de pensées dans l'accomplissement de ce service. L'accord étant parfait, les résultats l'étaient aussi. Le Seigneur dit en parlant de ses brebis : «Personne ne les ravira de ma main», et «moi et le Père nous sommes un». On voit cette unité d'action tout le long de notre évangile. Si les disciples étaient gardés dans tout ce que comporte le nom du Père, ils seraient maintenus dans cette unité par la puissance du Saint Esprit qu'ils allaient recevoir, unité qui ne découlerait pas d'une entente commune, mais d'une source unique et divine qui ne peut manquer de produire ses effets. Si une souillure quelconque, doctrinale ou morale, existe parmi ceux qui travaillent au service du Seigneur, ils ne réaliseront pas cette unité de pensée, de but, d'action, qui a caractérisé le Père et le Fils. Paul ne continua pas à collaborer avec Barnabas, car il y avait divergence de pensées entre eux (Actes 15:36-40).

Lorsque Jésus était avec les disciples, il les avait gardés dans ce nom de Père saint. Si Judas avait fait exception, c'était afin que l'Écriture fût accomplie (v. 12). Maintenant le Père allait les garder lui-même, eux si faibles, si inconséquents, au milieu de tout ce qui pouvait les détourner de lui. Si l'amour du Fils avait fait cela pour eux, l'amour du Père pour le Fils et pour eux, comme pour nous aujourd'hui, ne le ferait-il pas ?

Le Seigneur répète ce qu'il a dit au verset 11 : «Et maintenant je viens à toi». On sent que cette pensée était précieuse pour son cœur. Il avait dit à Philippe : «Je suis depuis si longtemps avec vous» et maintenant ce cher Sauveur était au terme de ce «long temps». Avant d'aller à son Père, il dit ce que les disciples viennent d'entendre, «afin qu'ils aient sa joie accomplie en eux-mêmes» (v. 13). Ils devaient comprendre, par cette prière sublime, qu'ils se trouvaient vis-à-vis du Père dans la même relation que le Seigneur ; leur joie devait être accomplie, entière, celle qu'avait éprouvée le Fils lui-même, toujours conscient de son union avec son Père.

Quelle grâce merveilleuse, au-dessus de toute appréciation humaine, que de pouvoir réaliser la même joie que le Seigneur avait en partage ici-bas ! Au chap. 15 la joie des siens dans l'obéissance se réaliserait en demeurant dans son amour. Rien ne peut être plus précieux que de participer à la joie et à l'amour du Seigneur, homme parfait, vivant dans une communion ininterrompue avec son Dieu et Père. Puissions-nous mieux apprécier de tels privilèges ! Pour cela, nos cœurs doivent être dégagés de tant de choses de la terre qui atténuent notre bonheur spirituel.

Chapitre 17 v. 14-19 — Les disciples et le monde

Après avoir parlé des relations des disciples avec le Père, Jésus les entretient de leurs rapports avec le monde. En recevant la parole du Père ils avaient été introduits dans un nouvel état de choses entièrement distinct du monde. «Moi, je leur ai donné ta parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde» (v. 14). La parole, le témoignage qui vient du Père, le révèle comme tel, chose inconnue jusqu'alors. Les disciples étaient identifiés avec celui qui la leur communiquait : d'un côté, objets de l'amour du Père, comme le Fils lui-même, et, de l'autre côté, objets de la haine du monde comme lui. Ils étaient du monde, ils n'en sont plus. Amenés par le Seigneur dans les mêmes privilèges que lui, ils ne sont pas plus du monde que lui. Il était du ciel et il a marché ici-bas dans une séparation absolue d'avec ce qui caractérise le monde aux yeux de Dieu. Il est pour nous la mesure parfaite des rapports que nous pouvons avoir avec le monde. Mais si les siens ne sont plus du monde, ce n'est pas afin de le quitter pour aller immédiatement au ciel. Il faut rester ici-bas le temps voulu de Dieu, comme ses témoins, et y accomplir son œuvre. Jésus dit : «Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde, mais que tu les gardes du mal. Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Sanctifie-les par la vérité : ta parole est la vérité» (v. 15-17). Laissés dans ce monde souillé et absolument étranger à Dieu comme Père, le seul moyen pour eux d'être gardés à part de tout ce qui le caractérise, c'est la parole qui les a placés dans leur nouvelle position. Elle révèle le Père ; elle est la vérité, comme la Bible tout entière. La vérité agit sur

le cœur et la conscience des croyants pour les mettre à part de tout ce qui est étranger à leur relation avec le Père. Quelqu'un a dit que «la vérité expose les vraies relations de toutes choses les unes avec les autres en rapport avec le centre de tout qui est Dieu». Christ en a été la parfaite expression. Dans ce chapitre, la vérité est tout particulièrement la parole qui a révélé le Père. Si nous jouissons de notre relation avec le Père, nous serons gardés du monde. Le monde est opposé au Père. Jean dit aussi : «N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde : si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui, parce que tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde» (1 Jean 2:15, 16). Le mensonge et l'erreur caractérisent le monde que Satan gouverne au moyen de la convoitise.

Le Seigneur nous enseigne que, pour être gardé du monde, il ne faut pas se retirer dans un cloître, mais user de la Parole qui met toutes choses à leur place, nourrit les affections renouvelées et dirige le croyant au milieu d'un état de choses où il doit vivre, mais dont il n'est plus, parce qu'il est du ciel. Le Seigneur dit : «Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde. Et moi, je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité» (v. 18, 19). Le fait que les disciples sont envoyés dans le monde prouve qu'ils n'en sont pas. La vérité quant à Dieu le Père avait été présentée dans la personne du Fils et par la parole qu'il avait annoncée. Maintenant Jésus va s'en aller au Père, glorifié par lui ; il se met à part, se sanctifie, au lieu de rester avec ses disciples. Cette mise à part, dans la gloire, devient aussi un moyen de sanctification pour eux, parce que la position glorieuse que le Seigneur a prise exprime la vérité. Ainsi les disciples, et nous aujourd'hui, n'avons pas seulement la parole du Père comme moyen de sanctification, mais nous voyons Jésus, homme glorifié, expression de la pensée de Dieu à l'égard de l'homme, dans lequel resplendit toute la gloire de Dieu : amour, lumière, sainteté, justice, vérité. En le contemplant ainsi, dit l'apôtre Paul, nous sommes transformés à son image de gloire en gloire. Ainsi s'accomplit la sanctification par la vérité, manifestée en Christ dans la gloire, après qu'il l'eut présentée sur la terre par sa parole et ses œuvres.

Que Dieu nous accorde de réaliser mieux tout ce que nous possédons en appartenant à cet état de choses nouveau et céleste, introduit dans ce monde par Christ révélant le Père. Nous ne sommes plus du monde comme Christ n'en était pas ; mais, possédant la vie éternelle, nous possédons ce qu'il avait sur la terre, sa relation avec son Père, son amour, sa paix, sa joie, et lui-même comme objet dans le ciel, d'où le rayonnement de sa gloire sur ses bien-aimés reproduit en eux ses propres caractères et les sépare pratiquement de ce qui est du monde.

Chapitre 17 v. 20, 21 — Jésus fait des demandes pour tous ceux qui croient

Les disciples étaient donc envoyés dans le monde pour annoncer à d'autres la grâce dont ils étaient les objets. Le Seigneur adresse aussi à son Père des demandes pour ceux qui croiraient par leur parole : «Afin», dit-il, «que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi ; afin qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que toi tu m'as envoyé» (v. 21). L'évangile sera annoncé en tous lieux, à des peuples divers, à des hommes de conditions bien différentes ; mais s'ils reçoivent la Parole, ils posséderont la nature divine, qui donne à tous les mêmes caractères. Ainsi, d'où qu'ils viennent et quoi qu'ils aient pu être auparavant, ils ne se distingueront du reste de l'humanité que par une seule et même nature. Ils seront tous un, comme le Père était dans le Fils et le Fils dans le Père. Possédant la nature divine, ils auront tous communion avec le Père et le Fils, et les uns avec les autres : «Afin que vous aussi vous ayez communion avec nous : or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ... Nous avons communion les uns avec les autres» (1 Jean 1:3, 7). C'est un fait, résultat de ce que l'on possède la même nature que le Père et le Fils. Le monde doit constater cette unité : «Afin», dit le Seigneur, «que le monde croie que toi tu m'as envoyé». Le monde n'a pas voulu croire que le Père avait envoyé Jésus, quoiqu'il fût l'expression parfaite et

jamais voilée de ce qu'est le Père. Mais, comme résultat de son œuvre, des gens de toutes races et de toutes conditions possèdent la même nature et en manifestent les mêmes caractères, ceux du Père et du Fils, ce qui les unit entre eux. D'où provient ce phénomène ? Non pas d'une entente préalable, pas plus que d'un changement de religion. Voici un Chinois qui rencontre un Européen quelconque, ou un noir ; ils ne se sont jamais vus ; ils s'aiment, s'entendent, s'entretiennent du Seigneur, comprennent la Parole de la même manière ; ils possèdent la même espérance, *parce qu'ils possèdent la même nature*, celle du Père et du Fils. Le monde, témoin d'un fait si étrange, *doit* croire qu'il résulte de l'envoi du Fils par le Père, et de nulle autre cause. Mais cette unité se manifeste peu, car la transformation que le croyant doit subir par le renouvellement de son entendement est souvent peu apparente et les caractères naturels, nationaux et autres, reparaisent facilement. Si, au lieu de n'avoir en commun qu'un objet, le cœur est distrait par les choses visibles, le chrétien ne montre guère dans sa vie que ce que l'on peut voir chez tout homme. Ne voyant pas la vie de Christ se manifester comme elle devrait, le monde ne peut donc croire que le Père a envoyé le Fils. Mais la prière du Seigneur est toujours devant son Père qui est fidèle pour y répondre. Il le fait par l'action de son Esprit et de sa Parole ; si nous la laissons opérer en nous, elle détruira ce qui fait obstacle à la manifestation de la vie divine, et nous pourrions montrer au monde quelque chose de cette unité de communion, qu'il croie ou non à sa cause. On se représente aisément l'effet produit sur le monde, au commencement, par la manifestation de la vie de Jésus, alors qu'elle se montrait dans toute sa fraîcheur sous la puissante action de l'Esprit Saint ; lorsque Juifs et gentils, si opposés les uns aux autres, marchaient ensemble, manifestant les caractères de la même vie, avec un même objet devant eux. Tout au début, il est dit que les croyants étaient «un cœur et une âme», que «toute âme avait de la crainte», que «nul n'osait se joindre à eux», et qu'ils avaient «la faveur de tout le peuple». Il était évident alors que ce témoignage résultait de la venue de Christ ici-bas. C'était la vie du Père et du Fils dans des hommes, appartenant désormais au ciel.

L'unité de communion dont il est question dans ces versets n'est pas l'unité du corps de Christ, qui découle de l'union des croyants avec Christ comme tête du corps par la puissance du Saint Esprit ; ce que l'apôtre Paul a enseigné plus tard. Cette unité de communion se trouve naturellement dans le corps de Christ, puisque tous les enfants de Dieu en sont membres.

Avec ces versets 20 et 21, la prière du Seigneur en faveur des siens sur la terre, est terminée. Il continue de s'adresser à son Père en parlant d'eux en rapport avec la gloire.

Chapitre 17 v. 22, 23 — L'unité en gloire

«Et la gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un, comme nous, nous sommes un ; moi en eux, et toi en moi ; afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que toi tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé». Dieu ayant été glorifié ici-bas par son Fils, l'a glorifié comme Fils de l'homme, ainsi que nous l'avons vu au chapitre 13:31. C'est cette gloire-là qu'il donne aux siens, celle de Fils de l'homme, puisque, par son œuvre, il les a placés dans la même position et avec les mêmes privilèges que lui ; ils partageront sa gloire éternellement. Ils seront un comme le Père et le Fils sont un : «moi en eux, et toi en moi», dit le Seigneur ; Lui sera vu en eux, et, comme on ne peut voir le Fils sans voir le Père, le Père sera vu en lui. Dans cette gloire le monde verra apparaître le Seigneur et les siens, consommés en un, à son apparition glorieuse et durant le règne millénaire. À cause de l'infidélité des croyants le monde n'a pas voulu et n'a pas pu croire que le Père avait envoyé le Fils ; mais lorsque Christ apparaîtra en gloire, ce fait merveilleux sera visible. Le monde verra Christ dans les siens et le Père en lui. Alors il *connaîtra* que le Père l'avait envoyé ; cette manifestation glorieuse d'unité en sera le résultat. Il n'est pas dit qu'il *croira* ; ce ne sera plus le temps de croire. Il n'y a pas besoin de foi pour croire ce que l'on voit. Le monde apprendra aussi que ces saints manifestés dans la même gloire que le Seigneur, auront été aimés du même amour que celui du Père pour le Fils. Aujourd'hui le monde ne peut pas le voir, car ils ont en partage les mêmes peines, les mêmes souffrances que tous les humains. Dieu ne change pas pour eux les conditions d'existence dans une création gâtée par le péché. Mais les

croyants savent qu'ils sont aimés du Père comme il aime son Fils, et que les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit être révélée. Ils savent aussi que Dieu fait travailler toutes les peines de la vie présente à leur bien. Le monde ne le sait pas ; il ne connaît pas les bénédictions qui appartiennent à la relation d'enfants de Dieu. Mais lorsqu'il les verra dans la même gloire que Christ, il constatera qu'il n'y avait pas de différence entre l'amour que le Père portait au Fils et celui qu'il avait pour ses rachetés. À ce moment-là, les résultats des épreuves seront aussi manifestés glorieusement en tous ceux qui les auront endurées avec patience.

Nous avons vu dans cette merveilleuse prière, trois unités bien caractérisées. La première (v. 11) concernait les disciples. Il s'agit de l'unité qui existait *entre le Père et le Fils* dans toute l'activité de Jésus ici-bas, nécessaire pour ceux que le Seigneur envoyait annoncer l'évangile dans le monde, afin que leur service fût fructueux. La seconde unité (v. 20, 21) concerne tous ceux qui sont amenés à la connaissance du Père par les apôtres. C'est *l'unité de communion*, découlant de la possession de la même vie, celle du Père et du Fils ; en la voyant le monde devait croire qu'elle ne pouvait provenir que de l'envoi du Fils par le Père. La troisième, *l'unité en gloire*, est celle dans laquelle seront vus tous les saints lorsqu'ils apparaîtront dans la même gloire que Christ. En la voyant, le monde connaîtra ce qu'il n'a pas voulu croire : que le Père a envoyé le Fils et que tous les croyants sont aimés du même amour que lui.

Le cercle de ces unités grandit dans l'ordre de leur énumération. D'abord les apôtres ; puis ceux qui croient par leur parole, et enfin tous les croyants ensemble avec le Seigneur, manifestés comme les glorieux résultats de sa venue.

Chapitre 17 v. 24-26 — Jésus veut que les siens voient sa gloire

Dans les trois unités dont le Seigneur a parlé, il est question de ce que le monde *peut voir*. Dans le verset 24, il s'agit de ce que les croyants *verront* : «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, que tu m'as donnée ; car tu m'as aimé avant la fondation du monde». Il ne s'agit pas ici de la gloire du Fils de l'homme, que le Seigneur partage avec les siens, mais de celle qu'il avait éternellement, comme objet des délices de Dieu le Père et dans laquelle il est entré comme Homme glorifié, après l'avoir quittée pour venir accomplir l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire. Cette gloire-là ne peut être vue que dans le ciel ; elle n'apparaît pas au monde. Le Seigneur veut que les siens la voient ; il faut donc être là où elle est visible.

C'est la grâce de Dieu, merveilleuse et insondable, qui nous fait partager avec Christ la gloire qu'il s'est acquise en venant ici-bas glorifier Dieu dans une vie d'obéissance parfaite. Lui seul en est digne ; lui seul a fait le nécessaire pour la mériter. Mais l'amour de Dieu n'aurait pas été satisfait s'il voyait les rachetés du Fils dans une position inférieure à la sienne ; il lui devait aussi de les placer dans la même gloire que lui-même, quoiqu'il soit «premier-né entre plusieurs frères» et «oint d'une huile de joie au-dessus de ses compagnons». C'est la pure grâce de Dieu qui, après nous avoir pardonné, veut nous placer dans cette gloire. Mais nous serons heureux d'être là où est le Seigneur, pour le contempler éternellement dans une gloire qui n'appartient qu'à lui seul, sa part de toute éternité, dans laquelle il jouissait de l'amour éternel de son Dieu et Père et qu'il a quittée pour venir nous sauver. En la voyant, nous comprendrons l'amour infini qui l'a fait quitter ce lieu. Nous serons heureux de contempler cet adorable Sauveur dans toutes ses gloires, après l'avoir vu dans le mépris, l'humiliation, la souffrance, l'abandon de Dieu. Quelle glorieuse perspective !

Au verset 25, le Seigneur en appelle à son Père, en lui disant : «Père juste ; et le monde ne t'a pas connu, mais moi je t'ai connu ; et ceux-ci ont connu que toi tu m'as envoyé». Lorsqu'il s'adresse à son Père en faveur des siens, il l'appelle «Père saint» ; mais ici, en présence de l'incrédulité et de la haine du monde à son égard, il en appelle au caractère de justice de son Père, avec laquelle le monde aura à faire. En contraste avec le monde, il dit : «Mais moi, je t'ai connu...». Il peut paraître étrange que le Seigneur, le Fils éternel du Père, lui dise : «moi je t'ai connu» ; car ne l'avait-il pas toujours connu ?

Cette connaissance est en rapport avec la position d'homme qu'il a prise ici-bas, dépendant du Père, vivant de ses paroles, l'ayant toujours comme objet de son cœur. Comme homme, Jésus a connu son Père, et a toujours agi d'après cette connaissance. Il ne dit pas de ses disciples qu'ils ont connu le Père comme lui, mais il aime à répéter qu'ils ont connu que le Père l'avait envoyé. Toutes leurs bénédictions découlaient de ce fait si cher à son cœur et au cœur du Père.

Quant au monde, tout était fini, puisqu'il avait rejeté le Fils. Selon la justice divine, le Seigneur allait être glorifié et le monde laissé sous les conséquences résultant de ce qu'il méconnaissait celui que le Père avait envoyé. Le Saint Esprit allait descendre, convaincre le monde de son affreux état et introduire les croyants dans la jouissance des résultats de l'œuvre du Seigneur. La grâce de Dieu donne le salut à quiconque croit durant tout le temps de la patience de Dieu, mais le monde comme tel n'a qu'à attendre le jugement divin, quand le temps de la grâce sera écoulé.

Dans sa fidélité, le Seigneur avait révélé le nom du Père à ceux qui l'avaient reçu, et il ajoute : «Et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux» (v. 26). Nous avons vu, au commencement de ce chapitre, que, de la gloire où il se trouve, le Seigneur donne la vie éternelle à tous ceux que le Père lui a donnés. Cette vie consiste à connaître le Père et le Fils. À ceux qui la possèdent, le Seigneur continuera de révéler ce nom du Père, afin qu'ils jouissent actuellement de l'amour qui appartient à cette relation. Il veut que cet amour dont il a joui lui-même soit en eux et qu'il fasse leur bonheur, en attendant la gloire où il sera connu parfaitement. Comment cela peut-il avoir lieu ? Parce que Dieu voit son Fils dans le croyant. Afin que nos pensées ne se reportent pas sur nous-mêmes comme objets de cet amour, le Seigneur dit : «Et moi en eux». C'est parce que Dieu voit en nous son Fils bien-aimé que nous pouvons en jouir. Christ remplace le moi dans le croyant, ce moi qui a disparu à tout jamais dans les profondeurs de sa mort.

Dans cet entretien sublime avec son Père, auquel le Seigneur a bien voulu nous faire assister, nous voyons quelle part bénie et glorieuse nous possédons comme fruit de sa venue ici-bas. Pussions-nous méditer plus profondément ce sujet afin de mieux jouir de ces bénédictions, et réaliser mieux ce que le Seigneur a demandé à son Père pour nous. Cette prière tient à l'infini ; nous ne faisons qu'en effleurer les beautés. Peut-il en être autrement lorsqu'il s'agit de l'épanchement du cœur infini du Fils à son Père ? Ce qui touche profondément nos cœurs, c'est que nous, si misérables quant à nous-mêmes, nous soyons les objets d'un pareil entretien !

Chapitre 18

Chapitre 18 v. 1-11 — Jésus se livre

Jésus avait achevé son service, soit au milieu des Juifs, soit au milieu de ses disciples. Il arrivait à l'heure redoutable pour son âme pure et sainte, mais pour laquelle il était venu.

Le récit de la mort de Jésus est en parfait accord avec le caractère sous lequel cet évangile nous le présente. En Matthieu, comme en Marc, la mort du Seigneur présente surtout le caractère du sacrifice pour le péché. En Luc nous voyons beaucoup les angoisses du Fils de l'homme en présence de la mort. En Jean cette mort revêt le caractère de l'holocauste : Jésus s'offrant lui-même à Dieu. On le voit toujours dans la dépendance de l'homme obéissant, unie à toute la dignité de sa divinité. Jésus domine les hommes et les circonstances dans une scène où chaque acteur se manifeste sous son vrai caractère, montrant ce qu'il est dans sa bassesse, dans sa haine contre Dieu, qui lui fait commettre l'injustice, le mépris, la cruauté au plus haut degré, mais où brillent les perfections de l'Homme divin, victime volontaire.

Après la prière dont nous avons essayé de dire quelque chose, «Jésus s'en alla au-delà du torrent du Cédron, où était un jardin, dans lequel il entra, lui et ses disciples. Et Judas aussi, qui le livrait,

connaissait le lieu ; car Jésus s’y était souvent assemblé avec ses disciples» (v. 1, 2). C’est là que Judas trahira son Maître. Connaissant ses habitudes, il s’était sans doute rendu compte de l’emploi que ferait le Seigneur de son temps depuis qu’il sortit, après avoir mangé le morceau trempé. Temps que Jésus mit à profit pour encourager et instruire ses disciples, tandis que Judas l’utilisait à préparer l’arrestation de son Maître qu’il s’était engagé à livrer «commodément» (Marc 14:11) en pleine nuit, plutôt que de jour à cause de la foule (Luc 22:1-6). Aucun des souvenirs évoqués par ces lieux, où Judas dut entendre tant de précieuses communications, pas plus que le morceau trempé au dernier repas, ne l’arrêtaient dans l’exécution de son engagement vis-à-vis des chefs, dans le but d’obtenir trente misérables pièces d’argent. Il avait la conscience complètement endurcie. N’ayant pas résisté, en temps utile, aux sollicitations de l’ennemi, il tombait entièrement sous son pouvoir. Sa conscience ne se réveillerait que pour l’envoyer à la mort : exemple solennel, propre à nous rendre attentifs quant aux moyens que l’ennemi emploie afin de nous subjuguier entièrement et de nous rendre incapables de résister aux pires convoitises. Pour éviter d’en arriver là, il faut nous juger constamment, juger nos penchants naturels, afin de ne donner aucune prise à Satan. Ce n’est pas au début qu’il entre en Judas ; c’est après avoir longuement préparé en lui sa demeure. Dès lors, il ne lui fut plus possible de rebrousser chemin.

«Judas donc, ayant pris la compagnie de soldats, et des huissiers, de la part des principaux sacrificateurs et des pharisiens, vient là, avec des lanternes et des flambeaux et des armes» (v. 3). Quel contraste saisissant entre cet attirail de guerre, instrument de violence brutale, et le Fils de Dieu qui se livre lui-même, qui donne sa vie parce qu’il en a reçu le commandement de son Père, car il a quitté la gloire pour cela. Mais il fallait que la responsabilité des hommes, dans la mort de Jésus, eût sa part. C’est pourquoi ils jouent leur rôle dans cette scène unique. «Jésus donc, sachant toutes les choses qui devaient lui arriver, s’avança et leur dit : Qui cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Jésus le Nazaréen. Jésus leur dit : C’est moi. Et Judas aussi qui le livrait était là avec eux. Quand donc il leur dit : C’est moi, ils reculèrent, et tombèrent par terre» (v. 4-6). C’est Jésus lui-même qui s’avance. Ce Jésus le Nazaréen n’était autre que le Créateur des cieux et de la terre, celui qui soutient toutes choses par la parole de sa puissance, mais qui est ici le Rédempteur. En entendant prononcer : «C’est moi», expression de l’éternelle divinité de Jésus, le «je suis» du chapitre 8:19, ces hommes reculent et tombent à terre. Ils se trouvent en présence de celui dont il était écrit au Psaume 27:2 : «Quand les méchants, mes adversaires et mes ennemis, se sont approchés de moi pour dévorer ma chair, ils ont bronché et sont tombés». Mais venu pour sauver des pécheurs, il les laisse se relever. Une seconde fois, il leur demande : «Qui cherchez-vous ? Et ils dirent : Jésus le Nazaréen. Jésus répondit : Je vous ai dit que c’est moi ; si donc vous me cherchez, laissez aller ceux-ci — afin que fût accomplie la parole qu’il avait dite : De ceux que tu m’as donnés, je n’en ai perdu aucun» (v. 7-9). Le premier *c’est moi* (v. 5) est en rapport avec la gloire de sa personne devant laquelle nul homme ne peut subsister ; à cette voix, tous tombent leurs armes à la main. Le second *c’est moi* (v. 8), en rapport avec le but de sa venue, démontre son amour pour ceux que le Père lui a donnés. Il est le bon berger qui laisse sa vie pour ses brebis ; aucune ne sera perdue. On voit également, dans ce second *c’est moi*, l’autorité divine ; il donne l’ordre de «laisser aller ceux-ci». Peut-être voulait-on mettre les mains sur eux. Il est toujours l’homme divin tout en étant l’homme obéissant, victime volontaire. Jésus aurait pu s’en aller, rentrer dans la gloire qu’il avait quittée, mais il y serait demeuré seul. Un avec son Père dans ses conseils éternels, il était venu dans ce monde pour les accomplir. Son Père voulait avoir des fils dans la gloire, non en les créant, mais en les rachetant. Il était dit de lui : «S’il livre son âme en sacrifice pour le péché, il verra une semence» (Ésaïe 53:10). Dans ce moment solennel, tout l’accomplissement des conseils de Dieu était, pour ainsi dire, entre ses mains. Il laisse se relever ces hommes terrassés par Sa voix divine et s’offre à eux, pour que les siens échappent non seulement de leurs mains, mais au jugement qu’il allait subir à leur place, à notre place. Quel amour !

Dans ce moment, on retrouve Simon Pierre sincère, zélé, aimant le Seigneur, mais agissant charnellement, contraste frappant avec son divin Maître qui se livrait volontairement. Il veut intervenir pour le défendre : «Ayant une épée, il la tira et frappa l’esclave du souverain sacrificateur et lui coupa l’oreille droite» (v. 10). Il veut être conséquent avec ce qu’il a dit au chapitre 13:37 : «Je

laisserai ma vie pour toi». N'avait-il pas dit, en entendant Jésus parler de sa mort : «Seigneur, Dieu t'en préserve» (Matt. 16:22) ? Mais la victoire que le Seigneur allait remporter ne se gagnerait pas avec des armes charnelles et matérielles, mais bien en laissant s'épuiser toute la puissance de Satan et des hommes ; car : «Si quelqu'un tue avec l'épée, il faut qu'il soit tué par l'épée» ; Jésus n'était pas là pour tuer, mais pour sauver.

L'acte de Pierre donne au Seigneur l'occasion de manifester jusqu'où va son obéissance et son dévouement à son Père. Il lui dit : «Remets l'épée dans le fourreau : la coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? (v. 11). Le temps de la grâce est celui pendant lequel l'épée reste dans le fourreau. Ce sera terrible lorsqu'elle en sortira. Pour qu'elle pût y rester tout le temps de la patience de Dieu, Jésus dut boire la coupe de sa colère. En Luc, nous trouvons le récit de l'intensité de la souffrance du Sauveur en Gethsémani, où il dit : «Père, si tu voulais faire passer cette coupe loin de moi ! Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui soit faite» (chapitre 22:42). Il l'accepte de la main du Père, et non de l'ennemi qui voulait la lui présenter. Elle sera horrible pour son âme ! Ce que Jésus endure de la part des hommes, tout affreux et douloureux que ce fût, pâlit en présence de la coupe de la colère de Dieu contre nos péchés ; mais le Seigneur la prend de la main du Père, par amour pour lui, pour sa gloire, pour qu'il puisse accomplir ses desseins éternels d'amour envers les hommes. Ce précieux Sauveur n'était-il pas à ce moment-là l'antitype du serviteur hébreu, lorsqu'il disait : «J'aime mon Maître, ma femme et mes enfants, je ne veux pas sortir libre» (Exode 21:5). Personnellement, le Seigneur pouvait sortir libre après avoir pleinement satisfait son Maître dans son service au milieu des hommes ; mais son amour pour son Père et pour nous ne le lui permit pas.

Il ne convient pas de parler de nos épreuves, même des plus douloureuses, en présence de la coupe que le Seigneur a prise de la main de son Père. Cependant il est notre modèle dans la souffrance, comme en toute circonstance. Comme lui, acceptons les dispensations les plus douloureuses de la main du Père ; elles en seront adoucies et perdront de l'amertume qu'elles auraient si nous leur attribuions une autre origine. Que l'ennemi les présente, en soit la cause secondaire, nous pouvons toujours dire : «C'est mon Père qui le permet».

Chapitre 18 v. 12-14 et 19-24 — Jésus devant Caïphe

«La compagnie de soldats donc, et le chiliarque, et les huissiers des Juifs, se saisirent de Jésus et le lièrent, et l'amènèrent premièrement à Anne ; car il était beau-père de Caïphe, qui était souverain sacrificateur cette année-là» (v. 12, 13). Ces hommes, relevés de terre par la volonté de Jésus, croient le tenir par leur propre puissance. Ils le lient. Quelle force avaient ces liens pour lui, s'il ne se livrait pas lui-même ? Là, nous voyons l'agneau de Dieu ; «la brebis muette devant ceux qui la tondent». Jésus est conduit premièrement à Anne, personnage très influent parmi les Juifs, puisqu'il avait été lui-même souverain sacrificateur. L'évangéliste rappelle que Caïphe avait dit qu'il était avantageux pour le peuple qu'un seul homme pérît (chap. 11:40-52). En faisant mourir Jésus il croyait mettre la nation à l'abri de la vengeance des Romains ; mais, souverain sacrificateur cette année-là, il prophétisait le vrai salut de la nation et l'œuvre de la grâce en vertu de la mort de Jésus. Toutefois il n'a pu éviter que les Romains vinssent détruire Jérusalem et la nation, comme jugement de Dieu, précisément parce que les Juifs avaient mis à mort le Seigneur leur Roi.

Jésus, envoyé lié par Anne à Caïphe (v. 24), comparaît dans toute sa dignité. Il ne reconnaît pas l'autorité sacerdotale de Caïphe. À cause du rejet du Messie, Dieu mettait de côté le système judaïque, que représentait le souverain sacrificateur. Interrogé sur ses disciples et sa doctrine, Jésus s'en réfère à son ministère public. «Moi j'ai ouvertement parlé au monde», dit-il ; «j'ai toujours enseigné dans la synagogue, et dans le temple où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interroges-tu ? Interroge sur ce que je leur ai dit, ceux qui m'ont entendu ; voilà, ils savent, eux, ce que moi j'ai dit» (v. 20, 21). Jésus avait prêché en public ; il avait rendu un témoignage complet ; ce service-là terminé, c'était inutile de recommencer à parler. Il accomplissait

maintenant un autre service : il donnait sa vie. En Luc 22:68, lorsqu'on lui demande s'il est le Christ, il répond : «Si je vous le disais, vous ne le croiriez point ; et si je vous interroge, vous ne me répondrez point, ou ne me laisserez point aller». Le Seigneur réalisait dans sa perfection qu'il y a «un temps de se taire, et un temps de parler» (Eccl. 3:7). C'est solennel de penser qu'il y a un temps où Dieu se tait. Comme pour les Juifs alors, le jour approche pour la chrétienté aujourd'hui, où la voix de Dieu en grâce ne se fera plus entendre.

Un huissier donne essor à sa haine pour Jésus, en le souffletant sous prétexte qu'il manque de respect envers le souverain sacrificateur. Dans une calme observation, Jésus fait appel à sa conscience en lui disant : «Si j'ai mal parlé, rends témoignage du mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? (v. 23). L'attitude de Jésus fait voir que, malgré son humiliation, il est supérieur à ceux qui l'interrogent.

Chapitre 18 v. 15-18 et 25-27 — Simon Pierre

Pendant l'interrogatoire de Jésus, Pierre, au lieu de dominer les circonstances comme son Maître, se laisse dominer par elles ; il n'a pas de force pour les traverser. Trop confiant en lui-même, il suit Jésus. Jésus lui avait pourtant dit qu'il ne pouvait le faire maintenant, mais qu'il le suivrait plus tard (chap. 13:36, 37). Jean aussi suivit Jésus : «Ce disciple-là était connu du souverain sacrificateur..., mais Pierre se tenait dehors à la porte» (v. 15). Jean entre dans le palais et intervient auprès de la portière pour introduire Pierre. Jean suivait simplement le Seigneur par amour et sans prétention. Il n'y avait en lui rien de charnel à juger à cet endroit-là ; aussi, il n'est pas éprouvé comme Pierre. L'intervention de Jean pour introduire Pierre dans le lieu où Satan allait le cribler est bien frappante. Resté dehors, il n'aurait pas eu de rapports avec les personnages dont Satan se servit pour lui faire renier son Maître. On voit comment Dieu dispose tous les détails des circonstances pour accomplir ses voies. Il fallait que Pierre fût là pour que fût mis à l'épreuve son amour pour le Seigneur qu'il croyait bien supérieur à celui des autres disciples lorsqu'il dit : «Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé en toi» (Matt. 26:33 ; Marc 14:29). La servante qui l'introduisit, premier instrument de Satan, lui dit : «Et toi, n'es-tu pas des disciples de cet homme ? Lui dit : Je n'en suis point». Au lieu de fuir ce terrain dangereux, Pierre s'y aventure de lui-même en allant se chauffer auprès du feu allumé par les esclaves et les huissiers (v. 18). Il voyait de là son Maître sans défense, livré à la moquerie, à la haine, à la méchanceté de ses ennemis. Que devenait, dans ces circonstances la force sur laquelle il comptait pour suivre le Seigneur dans le chemin où le pouvoir des ténèbres se faisait sentir ? Un seul demeurait ferme, celui qui pouvait dire : «Le chef de ce monde vient, et il n'a rien en moi». Chez Pierre la chair offrait au contraire une prise facile à l'ennemi. Une femme avait suffi pour le faire trembler et nier toute relation avec le divin accusé. Ne pouvant ni reculer ni avancer, Pierre se tenait avec les huissiers des Juifs, dont l'un venait de donner un soufflet à Jésus. «Ils lui dirent donc : Et toi, n'es-tu pas de ses disciples ? Il le nia, et dit : Je n'en suis point. L'un d'entre les esclaves du souverain sacrificateur, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, dit : Ne t'ai-je pas vu, moi, dans le jardin avec lui ? Pierre donc nia encore ; et aussitôt le coq chanta» (v. 25-27). Si Jésus n'avait pas prié pour lui afin que sa foi ne défailût pas, Pierre aurait pu être livré au désespoir, comme Judas, d'autant plus que, revenu à la conscience de son amour pour Jésus, il pouvait mesurer l'horreur de son péché. Quoique Satan eût demandé à cribler tous les disciples comme le blé, Jésus avait pensé à Pierre tout particulièrement ; il lui dit : «J'ai prié pour toi». Il savait qu'il en avait besoin plus que les autres disciples, parce qu'avec sa nature ardente et sa confiance en lui-même, il était plus exposé qu'eux tous.

Ce que le Seigneur a été pour Pierre, il l'est pour nous tous, qui avons besoin de son office de sacrificateur et d'avocat. Il sait à quoi nous exposent les divers penchants de notre mauvaise nature. S'il est obligé de nous laisser constater ce dont nous sommes capables, il y a en lui les ressources pour nous relever et prévenir de nouvelles chutes. Mais la Parole de Dieu devrait nous suffire, car elle montre ce que nous sommes, sans qu'il soit nécessaire de faire les douloureuses et humiliantes expériences qui déshonorent le Seigneur, nous font perdre du temps. Nous apprenons aussi, par le

reniement de Pierre, qu'il ne faut jamais se placer dans des circonstances où le Seigneur n'a pas promis de nous garder. Jésus avait dit à Pierre qu'il ne pouvait pas le suivre maintenant ; cela devait lui suffire. Dieu ne nous soutient pas dans le chemin de la désobéissance. Que de déshonneur pour le Seigneur, que de douleurs nous éviterions si, avant d'entrer dans une voie quelconque, nous nous assurons de la volonté de Dieu !

Dans cet évangile, Pierre est laissé là ; Jésus le retrouvera après sa résurrection pour le relever et le restaurer entièrement.

Chapitre 18 v. 28-40 — Jésus devant Pilate

«Ils mènent donc Jésus de chez Caïphe au prétoire (or c'était le matin) ; et eux-mêmes, ils n'entrèrent pas au prétoire, afin qu'ils ne fussent pas souillés ; mais qu'ils pussent manger la pâque» (v. 28). Comment Jésus a-t-il passé cette nuit mémorable ? Nous ne pouvons la reconstituer exactement. Dans les trois premiers évangiles, nous voyons une séance du sanhédrin au matin, après celle de la nuit dans laquelle Pierre renia Jésus. En Jean il n'est question que d'une séance qui précède celle du prétoire, palais du gouverneur romain, qui servait de tribunal. Les Juifs ne veulent pas entrer chez un incirconcis, afin de pouvoir manger la pâque. Une souillure cérémonielle était pour eux plus grave que le fait de mettre à mort le Fils de Dieu, leur Messie. Ils gardent les formes d'une religion donnée par celui qu'ils rejettent et à laquelle ce crime enlève sa raison d'être. Ils veulent manger la pâque, sans se douter que cette fête allait avoir son antitype le jour même par la mort de l'Agneau de Dieu. Garder les formes d'une religion avec une conscience qui résiste à la vérité, ne fait que séduire, endurcir, aveugler, fortifier la résistance à la vérité et permet d'accomplir les péchés les plus graves aux yeux de Dieu. C'est ce qui se passe autour de nous, car nous sommes dans les temps où l'on a «la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance» (2 Tim. 3:5).

Pilate se voit obligé de sortir vers les Juifs pour leur demander quelle accusation ils portent contre Jésus. Les Juifs lui répondent : «Si cet homme n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'eussions pas livré. Pilate donc leur dit : Prenez-le, vous, et jugez-le selon votre loi. Les Juifs donc lui dirent : Il ne nous est pas permis de faire mourir personne ; afin que fût accomplie la parole que Jésus avait dite, indiquant de quelle mort il devait mourir» (v. 30-32). Les Juifs estimaient que Pilate devait condamner Jésus sur leur témoignage sans autres preuves. Mais les choses ne se passaient pas ainsi chez les Romains. Pilate comprend que ce cas ne rentre pas dans sa compétence ; il offre aux Juifs de le juger eux-mêmes selon leur loi. Malgré son autorisation, ils refusent, s'en référant au code romain qui leur ôtait le droit de mort. Indépendamment de leur volonté, ce refus a lieu pour accomplir la parole que Jésus avait dite quant à sa mort (chap. 12:32, 33). Il devait être crucifié. Dieu dirige les circonstances dans toute cette scène. Soit Pilate soit les Juifs, ne disent et font que ce qui accomplira la volonté de Dieu. Jésus ne devait pas mourir comme un blasphémateur israélite, mais placé au rang des malfaiteurs, condamné par les Romains, représentants des gentils. Un jour il apparaîtra à tous avec les mains percées. D'autre part nous voyons dans le refus des Juifs, leur volonté bien arrêtée de faire mourir Jésus, car en leur disant de le juger selon leur loi, Pilate ne disait pas formellement qu'ils devaient le mettre à mort.

Pilate rentre au prétoire et appelle Jésus. Il lui dit «Toi, tu es le roi des Juifs ? Jésus lui répondit : Dis-tu ceci de toi-même, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ? » (v. 33, 34). Si Pilate affirmait de lui-même que Jésus était roi, il aurait trouvé là une raison d'ordre politique à faire valoir dans son jugement, du moment que Jésus se serait élevé contre le pouvoir de Rome. Si d'autres le lui avaient dit, c'était la haine des Juifs qui le livrait entre ses mains, en faisant valoir un prétexte qui n'avait pas grande valeur aux yeux du gouverneur. Que Jésus se dît ou non roi des Juifs, le trône de César ne courait aucun danger. Pilate répond à Jésus : «Suis-je Juif, moi ? Ta nation et les principaux sacrificateurs t'ont livré à moi ; qu'as-tu fait ? » (v. 35). Pilate pose à Jésus la même question que Dieu adressa à Caïn. En Luc, un des brigands donne la réponse : «Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire». Cette question donne lieu à la «belle confession» dont Paul parle en 1 Timothée 6:13. Jésus

répond à Pilate : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu, afin que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici. Pilate donc lui dit : Tu es donc roi ? Jésus répondit : Tu le dis que moi je suis roi. Moi, je suis né pour ceci, et c'est pour ceci que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité, écoute ma voix » (v. 36, 37). En effet Jésus était roi, mais d'un royaume qui n'était pas de ce monde. Un jour il l'établira et ceux qui l'auront reconnu comme roi combattront selon Michée 4:13, Zacharie 12:6 et d'autres passages des prophètes. « Mais, maintenant », dit Jésus, « mon royaume n'est pas de ce monde ». Ce n'est pas un royaume terrestre ; cependant, plus tard, il l'établira sur la terre. Le royaume de Jésus est céleste et universel. Cette réponse fait pressentir à Pilate que Jésus est roi, non des Juifs seulement, mais d'un autre royaume. En effet, il était né non seulement pour être roi, mais pour rendre témoignage à la vérité dont la royauté faisait partie. Pilate demande : « Qu'est-ce que la vérité ? » Le monde est sous la puissance de Satan le père du mensonge ; le péché a tout dénaturé. L'homme séparé de Dieu se meut dans l'erreur et les ténèbres. Dieu ayant été exclu, le jugement de l'homme est perverti. C'est dans cet état de choses que vint Jésus ; Dieu manifesté en chair, expression de la vérité, mettant tout en évidence. Il est la vérité (Jean 14:6) ; la Parole est la vérité (Jean 17:17) ; l'Esprit est la vérité (1 Jean 5:6). Pilate n'attendit pas la réponse du Seigneur. Aujourd'hui encore la même question se pose au sein de la chrétienté : « Qu'est-ce que la vérité ? » Mais peu attendent la réponse divine ; on s'en détourne plutôt, on met en doute que la vérité existe ; on suit l'opinion de celui-ci ou de celui-là, quitte à l'abandonner pour une autre qui plaît mieux, mais rarement pour la vérité, car elle juge l'homme et ses pensées.

On peut remarquer que Jésus s'entretient avec Pilate, tandis qu'il ne répond pas au souverain sacrificateur ; Pilate était en dehors du cercle juif dans lequel le Seigneur a accompli son ministère. Les chefs des Juifs étaient censés connaître son enseignement. Ils portaient une responsabilité que le gouverneur romain n'avait pas. Pilate sort encore vers les Juifs et leur dit : « Moi, je ne trouve aucun crime en lui ; mais vous avez une coutume, que je vous relâche quelqu'un à la Pâque ; voulez-vous donc que je vous relâche le roi des Juifs ? Ils s'écrièrent donc tous encore, disant : Non pas celui-ci, mais Barabbas. Or, Barabbas était un brigand » (v. 39, 40). On voit Pilate fort embarrassé en présence d'un tel accusé ; on comprend l'effet produit sur sa conscience naturelle quand il entendit pour la première fois les paroles de l'homme divin, dont il éprouvait la supériorité, incompréhensible pour lui. La vérité s'imposait à sa conscience et le mettait mal à l'aise. Il cherche à la soulager, mais non à l'éclairer, en remettant aux Juifs la responsabilité de la condamnation de Jésus ou de sa libération. Il croit profiter d'une coutume qui le sortirait d'embarras, mais se heurte à la haine des conducteurs du peuple et à leur volonté bien arrêtée de faire mourir Jésus. Ils demandent l'élargissement du brigand Barabbas (nom qui signifie : fils de son père), afin de pouvoir mettre à mort le Fils de Dieu. Quoi d'étonnant si les Juifs et le monde subissent dès lors les conséquences d'avoir préféré un brigand au Fils de Dieu ?

Derrière la scène, comme nous l'avons déjà remarqué, la main de Dieu dirigeait chaque détail en vue de l'accomplissement de ses conseils éternels. Il laissa se développer jusqu'à son point culminant la haine de l'homme contre lui-même, contre son Fils, car les hommes, Juifs et gentils, sont les auteurs responsables de la mort du Seigneur. Mais si Dieu permet que la méchanceté de l'homme arrive à son apogée, c'est afin de faire ressortir à ce moment-là son amour infini. À la croix, l'amour de Dieu triompha pour le salut du pécheur, quand le péché atteignit sa mesure parfaite. C'est là que « la justice et la paix se sont entrebaisées » (Ps. 85:10). Mais jusqu'au jour où le Fils de l'homme prendra en main sa grande puissance pour faire régner la justice et la paix, les Juifs et le monde porteront les conséquences de leur crime.

Chapitre 19

Chapitre 19 v. 1-7 — Pilate fait fouetter Jésus

Pilate, tout en reconnaissant l'innocence de Jésus, le fit fouetter. Livré à la brutalité des soldats romains, il devient l'objet de leurs moqueries. Ils tressèrent une couronne d'épines, la mirent sur sa tête et le revêtirent par dérision, d'un vêtement de pourpre, insigne de la royauté. Jésus reçoit l'hommage ironique des soldats, accompagné de soufflets. Pilate pensait-il satisfaire la haine des Juifs en livrant Jésus à de tels outrages ? On peut le supposer, mais l'essai n'aboutit pas. Il fallait aussi cet acte pour que les gentils eussent leur part de culpabilité dans la mort de Christ.

En ce moment, cet adorable Sauveur endurait tout particulièrement ce que l'auteur de l'épître aux Hébreux appelle «la contradiction des pécheurs contre lui-même» (Héb. 12:3). Tout était en contradiction avec la nature et les attributs de cette glorieuse personne. Sacré Roi sur Sion, par Dieu même, il est couronné d'épines et revêtu d'un manteau de pourpre par des païens. Celui devant qui tout genou se ploira reçoit des soufflets et l'hommage moqueur de sa créature ignorante et avilie. Le juge des vivants et des morts est l'accusé qui comparaît devant des pécheurs qui le condamneront. Nous pouvons, en effet, comme dit l'apôtre «considérer celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même», afin de n'être pas découragés lorsque nous éprouvons quelque peine dans le chemin que nous a tracé un Sauveur rejeté.

«Pilate sortit encore et leur dit : Voici, je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. Jésus donc sortit dehors, portant la couronne d'épines et le vêtement de pourpre, et il leur dit : Voici l'homme !» (v. 4, 5). La vue de Jésus, qui avait subi le supplice du fouet, son front saignant sous la couronne d'épines, ne toucha pas plus le cœur des Juifs que la déclaration de Pilate, lorsque, pour la troisième fois, il leur dit qu'il ne trouvait aucun crime en lui. Pilate le leur présenta en disant : «Voici l'homme». Au verset 29 du chapitre précédent, il leur avait demandé quelle accusation ils portaient contre cet *homme*. Eux répondirent : «Si cet *homme* n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'eussions pas livré». Cet adorable Sauveur était entre leurs mains un homme, mais haï de tous, chargé de mépris. Il était par grâce un homme, fait inférieur aux anges à cause de la passion de la mort, homme des conseils de Dieu, qui va représenter l'homme perdu, coupable, souillé, sous le jugement divin ; et mourir sur la croix pour mettre fin à l'homme en Adam et le placer nouveau dans la présence de Dieu par sa résurrection et son exaltation. Maintenant c'est dans la gloire que nous voyons le Fils de l'homme couronné de gloire et d'honneur, en réponse à la question : «Qu'est-ce que l'homme que tu te souviennes de lui, ou le fils de l'homme que tu le visites ? » (Héb. 2:5-9). «Quand donc les principaux sacrificateurs et les huissiers le virent, ils s'écrièrent, disant : Crucifie, crucifie-le ! Pilate leur dit Prenez-le, vous, et le crucifiez ; car moi, je ne trouve pas de crime en lui. Les Juifs lui répondirent : Nous avons une loi, et selon notre loi il doit mourir, car il s'est fait Fils de Dieu» (v. 6, 7). Pilate recule un moment devant la responsabilité de la condamnation de Jésus. Il leur offre de le faire eux-mêmes, puisqu'il ne trouvait pas de crime en lui. Cette offre n'est pas acceptée, non pas qu'ils craignissent de faire mourir quelqu'un, mais Dieu voulait que les nations et les fils d'Israël accomplissent «toutes les choses» que sa main et son conseil «avaient à l'avance déterminé devoir être faites» ; ainsi que Pierre le dit aux Juifs en Actes 4:27, 28.

Chapitre 19 v. 8-16 — Condamnation de Jésus par Pilate

Les Juifs font valoir un nouvel argument en faveur de la mort de Jésus, savoir qu'il s'est fait Fils de Dieu. «Quand donc Pilate entendit cette parole, il craignit davantage, et il entra de nouveau dans le prétoire, et dit à Jésus : D'où es-tu ? Et Jésus ne lui donna pas de réponse» (v. 8, 9). L'embarras de Pilate ne fait qu'augmenter en entendant cette nouvelle accusation, car, pour lui il ne s'agit plus seulement de prétention à la royauté, mais à la divinité. Soit que sa conscience soit atteinte par ce qu'il voit et entend de Jésus, soit à cause de sa superstition de païen, s'il se trouve en présence d'une

divinité, Pilate éprouve de l'effroi. Osera-t-il s'élever contre une personne pareille ? Pour s'éclairer il questionne Jésus sur son origine. D'où vient un tel homme qui se dit Fils de Dieu ? Jésus ne lui répond pas. Il avait déclaré qu'il n'était pas coupable ; cela suffisait. Pilate lui dit : «Ne me parles-tu pas ? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te relâcher, et que j'ai le pouvoir de te crucifier ? Jésus répondit : Tu n'aurais aucun pouvoir contre moi, s'il ne t'était donné d'en haut ; c'est pourquoi celui qui m'a livré à toi a plus de péché» (v. 10, 11). Devant le silence de Jésus, Pilate se sent atteint dans sa dignité de magistrat et croit faire valoir son autorité. La noble réponse du Seigneur ébranle, semble-t-il, l'assurance qu'il avait en lui-même, en lui faisant sentir la supériorité de l'accusé. Pilate doit se demander s'il n'a pas devant lui un personnage en relation avec la puissance divine, sans laquelle il n'aurait aucun pouvoir. Représentant inconscient de l'autorité que Dieu avait confiée aux gentils, Pilate croyait en user à son gré. Dans ce cas en particulier celui sur lequel il se figurait avoir du pouvoir était devant lui volontairement et Pilate allait se servir de son autorité présumée pour le condamner, parce qu'il était dans les pensées de Dieu que ce fût lui, et non les Juifs, qui prononcât en dernier lieu son arrêt de mort, inique, inqualifiable. Cependant Judas qui avait livré Jésus avait péché plus gravement que le juge païen. Sa responsabilité était en rapport avec les privilèges dont il avait joui, puisqu'il venait de passer quatre ans environ avec le Seigneur.

Sous l'impression de la calme réponse de Jésus, Pilate cherche à le relâcher ; mais, dès que les Juifs s'en aperçoivent ils avancent un argument qui devait agir sûrement sur le représentant de César : «Si tu relâches celui-ci, tu n'es pas ami de César ; quiconque se fait roi, s'oppose à César». En entendant ces paroles, Pilate fait sortir Jésus, monte sur son tribunal et dit aux Juifs : «Voici votre roi ! Mais ils crièrent : Ôte, ôte, crucifie-le ! Pilate leur dit : Crucifierai-je votre roi ? Les principaux sacrificateurs répondirent : Nous n'avons pas d'autre roi que César. Alors donc il le leur livra pour être crucifié ; et ils prirent Jésus et l'emmenèrent» (v. 12-16). La vérité n'avait pas eu de prise sur Pilate, et il devint malgré lui, l'agent de la haine des Juifs. Il ne voulait pas leur déplaire et encore moins paraître infidèle à César. Quant à sa responsabilité devant Dieu, il ne s'en préoccupe pas ; il l'ignore. Cependant il savait que les Romains ne condamnaient pas un homme reconnu innocent. En cédant aux Juifs il accomplit l'acte le plus horrible et le plus injuste qui soit dans l'histoire de l'humanité.

On voit la haine des Juifs augmenter ses efforts d'heure en heure. Chaque fois que Pilate essaie de délivrer Jésus ils s'élèvent plus violemment contre lui.

Au chapitre 18:40, il est dit qu'ils *s'écrièrent* tous. Au verset 6 de notre chapitre, ils disent : «*Crucifie, crucifie-le !*» et, au verset 15 : «*Ôte, ôte, crucifie-le*». Il leur tardait d'en finir, car c'était la préparation du sabbat, appelé «grand» au verset 31. Dans leur aveuglement ils désiraient le célébrer à leur aise. L'hésitation de Pilate à crucifier Jésus provoque de la part des chefs religieux la rupture finale entre Dieu et le peuple, par leur cri : «Nous n'avons pas d'autre roi que César». Dès cette heure l'apostasie était consommée. Jésus sera mis à mort et le peuple rejeté par Dieu. Quarante ans plus tard, le roi qu'ils avaient choisi détruisit Jérusalem, extermina une partie du peuple et emmena le reste en captivité.

Chapitre 19 v. 17-24 — Le crucifiement

«Jésus sortit portant sa croix, et s'en alla au lieu appelé lieu du crâne, qui est appelé en hébreu Golgotha, où ils le crucifièrent, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu» (v. 17, 18). Cette partie de la scène douloureuse placée devant nous, propre à faire vibrer les fibres les plus profondes de nos cœurs, est présentée par l'Esprit Saint d'une manière digne du Fils de Dieu. Aucun signe de faiblesse ; nul besoin de contraindre un homme de porter sa croix. Celui à la voix duquel la troupe meurtrière tomba et se releva et qui se laissa emmener par elle, accomplira jusqu'au bout l'œuvre qu'il a entreprise avec une force et une sérénité divines, tout en sentant profondément toutes les douleurs d'une telle heure. Le Fils de Dieu est crucifié, entre deux autres. Il n'est pas dit ici que c'étaient des brigands ou des malfaiteurs. En présence du crime inouï accompli par les Juifs et

l'humanité tout entière, les hommes, devant le Fils de Dieu, sont tous au même niveau. Ce sont «deux autres», deux de ces hommes qui font partie d'un monde jugé. Leur crime, bien que jugé justement, pâlit devant celui qu'accomplissaient leurs juges. Pour les hommes, Jésus est placé au même rang. C'est «l'homme» que Pilate leur a présenté. Il est *au milieu* des pécheurs qui méritent la mort. Il est venu prendre cette place en grâce, afin que son œuvre une fois accomplie, il se trouve au milieu d'hommes sauvés qu'il n'aura pas honte d'appeler ses frères. C'est ce que Jésus ressuscité fit trois jours après : Jésus vint et se tint *au milieu* d'eux» (chap. 20:19). Le sujet de la condamnation des crucifiés était inscrit sur leur croix. Pilate ne manque pas de le faire pour Jésus ; mais guidé par une main invisible, il le fit en rendant témoignage à ce qu'était Jésus et en même temps à la culpabilité des Juifs. «Et Pilate fit aussi un écriteau, et le plaça sur la croix ; et il y était écrit : Jésus le Nazaréen, le roi des Juifs. Plusieurs des Juifs donc lurent cet écriteau, parce que le lieu où Jésus fut crucifié était près de la ville ; et il était écrit en hébreu, en grec, en latin» (v. 19, 20). Mécontent sans doute d'avoir cédé à la volonté des Juifs, Pilate chercha à les humilier en publiant en trois langues importantes, alors parlées, qu'ils avaient mis leur roi au rang des malfaiteurs. Les chefs des Juifs se récrient et veulent que Pilate modifie à leur gré l'inscription : «N'écris pas : Le roi des Juifs ; mais que lui a dit : Je suis le roi des Juifs. Pilate répondit : Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit» (v. 21, 22). Le peu de conscience qui pouvait subsister chez les Juifs, mais qu'ils avaient refoulé par leur haine, était aveuglé par l'écriteau qui témoignait de leur culpabilité. Aussi ils voudraient le faire disparaître ; mais ils se heurtent à la volonté de Pilate, qui, s'il leur avait cédé pour crucifier Jésus, l'avait fait pour accomplir, inconsciemment sans doute, les desseins de Dieu. Dans ce cas, il ne se préoccupe plus de leur désir.

Un jour, le résidu juif, après de terribles souffrances, reconnaîtra ce que portait l'écriteau de Pilate. Comme Nathanaël, il dira : «Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » Il devra reconnaître que celui qui leur apportera la délivrance a été le méprisé et le rejeté des hommes ; qu'il a été le Nazaréen, celui qui a été «mis à part de ses frères» (Gen. 49:26). Comme tous ont lu sur l'écriteau ce que Jésus était, tous aussi le verront lorsqu'il viendra avec les nuées : «Tout œil le verra, et ceux qui l'ont percé ; et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui (Apoc. 1:7). «Des rois fermeront leur bouche en le voyant» (Ésaïe 52:15).

Chaque acteur dans cette scène accomplit, à son insu, ce que les Écritures avaient dit. «Les soldats donc, quand ils eurent crucifié Jésus, prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une part pour chaque soldat. Ils prirent aussi la tunique. Or la tunique était sans couture, tissée tout d'une pièce depuis le haut jusqu'en bas. Ils dirent donc entre eux : Ne la déchirons pas, mais jetons-la au sort, à qui elle sera — afin que l'écriture fût accomplie, qui dit : «Ils ont partagé entre eux mes vêtements, et ils ont jeté le sort sur ma robe» (Ps. 22:18). Les soldats donc firent ces choses» (v. 23, 24). Trait caractéristique de notre évangile : il rapporte seul ces détails sur la robe de Jésus. Il n'y avait aucune division, aucun défaut dans la manifestation des perfections de Jésus, dans toute sa marche et dans tout son service. Dans les Écritures la robe est l'emblème de la profession.

Dans tout ce récit, nous voyons Jésus s'offrant à Dieu sans tache, avec toutes les perfections que Dieu seul peut apprécier ; nous n'en discernons que l'extérieur. Il s'offre lui-même, n'oppose aucune résistance. Il est la brebis muette, l'agneau qui va à la boucherie. On le frappe, on le mène, on le ramène ; il est vêtu, dévêtu, couronné d'épines ; il paraît ainsi devant ses créatures, il porte sa croix ; il se laisse tout faire par amour pour son Dieu et Père ; il s'offre à lui, et nous, misérables pécheurs, qui faisons partie de ces *autres* qui avaient mérité la mort, nous en avons les résultats éternels et glorieux. «Il s'est livré lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur» (Éph. 5:2).

Chapitre 19 v. 25-30 — Jésus et sa mère

Après avoir vu passer dans ce tableau tous les traits de la haine et de l'injustice des hommes, la trahison de Judas, l'abandon de tous, l'énergie de la méchanceté des Juifs pour obliger Pilate à céder à leur volonté haineuse, l'indifférence et l'injustice de Pilate lui-même, on éprouve du soulagement à

trouver près de la croix quelques femmes le cœur broyé par la souffrance, dans le silence de l'isolement au milieu de cette scène à laquelle elles étaient étrangères, mais en parfaite sympathie et brûlant d'amour pour l'objet de la haine du monde. «Or, près de la croix de Jésus, se tenaient sa mère, et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala» (v. 25). Il y a quelque chose d'intime et d'humain dans la manière dont l'apôtre parle de Marie. Il dit : *sa mère*. Le Fils de Dieu avait une mère ; elle assistait, impuissante, au supplice de son divin Fils. Que se passait-il dans son cœur ? Jésus le savait. Les autres femmes aussi, attachées au Seigneur, persévèrent dans leur amour ; elles tiennent ferme au milieu de l'orage impuissant à les séparer de Jésus, tant elles que le disciple que Jésus aimait. Le Seigneur seul peut apprécier la valeur de leur présence dans un tel moment ! Les heures de ténèbres vont venir. Jean ne les mentionne pas. La face de Dieu brillera à nouveau sur la sainte victime, son Fils bien-aimé ; mais ni la grandeur de l'œuvre qu'il venait d'accomplir, ni la conscience de sa parfaite divinité ne pouvaient atténuer les sentiments humains du Seigneur. «Jésus donc voyant sa mère, et le disciple qu'il aimait se tenant là, dit à sa mère : Femme, voilà ton Fils. Puis il dit au disciple : Voilà ta mère. Et dès cette heure-là, le disciple la prit chez lui» (v. 26, 27). Le Fils de Dieu, homme, allait quitter ce monde ; il pense à sa mère, sans doute veuve, car on n'entend plus parler de Joseph ; il sait de quoi le cœur de cette mère aura besoin dans sa douleur et son isolement au milieu d'un monde ennemi de son fils et dont elle n'a rien à attendre. Il connaît aussi le cœur du disciple qu'il aimait et dont, en retour, il recevait l'amour qui lui donnait la force de le suivre et de s'unir à ces saintes femmes autour de la croix. C'est à lui qu'il recommande sa mère ; leur objet commun les liera l'un à l'autre dans une sainte affection.

Si Jésus disait un jour à sa mère : «Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme, mon heure n'est pas encore venue ? » ce n'était pas manque d'amour pour elle ; c'était par fidélité à son Dieu. Les liens naturels humains ne devaient pas intervenir dans l'accomplissement de son service. Maintenant l'heure est venue ; elle est même passée. Jésus peut donner libre cours d'une manière touchante à ses sentiments humains parfaits. C'est lui-même qui les avait créés et, en revêtant son humanité, il en réalise les devoirs d'une manière parfaite et exemplaire ; il laisse chaque chose à sa place et en son temps. «Dès cette heure-là, le disciple la prit chez lui».

Jean aime à se désigner par «le disciple que Jésus aimait». À ceux qui pourraient trouver ce mot prétentieux de sa part, nous répondons que le contraire le serait. L'apôtre reconnaît ce fait en toute humilité. Il y aurait de la prétention à s'intituler : «celui qui aimait Jésus». Il ne veut pas faire allusion à son amour pour Jésus, tout grand qu'il fût. Pierre parlait de son amour pour le Seigneur et cela le conduisit à sa chute. Rien ne développera mieux notre amour pour le Seigneur que de penser à son amour pour nous.

Pour Jésus la fin approchait, la fin de cette vie dans laquelle il avait souffert et porté nos péchés sur la croix. «Après cela Jésus, sachant que toutes choses étaient déjà accomplies, dit, afin que l'écriture fût accomplie : J'ai soif. Il y avait donc là un vase plein de vinaigre. Et ils emplirent de vinaigre une éponge, et, l'ayant mise sur de l'hysope, ils la lui présentèrent à la bouche. Quand donc Jésus eut pris le vinaigre, il dit : C'est accompli. Et ayant baissé la tête, il remit son esprit» (v. 28-30). Jésus savait que tout ce qu'il avait à faire sur la croix était accompli. Il avait aussi pleinement glorifié Dieu dans son ministère au milieu des hommes. Il avait satisfait à toutes les exigences de la justice et de la majesté de Dieu quant au péché, il restait encore une parole de l'Écriture à accomplir. La soif ardente qui dévorait les crucifiés n'a pas été épargnée au Seigneur, mais elle a fourni l'occasion de réaliser une prophétie : «Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre» (Ps. 69:21). Maintenant Jésus peut dire : «C'est accompli», déclaration propre à dissiper les craintes d'un faible croyant qui aurait encore quelque doute à l'égard de son salut. Après cela, il n'était plus nécessaire que Jésus demeurât sur la croix. Lui seul était capable d'accomplir le dernier acte d'obéissance : la mort (voir chap. 10:18). «Ayant baissé la tête, il remit son esprit». Jésus ne mourut pas comme meurent les hommes, mais par obéissance. Quelqu'un a dit qu'il détacha lui-même son esprit de son corps pour le remettre lui-même à Dieu son Père, acte que seul pouvait effectuer un être divin ; mais devenu homme pour avoir un corps dont l'esprit puisse être détaché. On voit dans tout cet évangile les caractères de

«Dieu manifesté en chair». En Luc, où le Seigneur est présenté sous les caractères du Fils de l'homme, il est dit : «Père, entre tes mains, je remets mon esprit. Et ayant dit cela, il expira» (chap. 23:46). C'est l'homme confiant en son Père, et qui lui remet son esprit. Maintenant que Jésus a été obéissant jusqu'à la mort pour la gloire de Dieu son Père, Dieu interviendra pour le sortir de la mort. Il le ressuscitera et le fera asseoir à sa droite, couronné de gloire et d'honneur. La justice de Dieu étant satisfaite à l'égard du péché, sa justice envers son Fils lui donnera la place glorieuse qu'il s'est acquise dans son obéissance. Dans notre évangile, où nous avons le côté divin de Jésus, il s'est ressuscité lui-même, comme il le dit aux Juifs : «Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai... Il parlait du temple de son corps» (chap. 2:19 et 21 ; de même au chap. 10:18).

Les évangiles rapportent sept paroles que Jésus a prononcées sur la croix. En Matthieu 27:46 et Marc 15:34 : «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » En Luc 23:34 : «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font». Au verset 43 : «Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis». Au v. 46 : «Père ! entre tes mains je remets mon esprit». En Jean 19:27 : «Femme, voilà ton fils» et au disciple : «Voilà ta mère» ; au verset 29 : «J'ai soif», et au verset 30 : «C'est accompli».

Chapitre 19 v. 31-37 — Dernier outrage à Jésus

«Les Juifs donc, afin que les corps ne demeuraient pas sur la croix en un jour de sabbat, puisque c'était la Préparation (car le jour de ce sabbat-là était grand), firent à Pilate la demande qu'on leur rompît les jambes, et qu'on les ôtât» (v. 31). Les Juifs continuent leurs pratiques rituelles, pur formalisme, car leur religion aurait dû les conduire à accepter Jésus ; mais, puisqu'ils l'avaient rejeté, elle perdait toute valeur. Ils agissent comme si tout allait bien pour eux devant Dieu après qu'ils ont crucifié son Fils. La religion, séparée de celui qui en est la source et l'objet, endurecit le cœur et se pratique sans conscience. Un si grand jour de sabbat ne devait pas voir les suppliciés sur leur croix. Pour satisfaire à ce scrupule, il fallait hâter leur mort. Mais pour les Juifs, la mort du Fils de Dieu ne nuisait pas à la solennité de leur fête. Ce sabbat était grand, parce qu'il avait lieu cette année-là, le lendemain du jour où l'on sacrifiait l'agneau pascal ; il était le premier jour de la semaine des pains sans levain. L'expression «la Pâque» au v. 14 et au v. 28 du chapitre précédent comprend la fête tout entière des pains sans levain (voir Luc 22:1, où la fête des pains sans levain est appelée «la Pâque» ; de même Luc 2:41-43). Au moment où Jésus était sur la croix, le sacrifice de la Pâque avait eu lieu, le soir du vendredi juif, qui commençait à six heures de notre jeudi (voir Exode 12:6 et Lévitique 23:5 ; Deut. 16:6). Le Seigneur fut mis en croix le vendredi, antitype de la Pâque ; il passa le sabbat tout entier dans le sépulcre. Ce jour-là était grand en effet et il ressuscita le premier jour de la semaine, premier dimanche. Ce grand sabbat était le dernier. Jusqu'à la conversion du résidu futur tous les sabbats qui se célèbrent n'ont aucune valeur pour Dieu.

Pilate ayant obtempéré au désir des Juifs, les soldats vinrent rompre les jambes des crucifiés pour hâter leur mort. «Mais étant venus à Jésus, comme ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui rompèrent pas les jambes ; mais l'un des soldats lui perça le côté avec une lance ; et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau» (v. 33, 34). Le coup de lance du soldat romain, dernier outrage dont Jésus fut l'objet, eut pour réponse que Jésus était bien mort, mais mort pour le salut des pécheurs. Mort dans laquelle l'homme en Adam et ses péchés ont pris fin. Le sang expie les péchés et l'eau purifie le pécheur. Nous lisons en 1 Jean 5:6 que Jésus le Christ est venu «non seulement dans la puissance de l'eau, mais dans la puissance de l'eau et du sang». L'eau est un symbole de la Parole de Dieu. Le Seigneur, dans son service, l'avait constamment fait valoir ; mais, pour le salut du pécheur, il fallait non seulement la purification par l'eau, car Jésus dit aux disciples : «Vous, vous êtes déjà nets à cause de la parole que je vous ai dite», parce qu'ils croyaient ; mais il fallait encore la mort, le sang, qui purifie de tout péché.

L'auteur de l'évangile, témoin de cette scène, donne son témoignage : «Et celui qui l'a vu rend témoignage ; et son témoignage est véritable ; et lui sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi vous croyiez. Car ces choses sont arrivées afin que l'écriture fût accomplie : «Pas un de ses os ne sera

cassé» (Exode 12:46 ; Ps. 34:20). Et encore une autre écriture dit : «Ils regarderont vers celui qu'ils ont percé» (Zach. 12:10). Que ce soit par le moyen des Juifs, de Pilate ou des soldats, tout s'accomplit conformément aux Écritures.

Jean dit que son témoignage est vrai ; c'est pour la foi : «afin que vous croyiez». Celui qui croit participe aux résultats parfaits de cette mort ; il possède la vie éternelle qui ne se trouve qu'en croyant en un Sauveur mort. C'est l'enseignement du chapitre 6:51 et suivants. Jésus dit : «Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes» (v. 53). Le sang séparé de la chair, c'est la mort. Manger la chair et boire le sang, c'est se nourrir par la foi d'un Christ mort ; c'est s'approprier cette mort. En 1 Jean 5:6, déjà cité, on trouve un triple témoignage à cette grande vérité :

1° L'Esprit de Dieu venu à la suite de la glorification de Christ, Dieu ayant été parfaitement glorifié par la mort de son Fils ; 2° l'eau qui purifie ; 3° le sang qui expie le péché. Ces trois sont d'accord pour témoigner que la vie éternelle ne se trouve que dans le Fils de Dieu mort. Celui qui a le Fils a la vie.

Chapitre 19 v. 38-42 — Jésus est avec le riche dans sa mort

L'ensevelissement de Jésus doit encore être conforme aux Écritures. Le prophète Ésaïe avait dit : «On lui donna son sépulcre avec les méchants ; mais il a été avec le riche dans sa mort» (chap. 53:9). Jésus, placé au rang des malfaiteurs, aurait dû comme eux, se voir refuser la sépulture. Dieu ne le permettait pas. Deux disciples de Jésus, demeurés dans le secret, ne peuvent rester muets au milieu du peuple en présence du dénouement final de la haine dont Jésus fut l'objet tout le long de son séjour au milieu des hommes. «Après ces choses, Joseph d'Arimathée, qui était disciple de Jésus, en secret toutefois par crainte des Juifs, fit à Pilate la demande d'ôter le corps de Jésus ; et Pilate le permit. Il vint donc et ôta le corps de Jésus. Et Nicodème aussi, celui qui au commencement était allé de nuit à Jésus, vint, apportant une mixtion de myrrhe et d'aloès, d'environ cent livres. Ils prirent donc le corps de Jésus, et l'enveloppèrent de linges, avec les aromates, comme les Juifs ont coutume d'ensevelir» (v. 38-40). Dieu se choisit les instruments pour accomplir sa volonté et les fait entrer en scène au moment voulu. Il se sert des circonstances naturelles pour faire ce qui lui plaît. Joseph d'Arimathée, conseiller honorable, dit Marc, mais qui ne s'était pas joint aux décisions du sanhédrin (Luc 23:51), était l'instrument préparé pour intervenir auprès de Pilate, chose qu'un pauvre Galiléen n'aurait osé faire. Il fallait aussi qu'il fût riche (Matt. 27:57-60) pour avoir un sépulcre neuf à proximité de Golgotha, afin que Jésus fût avec le riche dans sa mort. Dieu se sert des personnes et des circonstances en faveur des siens, lorsque ceux-ci se sont remis entièrement à ses soins et accomplissent sa volonté. Mais lorsque nous voulons arranger les choses nous-mêmes, sans dépendre entièrement de Dieu, rien ne réussit, car, si notre volonté agit, nous nous trouvons en conflit avec Dieu, et au lieu de l'avoir pour nous, nous l'avons contre nous. On est heureux de voir Nicodème sortir de son silence et témoigner de son respect pour Jésus mort, alors qu'il n'avait rien fait durant sa vie, sinon de venir à lui de nuit. L'un et l'autre de ces disciples secrets étaient préparés pour une œuvre digne de celui qui en était l'objet.

«Or il y avait, au lieu où il avait été crucifié, un jardin, et dans le jardin un sépulcre neuf, dans lequel personne n'avait jamais été mis. Ils mirent donc Jésus là, à cause de la Préparation des Juifs, parce que le sépulcre était proche» (v. 41, 42). Tout était préparé pour une sépulture honorable ; Dieu veillait sur la sainteté du corps mort de son Fils bien-aimé. Si son saint ne devait pas voir la corruption, selon le Psaume 16:10, il ne devait pas non plus être en contact avec un lieu souillé par un cadavre (Nomb. 19:16). Un sépulcre neuf, dans lequel on n'avait *jamais* déposé personne, avait été taillé dans le roc tout exprès, Dieu se servant pour cela de Joseph d'Arimathée. On dépose en hâte et honorablement ce corps saint, quoique mort, dans le sépulcre, vu l'approche du grand jour de sabbat, en attendant non pas son embaumement, mais sa résurrection.

Chapitre 20

Chapitre 20 v. 1-10 — Le Seigneur ressuscité, mais invisible

Cet évangile ne mentionne que la présence de Marie de Magdala au sépulcre, ce qui ne veut pas dire que les femmes mentionnées dans les autres évangiles n'y fussent pas aussi venues. L'Esprit de Dieu n'a pas entrepris de nous donner un récit complet des faits qui eurent lieu, mais de présenter ceux propres à faire ressortir la vérité que Dieu veut nous communiquer. Ainsi, pour saisir la pensée de Dieu, il ne faut pas les mélanger, ni même chercher à les accorder. La foi en la Parole de Dieu suffit. Ce qui est dit du rôle des femmes à la résurrection du Seigneur se rapporte au caractère de chaque évangile.

En Matthieu, le Seigneur ressuscité renoue, en figure, ses relations avec le résidu juif en Galilée, où il commença son ministère, au milieu des pauvres du troupeau (Matt. 4:12 et suivants). De là, le Messie rejeté, mais Seigneur qui a reçu toute autorité, envoie ses disciples prêcher l'évangile à toutes les nations. Marc, tout en ressemblant beaucoup à Matthieu, mentionne des faits qui se rapportent à Luc et à Jean ; le Seigneur délègue ses disciples dans le monde pour annoncer l'évangile ; il coopère avec eux depuis la gloire et confirme la parole par les signes qui l'accompagnent, ce qui se rapporte à l'évangile qui présente l'activité du Serviteur parfait. Luc ne parle pas de la Galilée ; il montre Jésus donnant aux disciples l'intelligence de ce qui le concernait dans la Parole et leur fournissant toutes les preuves de sa parfaite humanité quoique ressuscité ; il leur ouvre l'intelligence pour qu'ils comprennent les Écritures et les envoie prêcher la repentance et la rémission des péchés en commençant par Jérusalem ; le livre des Actes en continue le récit. Les disciples doivent attendre le Saint Esprit à Jérusalem. Marc et Luc seuls parlent de l'ascension du Seigneur. Mais revenons au récit de Jean.

«Le premier jour de la semaine, Marie de Magdala vint le matin au sépulcre, comme il faisait encore nuit ; et elle voit la pierre ôtée du sépulcre» (v. 1). D'emblée nous nous trouvons sur un terrain nouveau. C'est le premier jour de la semaine. Pour Israël l'institution de la Pâque avait mis fin à l'ancienne manière de compter les années (Exode 12:2) ; maintenant que ce que typifiait la Pâque est accompli, un temps nouveau commence, celui de l'ère chrétienne et, on peut le dire, de l'ère éternelle, par la résurrection du Seigneur. Ce chapitre mentionne trois fois le premier jour, mais Marie n'en connaissait pas encore l'importance. Elle constate la disparition du corps du Seigneur, mais ne croit pas à sa résurrection. «Elle court donc, et vient vers Simon Pierre et vers l'autre disciple que Jésus aimait, et elle leur dit : On a enlevé du sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où on l'a mis» (v. 3). Elle n'avait donc pas été seule au sépulcre, mais ici il ne s'agit que d'elle, le Saint Esprit a besoin d'elle seule pour l'enseignement qu'il veut nous donner. Pierre et l'autre disciple, Jean, courent ensemble au sépulcre ; Pierre est devancé par son compagnon qui n'entre pas, mais aperçoit, en se baissant, les linges à terre. Pierre arrive ; avec son ardeur habituelle, il entre dans le sépulcre et voit aussi les linges, ainsi que le suaire, qui avait couvert la tête de Jésus, «plié en un lieu à part» (v. 3-7). On voit chez Jean cette crainte respectueuse de la personne du Seigneur qui l'engage à se tenir hors du sépulcre, et chez Pierre, outre son impétuosité habituelle, le désir bien légitime de savoir ce qu'était devenu son cher Maître qu'il avait renié. Le sépulcre était vide ; mais l'ordre dans lequel se trouvaient les linges montrait avec quel calme et quelle dignité le Fils de Dieu avait quitté le séjour des morts. De même qu'il avait lui-même remis son esprit, il était sorti lui-même de la mort à l'heure voulue, en laissant ce lieu dans un ordre parfait. Lazare sortit lié du tombeau à la parole puissante de Jésus ; mais il fallut le délier pour qu'il marchât. Le Seigneur n'avait nul besoin de l'intervention d'autrui. Comme nous l'avons déjà remarqué dans cet évangile, Jésus traverse toutes les phases de l'œuvre qu'il avait entreprise, depuis son arrestation à sa résurrection, dans une obéissance absolue, mais dominant cette scène avec la dignité et la puissance du Fils de Dieu.

«Alors donc l'autre disciple aussi, qui était arrivé le premier au sépulcre, entra, et il vit, et crut ; car ils ne connaissaient pas encore l'écriture, qu'il devait ressusciter d'entre les morts» (v. 8, 9). Les

deux disciples constatent la résurrection de Jésus ; Jean voit et croit. Leur foi en Jésus comme Messie avait limité leur intelligence quant à sa personne et à son œuvre. Elle les avait empêchés de croire à sa résurrection, dont il leur avait souvent parlé. Ils avaient cru en un Christ vivant ; sa mort annulait tout ce qu'ils avaient pensé de lui. Et maintenant qu'après avoir vu, ils croient à la résurrection de Christ d'entre les morts, il leur manque la foi en sa personne vivante, ressuscitée. Il faut à la foi un objet et non seulement des faits constatés. N'ayant pas encore la foi en la personne de Christ ressuscité, ils ont un «chez eux», sans lui, dans ce monde : «Les disciples s'en retournèrent donc chez eux» (v. 10). Marie ne se contente pas d'une simple constatation ; son cœur reste attaché à la personne de Jésus, mort ou ressuscité ; elle n'a pas de chez elle sans lui ; elle le cherchera et le trouvera.

Chapitre 20 v. 11-13 — Marie et les anges

«Mais Marie se tenait près du sépulcre, dehors, et pleurait. Comme elle pleurait donc, elle se baissa dans le sépulcre ; et elle voit deux anges vêtus de blanc, assis, un à la tête et un aux pieds, là où le corps de Jésus avait été couché. Et ils lui disent : Femme, pourquoi pleures-tu ? Elle leur dit : Parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis» (v. 11-13). Marie n'avait pas plus d'intelligence que les disciples ; elle aurait dû savoir aussi bien qu'eux que Jésus ressusciterait. Mais elle leur était supérieure en ce que rien ne pouvait combler le vide immense qu'éprouvait son cœur en l'absence de son objet. Aucun des disciples n'avait bénéficié d'une délivrance semblable à celle de Marie : le Seigneur avait chassé hors d'elle sept démons. Elle n'a pas de demeure dans le lieu où son Seigneur a été mis à mort. Ce monde, sans Christ, est pour elle ce qu'il devrait être pour tout croyant : *un sépulcre vide*, car tous nous étions, comme elle, sous la puissance de l'ennemi et nous en avons été délivrés par le Seigneur. Marie représente aussi le résidu juif aux derniers jours, délivré de la puissance de Satan, que le peuple incrédule avait acceptée en rejetant Christ et sous laquelle se retrouveront, dans une plus grande mesure, les apostats dont le résidu aura été séparé (voir Luc 11:26).

Marie, en pleurs, ne peut détacher ses regards de l'endroit où elle avait vu déposer le corps de son Seigneur. Mais là «elle voit deux anges vêtus de blanc, assis, un à la tête et un aux pieds, là où le corps de Jésus avait été couché» (v. 12). Venus du ciel dans leur pureté immaculée, ils n'attirent pas l'attention de Marie sur eux ; elle a un objet bien supérieur à ces êtres célestes. À leur demande : «Pourquoi pleures-tu ? » elle répond comme s'ils eussent été de ses semblables ; leur aspect ne l'impressionne nullement. La valeur de la personne de son Seigneur absent, son amour pour lui, source de sa douleur, éclipsent entièrement ces gloires angéliques. Si nos cœurs étaient plus absorbés par la personne du Seigneur, plus attachés à lui, combien de choses dans ce monde perdraient leur importance et quelle joie nous éprouverions à être occupés de lui !

Les anges sont aussi à leur aise dans ce sépulcre, parfaitement saint, que dans le ciel ; il avait été occupé par le corps de celui devant lequel ils se voilaient la face lorsqu'il était dans la gloire et qu'ils ne virent que lorsqu'il devint homme. Ils étaient là pour la même raison que Marie : parce que Jésus y avait été. Mais Marie avait de tout autres motifs que les êtres célestes. Eux y accomplissaient leur service ; Marie se savait un objet de la grâce, ce que les anges ne sont pas. Il est dit en Hébreux 2:16 : «Car, certes, il ne prend pas les anges, mais il prend la semence d'Abraham». Jésus n'a pas pris la cause des anges, mais celle des hommes. Aussi, Marie veut posséder un objet aussi précieux à son cœur, tel qu'elle pourra l'obtenir.

Chapitre 20 v. 14-18 — Marie rencontre le Seigneur

«Ayant dit cela, elle se tourna en arrière, et elle voit Jésus qui était là ; et elle ne savait pas que ce fût Jésus. Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si toi tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi je l'ôterai» (v. 14, 15).

Marie ne regarde plus vers le sépulcre, séjour des morts ; elle se retourne du côté où se trouvent les vivants. Il nous arrive souvent de fixer nos regards du côté de la mort ; comme Marie, il faut considérer Christ vivant et voir avec lui ceux qui ne sont plus avec nous. Jésus avait été dans le sépulcre ; il n'y était plus. En se retournant, Marie le voit ; mais ayant devant les yeux son Seigneur qu'elle croit mort, elle ne le reconnaît pas ; elle croit avoir à faire au jardinier. Ne supposant pas qu'il y eût un cœur étranger à l'objet de ses recherches, elle lui dit, sans explications : «Si toi tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi je l'ôterai». Elle ne veut laisser le corps de son Seigneur entre les mains d'aucun autre. «Jésus lui dit : Marie ! Elle, s'étant retournée, lui dit en hébreu : Rabboni (ce qui veut dire Maître) !» (v. 16). Si Marie cherchait le Seigneur, lui, le bon Berger, cherchait sa brebis, sachant tout ce qui se passait dans son cœur. C'est lui qui avait créé en elle cette affection si ardente pour lui. Lui savait que nul autre ne pouvait la satisfaire. Si nous cherchons le Seigneur, si nos cœurs ne peuvent se passer de lui dans le monde qui l'a rejeté, il se manifestera à nous dans tout son amour. Il faut désirer qu'il remplisse le cœur. Il nous arrive de le désirer en conservant d'autres objets : dans ce cas notre jouissance, très partielle, est exposée à disparaître. Il n'en était pas ainsi de Marie ; son cœur était tout entier à son Seigneur. Lorsqu'elle entend le bon Berger l'appeler par son nom, son cœur tressaille. Elle répond : «Maître, (celui qui enseigne)». Il était là pour lui communiquer tout ce dont elle avait besoin. Jésus lui dit : «Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; mais va vers mes frères, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu. Marie de Magdala vient rapporter aux disciples qu'elle a vu le Seigneur, et qu'il lui a dit ces choses» (v. 17, 18). Dans sa joie, Marie s'élançait vers son Seigneur ; mais lui arrête le geste d'un cœur qui pensait reprendre avec lui des relations juives. Il lui dit : «Ne me touche pas», pour l'élever bien au-dessus de ce qu'elle attendait et de ce qui concernait le peuple d'Israël, et diriger sa foi vers le ciel où il allait entrer. Il lui apprendra dans quelle relation nouvelle ses bien-aimés sont introduits par sa mort et sa résurrection. Nous avons vu qu'en Matthieu les femmes saisirent les pieds de Jésus lorsqu'elles le rencontrèrent, parce que, dans cet évangile, le Seigneur reprend place au milieu du résidu juif auquel il promet sa présence jusqu'à la consommation du siècle. Cet acte se rapporte au caractère de l'évangile qui présente Jésus comme Messie. En Jean, tout ce qui concerne l'homme en Adam et les Juifs est mis de côté. Sa rencontre avec son peuple terrestre aura lieu à son retour. En attendant, les disciples, au lieu d'être les sujets du royaume du Fils de David, sont introduits dans une position nouvelle et céleste et dans la même relation que le Seigneur avec son Dieu et son Père.

Avant sa mort, le Seigneur avait parlé de son Père, qu'il révélait ; mais il n'avait jamais dit à aucun des siens que Dieu était leur Dieu et leur Père, parce que Dieu ne peut être en relation avec l'homme en Adam. Il fallait que s'accomplît l'œuvre de la rédemption, dans laquelle le jugement de Dieu sur l'homme naturel a été exécuté. Il fallait que Christ ressuscitât pour placer le croyant dans la même relation que lui avec son Dieu et son Père. Jusque-là, le Seigneur était le seul homme en relation de nature avec Dieu ; il avait reçu le Saint Esprit, parce qu'il était Fils de Dieu tout en étant un homme. Il fallait que ce seul homme, seul grain de blé, tombât en terre pour porter du fruit, c'est-à-dire qu'il y eût des hommes semblables à lui, placés dans la même relation que lui comme homme avec son Dieu, leur Dieu, et comme enfant avec son Père, leur Père. Au Psaume 22, après avoir été délivré des cornes des buffles, il dit : «J'annoncerai ton nom à mes frères, je te louerai au milieu de la congrégation». C'est ce que le Seigneur ressuscité s'empresse de faire. Marie a le privilège d'annoncer ce message aux disciples. Elle les informe qu'elle a vu le Seigneur et qu'il lui a dit «ces choses». Si nos cœurs avaient un plus grand besoin de jouir de la communion du Seigneur, il se révélerait à nous dans une plus grande mesure, et nous aurions quelque chose de lui à communiquer. Ce fut la part de Marie comme résultat de sa persévérance à chercher le Seigneur. Qu'il nous accorde à tous d'imiter Marie, car ce que nous recevons de Jésus dans ce monde demeurera notre part personnelle durant l'éternité.

Chapitre 20 v. 19-23 — Le premier rassemblement autour du Seigneur

Le soir du premier jour de la semaine, les disciples étaient rassemblés. Comme nous l'avons déjà vu, ce premier jour est le premier d'un nouvel ordre de choses. Le Seigneur a passé le dernier sabbat dans le tombeau, ce qui met entièrement fin à l'économie dans laquelle Dieu s'occupait de l'homme en Adam. Par l'institution du sabbat, Dieu montrait son désir d'introduire l'homme dans son repos ; mais la chose ne put avoir lieu sur le pied de sa responsabilité. Il l'introduira, non en vertu de ses œuvres, mais en vertu de l'œuvre de Christ : «Il reste donc un repos sabbatique pour le peuple de Dieu» (Héb. 4:9). Le Fils de Dieu vient dans ce monde, porte les conséquences du péché de l'homme ; il meurt, passe le jour du sabbat dans le tombeau ; il ressuscite le premier jour de la semaine et introduit un homme nouveau dans une ère nouvelle, céleste et éternelle, sur le pied de la grâce. Ainsi, rétablir le sabbat, c'est annuler l'œuvre de Christ et ses résultats. On trouve déjà le premier jour de la semaine en Lévitique 23:11, où la gerbe des prémices était tournoyée le lendemain du sabbat, type de Christ ressuscité, en dehors de l'ordre de choses présenté par les sept jours.

Marie avait porté son message aux disciples ; ceux-ci avaient entendu les deux d'entre eux qui avaient rencontré le Seigneur sur le chemin d'Emmaüs ; ils savaient qu'il était apparu à Simon (voir Luc 24:33-35). Aussi se réunissent-ils le soir, évidemment pour s'entretenir des choses merveilleuses qui s'étaient passées ce jour-là. «Le soir donc étant venu, ce jour-là, le premier de la semaine, et les portes du lieu où les disciples étaient, par crainte des Juifs, étant fermées, Jésus vint, et se tint au milieu d'eux. Et il leur dit Paix vous soit !» (v. 19). C'est à cause de Jésus que les disciples se rassemblaient ; mais ils n'oubliaient pas la scène de la crucifixion où la haine des Juifs s'était donné libre cours ; aussi avaient-ils fermé les portes du lieu où ils se trouvaient, crainte de voir les Juifs reporter leur fureur sur les pauvres disciples du crucifié. Mais l'homme et sa haine sont sans puissance contre les objets de la grâce que la résurrection du Seigneur et sa victoire sur la mort, le monde, et son chef, plaçaient dans une toute nouvelle position, une même relation que lui-même avec son Dieu et son Père. La résurrection introduisait un état de choses nouveau. La vie avait triomphé de la mort ; tout ce qui avait précédé était passé pour Christ et les siens. Le premier jour d'une ère nouvelle et éternelle avait lui dans ce monde. La crainte des Juifs appartient à ce passé ; bientôt elle sera bannie. Leur haine subsistera ; mais nous voyons, dans les Actes, les disciples accomplir leur service malgré l'opposition des Juifs.

Les portes fermées sur le monde et tout ce qui le caractérise, le vainqueur du monde et de la mort apparaît au milieu des disciples rassemblés. Jésus leur dit : «Paix vous soit». Il leur apporte la paix sur le terrain de la rédemption, la paix qu'il vient d'obtenir pour eux à un si grand prix. Au dehors, le monde avec son agitation, sa haine, sa mauvaise conscience et sa religion. Au dedans, le Seigneur avec les siens et la paix qu'il leur apporte. Quel merveilleux tableau offre cette première assemblée autour du Seigneur. Par la grâce de Dieu, nous pouvons encore réaliser ce rassemblement aujourd'hui au milieu des ruines de la chrétienté. «Et ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples se réjouirent donc quand ils virent le Seigneur» (v. 20). Jésus leur apporte les preuves qu'il est bien celui qui a été sur la croix ; il est le même ; mais ces marques dans ses mains et son côté sont aussi le témoignage de son amour pour eux, de l'accomplissement d'une œuvre parfaite sur laquelle reposent désormais leur position, leur paix, leur sécurité. En Luc où les disciples eurent peur de lui, parce qu'ils croyaient voir un esprit devant eux, le Seigneur leur fournit les preuves qu'il est le même, véritablement un homme : il leur montre ses mains et ses pieds seulement et il mange devant eux. Cela suffisait pour les convaincre. Ici, Jésus montre son côté, ce côté percé, d'où sont sortis l'eau et le sang, en vertu desquels est faite la paix qu'il leur apporte. Les disciples pouvaient éprouver de la joie en voyant le Seigneur. Ce jour-là, le premier dimanche, le Seigneur inaugure la première réunion d'assemblée ; il accomplissait ce qu'il avait dit en Matthieu 18:20 : «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux». Jusqu'à ce que nous soyons tous autour du Seigneur, dans la gloire, nous avons aussi le privilège de réaliser, par la foi, sa

présence quand nous sommes réunis à son nom. Comme les disciples nous nous réjouissons en voyant le Seigneur. Il dit, au chapitre 14:19, en parlant de la présence du Saint Esprit : «Et le monde ne me verra plus ; mais vous, vous me verrez». Le monde reste de l'autre côté de la porte et du tombeau vide ; mais ceux qui sont au dedans, avec le Seigneur ressuscité, peuvent réaliser sa présence, avec une même joie que les disciples au premier rassemblement.

«Jésus donc leur dit encore : Paix vous soit ! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Et ayant dit cela, il souffla en eux, et leur dit : Recevez l'Esprit Saint. À quiconque vous remettrez les péchés, ils sont remis ; et à quiconque vous les retiendrez, ils sont retenus» (v. 22, 23). Aux versets 19 et 20, nous trouvons le privilège des saints réunis au nom du Seigneur en attendant d'être autour de lui dans la gloire. Mais pendant que nous sommes dans ce monde, il y a un service à accomplir pour que d'autres soient amenés à jouir des mêmes privilèges que nous. Le Père avait envoyé le Fils dans ce monde pour accomplir l'œuvre qui amène des hommes pécheurs dans la présence de Dieu, une fois leurs péchés ôtés. Le Fils peut maintenant rentrer dans la gloire qu'il avait quittée et il envoie ses disciples dans le monde pour faire valoir, auprès des pécheurs, l'œuvre qu'il a accomplie sur la croix. Ils rencontreront le mépris et la haine, mais le Seigneur leur dit encore : «Paix vous soit !» Cette paix les accompagnera, même au milieu de la guerre que suscitera le monde.

Puis Jésus souffle en eux l'Esprit Saint, cette vie de l'Esprit qui l'avait caractérisé lorsqu'il était le seul homme sur qui l'Esprit pût descendre. Ce n'est pas encore l'Esprit comme personne ; il n'est venu qu'après la glorification de Christ. C'est la vie de résurrection qui, en vertu de la mort de Jésus, devient la vie des croyants. Lorsque Dieu fit le premier homme de la poussière de la terre, il souffla en lui une respiration de vie et Adam devint une âme vivante. C'est ce qui fait la différence entre l'homme et la bête : la bête vit, mais pas du souffle de l'Éternel. Avec son âme vivante, dont l'existence ne peut cesser, l'homme, devenu pécheur, tombe sous l'empire de la mort. Le Fils de Dieu, le Créateur, devient un homme et il porte les conséquences du péché du premier homme en mourant sur la croix. En lui, dans sa mort, l'homme en Adam a pris fin. Il ressuscite et devient un esprit vivifiant, ou faisant vivre (1 Cor. 15:45). Nous le voyons ici communiquer la vie du nouvel homme à ceux qui avaient cru en lui. Dans la Genèse nous assistons à la création du premier homme et ici à celle du nouvel homme. Dès lors, possédant cette vie de l'Esprit, qui appartient au nouvel homme, les disciples, en annonçant le pardon des péchés, reçoivent la capacité de reconnaître en qui l'œuvre du salut est accomplie, quels sont ceux dont les péchés sont pardonnés. C'est ce que veut dire : «À quiconque vous remettrez les péchés, ils sont remis ; et à quiconque vous les retiendrez, ils sont retenus». Il ne s'agit pas du pouvoir de pardonner les péchés, que s'est attribué certain clergé, mais de la capacité de discerner qui se trouve dans l'un ou l'autre cas, en affirmant au croyant que ses péchés sont pardonnés et en certifiant à celui qui ne croit pas que ses péchés ne le sont pas. Avant la mort et la résurrection de Christ, cela ne pouvait se faire. Sous l'ancienne alliance on ne connaissait que le pardon gouvernemental, quoique tous ceux qui croyaient Dieu fussent justifiés en vertu de l'œuvre que Christ accomplirait. Le pardon gouvernemental consistait à délivrer quelqu'un du jugement qui aurait dû l'atteindre pour des péchés qu'il avait commis. Il existe un jugement gouvernemental qui atteint les croyants et les non-croyants, et un pardon gouvernemental qui atteint ces deux catégories de personnes, mais il n'a rien à faire avec le salut ou la perdition éternelle. On voit un exemple du pardon gouvernemental à l'égard d'un homme qui n'était pas croyant, Achab, en 1 Rois 21:29 ; et un exemple du jugement gouvernemental sur un homme de Dieu, en David (2 Sam. 12:10). À cause de son péché, l'enfant de Bath-Shéba mourut et l'épée ne s'éloigna pas de sa maison, tandis que le jugement qui devait tomber sur l'impie Achab ne fut exécuté que dans les jours de son fils.

D'après le verset 22 de notre chapitre, ce n'est donc pas de la présomption de dire que l'on peut savoir qui a ses péchés pardonnés ou non, comme le prétendent certaines personnes. C'est une conséquence toute naturelle de la possession de la vie de l'Esprit, vie de résurrection, vie du nouvel homme, qui rend celui qui la possède, capable de discerner si d'autres l'ont ou ne l'ont pas.

Chapitre 20 v. 24-31 — Le second dimanche

Thomas n'était pas avec les autres disciples le soir du premier jour de la semaine. Lorsqu'ils lui dirent qu'ils avaient vu le Seigneur, il leur répondit : «À moins que je ne voie en ses mains la marque des clous, et que je ne mette mon doigt dans la marque des clous, et que je ne mette ma main dans son côté, je ne le croirai point» (v. 24, 25). Dans la première rencontre du Seigneur avec les disciples, l'Esprit de Dieu nous présente, symboliquement, l'économie actuelle avec ses privilèges, comme elle est aussi symbolisée au premier chapitre (v. 35-43). Le Seigneur, au milieu des siens réunis en dehors du monde, leur apporte la paix, l'Esprit Saint, et les envoie dans le monde comme son Père l'avait envoyé. La rencontre du Seigneur avec Thomas, huit jours après, symbolise le moment où Jésus sera reconnu du résidu d'Israël qui ne croira qu'en voyant. Et nous verrons, au chapitre suivant, une troisième manifestation (v. 14), symbolisant l'introduction du règne millénaire et l'évangile du royaume annoncé aux gentils.

«Et huit jours après, ses disciples étaient de nouveau dans la maison, et Thomas avec eux. Jésus vient, les portes étant fermées ; et il se tint au milieu d'eux et dit : Paix vous soit ! Puis il dit à Thomas : Avance ton doigt ici, et regarde mes mains ; avance aussi ta main, et mets-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais croyant. Thomas répondit et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu !» (v. 26-28). Nous voyons d'abord, dans ce récit, que les croyants se rassemblèrent, dès le début, le premier jour de la semaine, appelé jour du Seigneur ou jour dominical (voir Apoc. 1:10). Ils continuèrent de le faire comme on le voit en Actes 20:7, pour rompre le pain. Symboliquement, avons-nous dit, Thomas représente le résidu juif lorsque le Seigneur se fera reconnaître par lui. Privé des privilèges de l'Église par son incrédulité, puisqu'il n'avait pas eu la foi en un Christ ressuscité, comme Thomas, il était absent alors que les chrétiens jouissaient des privilèges que Christ ressuscité leur avait apportés. Thomas croyait en un Christ mort, comme croira le résidu au début de son réveil, jusqu'à ce qu'il voie «celui qu'ils ont percé». Ils s'écrieront comme Thomas : «Mon Seigneur et mon Dieu !» Ceux qui croient en lui sans le voir, le connaissent comme leur Seigneur, leur Sauveur, dans la gloire ; ils savent que leur position est en lui en attendant d'être avec lui. Ils le connaissent aussi comme chef de son corps, époux de l'Église dont ils font partie. Le résidu juif le connaîtra comme le Seigneur qu'il a rejeté, et comme son Dieu, Jéhovah. Jésus dit à Thomas : «Parce que tu m'as vu, tu as cru ; bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru !» (v. 29). Ces bienheureux sont ceux de l'économie actuelle, celle de la grâce, mais aussi de la foi. Pierre, s'adressant à des chrétiens d'origine juive, leur dit : «Lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez ; et croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse, recevant la fin de votre foi, le salut des âmes» (1 Pierre 1:8, 9).

Ces bienheureux attendent le Seigneur pour être introduits en un clin d'œil dans sa glorieuse présence, semblables à lui. Ils n'auront pas à passer par la tribulation qui amènera le résidu à reconnaître «celui qu'ils ont percé», puisqu'ils l'ont connu par la foi, dans le temps de son rejet. Ils ont leur part céleste avec lui dans la gloire. Les bénédictions du peuple juif étant terrestres, il faudra une intervention toute puissante de Dieu pour l'y introduire, car son héritage est actuellement entre les mains de ses ennemis. Il subira auparavant la grande tribulation qui le préparera à recevoir son Libérateur jadis rejeté.

«Jésus donc fit aussi devant ses disciples beaucoup d'autres miracles, qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom» (v. 30, 31). Jean nous indique le but de Dieu en donnant cet évangile. Ce n'était pas de raconter tous les agissements du Seigneur, puisqu'il ne nous rapporte que sept de tous ses miracles, mais, parmi ses actes et ses paroles, ce qui était nécessaire pour produire la foi et donner la vie. Il faut croire que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu. Le même apôtre dit dans sa première épître (chap. 5, v. 1) : «Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu». On remarquera, en lisant cet évangile, que «quelques-uns» crurent après plusieurs des miracles rapportés, et après plusieurs des paroles que Jésus a dites (chapitres 2:11, 22 ; 4:39, 41, 53 ; 8:30 ;

10:42 ; 11:45 ; 12:11). Aujourd'hui beaucoup de gens nient la divinité du Seigneur, il est important de proclamer qu'il est le Christ, le Fils de Dieu, afin que ceux qui l'entendent croient et aient la vie par ce nom merveilleux.

Chapitre 21

Chapitre 21 v. 1-14 — Troisième manifestation de Jésus

L'enseignement que nous trouvons dans ces versets diffère de celui qui a caractérisé l'évangile. Il ressemble à celui de Matthieu, parce qu'il nous présente symboliquement les rapports de Christ avec la terre. En Jean, comme nous l'avons vu, le Seigneur présente Dieu son Père à l'homme en dehors de toute question d'économie.

Comme en Matthieu, le Seigneur se retrouve avec quelques-uns de ses disciples en Galilée, près de la mer de Tibérias (lac de Génésareth). Ces disciples avaient repris leur occupation antérieure, puisque le royaume de Christ ne s'établissait pas sur la terre selon leur attente. On ne se sent plus sur le terrain des révélations faites aux disciples dans le chapitre 20, quant à leur nouvelle relation avec le Seigneur et avec son Père. Pour les disciples présents, la vie de Jésus ici-bas est comme une parenthèse dans leur existence, et ils vont reprendre leur train de vie au point où ils l'avaient quitté (voir Matt. 4:18-22 et Marc 1:16-20). Ces disciples étaient au nombre de sept : Pierre, Thomas, Nathanaël de Galilée, qui est très probablement le Barthélémy des autres évangiles, les fils de Zébédée, et deux autres qui ne sont pas nommés. «Simon Pierre leur dit : Je m'en vais pêcher. Ils lui disent : «Nous allons aussi avec toi». Ils sortirent, et montèrent dans la nacelle : et cette nuit-là, ils ne prirent rien» (v. 1-3). L'Esprit de Dieu se sert de cette circonstance, où le Seigneur se manifeste aux disciples, pour nous donner l'enseignement qu'il a en vue. Jésus les retrouve au bord de la mer, de même qu'aux débuts de son ministère. Comme en Luc 5, ils avaient travaillé toute la nuit en vain. «Et le matin venant déjà, Jésus se tint sur le rivage ; les disciples toutefois ne savaient pas que ce fût Jésus. Jésus donc leur dit : Enfants, avez-vous quelque chose à manger ? Ils lui répondirent : Non. Et il leur dit : Jetez le filet au côté droit de la nacelle, et vous trouverez. Ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient plus le tirer à cause de la multitude des poissons» (v. 4-6). Le Seigneur arrive au matin, en figure celui du beau jour de son règne millénaire ; le résidu, en Thomas, l'avait déjà rencontré. Mais Israël ne sera pas seul à jouir de ce règne ; les nations doivent aussi être admises aux bénédictions de ce jour-là, selon les promesses faites aux pères et les nombreuses prophéties. Pour qu'elles s'accomplissent, il faudra jeter le filet de l'évangile du royaume dans la mer des peuples. C'est ce qui est présenté symboliquement, lorsque le Seigneur dit aux disciples de jeter leur filet au côté droit de la nacelle. Bien qu'il se remplît de cent cinquante trois gros poissons, il ne se déchira pas, contraste frappant avec la pêche de Luc 5, où les filets se rompaient, la nacelle enfonçait ; tout allait se perdre. Rien de semblable ici. Pourquoi ? Avec la première pêche on avait bien à faire à la puissance du Seigneur, mais en rapport avec l'homme dans la chair, incapable comme tel d'en profiter. Pour qu'il le pût, il fallait que le Seigneur accomplît l'œuvre de la rédemption dans laquelle l'homme responsable a trouvé sa fin. Dès lors la bénédiction pour le ciel et la terre repose sur cette œuvre ; tout est de Dieu ; tout est sûr. Point de filet qui se rompt, point de nacelle qui enfonce, mais des résultats acquis pour la gloire du Seigneur et pour la bénédiction du monde. «Toutes les nations de la terre se béniront en ta semence», avait-il été dit à Abraham lorsqu'il eut offert Isaac en sacrifice, figure du sacrifice de Christ (Gen. 22). On lit aussi en Ésaïe 60:5 : «L'abondance de la mer se tournera vers toi».

Le Seigneur avait dit aux disciples : «Enfants, avez-vous quelque chose à manger ? » Mais ils n'avaient rien à lui offrir. Jésus voulait jouir avec eux de cette communion, si souvent figurée par le fait d'être ensemble à table. Pour la réaliser, c'est lui qui pourvoit à tout ; comment avoir une part avec lui sans qu'il en ait fait les frais ? En l'entendant et en voyant les effets de sa parole, le disciple

que Jésus aimait le reconnaît et dit à Pierre : «C'est le Seigneur». Pierre se revêt de sa robe qu'il avait quittée pour le travail et s'élanche dans la mer. En Luc, lorsque Pierre reconnaît le Seigneur au chapitre 5, il se jette à ses pieds comme un pauvre pêcheur, en lui disant : «Retire-toi de moi», et il entend cette parole de grâce : «Ne crains point». Ici, c'est Pierre repentant, après avoir renié son Seigneur, qui s'élanche au-devant de lui. Qu'il s'agisse d'un pêcheur ou d'un croyant en chute, le Seigneur est la ressource pour chacun. C'est lui seul qui sauve et qui pardonne : c'est lui seul qui restaure, ainsi que nous allons le voir avec Pierre.

Descendus de la nacelle, les disciples «voient là de la braise, et du poisson mis dessus, et du pain. Jésus leur dit : Apportez quelques-uns des poissons que vous venez de prendre». Et après que Pierre eut tiré le filet, Jésus leur dit : «Venez, dînez. Et aucun des disciples n'osait lui demander : Qui es-tu ? sachant que c'était le Seigneur. Jésus vient et prend le pain, et le leur donne, et de même le poisson» (v. 9, 10, 12, 13). Ces poissons sur la braise représentent le résidu juif qui a traversé le feu de l'épreuve dans la grande tribulation, avant que la masse des peuples ait été évangélisée de l'évangile du royaume. C'est l'œuvre du Seigneur lui-même ; il les trouve là pour sa propre joie. Le fait que Jésus invite les disciples à venir dîner montre la jouissance qu'il aura avec les siens dans la bénédiction établie sur la terre pour le millénium. Les disciples, gênés, n'osent pas le questionner, bien qu'ils sachent qui il était. On voit que ce n'est pas la même joie que lorsque sa manifestation porte le caractère de l'économie actuelle (chap. 20:20). Là, les disciples, conscients de leur relation avec lui, jouissent de sa présence dans la connaissance de la grâce. C'est infiniment plus élevé que les bénédictions du royaume. Il s'agit toujours de scènes symboliques.

«Ce fut là la troisième fois déjà que Jésus fut manifesté aux disciples, après qu'il fut ressuscité d'entre les morts» (v. 14). Nous savons que le Seigneur s'est manifesté souvent aux siens depuis sa résurrection. L'apôtre Paul parle de cinq fois dans le chapitre 15 de la première épître aux Corinthiens. Nous trouvons ici le troisième tableau symbolique que l'Esprit de Dieu voulait donner dans cet évangile. Nous avons déjà dit que le premier (chap. 20:19-23), est en rapport avec l'économie actuelle, où les croyants jouissent de leur relation avec le Seigneur et sont réunis autour de lui, rejetés du monde comme lui. Le second tableau (v. 24-29) présente, en Thomas, le résidu juif qui reconnaît le Seigneur en le voyant, lorsque l'économie actuelle aura pris fin. Le troisième nous montre le Seigneur avec le résidu déjà rassemblé, déployant sa puissance pour amener les nations à jouir de son règne glorieux.

Cet évangile avait commencé avec trois jours symboliques ; il se termine de même.

Chapitre 21 v. 15-19 — Relèvement de Pierre

La scène décrite dans ces versets ne se rapporte pas aux temps millénaires, comme la précédente, mais bien à l'œuvre que le Seigneur voulait accomplir durant la période actuelle au moyen de ses serviteurs Pierre et Jean. Il fallait donc, outre l'intérêt que le Seigneur portait à Pierre personnellement, sa restauration pour le rendre capable d'accomplir le service qu'il lui confiait. Jean pouvait effectuer le sien sans une œuvre préalable. Il s'était toujours tenu dans cette intime proximité du Seigneur, où l'on apprend à le servir sans être entravé par l'action de la chair, parce que là elle est jugée. Mais quelle grâce et quelle miséricorde nous trouvons chez le Seigneur ! Si nous n'avons pas voulu nous tenir dans sa présence pour apprendre de lui et nous juger, et si nous l'avons déshonoré, c'est lui qui nous relève et nous restaure.

«Lors donc qu'ils eurent dîné, Jésus dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ? » (v. 15). Pierre avait dit au Seigneur en Marc 14:29 : «Si même tous étaient scandalisés, je ne le serai pourtant pas, moi». Il pensait aimer le Seigneur plus que les autres disciples. Jésus veut lui faire juger une prétention pareille pour le délivrer de sa confiance en lui-même et dans son amour pour le Seigneur. Cet amour, très réel, provenait de la vie divine que Pierre possédait. Mais il devait apprendre, comme nous aujourd'hui, que la présence de la vie divine en nous ne nous donne aucune force, sans le jugement constant de notre mauvaise nature. Une fois

jugée, elle ne se manifeste pas et l'Esprit de Dieu, puissance de la nouvelle vie, déploie ses effets bénis et nous rend capables de manifester les caractères de Christ qui est notre vie.

Pierre répondit : «Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. Il lui dit : Pais mes agneaux». Sachant que le Seigneur le connaissait parfaitement, il peut lui dire «Tu sais que je t'aime». C'était l'équivalent de : «Je ne l'ai pas fait voir, puisque je t'ai renié, mais toi tu le sais». Jésus lui confie le soin de paître ses agneaux, en leur donnant la nourriture qu'il savait convenir à leur âge tendre. Pierre pouvait être heureux d'une telle marque de confiance. Mais le Seigneur voulait préserver son serviteur d'un retour fâcheux de sa nature prompte, en approfondissant l'œuvre commencée. Il lui dit une seconde fois : «Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? Il lui dit : Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. Il lui dit : Sois berger de mes brebis» (v. 16). La première fois, la parole du Seigneur a sondé Pierre et lui a fait juger que son amour ne dépassait pas celui des autres disciples. Aussi Jésus ne répète pas : «M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ? «Mais il dit simplement : «M'aimes-tu ? » Pierre s'en remet encore à la connaissance que le Seigneur avait de son amour. Maintenant que, sondé plus à fond, il saura mieux se défier plus entièrement de lui-même, le Seigneur lui confie la conduite de ses brebis et les soins qu'elles réclament. «Sois berger de mes brebis», lui dit-il. Mais le Seigneur ne s'arrête pas là. Il veut rendre son disciple absolument propre à prendre soin du troupeau qu'il va laisser à ses soins. Il lui dit pour la troisième fois : «Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ?...» Et il lui dit : «Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis» (v. 17). Le Seigneur connaît nos cœurs superficiels quant au bien, vite satisfaits d'un peu de progrès, et profonds en malice. Il arrive après une chute, et tout péché en est une, que l'on en est instantanément affligé, à moins que la conscience ne soit endurcie, et l'on en reste là, en se basant, pour son relèvement, sur la peine causée par la faute commise. Satisfait, on estime que les autres doivent l'être, et par conséquent le Seigneur. Ainsi une restauration réelle n'a pas lieu, et l'on est exposé au renouvellement de la faute dès que l'on se retrouvera dans les circonstances qui la favorisent. Pierre avait énormément souffert de son péché. Il était sorti en pleurant amèrement (Luc 22:62). Le Seigneur l'avait vu, mais savait que cela ne suffisait pas. Il veut le conduire à la source du mal, non en lui reprochant sa faute, mais en lui en faisant juger la cause dans les profondeurs de son cœur. Pierre avait renié trois fois le Seigneur. Si le premier reniement, ni même le second, n'avaient pas suffi pour faire sortir Pierre en pleurant, la première question du Seigneur, ni la seconde, ne suffisaient pas non plus pour le restaurer pleinement. Pierre est attristé de ce que le Seigneur lui pose la même question une troisième fois. Il pensait que les deux premières suffisaient. Mais l'amour du Seigneur sondait la plaie, afin d'en enlever tout principe infectieux. En lui adressant cette troisième question le Seigneur se sert de l'expression par laquelle Pierre lui avait répondu les deux premières fois : «Tu sais que je t'aime», c'est-à-dire : «tendrement». «M'aimes-tu comme tu le dis ? » ou : «Te suis-je cher comme tu l'affirmes ? » demande le Seigneur. C'était vrai, et le Seigneur le savait, lui qui lisait au fond de son cœur. Il peut alors lui dire : «Pais mes brebis». Entièrement délivré de toute confiance en lui-même et ayant acquis une connaissance plus grande de l'amour du Seigneur, Pierre saura maintenant donner tous les soins que réclame le troupeau du bon Berger, conduire les brebis, veiller sur elles, leur donner, comme aux agneaux, la nourriture appropriée.

C'étaient les brebis juives que le Seigneur confiait à Pierre, objets de sa part d'une sollicitude toute particulière. Il était entré dans la bergerie d'Israël ; elles avaient écouté sa voix et il les avait conduites dehors. Après avoir mis sa vie pour elles, il allait les quitter. C'est pourquoi il forme Pierre pour qu'il en prenne soin en son absence, et aussi pour continuer à délivrer du judaïsme tous ceux qui devaient être sauvés du jugement qui allait tomber sur les Juifs. Il aurait à prêcher Christ à ce peuple qui l'avait rejeté, lui parler de la grâce dont il était l'objet, puisqu'il s'était trouvé dans le même cas. Il leur dit : «Vous, vous avez renié le saint et le juste» (Actes 3:14), mais aussi : «Repentez-vous». Il peut les inviter à venir à celui qu'ils ont renié, comme des objets de miséricorde, tels que lui. Le Seigneur ne lui avait-il pas dit : «Quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères» (Luc 22:32). Pour parler efficacement de la grâce à d'autres, il faut l'apprécier, en sachant combien nous en avons eu besoin, combien elle est grande à notre égard. Celui à qui il est beaucoup pardonné, aime beaucoup et il peut parler du grand amour dont son cœur est rempli.

Animé d'une affection ardente pour le Seigneur, Pierre avait dit : «Je laisserai ma vie pour toi». Le Seigneur lui en tient compte. Après lui avoir confié ses brebis, il lui indique comment il le fera : «En vérité, en vérité, je te dis : Quand tu étais jeune, tu te ceignais, et tu allais où tu voulais ; mais quand tu seras devenu vieux, tu étendras les mains, et un autre te ceindra, et te conduira où tu ne veux pas. Or il dit cela pour indiquer de quelle mort il glorifierait Dieu» (v. 18, 19). Pierre aurait pu éprouver du regret en pensant qu'il avait peut-être manqué l'occasion de manifester son amour pour son Maître en mourant pour lui. C'est pourquoi le Seigneur lui dit qu'il pourra le faire en glorifiant Dieu, après s'être acquitté fidèlement du service qu'il lui a confié, avec une volonté entièrement brisée. Dans sa deuxième épître nous le voyons arrivé au terme de sa course. Au chapitre 1:13, 14, il dit : «Mais j'estime qu'il est juste, tant que je suis dans cette tente, de vous réveiller en rappelant ces choses à votre mémoire, sachant que le moment de déposer ma tente s'approche rapidement, comme aussi notre Seigneur Jésus Christ me l'a montré». Ses épîtres, adressées à des chrétiens autrefois juifs, nous montrent les soins pastoraux qu'il prenait des brebis que le Seigneur lui avait confiées.

Lorsque Jésus eut tout accompli pour le relèvement de son serviteur, il lui dit : «Suis-moi» (v. 19). Il lui avait dit au chapitre 13:36 : «Là où je vais, tu ne peux pas me suivre maintenant, mais tu me suivras plus tard». Il fallait, pour cela, que Jésus passât le premier par la mort, afin qu'elle perdît le pouvoir qu'elle exerçait sur Pierre et les disciples, lorsque Jésus s'engageait dans ce chemin ténébreux, où seul il pouvait entrer et dont seul il pouvait sortir à cause de ses propres perfections ; il devait rendre impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort ; et il fallait que Pierre perdît sa confiance en lui-même pour devenir l'homme dépendant, confiant, non point dans son amour pour le Seigneur, mais dans l'amour du Seigneur pour lui. Alors, comme il l'avait désiré, il pourrait suivre Jésus et laisser sa vie pour lui, après que Jésus aurait laissé sa vie pour son disciple.

Chapitre 21 v. 20-25 — Pierre et Jean

Après avoir entendu l'appel de Jésus, «Pierre, se retournant, voit suivre le disciple que Jésus aimait, qui aussi, durant le souper, s'était penché sur sa poitrine, et avait dit : Seigneur, lequel est celui qui te livrera ? Pierre, le voyant, dit à Jésus : Seigneur, et celui-ci, — que lui arrivera-t-il ? Jésus lui dit : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi» (v. 20-22). Au lieu de fixer ses regards sur Jésus, pour le suivre, Pierre se retourne. Lorsque Jésus appelle, il n'est pas bon de se retourner, car on peut être distrait par mille choses qui empêchent de le voir et de le suivre. Il faut aller en avant et ne pas s'occuper du chemin d'autrui. Jean suivait le Seigneur tout naturellement ; il n'avait pas eu besoin d'une préparation comme Pierre ; rien n'avait interrompu la jouissance de sa communion.

L'Esprit de Dieu se plaît à rappeler l'attitude du disciple que Jésus aimait, lorsqu'il était au souper de la Pâque, comment la proximité où il était de Jésus lui permettait de recevoir ses communications. L'attachement de cœur au Seigneur a un grand prix pour Dieu. On le voit aussi par la mention faite de l'acte de Marie de Béthanie, au chapitre 11, où l'Esprit de Dieu interrompt le récit des circonstances de cette famille pour dire (v. 2) : «Et c'était la Marie qui oignit le Seigneur d'un parfum et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux». L'attachement à Christ détermine, pour Dieu, la valeur de nos actes.

Le Seigneur ne dit pas à Pierre ce qui arrivera à Jean. Cela ne devait pas le préoccuper. La chose importante pour lui, c'était de suivre Jésus, les yeux fixés sur lui, dans la souffrance, dans l'opprobre de la part des Juifs auxquels il allait adresser un dernier appel à recevoir celui qu'ils avaient mis à mort ; le suivre dans le chemin de la mort telle qu'elle lui avait été indiquée, mais pour arriver dans la gloire où le Seigneur est entré le premier. C'est ce que cet apôtre a réalisé dans toute la puissance que lui donnait la connaissance de Jésus et la gloire en perspective. «Moi qui suis... témoin des souffrances de Christ, qui aussi ai part à la gloire qui va être révélée» (1 Pierre 5:1). C'est pourquoi Pierre mentionne souvent les souffrances et la gloire. L'apôtre Paul, qui n'avait pas vu Christ dans la souffrance et qui le vit pour la première fois dans la gloire, dit à l'inverse de Pierre, qu'il désire

«connaître... la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances» (Phil. 3:10). Mais pour l'un comme pour l'autre de ces apôtres, c'est le chemin de la souffrance qui aboutit dans la gloire, comme celui du Seigneur.

Dans sa réponse, le Seigneur dit à Pierre : «Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?... Cette parole donc se répandit parmi les frères, que ce disciple-là ne mourrait pas. Et Jésus ne lui avait pas dit qu'il ne mourrait pas, mais : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » (v. 23). Il y a une grande différence entre une parole prononcée et les déductions que l'on peut en tirer, comme cela se fait pour nombre de passages des Écritures et dans ce que nous entendons les uns des autres. Il faut recevoir la Parole de Dieu telle qu'il nous la communique et ne pas lui attribuer le sens que nous suggère notre faible et imparfaite conception. Il s'agit ici du ministère des deux apôtres, non de la durée de leur carrière ; quoique le Seigneur eût été libre de prolonger l'existence de Jean jusqu'à son retour, Pierre savait qu'il mourrait, mais son ministère, devant s'exercer au milieu des Juifs, s'est terminé avec l'histoire de ce peuple qui périt pour n'avoir pas reçu Jésus et le témoignage du Saint Esprit par les apôtres. Pierre fut remplacé par Paul qui, après la mort d'Étienne, fut suscité pour révéler le mystère de l'Église, la réunion des Juifs et des Gentils croyants, cohéritiers et coparticipants de la promesse qui est dans le Christ Jésus, toute distinction étant abolie. Le ministère de Jean dure jusqu'à la venue du Seigneur pour établir son règne. Il s'occupe de la manifestation de la vie de Jésus sur la terre. Il demeure après tous les apôtres, lorsque la ruine de l'Église établie par Paul était déjà bien accentuée, afin de présenter, dans son évangile, la vie éternelle manifestée dans la personne de Christ ici-bas, et dans ses épîtres, la même vie reproduite par les croyants. Puis, dans l'Apocalypse, il montre, par les épîtres aux sept églises d'Asie, non la vocation céleste de l'Église mais la faillite de sa responsabilité sur la terre et les jugements qui en sont la conséquence, ensuite le jugement du monde, l'établissement du règne de Christ, le jugement dernier et l'introduction de l'état éternel. C'est ainsi que le ministère de Jean demeure jusqu'à la venue du Seigneur en gloire. Il dépasse l'histoire de l'Église sur la terre alors que celui de Pierre ne se poursuit guère au-delà de sa mort, sinon par ses épîtres, écrites pour nous aussi, puisqu'elles font partie de la Parole inspirée de Dieu.

Le ministère de ces deux apôtres, dans leur durée respective a pour objet le témoignage de Dieu sur la terre : la manifestation de la vie éternelle et les jugements par la venue de Christ. Dans le premier acte de cette venue les saints endormis et vivants sont enlevés au ciel, et ensuite s'accomplit ici-bas ce qui nous est présenté symboliquement dans la première partie de notre chapitre et la rencontre avec Thomas.

L'évangile se termine par une attestation de son auteur. «C'est ce disciple-là qui rend témoignage de ces choses, et qui a écrit ces choses, et nous savons que son témoignage est vrai. Et il y a aussi plusieurs autres choses que Jésus a faites, lesquelles, si elles étaient écrites une à une, je ne pense pas que le monde même pût contenir les livres qui seraient écrits» (v. 24, 25). Au verset 31 du chapitre précédent, Jean révèle le but de Dieu en consignait dans cet évangile les faits qui y sont rapportés : c'est afin «que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom». Comme nous l'avons remarqué, cet évangile ne parle que de sept miracles ; sept est le nombre complet, parfait, nécessaire pour présenter toute la grâce et la vérité venues par Dieu manifesté en chair dans la personne de son Fils. Chacun de ces miracles donne lieu à une exposé doctrinal qui fait partie de cet ensemble merveilleux. Mais trois présentent tout particulièrement l'action du Fils de Dieu dans une dépendance absolue de son Père, en présence de l'absolue incapacité de l'homme en Adam. Au chapitre 5, c'est l'infirmes incapable de tirer parti des moyens que Dieu a mis à sa disposition pour être guéri. Au chapitre 9, la lumière est venue dans le monde ; mais l'homme est aveugle, il ne peut en profiter. Au chapitre 11, la vie est dans la personne de Jésus, mais l'homme est mort. Dans tous ces cas, c'est le Fils de Dieu qui opère en puissance, il donne la force, la vue et la vie à ceux qui en sont privés, ce qui est le cas de tout homme inconverti.

Le Seigneur a fait beaucoup d'autres choses qui ne sont pas écrites, et qui ne pourraient l'être ; le monde ne saurait les contenir. Toutes les paroles, tous les actes de Jésus ont une portée infinie,

accomplie par un être infini, et ne peuvent par conséquent pas être contenus dans ce qui est fini. Par la manifestation de lui-même en son Fils, Dieu met le croyant en rapport avec ce qui est infini et éternel ; mais il nous faudra être dans le lieu d'où vint cette manifestation pour n'être plus limités dans notre connaissance par ce qui est fini. C'est là notre espérance glorieuse. En attendant, étudions beaucoup cet évangile pour apprendre déjà maintenant tout ce qui peut se connaître de notre adorable Seigneur et Sauveur et pour le suivre toujours de plus près, en attendant de le voir face à face, rendus capables de sonder l'infini de ses gloires, alors que :

Nos yeux contempleront, sur ta face adorable,
Du Sauveur, de l'Époux, la suprême beauté ;
Et nous pourrons sonder le mystère insondable
De ta grâce sans borne et de ta charité.